FIN.

LA SAINTE BIBLE

AVEC DES

EXPLICATIONS & REFLEXIONS

QUI REGARDENT

LA VIE INTERIEURE,

PAR MADAME J. M. B. DE LA

MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME V.

CONTENANT

LES IIe. IIIe. ET QUATRIEME

LIVRES DES ROIS.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.



LE SECOND LIVRE DES ROIS,

Avec des Explications & Réflexions *qui regardent la vie intérieure.*

CHAPITRE PREMIER.

v. 11. *Alors David prit ses vêtemens & les déchira ; & tous ceux qui étoient avec lui firent la même chose.*
v. 12. *Ils s'abandonnerent aux pleurs & au deuil, en déplorant Saül & Jonathas son fils.*

Si David a fait voir une uniformité entiere de sa volonté avec celle de Dieu dans toutes les persécutions que Saül lui a faite, les supportant avec une extrême patience, il n'a pas moins fait connoître la grandeur de son ame dans la maniere avec laquelle il a appris la mort de Saül. C'est une si grande marque de son anéantissement, qu'il ne s'en trouvera guere une plus forte. Il ne se laisse aller à aucun mouvement de joie en apprenant une mort qui lui assuroit la vie & le royaume, qui du plus misérable des hommes le rendoit le plus heureux, qui d'esclave le faisoit roi. Il se trouvoit par cette mort dans une nouvelle vie de douceur & de paix ; au lieu qu'auparavant ce n'étoit qu'image de mort qui paroissoit à tout moment inévitable, que fuite sans repos, errant de tous côtés pour se garantir de la mort,

Un changement d'état ſi ſurprenant, n'en fit point au cœur de ce grand Saint; parce qu'il étoit établi en Dieu, dans une très-grande immobilité : & ſans faire réflexion à ce qui le concerne, il ne penſe qu'à pleurer la mort de ce Roi & de ſon peuple. Que pleurez-vous, grand Roi? Vous pleurez ſans doute la mort & la perte de cette ame. Non, non, ſa charité ne lui fait pas porter un tel jugement. Il pleure Saül comme le plus grand de ſes amis, puiſque c'eſt lui qui lui a procuré le plus de biens. Le bonheur & le prix de la croix, paroît ineſtimable à une ame qui en a connu la valeur. David perd en Saül le plus grand moyen de ſouffrir; comment n'en reſſentiroit-il pas de la douleur? Ne vous affligez pas, grand Prophête, la croix ne vous manquera pas, il n'y a rien dont Dieu ne ſe ſerve dans la ſuite pour vous procurer un ſi grand avantage.

v. 13. *David dit au jeune homme qui lui apportoit cette nouvelle :*

v. 14. *Comment n'avez-vous point craint de mettre la main ſur le Chriſt du Seigneur, & de le tuer ?*

v. 15. *Et David appellant un de ſes gens lui dit : Jettez-vous ſur cet homme, & le tuez. Auſſi-tôt il le frappa, & il mourut.*

La juſtice de David n'eſt pas moins admirable que ſa modération. Ce jeune homme croyoit avoir à faire à un homme intéreſſé, qui lui ſauroit gré de l'avoir délivré d'un ſi redoutable ennemi. David lui fait bien connoitre qu'il ne le regardoit pas comme tel; & qu'étant dépouillé de tout propre intérêt, il n'envisageoit que la perſonne qui avoit été frappée. David voyoit fort bien que cet homme n'étoit point homicide;

mais il vouloit par là donner un exemple de ne point écouter les flatteurs, qui ſe chargent envers les grands de crimes qu'ils n'ont point commis lorſqu'il s'agit de la deſtruction de leurs ennemis. Il eſt en cela l'exemple des têtes couronnées, qui doivent être tellement exempts de tout propre intérêt, qu'ils puniſſent ſans diſtinction le crime par tout où il ſe rencontre. Ils ne doivent pas plutôt commencer à régner, qu'ils doivent commencer d'être juſtes.

Il apprend auſſi aux ames intérieures qu'elles ne doivent jamais goûter le moindre plaiſir dans la délivrance de leurs peines, & qu'elles doivent aimer d'un amour juſte & égal autant les perſonnes qui les oppriment que celles qui les ſoutiennent; les uns & les autres le faiſant par un ordre divin de la Providence, qui connoît ce qui nous eſt néceſſaire, les perſonnes qui nous affligent, nous étant ſouvent les plus utiles.

v. 17. *Or David fit cette complainte ſur la mort de Saül & de Jonathas ſon fils.*

v. 18. *Conſidere, ô Iſraël ! ceux qui ſont tombés percés de plaies.*

v. 19. *Les plus nobles d'entre vous ont été tués ſur vos montagnes. Comment les vaillans ſont-ils tombés morts ?*

v. 22. *La flèche de Jonathas n'eſt jamais retournée en arriere, elle a toujours été teinte du ſang des morts : & l'épée de Saül n'a jamais été tirée inutilement.*

David ne ſe contente pas de l'acte héroïque qu'il vient de faire : non-ſeulement il ne s'étend point à ſe plaindre du tort que lui a fait Saül; mais il ne dit rien que de glorieux à ſa mémoire : & comme il l'a reſpecté durant ſa vie, il l'honore après ſa mort. O grand Roi ! ne craignez-

vous point de vous nuire devant votre peuple? car si vous réhaussez si fort la mémoire de Saül, ils croiront qu'il vous a persécuté justement; & plus ils auront de respect pour sa mémoire, moins ils auront de respect pour vous. Vous êtes bien éloigné de la politique d'un Empereur, qui choisit, à ce qu'on prétend, un homme vicieux pour lui succéder, afin de se faire regretter. Ne savez-vous pas bien que lorsque des sujets ont été tyrannisés sous un Roi, & qu'ils en ont un tout contraire, cela leur donne d'autant plus d'amour pour lui qu'ils se trouvent par là dans une nouvelle liberté? Il semble que vous n'ayez point d'autre soin que d'élever votre prédécesseur & de vous rabaisser. C'est une justice que je lui rends, dit David : la charité me rend aveugle sur ses défauts, & sur ce qui me concerne, pour n'envisager que ses bonnes qualités, comme l'anéantissement m'a fait oublier ce que j'ai été, & ne me laisse envisager que l'état présent. Ce procédé est extrêmement instructif pour apprendre aux ames intérieures que ce n'est pas assez de ne point se réjouir d'une meilleure fortune, de faire taire ceux qui parlent contre nos persécuteurs; qu'il faut de plus ne perdre aucune occasion de dire le bien que nous connoissons être en eux. Il n'y a point d'homme si mauvais, qui n'ait toujours quelque qualité louable.

v. 26. *Votre mort me perce de douleur, Jonathas mon frere, le plus beau des Princes, digne d'être aimé d'un amour plus grand que celui qu'on a pour les femmes. Je vous aimois comme une mere aime son fils unique.*

Il faut que David décharge son cœur en faveur de *Jonathas*. Il décrit ses qualités, il l'appelle *son frere*, à cause de leur union & conformité d'état. Il parle de la *beauté* de son ame, qui étoit si grande, qu'elle passoit les ames communes : c'est pourquoi il dit, qu'il étoit *aimable par-dessus l'amour des femmes*, ayant une ame élevée par un abandon très-parfait au-dessus de ces ames foibles & efféminées, qui ne regardant qu'à leurs propres intérêts, ne s'élevent jamais au-dessus d'elles-mêmes, pour n'envisager que le seul intérêt de Dieu. *Comme la mere*, dit-il, *aime son fils unique, ainsi vous aimois-je*, ô mon cher Jonathas! Vous étiez mon fils unique de grace, n'en ayant aucun qui vous ressemblât. Il est dur de se voir enlever des ames sur la grace desquelles l'on fondoit presque toutes ses espérances : mais Dieu les enleve quelquefois, ou parce qu'il prévoit que le monde les pourroit corrompre, ou parce qu'elles ne meurent pas dans toute l'étendue des desseins de Dieu sur elles.

CHAPITRE II.

v. 1. *Après cela David consulta le Seigneur, & lui dit : Irai-je dans quelqu'une des villes de Juda? Le Seigneur lui dit, allez. David lui demanda, où irai-je? Le Seigneur lui dit : Allez à Hebron.*

La douleur de David n'est point une douleur lâche & efféminée. Après avoir fait son devoir envers les morts, il ne demeure point abattu; au contraire, avec un entier dégagement il se met en état d'exécuter les volontés de Dieu, soit pour se charger du Royaume, soit pour le laisser. Il commence par *consulter Dieu* dans

une affaire si importante : ce qui fait voir sa modération. Il ne s'empresse point de posséder un royaume qui lui avoit été promis depuis si long-tems, & qui lui avoit déja coûté si cher. Il ne s'arrête point à tout ce qui s'étoit passé, ni aux lumieres ou promesses ; mais à la seule volonté de Dieu & au moment divin, qui est la seule & sûre regle des ames abandonnées. Cela tire l'ame d'une certaine propriété & vaine joie dans la possession des choses. Car enfin David avoit eu assez de certitude que Dieu le vouloit & l'avoit choisi pour Roi : cependant il ne s'y arrête point. Il étoit dans une telle indifférence, qu'il étoit prêt de n'y penser jamais, si telle étoit la volonté de Dieu. Il ne prenoit même les rênes du royaume que dans cette volonté, sans se regarder soi-même.

v. 4. *Alors ceux de la tribu de Juda étant venus à Hebron, y sacrerent David, afin qu'il regnât sur la maison de Juda.*

La suite de l'histoire de David jusqu'à la possession de son royaume est une belle figure des traverses par lesquelles il faut passer avant que d'arriver à la nouvelle vie ; & que l'état d'une mort réelle & profonde n'est pas sitôt passé, que l'on s'imagine. O que les ames qui croient, lorsqu'elles sont un peu établies dans l'état de foi, être arrivées ici, se trompent bien ! Combien de morts, de peines, d'anéantissemens & de sacrifices ! C'est après toutes ces choses que la nouvelle vie est donnée, selon même la doctrine de S. Paul, qui dit, (*a*) que *celui en qui le vieil homme est détruit, est rendu nouveau :* mais il faut remarquer, qu'il n'est rendu nouveau que

(*a*) Rom. 6. v. 6, 7, 8.

parce que tout ce qui appartient à la vie d'Adam est passé pour lui. C'est donc une nouvelle vie & un nouveau régne. Ne savons-nous pas que c'est par toutes sortes de tribulations qu'il *falloit* (*a*) *que le fils de l'homme ressuscitât, & entrât dans sa gloire ?*

Aussi a-ce été par tout cela que David, sa figure mystique, est entré dans la gloire de son régne. Mais sur qui Jésus-Christ régne-t-il ? Sur les ames intérieures, son Royaume n'étant pas de ce monde. Son royaume n'est autre que les ames séparées du monde & du déhors par l'intérieur. Sur qui *David regne-t-il* ? Sur les hommes de *Juda*, qui sont ceux qui sont véritablement destinés pour établir le régne de Dieu. Ils *sacrent* eux-mêmes *David*, pour faire voir qu'encore bien que le régne de Dieu en nous soit de la destination divine, il faut pourtant que ce régne soit volontaire, & que nous le choisissions nous-mêmes pour notre Roi, nous assujettissant de notre plein gré sous son doux empire.

v. 5. *David envoya des messagers à ceux de Jabés, & leur fit dire : Bénis soiez-vous du Seigneur, de ce que vous avez usé de cette humanité envers Saül votre Seigneur, & que vous l'avez enseveli.*

v. 6. *Et maintenant le Seigneur vous le rendra selon sa miséricorde & sa vérité ; mais je vous récompenserai aussi moi-même de cette action que vous avez faite.*

David ne met point de bornes dans le témoignage de son affection envers Saül : il loue & *bénit* ceux qui ont rendu à sa mémoire ce qui lui étoit dû, il les assure même que *Dieu le leur rendra selon sa miséricorde & sa vérité :* comme s'il disoit :

(*a*) Luc 24. v. 26.

Dieu, pour vous récompenser de ce bienfait, vous mettra par miséricorde dans sa vérité, qui est lui-même; ou bien, dans la voie de sa vérité, qui est l'abandon. *Je ne laisserai pas* de mon côté, (dit-il encore) *de vous combler de biens* pour avoir rendu ce bon office à une personne qui m'étoit si chere. Peut-on pousser plus loin la charité ?

v. 7. *Ne vous laissez point abattre, & soiez fermes : car encore que Saül votre Roi soit mort, néanmoins la maison de Juda m'a sacré pour être Roi.*

David les console, & leur promet sa protection, les excitant à être vertueux. Il leur fait connoitre en même tems que s'ils veulent s'attacher aux intérêts de Dieu & aux siens, ils auront lieu d'être satisfaits : il les laisse néanmoins libres, faisant tout avec douceur & sans violence.

v. 10. *Isboseth fils de Saül avoit quarante ans, lorsqu'il commença à régner sur Israël; & il régna deux ans. Il n'y avoit alors que la seule maison de Juda qui suivit David.*

Si la modération de David a été grande dans la perte de son ennemi à l'entrée de son régne, elle ne l'est pas moins dans sa possession. Ne pouvoit-il pas aller avec force, ou bien en gagnant les principaux d'Israël, prendre possession d'un Royaume qui ne lui pouvoit échapper, puisque Dieu le lui avoit donné ? N'étoit-il pas assuré du succès de son entreprise. Il ne songe point à tout cela, il posséde le Royaume comme Dieu le lui donne, & dans le tems qu'il le lui donne, ne voulant pas faire un pas par lui-même pour se procurer un empire plus étendu, ni un état

plus élevé. Cette suprême indifférence, & cette fermeté à ne se démentir en quoi que ce soit, condamne bien le procédé de certaines personnes spirituelles, qui lorsqu'elles ont connu que Dieu veut faire quelque chose d'elles, font des tentatives, & veulent toujours directement ou indirectement les faire réussir ; n'attendant jamais en patience ni en perte que Dieu exécute lui-même ses volontés. Il faut que l'heure vienne, Jésus-Christ nous a bien enseigné cela, lorsqu'il disoit : (a) *Mon heure n'est pas encore venue.* Il faut donc attendre cette heure. D'autres commettent un autre défaut, qui est, que lorsque Dieu a commencé de les mettre en possession de ce qu'il leur a promis, ils veulent eux-mêmes achever d'étendre cette possession jusqu'aux limites que Dieu leur a marquées.

Les uns & les autres se méprennent; parce que Dieu ne leur fait point connoitre les choses pour les porter à les exécuter ; mais afin qu'ils les laissent en lui, lui abandonnant le soin de tout faire & de tout exécuter. Jésus-Christ vient dans le monde pour détruire l'empire de Satan, & pour étendre son régne : cependant il demeure trente ans caché sans penser à accroitre ce même régne ; & lorsqu'il y travaille, c'est d'une maniere si bornée, qu'on peut dire qu'il n'a presque rien fait durant sa vie; voulant nous instruire par là de la maniere dont nous devons nous conduire dans l'exécution des choses que Dieu demande de nous. David demeura caché dans le désert depuis que le Royaume lui fut promis, pour être en cela comme dans le reste, la figure de son Maître : & lorsqu'il entre en possession de son empire, il reste encore longtems sans penser à

(a) Jean 2. v. 4.

l'accroître, laissant le tout au soin de la providence.

Il est dit, que *la seule maison de Juda suivoit David* : cette maison est toujours prise pour des ames fort abandonnées, & qui ayant perdu toute leur force propre, n'ont plus de force qu'en Dieu. Ce sont ces sortes de personnes qui étant unies en charité, suivent constamment le guide que Dieu leur a donné.

v. 11. *Il demeura à Hebron sept ans & demi, n'étant Roi que de cette seule tribu.*

Ce nombre d'années est assez mystérieux & marque par leur longueur comme Dieu ne précipite rien. Il fait tout avec patience, attendant même beaucoup d'années à exécuter ses promesses; afin de faire perdre aux ames toute envie & tout penchant pour quoi que ce soit.

CHAPITRE III.

v. 1. *La guerre fut longue entre la maison de Saül, & la maison de David; David s'avançant toujours & se fortifiant de plus en plus; & la maison de Saül au contraire s'affoiblissant de jour en jour.*

LA conduite de Dieu est bien impénétrable à l'esprit humain. Après qu'il a laissé David dans un plein repos sans aucun soin d'accroître son Royaume, il l'oblige de laisser combattre ses sujets en sa faveur, & de prendre les armes pour assujettir tout Israël à son empire. Jésus-Christ en a usé de la sorte : après avoir demeuré longtems dans le silence & dans la retraite, il vient combattre Satan, le chassant de tous les lieux où

il avoit établi son empire; de maniere qu'on l'accusa même de chasser les démons par Béelsébut. Ce fut alors qu'il leur fit connoître que tout royaume divisé seroit détruit. N'assura-t-il pas qu'il étoit venu pour détruire la puissance des ténèbres? C'est ainsi que David essaye de détruire l'empire d'Adam pour assurer en sa personne celui de Jésus-Christ. Il ne combat plus comme homme particulier, mais comme Jésus-Christ même; & c'est là la vie apostolique, qui ne vient que longtems après que l'on est établi dans la paix en Dieu seul. C'est pourquoi l'Ecriture remarque très-bien, que *la maison de David*, qui est proprement le royaume de Jésus-Christ, *devenoit plus étendue, & se fortifioit chaque jour.* C'est là la différence de l'empire de la créature à celui de Jésus-Christ : celui du monde croît & se fortifie tout d'un coup, après quoi il diminue peu-à-peu; mais celui de Jésus-Christ ne paroît rien dans son commencement, il croît néanmoins insensiblement, & s'étend jusqu'à l'infini. Jésus-Christ en a fait une comparaison si juste (a) avec le *grain de moutarde.*

v. 8. *Abner étrangement irrité du reproche d'Isboseth, lui dit : —*

v. 9. *Que Dieu traite Abner avec toute sa sévérité, si je ne procure à David ce que le Seigneur a juré en sa faveur.*

Dieu se sert de toutes choses pour faire ses volontés : un dépit, une faute reprise en Abner, lui fait quitter le parti de la maison de Saül, pour prendre celui de David. Dieu se sert très-souvent de nos péchés pour nous faire quitter l'empire du démon, & embrasser celui de Jésus-Christ.

(a) Matth. 13. v. 31.

v. 12. *Abner donc envoya des couriers à David pour lui dire de ſa part : A qui appartient ſinon à vous toute cette terre ? Et ajouter enſuite. Si vous voulez me donner part à votre amitié, ma main ſera avec vous, & je ferai que tout Iſraël ſe réunira à vous.*

v. 13. *David lui répondit : Je le veux bien ; je ferai amitié avec vous : mais je vous demande une choſe. Vous ne verrez point mon viſage que vous ne m'ayez envoyé auparavant Michol fille de Saül : Après cela vous viendrez & vous me verrez.*

Les *meſſagers* qu'Abner envoye à David, & tout le procédé de l'un & de l'autre exprimé en ces Verſets, ſont, ce me ſemble, une figure naïve, de la converſion d'une ame qui veut ſe réconcilier avec ſon Dieu. Elle lui *envoye* des prieres : elle prie les Saints d'intercéder pour elle : Ce ſont ces Ambaſſadeurs favorables, qui offrent les prieres des hommes qui recourent à eux, ainſi que (*a*) *des parfums devant le trône de Dieu.* Dieu, dont la bonté eſt infinie, veut bien dès ce moment pardonner à ce pécheur, & oublier tous les outrages qu'il lui a faits; il veut bien même dès ce moment *faire amitié avec lui*, & lui remettre tous ſes crimes, le reconciliant avec ſoi ; mais pour jouir, dit Dieu, de mes careſſes, & *pour voir mon viſage*, (ce qui marque un état très-ſublime), cela ne ſera jamais que l'on ne m'ait reſtitué *l'Epouſe* qu'on m'a enlevée. Cette Epouſe n'eſt autre que la vérité, épouſe de la miſéricorde & de la charité, qui eſt Dieu même. Ce mariage eſt exprimé dans l'Ecriture : (*b*) *La miſéricorde & la vérité ſe ſont rencontrées* : cette rencontre marque leur union.

(*a*) Apoc. 5. v. 8. (*b*) Pſ. 84. v. 11, 12.

Tous les hommes dérobent à Dieu ſa vérité en s'attribuant fauſſement ce qui n'eſt dû qu'à lui. Cette vérité regarde directement Dieu, en tant qu'on doit lui attribuer toutes choſes, tous les hommes n'étant que menſonge. Or l'on a ôté cette vérité à Dieu pour la donner à une créature, ſe confiant plus en la conduite humaine qu'en Dieu. Ce qui attire la confiance, c'eſt la vérité d'une choſe, & non ſon inſtabilité & ſa fauſſeté. Dieu veut donc, qu'on lui *reſtitue* cette vérité, ſe laiſſant conduire à lui par un abandon total ; c'eſt pourquoi il eſt dit, qu'après la rencontre heureuſe de la miſéricorde & de la vérité, elles ſe ſont entreregardées ; puis il eſt ajouté, qu'elles ont produit la juſtice & la paix, qui eſt la conſommation du mariage. La rencontre de la vérité fait que l'ame eſt obligée de rendre juſtice à Dieu, n'attribuant plus rien à la créature : & c'eſt alors qu'elle eſt miſe dans la lumiere de vérité, qui rend à Dieu la juſtice qu'on lui avoit enlevée : Et de là nait la paix, qui s'unit à cette vérité & la baiſe, comme dit le Roi-Prophète. Ce baiſer eſt la conſommation du mariage ſpirituel, où l'ame n'eſt faite qu'une même choſe avec ſon Dieu, ſelon que Jéſus-Chriſt le ſouhaitoit pour ſes Apôtres, lorſqu'il dit : (*a*) *Mon pere, qu'ils ſoyent un comme vous & moi ſommes un*, & que tout ſoit conſommé dans l'unité.

v. 14. *David envoya enſuite des courriers à Isboſeth fils de Saül, & lui fit dire : Rendez-moi ma femme Michol, que j'ai épouſée pour cent prépuces des Philiſtins.*

Jéſus-Chriſt nous demande à tous tant que

(*a*) Jean 17. v. 21.

nous sommes cette vérité, qui lui a coûté si cher; puisqu'il n'est venu en ce monde que pour y apporter la vérité, qui étoit inconnue avant lui. C'est pourquoi *David redemande Michol* avec tant d'empressement, voulant nous figurer par là l'amour que Dieu porte à la vérité, & la douleur qu'il a lorsqu'on la lui ravit. Il en marque l'excès par l'extrême désir qu'il fait paroître pour la ravoir.

v. 15. *Isboseth l'envoya querir aussitôt, & l'ôta à son mari Phaltiel.*
v. 16. *Qui la suivoit en pleurant.*

Toutes ces circonstances nous marquent bien l'attache que les hommes ont à la vérité, lorsqu'ils l'ont enlevée à Dieu pour se l'approprier. On la veut bien faire subsister en ce qu'il y a de bon & de Saint, se servant même pour le retenir de moyens qui paroissent justes; mais pour la laisser retourner à son principe, qui est Dieu; ô c'est ce qu'on ne veut point! Il est écrit, que (*a*) le S. Esprit devoit venir pour rendre témoignage que Jésus-Christ est vérité; S. Paul assure (*b*) qu'il n'y a que Dieu de véritable, tout le reste n'étant que mensonge: il faut donc laisser retourner la vérité à Dieu, & ne retenir pour nous que la vérité de l'expression, assurant qu'il n'y a que Dieu seul de véritable. La personne à qui la vérité est *ôtée*, *s'en afflige* extrêmement, regardant comme perte une restitution: elle fait ce qu'elle peut pour ne la laisser point aller: elle voudroit pouvoir la retenir: elle *la suit* du moins par ses désirs. Il faut pourtant qu'elle retourne à son principe, qui est Dieu; & jusque là elle reste toujours dans un état violent, selon le témoignage

(*a*) 1 Jean 16. v. 13, 14. (*b*) Rom. 3. v. 4.

gnage de S. Paul, qui assure que nous tenons (*a*) *la vérité captive*. *Michol* retourne à David, à qui elle avoit été enlevée pour être assujettie malgré elle à un autre.

v. 17. *Après cela Abner parla aux plus anciens d'Israël: Il y a déja longtems que vous souhaitez d'avoir David pour Roi.*
v. 18. *Faites-le donc maintenant; puisque le Seigneur a parlé à David, & a dit de lui: Je sauverai par David mon serviteur mon peuple d'Israël de la main des Philistins & de tous ses ennemis.*

L'ame n'est pas plutôt éclairée par la lumiere de vérité, qu'elle rend témoignage à cette même vérité. *Abner* n'avoit-il pas sû depuis longtems que David devoit régner sur Israël? Néanmoins il ne laissoit pas de s'opposer à son regne; & aujourd'hui, il y contribue de tout son pouvoir. Il n'y a point de Chrétien si déréglé qui ne sache bien que Jésus-Christ est venu pour être Roi, & qu'il doit régner en nous: cependant loin de s'abandonner à son empire, il s'en retire, & empêche même souvent les autres de s'y rendre, quoiqu'ils témoignent quelque inclination pour cela. Mais sitôt qu'ils sont éclairés de cette belle lumiere de la vérité, ils deviennent les prédicateurs de ceux qu'ils avoient empêché de s'y soumettre, comme on le voit dans l'exemple de S. Paul, de persécuteur devenu Apôtre. Abner en use de la sorte. Cet homme si contraire à David, assure qu'il *aura* lui seul *la victoire de tous les ennemis d'Israël*, & que sans lui Israël sera toujours assujetti.

(*a*) Rom. 1. v. 18.

v. 20. *Il arriva accompagné de vingt hommes. David lui fit un festin & à ceux qui étoient venus avec lui,*
v. 23. *Et il les renvoya en paix.*

Comme toute cette explication n'est qu'en figure, on peut dire que *le festin* que *David fit à Abner* représente très-bien certaines graces douces & suaves dont Dieu régale les personnes qui entrent à son service: après cela, il *les renvoye en paix*, leur donnant un avant-goût de cette paix qui fait la félicité des ames intérieures au milieu des plus grandes persécutions. Dieu tient presque toujours cette conduite sur les ames qui se convertissent à lui.

David est encore en cela conforme avec Jésus-Christ, qu'il reçoit avec une extrême bonté ceux dont il a reçu le plus d'outrages: il ne se défie point d'eux, comme les autres hommes qui ne sont pas dans cette simplicité se défient les uns des autres; au contraire, il leur fait le meilleur accueil du monde.

v. 24. *Joab aussitôt alla trouver le Roi, & lui dit: Qu'avez-vous fait? Abner vient de venir vers vous; pourquoi l'avez-vous renvoyé, & l'avez-vous laissé aller?*
v. 27. *Et lorsqu'Abner fut arrivé à Hébron, Joab le tira à part au milieu de la porte, pour lui parler en trahison; & il le frappa dans l'aine, & le tua, pour venger la mort de son frere Azaël.*

Il ne se trouve que trop de personnes qui, comme *Joab*, sous prétexte de la gloire & de l'intérêt de leur maître, qui est Dieu, ne peuvent souffrir la paix qu'il fait goûter aux ames pécheresses, lorsque leur pénitence est sincere. Ils s'en plaignent à Dieu, & lui disent, qu'il ne

devroit pas les recevoir sitôt; qu'ils en auront plus de liberté de l'offenser; & entrant dans un zèle amer, que Dieu abhorre, ils se servent de toutes sortes d'artifices pour les faire sortir *de leur voie*, & sont par là cause de leur *mort* spirituelle: parce que n'étant plus soutenus par l'onction de la grace, ils retournent au péché. N'est-ce pas là un grand service qu'ils rendent à Dieu? Au lieu que les laissant aller en paix, ils eussent servi Dieu avec persévérance; pour vouloir les tirer de la paix, on leur *ôte la vie*. O charité véritablement cruelle, pouvez-vous porter ce nom sacré qui vous convient si peu? Le monde est plein de faux zèlés qui l'exercent de la sorte.

Il faut remarquer que Joab se couvre de la gloire & de l'intérêt de David: mais ce n'est que pour exercer sa haine & sa *vengeance*. Il en est de même de ces faux zèlés, qui veulent faire croire qu'ils entrent dans les intérêts de Dieu; mais ils ne prétendent venger que leurs propres sentimens, & leur propre sens qui se trouvent attaqués & détruits par cette conduite.

v. 28. *David ayant sû ce qui s'étoit passé, dit: Je suis innocent pour jamais devant le Seigneur, moi & mon royaume, du sang d'Abner.*
v. 29. *Que son sang retombe sur Joab, & sur la maison de son pere; & qu'il y ait éternellement dans sa maison des gens qui souffrent un flux honteux, qui soyent lépreux, qui tiennent le fuseau, qui tombent sous l'épée & qui demandent leur pain.*

David fut indigné contre Joab, ainsi que ses paroles le donnent assez à connoitre. C'est une figure de l'indignation de Dieu contre ceux qui retirent les ames de la voie intérieure: il donne

même souvent des preuves de son indignation par le châtiment qu'il exerce sur ceux qui en usent de la sorte. Il fait connoître que les ames simples & abandonnées, qui sont son royaume, n'ont aucune part à cette conduite, puisqu'ils en tiennent une toute contraire sur les pécheurs qui s'adressent à eux: aussi leurs conversions sont-elles durables, lorsqu'on ne les détourne point d'eux.

Ceux qui les détournent *auront* premierement *un flux honteux*; ce qui signifie, qu'ils ne produiront rien qui soit agréable à Dieu: ils auront de plus *la lèpre*, *la famine* & *la guerre*. Ces trois fléaux sont spirituels: le péché est la lèpre dont ils seront tout couverts: le diable, le monde & leur propre chair leur feront une rude guerre sous laquelle ils succomberont: Dieu leur retirera ses graces & les écoulemens de sa bonté; ce qui sera comme une famine qui les fera défaillir, car désirant ses graces elles leur seront refusées avec justice, puisqu'ils ont empêché les autres d'y participer.

v. 32. *Après qu'Abner eût été enseveli à Hébron, le Roi David leva sa voix, & pleura sur son tombeau, tout le peuple pleurant aussi avec lui.*

Si Dieu pouvoit souffrir quelque chose, il souffriroit infiniment lorsqu'on lui arrache une ame à laquelle il a fait goûter la douceur de son amour. Les amis de Dieu en sont pénétrés de douleur. David montre assez par sa douleur & par ses larmes l'horreur qu'il avoit du crime & de la trahison. Combien étoit-il éloigné, aussi bien que son bon maître, d'approuver ces manieres d'agir? Ne disoit-il pas avec lui dans son cœur. (a) *Malheur à vous, qui ne voulez pas entrer*

(a) Matth. 23. v. 13.

dans le royaume, & qui empêchez les autres d'y entrer!

v. 34. *Vos mains n'ont point été liées, & vos pieds n'ont point été chargés de fers; mais vous êtes mort comme les hommes de cœur qui tombent devant les enfans d'iniquité.*

David pour faire voir que le retour d'Abner étoit véritable, décrit toutes les circonstances d'une pénitence sincere: ce qui fait voir qu'une conversion simulée n'est point la cause de sa chûte: *vos mains*, dit-il, *n'étoient point liées*; vous étiez disposé pour vous employer en toutes sortes de bonnes œuvres; *vos pieds ne sont point chargés de fers*, c'est-à-dire, que son cœur n'étoit point embarrassé par aucunes affections déréglées, & qu'ainsi rien ne l'empêchoit de courir dans la voie de Dieu: mais qu'il est mort par la malice de ceux qui l'ont détourné de sa voie.

Il ajoute qu'*il est mort comme les hommes qui tombent devant les enfans d'iniquité*: ce qui marque que ces gens-là sont accoutumés d'en user de la sorte envers toutes les ames qui commencent d'entrer dans la voie intérieure, semblables aux araignées, qui tendent des toiles pour prendre des mouches innocentes qui ne pensent qu'à voler sans aucun dessein de leur nuire.

v. 36. *Tout le peuple entendit ces paroles; & tout ce que le Roi avoit fait lui plût extrêmement.*

v. 37. *Et le peuple & tout Israël fut persuadé ce jour là que le Roi n'avoit eu aucune part à l'assassinat d'Abner.*

On attribue toutes les chûtes qui arrivent aux personnes qui ont commencé de se donner à Dieu, à la voie qu'ils avoient voulu embrasser:

ce qui eſt accuſer Dieu même; puiſque c'eſt lui qui y conduit, & que cependant on ne dit autre choſe ſi ce n'eſt ; cette perſonne eſt tombée, parce qu'elle s'eſt confiée à Dieu trop tôt : ſi elle avoit pris une autre voie, cela ne lui ſeroit point arrivé. Dieu fait connoître pour ſa propre gloire que cette pénitence étoit véritable & non feinte ; & il eſt aiſé de le prouver : il n'y a que deux choſes qui faſſent tomber une ame par ſa propre faute, ou la pénitence ſimulée, ou bien de n'être pas entré dans la bonne & véritable voie. Dieu fait connoître que la pénitence de cette ame étoit ſincere, & que ſa voie étoit bonne; qu'il n'a point abandonné cette ame à elle-même, qu'il n'a point contribué à ſa perte: mais que la ſeule malice des perſonnes qui tirent les ames de la voie intérieure, eſt cauſe de ſa perte.

Les ames encore foibles ſont ravies de comprendre la véritable cauſe de ces ſortes de chûtes ; ce qui les porte à s'abandonner à Jéſus-Chriſt, avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles avoient auparavant plus d'appréhenſion de le faire ; comme les ſujets rebelles de David, & même ceux qui lui étoient le plus ſoumis, étoient dans une fort grande conſternation, avant que David leur eut déclaré qu'il n'avoit aucune part à la mort d'Abner ; auſſi l'Ecriture remarque-t-elle que cette connoiſſance les remplit de joie.

CHAPITRE IV.

v. 5. *Les fils de Remmon entrerent dans la maiſon d'Isboſeth lorſqu'il dormoit ſur ſon lit.*

v. 7. *Ils le tuerent à coups d'épée ; ils prirent ſa tête, & s'en allerent par le chemin du déſert.*

v. 8. *Ils apporterent le chef d'Isboſeth à David dans Hébron.*

v. 9. *Mais David leur dit : Je jure par le Seigneur, qui a délivré mon ame de tous les maux dont elle étoit preſſée,*

v. 10. *Que ſi j'ai fait tuer celui qui me vint dire que Saül étoit mort, qui croyoit m'apporter une bonne nouvelle, & qui en attendoit une grande récompenſe,*

v. 11. *Combien plus maintenant, que des méchans ont tué un homme innocent dans ſa maiſon, ſur ſon lit, vengerai-je ſon ſang ſur vous qui l'avez répandu ?*

TOUTES ces circonſtances de l'hiſtoire de David ſont voir ſa juſtice & ſon équité : il montre par ſes paroles qu'il n'a jamais prétendu ſe ſervir d'aucun moyen humain pour aſſurer ſon repos & la poſſeſſion de ſon Royaume ; non plus que pour ſe délivrer des plus extrêmes afflictions : que *Dieu* ſeul *l'en a délivré* par ſa ſeule bonté ; qu'ainſi il étoit bien éloigné d'établir ſon repos par un crime, puiſqu'il ne le feroit pas même par une action innocente contre l'ordre particulier de Dieu : *que s'il a fait châtier* ceux qui ſe vantoient d'avoir contribué *à la mort de Saül*, quoique d'une maniere innocente, & que Saül fut très-coupable, combien moins approuve-t-il que par un crime inouï ils ayent *tué un homme innocent* dans ſon repos.

v. 12. *Ainſi David commanda à ſes ſerviteurs de les tuer ; & ils couperent leurs pieds & leurs mains, & les pendirent ſur la piſcine.*

David voulut faire un châtiment exemplaire de ces perſonnes qui croyoient l'obliger par un crime, afin de faire connoître à tous les autres combien il avoit ces ſortes de procédés en horreur, & que nul ne pût s'autoriſer d'en com-

mettre, parce qu'il l'auroit laissé sans châtiment. Il fit voir par là, combien sa confiance en Dieu étoit grande, ne pouvant souffrir qu'aucune créature contribuât à son repos, voulant tout attendre de la seule main de Dieu ; content de n'avoir jamais de paix, & d'être toujours persécuté de ceux que Dieu avoit promis de lui assujettir, si tel étoit son bon plaisir. Il leur fit *couper les piés*, pour faire voir que tous ceux qui agissent par flatterie marchent dans la voie de l'injustice ; & *les mains*, pour marquer l'horreur qu'il a des actions criminelles, faites avec malice & fourberie.

CHAPITRE V.

v. 1. *Alors toutes les tribus d'Israël vinrent trouver David à Hébron, & lui dirent : Nous sommes vos os & votre chair.*

v. 2. *Il y a déjà longtems que lorsque Saül étoit notre Roi, vous meniez Israël au combat, & vous l'en rameniez ; & c'est à vous que le Seigneur a dit : Vous serez le Pasteur de mon Peuple d'Israël, & vous en serez le Chef.*

Toutes les tribus d'Israël se rassemblerent enfin sous le seul pasteur, afin que ces paroles fussent accomplies en David comme en son Maître : (a) *Il n'y aura plus qu'un pasteur & un seul troupeau.*

Ils lui dirent : *Vous êtes l'os de nos os & la chair de notre chair* ; voulant marquer par là qu'ils avoient moins de crainte de sa justice que de confiance en sa bonté : ce qui signifioit aussi fort bien, que lorsque Jésus-Christ auroit pris la chair de

(a) Jean 10. v. 16.

l'homme, l'homme ne pourroit plus craindre sa rigueur, mais seulement espérer en sa miséricorde : car comment ne pourroit-il ne pas aimer la chair de sa chair & l'os de ses os ? Le Verbe a voulu prendre la chair de l'homme, afin que l'homme eût plus de confiance, & n'eût point de crainte de s'approcher de Dieu, qui a bien voulu se faire homme comme nous.

Les tribus d'Israël dirent à David : Puisque *lorsque Saül étoit encore notre Roi vous ne laissiez pas de conduire Israël*, comme le véritable pasteur, le faisant entrer & sortir pour trouver d'excellens pâturages ; combien plus, à présent que *Dieu vous a établi* lui-même pour conduire son troupeau, en devez-vous prendre un soin plus particulier ? Ceci est bien consolant pour les Chrétiens : car si Dieu a pris un soin si particulier du peuple Juif, combien en prendra-t-il davantage du peuple Chrétien, dont il a été fait pasteur, ainsi qu'il le dit lui-même : (a) *Je suis le bon pasteur* ? Mais, ô divin Pasteur ! Combien y a-t-il de boucs dans votre troupeau ? Comment les distinguer des brebis ? Il sera aisé de le faire, si l'on s'arrête aux paroles de Jésus-Christ ; (b) *Mes brebis*, dit-il, *entendent ma voix* : ceux qui entendent la voix de Jésus-Christ, qui y sont attentifs, qu'il connoît & qui le connoissent, sont les véritables brebis de Jésus-Christ ; & il ne les mettra pas dehors. Si elles s'égarent par foiblesse, il ira les chercher, les portera sur ses épaules, & les nourrira de lui-même.

v. 4. *David avoit trente ans lorsqu'il commença à régner.*

Jésus-Christ avoit (c) trente ans lorsqu'il com-

(a) Jean 10. v. 11. (b) & v. 27. (c) Luc 3. v. 23.

mença par sa vie apostolique d'exercer l'office d'un véritable pasteur. Ce qui nous fait voir qu'il ne faut pas s'ingérer de soi-même en cette charge, mais attendre la mission du S. Esprit, & le tems destiné par la providence. Que les brebis seroient heureuses, si elles n'étoient conduites que par des pasteurs appellés par vocation particuliere !

v. 3. *Ils sacrerent David Roi sur Israël.*

Cette consécration est la vocation particuliere du pasteur Apostolique; c'est pourquoi il est dit de Jésus-Christ, qu'il fut (*a*) sacré par l'onction pour prêcher l'Evangile. C'est l'office de l'Apôtre : c'est la raison pour laquelle on fit à David cette derniere onction. Car David fut consacré trois fois : la (*b*) premiere, comme *prêtre*; la (*c*) seconde, comme *Roi*; & la troisieme, comme *pasteur* : comme Prêtre il fut consacré pour entrer dans l'état de sacrifice, où il entra d'abord, ainsi qu'on a pû le remarquer par tous les renversemens qui lui arriverent : la seconde consécration fut celle de Roi de Juda, pour régner comme en vûe de Jésus-Christ sur ce peuple intérieur, soumis à son obéissance : & la troisieme fut pour être pasteur, comme ce que les Israëlites lui dirent avant que de le sacrer, le fait assez connoître.

v. 6. *Alors David accompagné de tous ceux qui étoient avec lui, marcha vers Jérusalem contre les Jébuséens, qui y habitoient. Les assiégés disoient à David : vous n'entrerez point ici que vous n'en ayez chassé les aveugles & les boiteux : comme pour lui dire, qu'il n'y entreroit jamais.*

(*a*) Luc 4. v. 18. (*b*) 1 Rois 16. v. 13. (*c*) 2 Rois 2. v. 4.

Il est très-remarquable que David n'est pas plutôt fait pasteur de ce grand peuple, qu'il le conduit à *Jérusalem*, la ville sainte. Tout le soin que doit avoir un véritable pasteur, c'est de conduire ses brebis dans leur intérieur. Presque toutes les personnes qui ne se conduisent que par les regles de la raison humaine, *disent* les mêmes choses que les *Jebuséens* que *l'on n'entrera point* dans l'intérieur que l'on n'ait ôté tout ce qu'il y a de défectueux; & par là ils arrêtent les ames, & empêchent qu'elles n'y arrivent jamais ; puisqu'il est certain qu'il n'y a point de plus sûr moyen pour se corriger de ses défauts que de devenir intérieur; comme il n'y avoit aucun moyen *d'ôter les aveugles & les boiteux* de Jérusalem qu'en prenant la ville. Mais plût à Dieu que nous fussions tous aveugles & boiteux pour ne plus marcher de nos propres pas, & pour nous laisser conduire par une foi aveugle où l'on voudra nous mener ! Les ames terrestres vont comme elles veulent; mais les ames intérieures se laissent conduire par la divine Providence où elle les veut mener : ce sont ces pauvres *aveugles & boiteux* qui sont forcés d'entrer dans (*a*) le festin du pere de famille.

v. 7. *David prit la forteresse de Sion, qui est aujourd'hui la ville de David.*

David, pasteur fidele, ne manque pas d'introduire son troupeau dans cette céleste Jérusalem, temple de paix; mais il choisit pour sa demeure *la forteresse de Sion*. Quelle est la signification de cette forteresse ? C'est le repos de l'ame en Dieu : c'est là qu'elle est dans un fort imprenable. Jérusalem désigne bien le repos que les

(*a*) Luc 14. v. 21.

ames intérieures, mais communes, trouvent dans leur fonds lorsqu'elles y habitent par le recueillement; mais la demeure de David en Sion marque que le véritable pasteur doit habiter audelà de soi, en Dieu même : c'est là qu'il est à couvert de toute méprise. Aussi l'on peut dire, que comme Sion étoit toute la force de Jérusalem, le directeur qui est assez heureux pour s'être quitté soi-même & être passé en Dieu, est toute la force de ceux qui sont sous sa conduite. Ils trouvent en lui un refuge toujours présent & efficace.

v. 9. *David prit son logement dans la forteresse, & il l'appella la ville de David.*

v. 10. *Il s'avançoit toujours & croissoit de plus en plus, & le Seigneur le Dieu des armées étoit avec lui.*

Quoique l'ame qui s'est quittée elle-même, étant par une miséricorde singuliere passée en Dieu, soit dans une *citadelle* imprenable, elle ne laisse pas de *s'avancer* sans cesse, & de *croître* presque à l'infini, n'ayant pas d'autres limites que Dieu même. Il est même dit de Jésus-Christ, (*a*) *qu'il croissoit en sagesse devant Dieu & devant les hommes*; ce qui ne se peut entendre que de son humanité sainte dont les mérites s'augmentoient chaque jour, & même chaque instant, en faveur des hommes.

Les personnes qui se sont figurées que l'ame arrivée en Dieu n'avance plus, se sont assurément trompées : ils disent pour raison, que Dieu étant la fin de toutes choses, comme il en est le principe, l'on ne peut aller plus avant. Cela est vrai en un sens; puisqu'il est certain que l'on ne peut aller plus loin que d'arriver en Dieu : toutefois com-

(*a*) Luc 2. v. 52.

me Dieu est immense, l'on peut toujours avancer jusques à l'infini dans cette même fin, sans qu'on puisse y trouver de limites : comme une personne arrivée à la mer, & qui se jetteroit dedans, si la mer étoit infinie, pourroit toujours avancer avec une vitesse incroyable, sans cesser jamais de tomber dans une plus grande profondeur. Il est vrai que cet avancement n'est pas un marcher; mais un poids imperceptible, qui fait avancer avec une vitesse étrange, sans nul mouvement de la part de la créature, que ce poids ou cette pente : & si elle vouloit se remuer, croyant se faire avancer, ce mouvement la soutiendroit sur l'eau autant qu'il dureroit. Ceci se peut voir tout naturellement par l'exemple d'un nageur.

v. 12. *Et David reconnut que le Seigneur l'avoit confirmé Roi sur Israël, & qu'il l'avoit élevé au gouvernement de son peuple.*

Il y a bien de la différence, comme il a été dit ailleurs, entre être arrivé à un état, & être établi dans cet état : c'est pourquoi David fait une grande différence entre être Roi ou être *confirmé* Roi. Il fut Roi dès qu'il fut consacré par Samuel : il ne fut en possession de son royaume que lorsqu'il fut sacré sur Israël; & il ne fut *confirmé* dans sa royauté que par Dieu même, & après qu'il fut dans la forteresse de Sion.

v. 17. *Les Philistins ayant appris que David avoit été sacré Roi sur Israël, s'assemblerent tous pour lui faire la guerre. David l'ayant sû, se retira dans la forteresse de Sion.*

Un si digne pasteur n'est pas longtems sans combat. Lorsqu'il n'a plus de guerre à soutenir pour soi, il faut qu'il en soutienne pour son

troupeau. Combien de loups ravissans viennent pour lui enlever son troupeau & son royaume? Le diable a de tout tems fait tous ses efforts, & les fera jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de lui en ôter le pouvoir *pour un tems, durant* (a) *lequel il sera lié, afin qu'il ne nuise point à la terre.*

Mais de quelle maniere David en use-t-il dans cette attaque universelle? *Il se retire dans Sion*, c'est-à-dire, qu'il demeure dans son repos en Dieu, abandonné à tous les événemens de la Providence, aussi content de perdre son royaume que de le conserver. Néanmoins comme il ne s'agissoit pas de lui seul, ne prenant plus d'intérêt pour soi-même, il est tout prêt de prendre les armes pour sa défense si Dieu le lui ordonne; & pour le faire avec succès.

v. 19. *David consulta le Seigneur, & lui dit: Marcherai-je contre les Philistins, & les livrerez-vous entre mes mains? Le Seigneur lui dit: allez; car je les livrerai assurément entre vos mains.*

Lorsque le directeur est dans une entiere dépendance de la volonté de Dieu & de son Esprit, c'est Dieu qui fait en lui toutes ses œuvres. Il est aisé de remarquer, par la maniere dont David *consulte Dieu*, qu'il étoit tout prêt de ne se pas défendre si telle étoit la volonté de Dieu. Mais, David, qu'y a-t-il à consulter là-dessus? car si vous ne vous défendez point, vous serez infailliblement défait, ou au moins votre troupeau? N'importe, dit-il, j'aime mieux perdre mon troupeau que de le défendre contre la volonté de Dieu.

Le *Seigneur répondit* à David: *Allez* combattre;

(a) Apoc. 20. v. 2, 3

mais n'attribuez la victoire ni à votre vigilance, ni à la force de votre peuple; car ce sera moi qui vous *livrerai vos ennemis entre les mains*, pour en disposer à votre volonté. Plus nous abandonnons à Dieu nos intérêts, plus il prend soin de ce qui nous regarde; parce que lorsque nous n'avons plus de propre intérêt, notre intérêt devient celui de Dieu, comme le sien est devenu le nôtre. O mon Dieu, que vous êtes véritablement un Dieu jaloux! vous voulez tout faire, afin que l'on ne vous dérobe point la gloire de vos œuvres.

v. 20. *David donc vint en Baal-Pharasim, où il frappa les Philistins, disant: Le Seigneur a dispersé mes ennemis devant moi, de même que les eaux se dispersent. C'est pourquoi ce lieu fut appellé Baal-Pharasim.*

David, comme un pasteur fidele, va combattre les ennemis de son troupeau. Mais comme la fidélité envers Dieu ne lui étoit pas moins nécessaire que celle qu'il devoit à ses brebis en tant que pasteur, (la fidélité à Dieu étant la source de toute fidélité envers les hommes;) il ne veut pas qu'on lui attribue la victoire qu'il vient de remporter par un secours puissant de la bonté de Dieu: c'est ce qui lui fait dire, que *le Seigneur a dispersé ses ennemis devant lui, comme l'on disperse les eaux.* Dieu se sert du pasteur pour combattre extérieurement, durant qu'il détruit par une vertu secrete les mêmes ennemis qu'il fait attaquer au-dehors; pourvu toutefois que l'on combatte avec courage lorsqu'il l'ordonne.

David, pour établir davantage la confiance que ce peuple doit avoir en Dieu, & le porter d'abord à n'attribuer qu'à Dieu seul toutes les

victoires qu'il remporteroit dans la ſuite ſur ſes ennemis, & qu'il ne crut pas qu'elles vinſſent de la main & de la houlette du paſteur, *appella ce lieu Baal-Pharaſim*, afin qu'il leur fut dans la ſuite un mémorial du ſecours que Dieu donne à ceux qui s'abandonnent véritablement à lui.

v. 23. *David conſulta une autre fois le Seigneur, & lui demanda: Monterai-je contre les Philiſtins, & les livrerez-vous entre mes mains? Le Seigneur lui répondit: N'y montez pas, mais allez par derriere eux; & alors je marcherai devant vous, pour frapper l'armée des Philiſtins.*

Ce verſet confirme ce qui eſt dit dans l'explication du précédent. Dieu inſtruit lui-même les ames qui lui ſont abandonnées de toutes ſes volontés, les mettant ſeulement en devoir de les exécuter; après quoi il agit lui-même, *il marche devant elles* comme un feu conſumant, pour brûler tout ce qui ſert d'obſtacle à la paix du troupeau, & au regne du ſouverain paſteur.

CHAPITRE VI.

v. 1. *David aſſembla encore tous les hommes choiſis d'Iſraël, au nombre de trente mille;*

v. 2. *Et s'en alla accompagné de tous ceux de la tribu de Juda qui étoient avec lui, pour amener l'arche de Dieu, devant laquelle eſt invoqué le nom du Seigneur des armées, qui eſt aſſis au deſſus d'elle ſur les Chérubins.*

David prend avec ſoi *les hommes choiſis d'Iſraël* pour *ramener l'arche:* ce qui marque une vocation plus particuliere pour être à Dieu par la voie de l'abandon à ſa conduite. Le grand nombre qu'il mene avec lui, marque qu'il y en auroit beaucoup d'appellés

d'appellés à cette voie, s'ils trouvoient des paſteurs fideles & déſintéreſſés, pour les y conduire. Mais au lieu de cela, les perſonnes qui y veulent marcher, ſont combattues par ceux mêmes qui devroient les y introduire; car il eſt certain, que comme Dieu appelle tout le monde au ſalut, il appelle tout le monde à jouir de lui comme fin derniere; mais on n'y arrive pas, tant parce qu'on n'eſt pas fidele, que parce qu'au lieu de véritables paſteurs, on ne trouve ſouvent que des mercenaires. C'eſt de quoi Jéſus-Chriſt s'eſt plaint en (*a*) S. Jean.

David *mena avec lui tous ceux de Juda:* parce que cette tribu étoit particuliérement deſtinée à confeſſer la ſeule gloire de Dieu, rendant hommage à ſa toute puiſſance par ſon anéantiſſement. Ce peuple, le plus fidele de tous, ſuivit toujours ſon légitime paſteur, ſans s'écarter de lui: ce fut là la ſource de ſa fidélité. Si nous étions fideles à demeurer avec Jéſus-Chriſt comme de petites brebis (*b*) auprès de leur paſteur, il nous conduiroit dans d'excellens pâturages, il nous corrigeroit & nous conſoleroit en même tems par ſa houlette, il ne nous laiſſeroit jamais égarer, il nous défendroit du loup affamé & du lion rugiſſant, auxquels il briſeroit les dents; enfin rien ne ſeroit capable de nous endommager. Concluons, que tout notre bien vient de la préſence de Jéſus-Chriſt; comme tout notre mal n'eſt cauſé que par ſon éloignement.

Tout ce peuple fut avec David *pour amener l'Arche de Dieu;* ce qui nous eſt une belle figure de ce qui arrive aux ames fideles à ne point s'écarter de leur paſteur. Il les conduit à Dieu, leur faiſant éprouver ſon union intime par la

(*a*) Jean 10. v. 12. (*b*) Jean 10. v. 4. Pſ. 22. v. 4.

conformité de leur volonté à celle de Dieu : ce qui attire en elles l'amour & la complaisance de Dieu, par laquelle il engendre son Verbe en ces ames. C'est lui qui est l'arche de la vraie alliance, non seulement de la réconciliation de l'homme avec Dieu, mais de la complaisance de Dieu sur l'homme.

v. 3. *Ils mirent l'Arche du Seigneur sur un chariot neuf.*

Ceci nous fait connoître que Dieu ne se repose avec complaisance que sur un cœur dégagé de soi-même & de toute propriété, & *renouvellé* en lui par une charité toute pure.

v. 5. *David, accompagné de tout le peuple d'Israël, jouoit devant le Seigneur de toutes sortes d'instrumens de musique, de la harpe, de la lire, du tambour, du fifre & de la timbale.*

L'ame renouvellée en Dieu vient dans un tel état d'innocence, qu'elle ne fait plus que *jouer en la présence du Seigneur*, comme un petit enfant qui se joue dans le giron de sa mere. Que ce jeu enfantin est agréable au Seigneur ! Il l'est d'autant plus, que ce jeu est accompagné de l'*harmonie* du dedans, qui est un doux accord de la volonté de l'homme avec celle de Dieu. Elle n'a plus d'autre mouvement que celui que Dieu lui donne; de sorte qu'elle est en la main de Dieu comme un pur *instrument* sur lequel il fait l'harmonie qui lui est la plus agréable. Lorsque l'ame est arrivée dans cette pure innocence toute enfantine, elle est dans une liberté si entiere, qu'elle *se joue* incessamment *en la présence du Seigneur*, les plus grandes peines étant un jeu pour elle. Il est dit de la *Sagesse*, qu'elle (*a*) *se jouoit de la sorte en*

(*a*) Prov. 8. v. 30. 31.

Dieu devant tous les tems. O la grande sagesse que de jouer de la sorte ! cette sainte joie vient de l'état d'innocence, où il faut revenir (*a*) pour entrer en Dieu notre origine.

v. 6. *Mais Oza porta la main à l'Arche de Dieu & la retint ; parce que les bœufs regimboient & l'avoient fait pencher.*

v. 7. *En même tems la colere de Dieu s'alluma contre Oza ; & il le frappa à cause de sa témérité : & Oza tomba mort au même lieu devant l'Arche du Seigneur.*

O Dieu, que vous êtes jaloux ! & où ne s'étend pas votre jalousie ? Jusqu'aux choses les plus innocentes. Il y a deux choses principales dont Dieu est infiniment jaloux ; l'une son opération ; & l'autre, sa sainteté. Lorsqu'une ame est assez favorisée de Dieu pour qu'il veuille bien être le principe de ses opérations, elle ne peut vouloir agir par soi-même, sous quelque bon prétexte que ce soit, qu'elle ne blesse sa jalousie. Il l'est encore plus de sa sainteté; de sorte que lorsqu'il veut sanctifier une ame en lui de sa propre sainteté, ô, toute propre justice lui est en horreur. *La mort d'Oza* est moins un châtiment personnel qu'un exemple pour nous. On ne sauroit *étendre sa main* sur la sainteté de Dieu pour se l'approprier comme son bien, que l'on ne se rende coupable envers Dieu, & qu'on ne réveille sa jalousie. C'est la raison pour laquelle Dieu détruit la créature par tant de renversemens étranges, & qu'il ne vient pas en elle qu'elle ne soit dépouillée de toute sainteté propre ; afin que la seule sainteté de Dieu regne & subsiste en elle.

(*a*) Matth. 18. v. 3.

v. 9. *Alors David eut une grande crainte du Seigneur, & il dit : Comment l'Arche du Seigneur viendra-t-elle chez moi ?*

Quoique la crainte de David vint de son humilité, & que voyant par le châtiment d'Oza la sainteté de Dieu telle qu'elle est, il ne se crut pas digne de la loger *chez lui* ; cependant ce fut en lui une foiblesse, que Dieu permit pour confirmer davantage son état dans la suite. L'Ecriture dit, que *David craignit alors* : ce qui marque qu'il avoit agi jusqu'à ce tems avec simplicité & amour : mais cet accident le fit entrer en réflexion, & la réflexion le jetta dans la crainte, & la crainte l'arrêta & le fit tomber en d'autres fautes, dont Dieu sut tirer enfin sa gloire.

v. 10. *Et il ne voulut pas que l'on amenât l'Arche du Seigneur chez lui en la ville de David.*

La plus fausse & la plus dangereuse humilité est celle qui porte certaines ames à *ne vouloir pas* s'adonner à l'exercice de la PRÉSENCE DE DIEU. La crainte seule de mourir aux plaisirs du siecle & d'entrer dans la pureté requise, est ce qui les en empêche, & qu'ils couvrent du nom d'humilité. La faute de David fut très-grande de *ne pas recevoir l'Arche de Dieu chez lui* : c'étoit comme refuser la présence de Dieu, sa pure opération, & même sa sainteté, son ame étant préparée pour cela par un vide & un dénuement parfait.

v. 11. *L'Arche du Seigneur demeura donc dans la maison d'Obededom.* —

v. 12. *Et il fut annoncé à David, que le Seigneur avoit béni Obededom & tout ce qui lui appartenoit, à cause de l'Arche de Dieu. David donc s'en alla en la maison d'Obededom, & il en amena l'Arche du Seigneur dans la ville de David avec une grande joie.*

Il y a bien peu d'ames qui ne craignent, voyant la pureté qu'il faut avoir pour porter en soi le Dieu de toute sainteté, & être un pur instrument de ses propres volontés, sans s'en rien attribuer. Néanmoins lorsque l'on considere les ames en qui Dieu habite, *comblées de tant de bénédictions*, & parvenues à une perfection si éminente, au prix de celles qui, enfoncées dans une sainteté propriétaire, ne font que voler terre à terre comme des autruches, l'on s'abandonne de nouveau à Dieu : & instruit par sa propre faute, on va avec une nouvelle joie au devant de cette Arche qu'on avoit si fort appréhendé de recevoir. Dieu a permis cette foiblesse en David, afin que tout ce qui se devoit passer en la vie intérieure se passât en lui : ou plutôt, il l'a permis pour nous instruire par son exemple à ne jamais refuser une si grande faveur par aucune crainte ; au contraire, à nous laisser aller sans résistance à tout ce que Dieu veut de nous & par nous. Tout ce qui paroit élevé, ne l'est qu'à notre égard : en Dieu, c'est une justice qu'il se rend à lui-même, & c'est pour nous la plus véritable humilité, qui ne laisse rien à la créature, gardant tout pour Dieu.

v. 14. *David, revêtu d'un Ephod de lin, dansoit devant l'Arche de toute sa force.*

La joie d'une ame qui retrouve en soi ce même Dieu pur & saint qu'elle avoit appréhendé de recevoir, passe tout ce qu'on en peut dire : c'est plus un ravissement qu'une joie. Elle voit alors

combien la perte de toutes chofes lui a été avantageufe, puifque c'eſt par là que la fainteté & la juſtice de Dieu régnent en elle. Charmée qu'elle eſt de cette expérience, elle ne fait comment exprimer fa joie. C'eſt ce raviſſement ineffable des faints dans la fainteté de Dieu, qui leur fera chanter durant toute l'éternité, (*a*) *Sanctus*, *Sanctus*, connoiſſant qu'il n'y a point de fainteté & de juſtice que celle de Dieu, tout le reſte n'étant que faleté; & leur plaifir fera extrême de ne voir aucun faint dans le ciel revêtu d'une fainteté propriétaire, & qu'ils n'auront tous qu'une même fainteté, qui eſt la fainteté de Dieu; quoiqu'ils aient plus ou moins de cette fainteté, felon qu'ils fe feront plus laiſſé appauvrir en cette vie, & plus dépouiller de toute propriété; & que ceux en qui il reſtoit une fainteté propriétaire en auront été purifiés dans le feu du purgatoire. C'étoit fans doute cette joie qui faifoit treſſaillir & *danfer* ce grand prophête. C'étoit l'approche de cette fainteté qui fanctifia S. Jean, & le fit (*b*) *treſſaillir dans les entrailles de fa mere:* & la poſſeſſion de la fainteté de Dieu en lui-même dans toute l'étendue que la peut contenir une pure créature, fans la contenir autrement qu'en Dieu, raviſſoit excellemment la divine Marie: *Et exultavit Spiritus meus*, &c.

v. 16. *Michol, fille de Saül, regardant par une fenêtre, vit le Roi David, qui danfoit & fautoit devant le Seigneur; & elle le méprifa en fon cœur.*

Combien y a-t-il de perfonnes, même fpirituelles, qui voyant la joie & la liberté toute fainte des ames arrivées à Dieu, s'en fcandalifent,

(*a*) Apoc. 4. v. 8. (*b*) Luc 1. v. 44 & 47.

& les *méprifent* comme *Michol* fit *David?* Et il arrive d'ordinaire que le figne d'une perfection éminente eſt pris de quelques-uns pour un grand défaut. David, qui avoit expérimenté cette joie toute céleſte, s'écrie: (*a*) *Tous ceux qui font en vous*, Seigneur, *font comme des perfonnes ravies de joie.* O raviſſement fortuné! qui arrachant l'homme à foi-même, l'enfonce toujours plus en Dieu!

v. 18. *David bénit le peuple au Nom du Seigneur des armées.* —

v. 20. *Et il s'en retourna auſſi pour bénir fa maifon. Et Michol fille de Saül étant venue au-devant de David, lui dit: Que le Roi d'Iſraël a eu de gloire aujourd'hui, en fe découvrant devant les fervantes de fes ferviteurs, & paroiſſant nud comme feroit un bouffon!*

David fait l'office de paſteur en *béniſſant le peuple au Nom* de celui qui l'avoit établi pour le conduire. Cet état, de tranfport de l'ame en Dieu, donne à l'ame une fainte hardieſſe: tout le monde, que les hommes aveuglés de l'amour du fiecle & non éclairés de la vérité divine regardent comme quelque chofe de grand, lui paroît moins qu'un point, au prix de cette largeur immenfe qu'elle trouve en Dieu. Cela eſt véritablement de la forte; parce qu'ayant perdu toute grandeur propre, & toute joie prife en foi-même, elle n'a plus d'autre joie ni d'autre grandeur que celle de Dieu.

Les hommes pleins d'une prudence charnelle ne peuvent fouffrir cet état: ils le condamnent, & *méprifent* ceux qui font affez heureux que de le poſſéder, leur faifant même des reproches

(*a*) Pf. 86. v. 7. Et 5. v. 12.

comme *Michol* fit à David. Mais de quoi les reprend-on ? de ce qu'étant *dépouillés* de tout ce qui n'eſt pas Dieu, ils ſont dans un *dénuement* parfait. Il eſt vrai que tout ce qu'on peut remarquer, eſt un détachement univerſel de toutes choſes, un vide entier : mais on ne remarque pas que ce vide eſt rempli de la plénitude de Dieu même.

V. 21. *David répondit à Michol : Oui, devant le Seigneur, qui m'a choiſi plutôt que votre pere & que toute ſa maiſon ; & qui m'a commandé d'être chef de ſon peuple dans Iſraël ;*

V. 22. *Je danſerai, & je paroîtrai vil encore plus que je n'ai paru : je ſerai mépriſable à mes yeux, & je paroîtrai plus glorieux devant les ſervantes même dont vous parlez.*

Rien ne prouve mieux l'anéantiſſement de David que la réponſe qu'il fit à Michol : C'eſt, dit-il, *devant le Seigneur, lequel m'a choiſi plutôt que votre pere*, qui loin de ſe rendre fou pour l'amour de Dieu, eſt devenu rebelle à ſes loix par une vaine prudence, ſe rendant par là même indigne des miſéricordes de Dieu. C'eſt donc pour honorer mon Dieu que *je danſerai*, que je me réjouirai devant lui : que ſi j'ai quelque avantage ſur ces peuples, c'eſt mon Dieu qui me l'a donné, *me commandant d'être leur Roi* & leur Paſteur : C'eſt pour remplir efficacément ma vocation que, comme un enfant innocent & exempt de malice, je jouerai en ſa préſence ; & loin de m'élever par l'abondance des graces intérieures & extérieures qu'il a plû à ſa bonté de me faire, *je me rendrai encore plus vil*, ſi je puis.

Par ce mot de *vil*, David ne veut pas ſeulement dire qu'il s'humiliera davantage ; mais bien qu'il

ſe rendra plus *mépriſable* ; & c'eſt le caractere de la perfection de l'humilité, ignorée de preſque tous, & nullement pratiquée de ceux qui la connoiſſent. Il y a bien quelques perſonnes qui ſe mépriſent elles-mêmes, & qui néanmoins ſeroient au déſeſpoir d'être mépriſées des autres. Il y en a dont la vertu eſt pouſſée juſqu'à ſupporter d'être mépriſés pour l'amour de Dieu : mais où ſont ceux qui veulent bien ſe rendre *mépriſables* ? Car tel eſt mépriſé qui, en le ſouffrant vertueuſement, eſt néanmoins perſuadé qu'il n'eſt pas mépriſable.

Si je pouvois (vouloit encore dire mon ſaint Roi) achever de me détruire tout-à-fait pour glorifier mon Dieu, ô que je le ferois avec plaiſir ! la parfaite pauvreté d'eſprit fait que l'ame ſe trouvant vide de tous biens, ne peut s'attribuer autre choſe que la miſere : c'eſt par cette pauvreté que l'ame apprend à ſe connoître elle-même : juſqu'alors, plus elle s'humilioit en apparence, moins elle ſe connoiſſoit : car cette humilité connue étoit un bien qui lui cachoit abſolument ſon néant & le vide de tout bien qui eſt en elle. Ceux qui croyent que cette voie donne de la vanité, à cauſe de la ſainte liberté qu'elle procure, ſe trompent fort ; parce qu'il eſt certain que l'ame ne voyant en ſoi nul bien, ne s'en attribue aucun. Le dépouillement de tout la rend libre & légere : rien ne donne une ſi grande légéreté à un voyageur, que de ſe ſentir déchargé d'un poids ſous lequel il gémiſſoit. La parfaite liberté vient de l'entiere pauvreté ; plus encore la ſpirituelle que la temporelle : car celui qui n'ayant rien déſire quelque choſe, eſt chargé de ſa propre pauvreté.

Ce qui cauſe encore à l'ame une joie ſans altération, eſt la haine qu'elle ſe porte à ſoi-même :

plus elle se hait, plus elle est contente de ne rien avoir, afin que Dieu possede en elle pour lui seul toute gloire & tout honneur.

C'est dans cet anéantissement, continue David de dire à Michol, que *je paroîtrai plus glorieux devant les servantes dont vous parlez?* parce qu'étant plus humbles que vous, elles sont aussi plus en état de distinguer la véritable gloire, qui ne peut venir que de Dieu seul.

v. 23. *C'est pour cette raison que Michol, fille de Saül, n'eut point d'enfans de David jusqu'à sa mort.*

Dieu pour punir Michol la rend *stérile:* ce qui nous apprend, que pour être propre à une éducation spirituelle, il faut que l'orgueil soit détruit; parce qu'il est pere du mensonge, & ennemi de la vérité! Comment enseigner aux autres la vérité lorsqu'on l'ignore soi-même?

CHAPITRE VII.

v. 1. *Le Roi étant établi dans sa maison; & le Seigneur lui ayant donné la paix de tous côtés avec tous ses ennemis;*

v. 2. *Il dit au Prophête Nathan: Ne voyez-vous pas que je demeure dans une maison de cédre, & que l'Arche de Dieu n'a pour couverture que des peaux de bêtes?*

v. 3. *Nathan lui dit: Allez: faites tout ce que vous avez dans l'esprit; parce que le Seigneur est avec vous.*

DIEU n'eût pas plutôt *établi David dans* le repos, que David songe à lui bâtir une *maison.*

Il est un grand exemple aux princes & aux personnes considérables du soin qu'ils doivent avoir des Eglises: ils ont de magnifiques palais, lors même que le sanctuaire est dans la plus extrême pauvreté, dépouillé des choses les plus nécessaires.

La seconde maniere dont David vouloit édifier une maison au Seigneur étoit que, comme pasteur, il désiroit de contribuer de tout son pouvoir à la sanctification des ames que Dieu lui avoit confiées, afin d'en faire (a) *des pierres vivantes*, qui par l'union de leur cœur & de leur esprit, fussent propres à bâtir un édifice au Seigneur. C'est de ce temple vivant dont Dieu fait plus de cas que de nul autre. Il n'y a pas un Chrétien qui ne puisse être (b) *le temple du S. Esprit*, où Dieu se plait d'habiter. Si les Chrétiens étoient véritablement unis en charité, ils seroient tous des temples vivans, qui ne seroient néanmoins qu'une seule maison, qui est l'Eglise.

Nathan assure David qu'il peut travailler à l'un & à l'autre selon le mouvement de son cœur; *parce que Dieu étoit avec lui*, & qu'étant mû de son Esprit, il ne pouvoit manquer en suivant ce mouvement. Il me paroît à propos d'expliquer ici la nécessité de suivre le mouvement de l'Esprit de Dieu.

Ce mouvement, quoique se faisant sentir différemment à chacun de nous, n'est pas toutefois un mouvement particulier, qui fasse croire & imaginer à chacun de nous; mais c'est le mouvement de l'Eglise même: car comme l'Eglise n'est animée que du S. Esprit, elle n'a pas d'autre mouvement que celui que le S. Esprit lui donne; de même un Chrétien qui est vivant & ani-

(a) 1. Pier. 2. v. 5. (b) 1. Cor. 3. v. 16. Hebr. 3. v. 6.

mé du S. Esprit, n'a point d'autre mouvement que celui que l'Esprit saint lui donne. Or ce mouvement particulier n'est point autre que le mouvement universel de l'Eglise. De sorte qu'il faut regarder, pour éviter toute méprise, le mouvement du S. Esprit produisant deux effets, ou plutôt faisant dans l'ame deux fonctions, qui quoique différentes, sont pourtant une même chose. La premiere fonction du S. Esprit dans l'ame regarde la foi : or cette foi, & les dogmes de l'Eglise, est un mouvement si général pour tous, que qui en auroit de différent de celui-là, seroit dans l'erreur : & ce sont ces mouvemens particuliers, opposés à ce mouvement général de l'Eglise, qui font & les erreurs & les hérétiques. Ce sont les effets monstrueux d'un mouvement mal reglé dans la machine de l'univers.

Il y a un autre mouvement qui regarde la destination d'un chacun de nous selon le dessein de Dieu, la vocation où il appelle, & la conduite de notre vie. Quoique ces mouvemens soient différens pour un chacun, à cause de la différence des états, cette variété de mouvemens, qui sont différens à cause des fonctions différentes, est pourtant, par rapport au tout, dans un ordre & une composition merveilleuse. Il faut se servir pour se mieux faire entendre, de la comparaison du corps humain.

Il y a un mouvement général, qui est que l'ame anime tout le corps, & le rend vivant : il y a de plus un ordre général, qui fait que ce corps reçoit son mouvement par les organes, qui sont les parties les plus nobles & supérieures aux autres. Chacun sait que la tête influe sur les membres, que le cœur est le siege de la vie, que le poumon sert à la respiration ; & ainsi du reste.

Le mouvement général du corps est donc de vivre, d'être animé, de recevoir les influences de la tête, &c. si ce mouvement général venoit à manquer pour peu que ce fût, il faudroit mourir. Il y a outre cela le mouvement particulier de chaque membre de notre corps, qui lui est donné pour agir conformément à sa nature & à son emploi. Le mouvement de la main & sa fonction est différente de celle du pié. Si tous les membres du corps vouloient avoir non-seulement un même mouvement général, qui est celui de vivre & d'être mûs ; mais de plus qu'ils voulussent avoir un même mouvement pour les fonctions, il est certain que cette grande uniformité, qui est si nécessaire pour le général des choses, deviendroit monstrueuse pour les choses particulieres, car il est également vrai, que de même que lorsqu'un des membres du corps cesseroit d'être animé de cet esprit général, il deviendroit un membre pourri, qu'il faudroit couper, ou du moins un membre paralytique ; aussi si tous les membres du corps vouloient faire l'office du pied ou de la main, cet ordre trop général deviendroit un désordre. Il en est tout de même du mouvement du S. Esprit. La foi & les maximes sont générales pour tous ; mais il y a des mouvemens particuliers du S. Esprit qui regardent la vocation d'un chacun & le dessein de Dieu sur lui.

Or je dis, qu'il faut une extrême fidélité à suivre le mouvement particulier de la grace. C'est la voix du pasteur que la brebis entend. Cette voix est délicate ; celui qui ne l'écoute point, ne la sauroit suivre : plus on l'écoute, plus elle se fait entendre : plus on la suit avec fidélité, plus elle se manifeste.

C'eſt cette voix, ou ce mouvement, (car la voix de l'inſpiration eſt ſon mouvement, & ſon mouvement eſt ſa voix; c'eſt ce mouvement, dis-je, qui opére la converſion, & qui conduit l'ame juſque dans ſa fin ſi elle eſt fidelle à le ſuivre. Dieu ne ſe tait jamais que pour notre infidélité; lorſque nous n'obéiſſons pas à ſa voix, il ſe tait. Le Roi-Prophête, qui avoit une connoiſſance de cette vérité, dit aux pécheurs : (a) *Si vous entendez aujourd'hui ſa voix, n'endurciſſez point vos cœurs :* & parlant comme de la part de celui qui étant déja converti, ſuit le mouvement de la grace, il dit à Dieu : (b) *Seigneur, ne gardez pas pour moi le ſilence.* S. Paul nous recommande de (c) *ne pas éteindre l'eſprit :* ce qui ne s'entend pas ſeulement, de ne l'éteindre pas, par la perte de la grace, mais auſſi en n'étant pas fidele à ſuivre ſa motion.

On dira ſur ce que j'avance : comment connoitre ce mouvement? Et ne puis-je pas prendre ce mouvement pour un mouvement naturel, ou me laiſſer ſurprendre par la nature, croyant ſuivre la grace? Il eſt aiſé de répondre à cela. Premierement, le mouvement de Dieu tend toujours à détruire la nature corrompue, au renoncement de ſoi-même, à détruire l'amour-propre & la vie d'Adam. Il commence par les choſes les plus groſſieres, puis par les plus délicates & ſpirituelles : ce qui n'étoit au commencement qu'un mouvement léger, devient un ſeu dévorant pour conſumer les impuretés : car plus les impuretés deviennent ſpirituelles & délicates, plus deviennent-elles difficiles à détruire : mais ces impuretés ne peuvent être détruites qu'en ſuivant le mouvement de l'Eſprit

(a) Pſ. 94. v. 8. (b) Pſ. 27. v. 1. (c) 1. Theſſ. 5. v. 19.

de Dieu, qui conduit l'ame peu-à-peu juſques devant la face du Seigneur.

Les mouvemens du Seigneur ont encore cela de propre, (quoiqu'ils ſoient plus délicats dans les uns, & plus marqués dans les autres,) qu'ils ne laiſſent point ignorer que c'eſt Dieu; ſur-tout ſi l'on eſt prompt à les ſuivre. J'avoue que dans la ſuite l'on ignore que ce ſoit Dieu, on l'ignore même en héſitant à le ſuivre : l'héſitation ôte la certitude, mais par un défaut. Lorſque l'inſpiration ou le mouvement eſt exécuté, toute certitude en eſt ôtée : & cela eſt néceſſaire pour faire marcher l'ame par une foi aveugle & un abandon entier entre les mains de Dieu; de ſorte que, quoiqu'on marche très-ſûrement par cette voie, l'on ignore ſa ſûreté : & cette ignorance devenant toujours plus profonde (parce que les mouvemens laiſſent moins de traces dans une ame purifiée que dans une autre,) cela fait qu'on marche toujours en foi & en abandon, & non en certitude. On peut bien avoir la certitude pour les autres, & jamais pour ſoi, quoiqu'il ſoit vrai, comme j'ai dit, que Dieu ne le laiſſe jamais ignorer lorſqu'il demande, dans le tems ſeulement qu'il demande.

v. 4. *Mais la nuit ſuivante le Seigneur parla à Nathan, & lui dit :*

v. 5. *Allez à mon ſerviteur David, & dites-lui : voici ce que dit le Seigneur : Me bâtirez-vous une maiſon afin que j'y habite ?*

En quelque état que ſoit une ame, Dieu prend plaiſir qu'elle demande conſeil aux miniſtres de ſa parole, aux prophêtes, à ſes amis fideles. David étoit un bien plus grand Prophête que Nathan : il n'y en avoit pas un ſemblable à lui en

toute la terre : néanmoins Dieu agrée si fort le conseil qu'il demande au Prophête Nathan, qu'il veut bien lui parler par le même Prophête : *Allez*, dit Dieu, *à mon serviteur* fidele que je me suis choisi, *& lui dites : me bâtirez-vous une maison pour y habiter* ? Ceci marque que quelque saint que soit un homme, il ne peut bâtir une maison à Dieu. Il peut bien préparer les pierres, qui est l'ouvrage que fit David ; mais pour construire la maison, il faut que ce soit Dieu même qui le fasse : (*a*) *C'est en vain que l'on travaille à bâtir une ville si le Seigneur ne la bâtit lui-même.*

v. 6 *Depuis que j'ai tiré d'Egypte les enfans d'Israël jusqu'aujourd'hui, je n'ai eu aucune maison ; mais j'ai toujours marché sous des pavillons & sous des tentes.*

Lorsque Dieu dit, qu'*il n'a habité en aucune maison depuis* le jour *qu'il tira le peuple d'Egypte*, il marque par là qu'il n'a besoin pour lui d'aucune demeure ; qu'outre le repos qu'il prend de toute éternité en soi-même, il en trouve un très-agréable dans les ames bien disposées. Dieu se repose en ceux qui trouvent leur repos en Dieu.

Il y a cette différence entre les *maisons* & les *tentes* ; que les premieres sont stables, & les dernieres ne le sont pas : & c'est aussi la différence des ames communes, mais néanmoins dans le repos de l'oraison ; & de celles qui sont déjà fort avancées. Les premieres sont bien la demeure de Dieu, mais d'une maniere sujette au changement, parce qu'elles ne sont pas désappropriées, quoique leur volonté soit conforme à celle de Dieu : mais il ne s'en étoit point trouvé de pareil à David, depuis Moïse. Comme David renfermoit

(*a*) Ps. 126. v. 1.

fermoit en lui le sang dont Jésus-Christ devoit être formé, ce passage lui convenoit admirablement, puisque le S. Esprit n'a jamais reposé sur nulle créature comme sur Jésus-Christ.

Il étoit de toute éternité le repos de son Pere, & l'objet de ses complaisances ; & il a cherché sur terre une maison toute pure & incorruptible pour s'y reposer jusqu'à la fin des siecles. Cette maison n'est autre que l'Eglise, toute pure en elle-même, quoique défigurée par le désordre de ses enfans.

v. 7. *Dans les lieux où j'ai passé avec tous les enfans d'Israël, quand j'ai donné ordre à quelqu'une des tribus de conduire mon peuple, lui ai-je dit : Pourquoi ne m'avez-vous pas bâti une maison de cédre ?*

Dieu fait voir à David que ni *dans tous les lieux où il a passé*, ni parmi ceux *d'Israël* où il a trouvé du repos, & où il s'est plu, il ne s'en est néanmoins trouvé personne de ceux mêmes auxquels il avoit commandé de gouverner son peuple, à qui il ait dit : *pourquoi ne m'avez-vous pas bâti une maison ?* Mais quoi, mon Dieu, ne vous êtes-vous pas fait construire une demeure du tems de Moïse ? Cela est vrai : mais c'étoit une demeure qui n'étoit point stable, & qui changeoit de lieu comme le peuple. Il n'y a que David à qui j'aie commandé de me bâtir une maison solide & durable. Jésus-Christ est ce temple saint en qui Dieu a toujours habité dans la plénitude de lui-même. Il est aussi le seul pasteur qui puisse conduire les ames de telle sorte, qu'elles ne soient pas seulement des demeures passageres, mais bien des demeures permanentes, où Dieu habite sans interruption. Il faut de plus, que ces *maisons* soient *de cédre*, dont l'agréable odeur me

serve de parfum, la maison d'elle-même étant un parfum continuel.

Cette *maison*, dont il est encore parlé ici, est bien plus l'Eglise, qui devoit être bâtie par Jésus-Christ, & cimentée de son sang, que le temple de Salomon. C'est cette Eglise toute pure & toute sainte qui est une *maison de cédre*, dont la bonne odeur ne se perd ni ne s'affoiblit point par le tems. Cette Eglise n'est autre que l'union des fideles, qui dans un même esprit rendent à Dieu un culte digne de lui.

v. 8. *Maintenant donc vous direz ceci à mon serviteur David : Voici ce que dit le Seigneur des armées : Je vous ai tiré des pâturages lorsque vous suiviez les troupeaux, afin que vous fussiez le chef de mon peuple d'Israël.*

Le soin que Dieu prend de faire ressouvenir David du lieu d'où il l'a tiré pour le faire régner, afin qu'il ne s'attribue aucune des graces que Dieu lui fait, & qu'il ne s'en rende pas propriétaire, nous est d'une grande instruction, pour nous faire comprendre, qu'il ne regarde ni les talens, ni la qualité, ni aucun autre avantage, dans le choix qu'il fait des hommes apostoliques, faisant un berger roi, & un pêcheur la pierre fondamentale de son Eglise; Dieu se servant ordinairement des sujets les plus foibles, afin que la gloire de toutes choses lui soit attribuée. C'est bien l'effet de votre jalousie, ô mon Dieu, qui s'étend sur toutes choses sans exception; & lorsque vous voulez une ame pour vous-même, vous la cachez aux yeux de tous les hommes, vous la cachez à elle-même aussi, & vous voulez qu'elle s'ignore si fort, qu'elle ne vous dérobe rien de ce qui n'est en elle que pour vous.

Mais jusqu'où ne s'étend pas votre jalousie? Il semble que vous soiez jaloux de vous-même en cette ame, du moins l'êtes-vous si fort de vos dons, que vous la dépouillez de tout. C'est alors qu'elle vous peut bien dire : Vous m'avez dépouillée de ma gloire & de ma beauté. Mais, ô ame assez fortunée pour exciter la jalousie d'un Dieu, ne devez-vous pas vous réjouir de ce qu'il ne vous ôte votre gloire que pour se glorifier lui-même? Il ne vous ôte votre beauté que pour devenir lui-même votre beauté : mais c'est ce qu'elle ne connoit pas alors. Celui qui posséde sa propre gloire, la peut perdre; mais celui dont la gloire est toute en Dieu, ne la peut jamais perdre. Dieu est jaloux de sa gloire & de sa beauté en nous, de sorte que plutôt que de souffrir qu'elles n'y fussent pas pures, il armeroit le ciel & la terre. Véritablement vous êtes bien un Dieu jaloux?

v. 9. *J'ai été avec vous par-tout où vous avez été; j'ai exterminé tous vos ennemis devant vous; & j'ai rendu votre nom illustre comme celui des grands qui sont sur la terre.*

Dieu ne se contente pas de faire voir le choix qu'il a fait de David pour de si grandes choses, le tirant par un effet de sa bonté de l'obscurité & de la poussiere pour le faire Roi : il fait connoître de plus la maniere dont il l'a conduit depuis qu'il l'a tiré de la garde des troupeaux pour le faire pasteur d'Israël, comment il *l'a accompagné dans toutes ses entreprises*, sans s'être jamais éloigné de lui, le conduisant avec une bonté toute paternelle; ainsi que le même Roi en rend témoignage : (a) *Vous m'avez pris*, dit-il, *par ma main droite*,

(a) Ps. 72. v. 24.

vous m'avez conduit selon votre volonté, *& vous m'avez fait ensuite entrer dans votre gloire.* C'est aussi la maniere dont Dieu conduit les ames apostoliques, & celles en qui il veut établir le trône de son empire.

Et afin de faire voir que Dieu a tout fait en elles & pour elles, comme il a tout fait en David & pour David, par une miséricorde prévenante, Dieu ajoute : *J'ai détruit devant vous tous vos ennemis*, afin que la gloire m'en demeure : je ne me suis pas contenté de vous combler de graces intérieures, *je vous ai même donné* un rang dans le monde que l'on appelle *grandeur*, à parler selon l'homme, qui néanmoins ne sera grand devant moi qu'autant que vous serez humble & petit, & que vous ne trouverez de grandeur qu'en moi seul.

v. 10. *Je mettrai mon peuple d'Israël dans un lieu stable : Je l'y établirai ; & il y demeurera ferme, sans être plus agité de trouble : & les enfans d'iniquité ne l'affligeront plus comme ils ont fait auparavant,*

v. 11. *Depuis le tems que j'ai établi des Juges sur mon peuple d'Israël.*

Dieu voulant toujours plus faire connoître que la maison dont il parle, figurée par une demeure extérieure, n'est autre que l'Eglise & l'union de son peuple intérieur, il l'explique d'une maniere si claire, qu'il n'en peut rester de doute. *Je mettrai*, dit Dieu, *mon peuple d'Israël dans un lieu stable.* Mais quel lieu lui voulez-vous donner ? N'est-il pas dans la terre promise, ce peuple fortuné ? N'avez-vous pas marché à sa tête comme son capitaine ? Je veux, dit Dieu, lui en donner une qui est bien autre : c'est moi-même, où il habitera d'une maniere permanente :

il sera ma demeure, & je serai la sienne. O Amour ! cela est bien de la sorte. Vous êtes la demeure des ames dans lesquelles vous demeurez vous-même. Comme un corps vide dans la mer, en seroit environné & renfermé ainsi que dans une maison, & en même tems rempli, servant lui-même de demeure à la mer ; il en est de même de ces ames : Dieu est leur demeure, & elles sont la demeure de Dieu. L'Eglise n'est-elle pas toute renfermée en Jésus-Christ ? Néanmoins Jésus-Christ habite en elle. Votre côté fut ouvert, ô mon Amour, comme pour lui servir de demeure ; par cette playe vous épuisates pour elle jusqu'à la derniere goutte de votre sang, & cette même playe fut comme une porte pour passer en vous. Dans l'instant que votre esprit se reposa en elle, elle fut fondée en vous-même ; & vous avez voulu loger en elle par le moyen de l'Eucharistie : & afin que le mystere de votre demeure en l'ame & de la demeure de l'ame en vous, ne fut pas difficile à concevoir, vous vous reçutes vous-même en vous-même.

Vous avez choisi le peuple intérieur pour en faire votre demeure, afin qu'il demeurât en vous, & vous en lui. Vous les *établirez*, dites-vous, en cet état : ce terme d'*établir*, marque quelque chose de permanent : lorsqu'ils seront ainsi établis en vous, vous habiterez en eux. Ce sera alors que cette Eglise ne pourra plus être *troublée*, non plus que cette ame établie en vous, parce qu'elle est confirmée dans une paix exemte d'altération. Alors les péchés, qui sont bien appellés *les enfans d'iniquité*, (car le péché est le fruit de l'iniquité,) *ne la travailleront plus comme auparavant* : parce que le péché ne peut approcher de Dieu, ni entrer dans sa demeure : de

maniere que ces ames sont d'autant plus éloignées du péché, qu'elles sont plus proches de Dieu & établies en lui, Dieu & le péché ne pouvant demeurer en un même lieu. Il est ajouté, que ces peuples ne seront plus tourmentés, comme lorsqu'ils étoient conduits par *des Juges*. Quelque pure & désintéressée que soit la conduite humaine, elle est bien éloignée du bonheur de la conduite divine. Que ceux que vous conduisez par vous-même, ô mon Dieu, sont heureux! J'avoue que les travaux par où vous les faites passer sont extrêmes; néanmoins il ont l'avantage que vous ne vous contentez pas d'être vous-même leur conducteur, vous devenez leur marcher.

v. 11. *Je vous donnerai la paix avec tous vos ennemis, & le Seigneur vous prédit qu'il vous fera une maison.*

Ce passage est une confirmation de l'explication du verset précédent, où il est assuré, que l'ame sera établie dans la *paix*; cela ne peut être autrement puisque celui qui est établi dans la paix, est nécessairement établi en Dieu: car si l'ame ne demeuroit pas en Dieu, & Dieu en elle, elle seroit sujette à mille vicissitudes, & ne pourroit par conséquent conserver la paix.

Mais *la maison* que *le Seigneur prédit ici devoir être faite par lui*-même, n'est autre que la génération spirituelle. Il est donné à une ame arrivée ici une certaine quantité d'ames, (plus ou moins, selon la mesure de son don,) qu'elle engendre en Jésus-Christ, & nourrit du lait de sa pure doctrine.

Ceci est une promesse de l'établissement de l'Eglise par Jésus-Christ, quoique la lettre dési-

gne le regne perpétuel de la maison de David jusqu'à Jésus-Christ.

v. 12. *Et lorsque vos jours seront accomplis, & que vous serez endormi avec vos peres, je mettrai sur votre trône après vous votre fils qui sortira de vous, & j'affermirai son regne.*

Ceci est, pour marquer que cet état permanent s'étend également & sur les ames pures & abandonnées à Dieu sans réserve, & sur l'Eglise, qui a été formée par Jésus-Christ, & qui *est sortie* de lui. Cette Eglise ne subsiste-t-elle pas depuis la mort de Jésus-Christ de générations en générations? De même, la grace de l'intérieur subsistera jusques à la fin des siecles dans les ames enfantées par Jésus-Christ, & qui sont *sorties* de son sang comme d'une semence toute pure prise en David. C'est ce germe de Jésus-Christ dans les ames Chrétiennes qui *confirme* en elles ce même *regne* de Jésus-Christ.

v. 13. *Ce sera lui qui bâtira une maison à mon Nom; & j'établirai pour jamais le trône de son royaume.*

Ce passage est si fort pour prouver la perpétuité de l'Eglise & du regne intérieur de Jésus-Christ, qu'il n'en doit rester aucun doute. Cette Eglise produite par Jésus-Christ, cette assemblée des fideles unis en lui & par lui, sera permanente en ce monde & en l'autre, où ces mêmes Chrétiens passent de la milice Chrétienne au triomphe de la gloire.

J'ose même avancer, que sur terre ces trois Eglises se rencontrent: ce que je soumets néanmoins, comme tout le reste de mes Ecrits. La premiere est celle des combattans, où l'ame est toute employée dans le combat & dans l'action.

De là elle paſſe dans l'état ſouffrant ou paſſif, où elle ne combat plus, mais elle ſouffre ſans ſe mouvoir autrement que par une correſpondance toute libre & un aquieſcement tout volontaire les opérations crucifiantes & gratifiantes d'un Dieu, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur. C'eſt alors que les croix extérieures ſont très-grandes & très-continuelles, qui étant unies au feu dévorant de la divine juſtice, conſomment & purifient par la véhémence de ſon ardeur la rouille de la propriété de la créature. Cet état eſt fort détruiſant, & bien plus douloureux à porter que nul autre, l'homme ne pouvant jamais parvenir par tous ſes ſoins à ſe cauſer une douleur pareille à celle que Dieu lui fait ſouffrir, ſoit extérieurement par des croix choiſies d'une main puiſſante & habile, ſoit intérieurement par l'opération dévorante du dedans; ce que Dieu opére lui-même dans les ames étant bien d'une autre ſorte, que ce que l'on ſouffre d'ailleurs. Cet état de purgatoire paſſif eſt ſemblable à celui des ames du purgatoire en l'autre vie, où l'ame demeure tellement unie à la volonté de Dieu, qu'elle ne peut ne vouloir pas tout ce qui ſe paſſe en elle, quelque détruiſant qu'il ſoit: elle ne peut regarder ce qui ſe paſſe en elle, ni ce qu'elle ſouffre tant qu'elle demeure abſorbée dans la volonté de Dieu: elle ne peut réfléchir ſans une très-grande infidélité: elle ſouffre donc nuement tout ce que Dieu opére en elle par la rigueur de ſa juſtice & par la douceur de ſon amour, ces ames étant dans un contentement achevé au milieu des plus étranges peines. On peut voir (*) ce que Ste. Cathérine de Gênes en

(*) Voyez auſſi le traité que Mad. Guion en a écrit, dans le *ſecond volume* de ſes *Opuſcules ſpirituels.*

a écrit; rien n'exprime mieux l'état purifiant dont je parle.

De cette Egliſe ſouffrante, l'ame paſſe immédiatement dans la triomphante, qui eſt Dieu même, où tout eſt triomphe pour celle qui n'a plus d'autre triomphe que celui de Dieu. *Toutes* (a) *douleurs & toutes larmes ſont paſſées* pour cette ame qui eſt au-deſſus des attaques des créatures, de l'enfer, & même du péché tant qu'elle ſubſiſte en Dieu, Dieu ne pouvant ſouffrir le péché. Ce qui n'empêche pas néanmoins que cette ame ne puiſſe déchoir, comme le mauvais ange qui tomba du ciel: & c'eſt une des différences qui ſe trouvent entre la viſion béatifique, & les ames transformées en Dieu; que celles-ci peuvent encore déchoir & tomber, quoi que cela ſoit très-rare. Il ſuffit pourtant que cela ſoit, pour que l'on puiſſe voir qu'il n'y a point d'état aſſuré en cette vie.

v. 14. *Je lui ſervirai de pere, & il me tiendra lieu de fils; & s'il fait quelque choſe d'injuſte, je le châtierai de la verge dont on châtie les hommes, & des plaies dont on punit les enfans des hommes:*

v. 15. *Mais ma miſéricorde ne ſe retirera point de lui, ainſi que je l'ai ôtée de Saül, que j'ai rejetté de devant ma face.*

Ceci s'entend à la lettre de Salomon. Dieu promit à David, que s'il l'offenſoit, il le *châtieroit de la verge dont on châtie les hommes.* Dieu ne le fit-il pas, permettant qu'il tombât dans des folies étranges après la plus extrême ſageſſe; parce qu'il s'étoit glorifié dans ſa ſageſſe, ſe l'appropriant, au lieu de l'enviſager comme une choſe qui appartenant à Dieu, & non à lui, pou-

(a) Apoc. 21. v. 4.

voit lui être ôtée à toute heure par celui qui avoit répandu en lui un rayon de sa sagesse? Les hommes même aveuglés de ce rayon de sagesse (qu'ils considéroient en Salomon,) au lieu de remonter à sa source, s'étoient détournés de Dieu, pour ne voir sa sagesse que dans la créature : c'est pourquoi il étoit expédient pour restituer cette gloire à mon Dieu en présence de tous les hommes, qui la lui avoient dérobée pour l'attribuer à un autre homme, qu'il fût abandonné au déreglement de son cœur & de son propre esprit; afin de faire connoître à tous les hommes, qu'il n'y a point de sagesse hors de Dieu; puisque le plus sage des hommes peut devenir le plus fou si Dieu reprend ce qui est à lui, ne laissant à la créature que ce qui lui est propre. J'ose même dire (le soumettant à l'Eglise & au sentiment des personnes éclairées,) que Dieu fut plus glorifié par la folie de Salomon, que par toute sa sagesse; sa sagesse ne pouvant glorifier Dieu qu'autant qu'on la reconnoit être de Dieu, & sa folie faisant nécessairement voir que Salomon n'avoit point de sagesse qui lui fut propre, toute véritable sagesse étant en Dieu.

On peut conclure de ce passage, que Salomon n'est point damné : & j'ai cru pouvoir dire simplement ce que j'en pense, l'Eglise n'ayant jamais expliqué ses sentimens sur cela : je crois qu'il fut sauvé en faveur de David, figure de Jésus-Christ, comme nous sommes tous sauvés en Jésus-Christ & par Jésus-Christ; & c'est le mystere de Dieu; afin que le salut ne fut pas attribué à la sagesse de l'homme, mais à la grace de Dieu, qui nous a été donnée & méritée par Jésus-Christ. C'est la doctrine de S. Paul, aussi fidele imitateur de son Maitre comme David en

avoit été une figure exacte. Le verset qui suit; *Ma miséricorde ne se retirera point de lui, ainsi que je l'ai ôtée de Saül, que j'ai rejetté de devant ma face*, est fort précis pour le salut de Salomon: il en est presque un argument incontestable.

Ceci se peut très-bien attribuer aux ames intérieures & parfaitement abandonnées à Dieu. Ce sont les véritables *enfans de Dieu*, & cela en deux manieres, par la bonté de *pere* que Dieu a pour elles, ne les tenant point dans l'esclavage, mais leur donnant la liberté des enfans; l'autre maniere est, que Jésus-Christ étant toujours vivant & opérant en ces ames, qui ne vivent plus, mais en qui il vit, Dieu est le *pere* de ce *fils* vivant & animant l'ame, comme celui qui ne vit plus que de la vie de Jésus-Christ, se trouve être le fils de Dieu. *Que si* cet homme, à cause de sa foiblesse, *commet quelque péché, je le châtierai*, dit Dieu, *de la verge de l'homme, & de la plaie des enfans des hommes*. La maniere dont Dieu *châtie* ses enfans lorsqu'ils l'ont offensé, est de permettre certaines chûtes qui les humilient beaucoup, certaines miseres qui en les comblant de confusion les désapproprient des usurpations qu'ils ont faites à Dieu, & leur font sentir ce qu'ils sont. Et c'est là *la plaie des enfans des hommes*, dont Dieu punit l'orgueil par des chûtes honteuses, tirant par là ces ames de l'appui qu'elles avoient eu elles-mêmes, les obligeant de s'abandonner d'autant plus à lui, qu'elles voient par l'expérience de leurs miseres combien elles ont besoin de son secours. Un enfant veut quelquefois se retirer des bras de sa mere pour marcher seul & se soutenir; mais sa mere voyant qu'il ne va pas assez vite & qu'il la retarde, au lieu que s'il se laissoit porter il avanceroit beaucoup, que fait-

elle ? Elle retire sa main, elle laisse l'enfant pour un moment : il tombe dans la boue, il se salit, il se blesse un peu : alors tout honteux il revient à sa mere afin qu'elle le nettoie, il s'attache à elle afin qu'elle le porte, & il n'a plus envie de marcher seul : il se serre contre son sein ; & si elle feint de le vouloir remettre à terre, il pleure & s'afflige, & se laisse porter où il plait à sa mere. C'est la maniere dont Dieu en use envers ses enfans.

Il *n'ôte point* d'eux *sa miséricorde* pour leurs chûtes, comme la mere n'ôte point son amour de son enfant, qu'elle ne laisse tomber que pour le rendre plus souple & plus craintif. On peut dire que ce sont des excès de miséricordes, & non pas une privation de miséricorde : c'est un effet de la grace, & non une soustraction de grace : ou plutôt, cette soustraction de grace & de soutien perceptible se fait par une plus grande grace.

Dieu fait voir par la comparaison de *Saül*, la différence qu'il y a entre les foiblesses de ses enfans, & les chûtes des pécheurs : Dieu conserve sa miséricorde à ses enfans, & il *rejette* loin de lui les pécheurs endurcis : les premiers, comme de petits enfans, ne tombent que de foiblesse ; & les seconds tombent par malice.

v. 16. *Votre maison sera stable : vous verrez votre royaume subsister éternellement ; & votre trône s'affermira pour jamais.*

Il est clair que Dieu parle de l'Eglise, puisque le *trône de David* ne *demeure* pas *éternellement*, si ce n'est, que comme figure de Jésus-Christ, son trône demeurera éternellement. L'Eglise subsistera, même dans le ciel, en tant que composant l'union des fideles, (qui sont d'autant plus

dans l'Eglise qu'ils sont plus en Dieu :) le trône de Jésus-Christ demeurera toujours dans cette union des Saints & des Justes.

On peut encore expliquer ceci de l'intérieur Chrétien. Cette *maison fidelle* est la demeure *stable* de Dieu dans l'ame : mais comme la fidélité de l'ame envers Dieu & celle de Dieu pour l'ame n'est pas toujours connue des créatures, Dieu dit, *fidele devant moi*, parce que Dieu seul connoit en quoi consiste cette fidélité.

Et afin de faire voir que non seulement cette fidélité sera éternelle, mais qu'elle sera de plus sans interruption, il dit : *Votre trône s'affermira pour jamais.* Rien ne nous marque tant la vérité de l'Eglise, qui doit non seulement subsister éternellement, comme il a été dit ; mais de plus, subsister sans interruption : c'est pourquoi ceux qui veulent que l'Eglise ait cessé d'être pour quelque tems, sont véritablement dans l'erreur. Ce passage, qui ne peut être attribué au trône matériel de David, les doit convaincre ; car le trône de David ne subsistant plus depuis tant de siecles, il ne peut être attribué qu'au trône mystique de Jésus-Christ, qui est son Eglise, durable & permanente sans interruption, qui subsistera toute l'éternité dans le ciel dans une entiere perfection, les trois Eglises se trouvant réunies dans la triomphante, comme les trois vertus théologales se trouveront réunies dans la pure charité, & tout cela en Dieu. Et de même que Jésus-Christ a voulu porter dans le ciel son corps naturel, le faisant subsister tel qu'il étoit sur la terre, à la réserve de la gloire dont il est revêtu, qui le rend impassible ; il conservera son corps mystique, qui est son Eglise, avec la seule qualité de gloire & de triomphe : la souf-

france & le combat en étant ôtés, elle reste pure & une en Dieu seul, unie à son chef, qui est Jésus-Christ. Ce chef & ses membres dans le ciel ne composeront qu'un corps mystique & qu'une Eglise. La même chose se passe ici imparfaitement dans les ames transformées en Dieu. La foi & l'espérance se trouvent comme réunies & passées dans la pure charité, qui les tient unies à Dieu sans penser distinctement à la foi ni à l'espérance, ayant tout cela par état & en substance dans cette suprême charité, qui est Dieu. Aussi le combat & la souffrance se trouvent réunis dans le triomphe de Dieu en l'ame, Dieu tirant l'ame, par la perte de sa volonté, en celle de Dieu, au dessus des combats & d'une souffrance active. Je soumets ceci comme tout le reste.

V. 18. *Alors le Roi David alla s'asseoir devant le Seigneur, & dit : Qui suis-je, ô Seigneur mon Dieu, & quelle est ma maison, pour m'avoir fait venir jusqu'au point où je me trouve aujourd'hui ?*

Ces paroles marquent assez l'étonnement de David dans la vue de son extrême misere & de sa bassesse ; car enfin, les plus parfaites créatures ne sont telles, que parce qu'elles sont plus dénuées & plus rien ; & que Dieu, sans avoir égard à leur bassesse, les éleve à un état si divin.

David avoit aussi alors en vue l'union hypostatique du Verbe, qui a bien voulu prendre la nature de l'homme, afin qu'il pût après un si grand avantage aspirer sans témérité à toutes les graces que Dieu lui voudroit faire, qui, quelques grandes qu'elles soient, sont au dessous de celle-là, & n'ont d'avantages que par rapport à elle, Dieu nous faisant connoitre par l'union hypostatique du Verbe, que la fin de l'homme est l'union

à son Dieu, qu'il y doit aspirer & s'y laisser conduire. Et comme l'union hypostatique se fit à la nature de l'homme la plus dénuée de subsistance qu'il y ait jamais eu, & qui sera jamais ; aussi faut-il, afin que Dieu s'unisse essentiellement l'ame, qu'elle soit dénuée de tout soutien & de tout appui. Ceci est très-clair à qui la lumiere de foi en est donnée. O que ce mystere n'est-il compris de tout le monde ! C'est cette connoissance qui jettoit David dans l'admiration, tant de sa pauvreté, nudité & bassesse, & de l'état sublime & ineffable d'union où il avoit été conduit ; que de la bassesse de la nature humaine, que le Verbe a bien voulu s'unir hypostatiquement ; mais qui étoit d'autant plus pure qu'elle étoit nue, & d'autant plus nue qu'elle étoit pure. La même chose se rencontre dans le S. Sacrement de l'autel, qui est d'autant plus grand & relevé qu'il perd toute substance, le pain ne pouvant être changé au corps de Jésus-Christ que par la perte de tout soutien & subsistance, ne conservant que de simples accidens.

V. 19. *Mais tout cela, Seigneur mon Dieu, vous auroit paru peu de chose, si vous n'assuriez votre serviteur de l'établissement de sa maison pour les siecles à venir ; car c'est là la loi d'Adam, ô Seigneur mon Dieu !*

Cependant, dit David, tant de graces que vous m'avez faites & à toute la nature humaine, feroient *peu de choses* devant vos yeux pleins de bonté & de miséricorde, & feroient estimés comme rien, *si vous* ne parliez pas *d'établir la maison de votre serviteur*, c'est-à-dire, son intérieur, *pour toujours*, l'affermissant dans la pureté de votre amour.

Le vrai ſens eſt de l'Egliſe, qui doit demeurer éternellement pour être le trône de Jéſus-Chriſt, & *ſa maiſon*. De même que la tête eſt plantée ſur le corps comme ſur un trône, auſſi Jéſus-Chriſt ſe trouve établi ſur ſon Egliſe comme ſur un trône durable.

C'eſt la loi d'Adam, *Seigneur*. O que cet endroit eſt admirable ! Il ſignifie premierement, que c'étoit pour cela qu'*Adam* avoit été créé, afin de jouir de ſon ſouverain bien par l'union eſſentielle : c'eſt à quoi tous les hommes ont été appellés en Adam. C'eſt encore la loi d'Adam; parce que pour arriver à cette union intime, il faut participer à l'état d'innocence d'Adam. On peut auſſi dire que c'eſt encore la loi d'Adam, le corps de Jéſus-Chriſt ayant été tiré du ſang d'Adam pur & innocent. Lorſque Dieu tira Eve du côté d'Adam innocent, la divine Marie en fut tirée, Dieu la ſéparant dès-lors de la maſſe qui fut corrompue depuis; & c'eſt du ſang de Marie que le corps de Jéſus-Chriſt a été formé. De ſorte que l'union hypoſtatique du Verbe, l'union des ames à Dieu dans la conſommation d'unité, dont il eſt parlé en S. Jean, (*a*) & l'union de Jéſus-Chriſt avec ſon Egliſe, ſe trouvent renfermées dans la loi d'Adam, & non pas dans le péché d'Adam, avec les proportions néanmoins.

La loi d'Adam étoit une loi de juſtice, de ſainteté & d'innocence; & Adam ne pécha que parce qu'il ſe retira de cette loi, déſobéiſſant à ſon Créateur. Il falloit donc, pour rétablir l'homme dans ſa perfection, le remettre dans la loi & dans l'innocence d'Adam. Et c'eſt cette grace, enviſagée par David, qui le met

(*a*) Chap. 17. v. 23.

dans

dans l'étonnement. Il n'exprime ſa ſurpriſe que d'une maniere confuſe, aſſuré qu'il eſt, que ceux qui auront l'expérience de cet état, auront l'intelligence de l'étendue de ce même état. Cette exclamation ! *C'eſt la loi d'Adam*, *Seigneur*, s'adreſſe à Dieu, comme pour lui dire : Elle eſt connue de vous ſeul, ô mon Dieu, cette loi, & de ceux auxquels il vous plait de la manifeſter; mais elle eſt ignorée de tout le reſte.

v. 20. *Que pourra donc ajouter David pour parler davantage? Car vous connoiſſez votre ſerviteur, ô Seigneur mon Dieu!*

Par ces paroles David confirme ce qui vient d'être avancé, voulant nous faire connoitre, que ce qu'il a dit de la loi d'Adam renferme tout le reſte: C'eſt pourquoi tout *ce qu'il pourroit ajouter* à cela ſeroit inutile, Dieu connoiſſant la vérité de ces choſes, que David éprouvoit alors dans ſon fonds.

Il les expérimentoit auſſi d'une maniere myſtérieuſe, comme figure de J. Chriſt & de ſon Egliſe.

v. 21. *Vous avez fait toutes ces grandes merveilles pour votre parole & ſelon votre cœur; & vous les avez même fait connoître à votre ſerviteur.*

Ces paroles marquent l'application entiere de la Trinité. C'eſt, dit David, *pour votre parole*, qui eſt votre Verbe, c'eſt-à-dire, pour le manifeſter au-dehors, le faiſant connoître par les effets; & *ſelon votre cœur*, qui eſt proprement votre S. Eſprit. C'eſt lui qui *produit* dans les ames des choſes ſi *merveilleuſes*: car le Verbe y eſt produit comme parole, & le S. Eſprit *fait toutes ces choſes* par ſon opération intime & ſecrette, prenant la volonté de l'homme pour la changer en ſoi,

de forte que cet homme ne peut plus avoir de volonté, c'eſt-à-dire, qu'il ne la diſtingue plus, ſe laiſſant mouvoir au S. Eſprit.

Ceci eſt auſſi & pour J. Chriſt, que Dieu a voulu révéler comme Verbe; & pour l'Egliſe, ou tout *ſe fait* par le même Verbe & par le mouvement du S. Eſprit: & c'eſt ce qui fait ſon infaillibilité.

Mais des *choſes* ſi *admirables*, des ſecrets ſi ineffables, *ſont découverts à votre ſerviteur*, (ajoute David,) par la lumiere que vous lui donnez du Meſſie & de l'Egliſe, auſſi bien que par l'expérience qu'il fait en lui-même. Il eſt dit: *Vous les avez fait connoître*, marquant un tems paſſé, qui fait voir comme la lumiere précede ſouvent l'expérience; toutefois l'expérience eſt toute autre que la connoiſſance lumineuſe.

v. 22. *C'eſt pourquoi, ô mon Seigneur & mon Dieu; vous avez été glorifié dans toutes les choſes que nous avons entendues de nos oreilles; parce qu'il n'y a rien qui vous ſoit ſemblable, & que hors vous il n'y a point de Dieu.*

C'eſt pour ces choſes, & par elles, que *vous avez été glorifié*, ô mon Dieu! Vous avez dépouillé la créature de ce qui étoit à vous, pour faire voir ce qu'elle ſeroit ſans vous; & qu'*il n'y a rien* de bon en elle *hors de vous*.

Vous avez été infiniment *glorifié en* votre Verbe, qui par ſon inclination vous a rendu l'honneur le plus éminent que vous puiſſiez recevoir, trouvant ce moyen de s'abaiſſer au-deſſous de vous: ce qui ne pouvoit jamais être ſans cela, à cauſe de ſon égalité parfaite avec vous. Vous êtes auſſi fort *glorifié* par votre Egliſe: vous l'êtes encore par cette ame devenue une avec vous. Cette triple

gloire ſe termine à une ſeule, qui eſt, celle du Verbe, dans lequel vous étant exprimé vous-même tout entier, vous nous avez fait connoître *qu'il n'y en a point de ſemblable à vous*. Vous êtes *ſeul Dieu dans toutes les choſes que nous avons ouïes* & éprouvées: car tout ſe réunit en vous ſeul comme en la derniere fin de toutes choſes, ainſi que vous en êtes le principe: de ſorte qu'afin que Dieu tire de l'homme une gloire véritable, il faut qu'il retourne dans ſa fin & ſon principe, par une entiere déſappropriation.

v. 23. *Car où trouvera-t-on encore dans toute la terre une nation comme votre peuple d'Iſraël, que vous avez été racheter pour en faire votre peuple, où vous avez rendu votre nom célebre par les merveilles que vous avez faites en ſa faveur; & en préſence duquel vous avez fait des prodiges horribles, pour le tirer de l'eſclavage de l'Egypte, & pour punir la terre, le peuple, & ſon Dieu?*

David fait voir qu'il n'y a point de peuple pareil aux ames abandonnées à Dieu. C'eſt *ce peuple* intérieur, auquel il n'y en a aucun autre de *ſemblable ſur la terre. Dieu eſt venu le racheter*: & comment cela? C'eſt qu'il eſt venu dans leurs ames d'une maniere intime; & cette divine préſence les met dans une ſainte liberté, les *retirant de l'eſclavage* du péché, auquel ils étoient aſſujettis, rompant les chaînes de l'amour-propre & de la cupidité.

Mais pourquoi les a-t-il rachetés de cette captivité? C'eſt pour en faire *un peuple pour lui-même*, qui ne ſuive plus d'autre conduite que celle de ſa volonté & de ſa providence, qui le ſerve à ſon gré, & non à leur fantaiſie. Il veut leur donner un *nom* charmant qui eſt celui de ſes

enfans, qui ne sont tels que parce qu'ils sont sans résistance & sans hésitation toutes ses volontés.

Mais à quel prix leur donne-t-il ce nom ? C'est en faisant en eux *des choses merveilleuses & horribles.* (Ce sont les expressions du sacré texte) : Elles sont d'autant plus merveilleuses, qu'elles sont plus horribles. Si l'on savoit la maniere étrange dont Dieu exerce ces ames, ce qu'il leur fait souffrir au-dehors & éprouver au-dedans, l'on en seroit effrayé. Elles sont entre les mains de Dieu comme une cire molle : Dieu les exerce comme il lui plait : il les rend quelquefois *horribles* à leurs propres yeux & à ceux des personnes qui connoissent ce qui se passe en elles : d'autrefois elles sont *admirables*, paroissant toutes divines. O Dieu que cela est admirable & horrible tout ensemble ! *horrible sur la terre*, qui ne connoît pas vos merveilles, & même aux yeux de ceux qui éprouvent ces choses ; *admirables* devant vous. Ce peuple est donc horrible & admirable ; ce peuple, dis-je, que vous avez racheté pour vous-même de la captivité.

v. 24. *Car vous vous êtes confirmé ce peuple pour être éternellement à vous, & vous êtes devenu leur Dieu, ô Seigneur mon Dieu!*

Vous ne vous êtes pas contenté, ô mon Dieu, de faire à votre peuple intérieur des graces passageres ; mais vous l'avez *établi pour être éternellement à vous*, sans que rien puisse l'empêcher de vous appartenir pour jamais ; si toutefois il est fidele à demeurer abandonné à toutes vos volontés les plus terribles & les plus admirables. *Vous êtes* véritablement *devenu leur Dieu*, ô mon Amour ! car vous n'êtes jamais plus le Dieu de votre créature que lorsqu'elle ne vous résiste plus.

v. 25. *Maintenant donc, ô Seigneur Dieu, suscitez pour jamais la parole que vous avez prononcée sur votre serviteur & sur sa maison, & faites comme vous avez parlé.*

David semble demander ici, que Dieu envoye le Messie, qui est *susciter sa parole*, puisque sa parole est son Verbe : que ce divin Verbe vienne & demeure avec son Eglise d'une maniere immuable, aussi bien que sur les ames intérieures, qui sont *la demeure de Dieu!*

Il ajoute : *Faites, Seigneur, comme vous avez parlé.* Dieu ne peut parler que son Verbe. Il faut qu'il produise en nous ce même Verbe ; & alors il fait selon sa parole. Lorsque la divine Marie répondit : (a) *Qu'il me soit fait selon votre parole*, (parlant à Dieu en la personne de l'Ange,) le Verbe s'incarna en elle. Il se produit en l'ame sitôt qu'il fait en elle selon sa parole, avec la différence pourtant que j'ai toujours mise entre l'incarnation, & l'opération des divines personnes en l'ame. Sitôt que l'ame est touchée de Dieu pour être à lui d'une maniere toute singuliere & toute intérieure, elle a une extrême tendance à l'union avec son Dieu. Il lui fait alors entendre une parole secrette, qu'il produira en elle son Verbe : c'est pourquoi elle lui dit avec David : Hélas ! Seigneur, faites comme vous avez parlé ! qu'il me soit fait selon votre parole !

v. 26. *Afin que votre Nom soit glorifié éternellement, & que l'on dise : Le Seigneur des armées est le Dieu d'Israël, & la maison de votre serviteur David sera établie devant le Seigneur.*

Je ne vous demande ces choses, ô mon Dieu,

(a) Luc I. v. 38.

qu'*afin que votre Nom soit glorifié éternellement*, *& que l'on puisse dire que ce Dieu des armées*, si redoutable à ses ennemis, si terrible pour ceux dont la volonté n'est pas unie à la sienne, *est un Dieu* plein de douceur & de bonté pour les ames intérieures, abandonnées sans réserve à ses divines volontés. C'est alors que *la maison* de Jésus-Christ, (figurée par celle *de David*), *demeure stable*, Jésus-Christ étant produit en elles d'une maniere durable, & qui n'est plus sujette aux vicissitudes des commençans.

Il est nécessaire, ce me semble, d'expliquer ici, que lorsque l'on parle d'un état confirmé, permanent & durable, l'on n'entend pas parler d'un état d'impeccabilité: ce qui n'est pas pour cette vie, sans une grace très-extraordinaire. Jésus-Christ fut impeccable par nature, Marie par une grace de prévention, & d'autres Saints par une grace de sanctification. Les Apôtres furent confirmés en grace: cela pourroit être encore en quelques ames; mais nul ne doit présumer d'avoir cette grace, qui est absolument ignorée de celui qui la posséde: ensorte qu'à quelque degré qu'il soit élevé, (*a*) il ignore toujours *s'il est digne d'amour ou de haine.*

Ce qu'on veut donc dire par un état stable & confirmé, est un affermissement intérieur dans la volonté de Dieu, causé par une longue habitude de conformité & de perte de volonté en celle de Dieu avec une profonde mort à soi-même, qui rend l'ame exempte des vicissitudes continuelles qu'elle éprouvoit dans les commencemens, qui lui faisant trouver dans son propre cœur des résistances continuelles contre les désirs les plus ardens de ce même cœur, elle por-

(*a*) Eccl. 9. v. 1.

toit une guerre intestine, qui étoit tantôt appaisée par les sentimens d'une grace savoureuse qui mettoient l'ame dans une profonde paix, tantôt réveillée par les sentimens naturels, qui la troubloient avec d'autant plus de force que sa paix avoit été plus profonde. L'ame accoutumée à ne plus agir par les sentimens, & persuadée qu'elle doit sacrifier sans cesse sa volonté propre à la volonté suprême de son Dieu, s'en fait une telle habitude, que cette volonté propre, tant de fois repoussée, n'ose plus paroitre; & ne trouvant plus d'aliment, par la privation de tout exercice, elle expire heureusement dans la volonté de son Dieu. C'est ce qu'on appelle PERTE DE VOLONTÉ, qui est plus un gain qu'une perte: comme le fleuve perdu dans la mer demeure toujours, & passant dans un état plus parfait prend les mouvemens & les qualités de la mer. C'est alors que la demeure de Dieu est stable dans l'ame; puisque Dieu demeure en l'ame par sa volonté, selon ce qu'il en dit en S. Jean: (*a*) *Si quelqu'un m'aime, il fera ma volonté, nous viendrons à lui, & nous ferons notre demeure en lui.* Dieu vient premierement à l'ame: puis il habite en elle par la foi & par l'amour, selon la doctrine (*b*) de S. Paul, & la promesse qu'il fait à l'ame par son Prophête (*c*) *d'épouser l'ame en foi, de l'épouser éternellement.* Ce qui est seulement fiançailles, se peut rompre; mais le mariage est rendu indissoluble, selon la loi même de Jésus-Christ.

v. 27. *Vous avez révélé à votre serviteur, ô Seigneur des armées, ô Dieu d'Israël, que vous lui vouliez établir sa*

(*a*) Jean 14. v. 23. (*b*) Ephes. 3. v. 17.
(*c*) Osée 2. v. 19, 20.

maiſon. C'eſt pour cela que votre ſerviteur a trouvé ſon cœur pour vous prier par cette oraiſon.

David eſt admirable : rien n'eſt plus clair que la maniere dont il s'exprime, pour faire connoître qu'il a prétendu parler de l'intérieur dans ce qu'il a dit juſqu'ici. *O Dieu des armées*, dit-il, qui combattez vous-même pour les ames qui vous ſont abandonnées, *vous m'avez révélé ce ſecret*; vous avez dit à l'oreille de mon cœur; *que vous me vouliez établir une maiſon.* J'ai bien compris que cela s'entendoit de mon intérieur où vous êtes vous-même ma maiſon, & où je ferai la vôtre : c'eſt pourquoi ſitôt que vous m'avez eu *révélé* ce ſecret, je ſuis rentré en moi-même, je ſuis retourné dans *mon cœur*, qui eſt le lieu où vous habitez : alors j'*ai trouvé* dans ce même cœur un lieu pour vous *prier*. Mais de quelle maniere ? C'eſt que mon cœur étoit en même tems & la priere & le lieu de la priere : cette oraiſon ſe trouva toute faite dans mon cœur ſans que j'euſſe beſoin d'autre choſe.

v. 28. *Mon Seigneur & mon Dieu, vous êtes Dieu : vos paroles ſont véritables ; & c'eſt vous qui avez fait à votre ſerviteur ces promeſſes.*

v. 29. *Commencez donc, & béniſſez la maiſon de votre ſerviteur, afin qu'elle ſubſiſte éternellement devant vous : parce que c'eſt vous, ô Seigneur mon Dieu, qui avez parlé, & qui répandrez pour jamais la bénédiction ſur la maiſon de votre ſerviteur.*

David prie Dieu par la vérité de ſes paroles, d'établir ſon Egliſe, qui eſt, comme il a été dit, cette *maiſon qui doit demeurer éternellement.* Il demande en même tems, qu'il *commence* d'établir l'ame pour toujours dans l'état d'immobilité

divine, & de *bénir cette maiſon* intérieure d'une telle maniere *qu'elle ſoit toujours en la préſence de Dieu* & en Dieu : & pour faire connoître que tous ſes états ſont auſſi véritables qu'ils ſont infaillibles, David aſſure que ce n'eſt point une choſe qui ſoit venue de l'homme, de laquelle on puiſſe douter, mais *de Dieu*; & que ce ſera de la *bénédiction de Dieu* même que ſera bénie cette maiſon.

CHAPITRE VIII.

v. 1. *Après cela David battit les Philiſtins : il les humilia ; & en faiſant ceſſer le tribut qu'on leur payoit, il rompit le joug de la ſervitude d'Iſraël.*

APrès cela, après toutes les promeſſes de Dieu en faveur de David, ou plutôt de Jéſus-Chriſt ; (lorſque je parle de David comme homme ou ſouffrant, c'eſt de lui-même dont je parle ; mais lorſque je parle de David agiſſant, c'eſt de Jéſus-Chriſt dont je veux parler : ceci doit demeurer ſuppoſé : tout ce qui s'eſt paſſé en David eſt comme figure de Jéſus-Chriſt.) Il arriva donc *après cela*, que *David frappa les Philiſtins*. Les *Philiſtins*, comme ennemis de Dieu, repréſentent le péché : car rien dans la nature n'eſt oppoſé à Dieu que le péché. David les frappa, & *les humilia*, leur ôtant le pouvoir qu'ils avoient ſur ſon troupeau. Le premier ſoin du Paſteur doit être de délivrer ſes brebis de l'eſclavage du péché. David *les retira du joug qui leur étoit impoſé :* ce joug eſt la corruption que nous avons contractée en Adam, ce fonds de propriété, qui en nous aſſujettiſſant au péché, nous rend ſes *tri-*

butaires, quelque soin que nous ayons de nous-mêmes : car Adam nous avoit tous vendus au péché pour y être assujettis, comme dit (*a*) S. Paul ; de sorte que nous portons tous *ce corps de mort*, dont nous ne pouvons être délivrés que par Jésus-Christ, ainsi que le même Apôtre l'assure. Or David figura très-bien ce que je dis, lorsqu'il humilia les ennemis de Dieu, les rendant tributaires de son peuple, ensorte qu'il ne pouvoit plus les craindre.

O Jésus ! souverain Pasteur des ames que vous avez rachetées au prix de votre sang, & qui vous ont laissé prendre en elles tous les droits que vous vous êtes acquis ; elles ne peuvent plus craindre les ennemis les plus redoutables, quoiqu'elles les haïssent infiniment ; parce qu'elles sont sûres de la vigilance de leur pasteur. Ce qui fait qu'elles ne sauroient craindre, n'est point une vaine présomption : mais le soin qu'elles ont de ne se point écarter de la houlette de leur pasteur, de marcher à l'ombre de ses ailes, est ce qui les met en sûreté. La propriété & la cupidité sont alors comme une vipere à laquelle l'on a ôté le venin : tout le reste est inutile, & sert même d'antidote. Jésus-Christ ayant ôté en ces ames abandonnées le venin & la malignité du péché, il ne reste plus que certaines foiblesses extérieures qui servent d'antidotes contre l'amour-propre & contre l'orgueil. Tous les hommes ont été rachetés par Jésus-Christ ; mais tous ne participent pas à son sang : il n'y a que ceux auxquels il est appliqué par le baptême. Mais il y a une très-grande différence entre un Chrétien à qui le sang de Jésus-Christ a été simplement appliqué, ou une ame en qui Jésus-Christ régne

(*a*) Rom. 7. v. 14. 24 & 25.

absolument, & en qui il use de tous les droits qu'il s'est acquis sur l'ame par son rachat. C'est de celle-ci que je parle, à qui Jésus-Christ assujettit ses ennemis : car il est certain qu'à mesure que nous sommes assujettis à Jésus-Christ, qu'il régne en nous, & que nous n'avons point d'autre volonté que la sienne, il nous assujettit aussi nos ennemis. O hommes, voulez-vous ne plus craindre vos ennemis ? laissez triompher Jésus-Christ en vous, & il sera en vous lui-même victorieux des mêmes ennemis auxquels vous étiez autrefois assujettis. Il triomphera en vous ; vous vaincrez en lui : son triomphe sera le vôtre, & votre victoire la sienne.

ỳ. 2 — *Il les mesura au cordeau, — il mit deux cordeaux, l'un pour la mort, l'autre pour la vie : Et Moab fut assujetti à David & lui paya tribut.*

Il y a *deux cordeaux* pour mesurer la conscience de l'homme ; *l'un pour tuer*, lorsque la volonté de la créature est rebelle à celle de son Dieu, & qu'elle l'offense avec malice : *l'autre pour la vie*, lorsque la volonté de l'homme étant soumise à celle de son Dieu, & haïssant le mal, il ne lui reste que des foiblesses & quelques apparences du péché, qui en lui causant une extrême humiliation lui donnent la vie. Ceci se doit *mesurer au cordeau* de la divine justice, afin que l'homme ne se méprenne point & que (*a*) *sa liberté ne lui soit pas une occasion de chûte.* Aussi n'est-ce point aux hommes à juger les autres hommes, mais à Dieu, dont la divine justice fait tirer la vie de la mort, & la mort de la vie.

Les Moabites furent assujettis à David : ce qui signifie comme le péché a été assujetti à Jésus-

(*a*) Gal. 5. v. 13.

Chrift, *lui payant tribut.* Par un renverfement d'ordre, Adam nous avoit affujettis à payer tribut au péché ; & Jéfus-Chrift par fon fang nous rétablit dans nos premiers droits, & oblige le péché à nous payer tribut, le faifant fervir à notre avantage. Plus l'homme remporte de victoires fur fes penchans corrompus & fur la malignité de la nature, plus a-t-il de mérite devant Dieu : les fautes qu'il commet lui fervent même, en l'humiliant, en augmentant la défiance de lui-même & la confiance en Dieu : ainfi (*a*) *tout confpire au bien de ceux qui aiment Dieu.* Mais c'eft Jéfus-Chrift qui opére tous ces avantages dans l'ame. Ce qui eft entre fes mains une fource de vie, eft entre les nôtres une occafion de mort : & ce qui eft entre nos mains un glaive de mort, eft dans les fiennes un fruit de vie. Adam n'en fit-il pas une funefte épreuve ? Car le fruit de vie étant hors de fa tige & dans les mains d'Adam, lui caufa la mort. Ceci nous doit obliger de nous tenir unis à Dieu, & beaucoup abandonnés à fa divine conduite, dans une foumiffion entiere à fa divine volonté. Tant que nous ferons unis à lui, nous ne l'offenferons pas, & *nous* (*b*) *porterons du fruit*, comme la branche de vigne unie à fon fep : mais lorfque nous en fommes féparés, nous ne fommes propres qu'à brûler.

v. 6. *La Syrie fut auffi affujettie à David, & lui paya tribut : & le Seigneur le conferva dans toutes les guerres où il alla.*

Ceci n'eft qu'une confirmation de ce qui a été dit. David continuoit *d'affujettir* à fon peuple *les* mêmes *ennemis* dont il étoit auparavant tributaire : c'eft ainfi qu'un pafteur zélé doit agir : il

[*a*] Rom. 8. v. 28. [*b*] Jean 15. v. 5, 6.

faut que non feulement il retire les ames du défordre, par ce qu'on appelle communément converfion ; mais de plus, qu'en les rendant fpirituelles & intérieures, il leur apprenne, par le moyen de l'oraifon, d'affujettir la chair à l'efprit. Lorfque l'homme eft dans le défordre, fon efprit eft comme efclave des fentimens corrompus : mais à force d'oraifon & d'habitude dans le bien, l'efprit prend le deffus, & devient le maître de ceux dont il étoit efclave.

CHAPITRE XI.

v. 2. *Pendant que ces chofes fe paffoient, il arriva que David fe leva de fon lit après midi : & lorfqu'il fe promenoit fur la terraffe de fon palais, il vit une femme vis-à-vis de lui qui fe baignoit fur la terraffe de fa maifon ; & cette femme étoit fort belle.*

Toutes ces circonftances qui précédent le péché de David, ne font marquées ici que par un deffein tout particulier de la bonté de Dieu, afin de nous faire voir ce qui caufe les chûtes des perfonnes qui font le plus à Dieu. Les chûtes des ferviteurs de Dieu qui font arrivés à un état de perfection auffi éminente que celle de David, nous doivent porter à nous défier de nous mêmes jufqu'à la fin, & à ne nous féparer jamais de Dieu. Mais examinons toutes chofes.

David fe leve de fon lit ; c'eft-à-dire, qu'il fe retire de fon abandon entre les mains de Dieu, qui eft ce qui fait tout le repos de l'ame. Il fe leve *après midi* ; c'eft-à-dire, que dans la force de fes lumieres & dans la plénitude d'un état très-

élevé, il fortit hors de l'oubli de foi-même & de l'état de renoncement & de mort qu'exige une pareille voie : & *fe promenant*, par la réflexion fur les dons de Dieu & le fublime état où il l'avoit mis par fa grace, il entra dans une vaine complaifance des mêmes miféricordes qui devoient le tenir dans un anéantiffement total. Dans cette difpofition de vaine complaifance, *il apperçoit une femme vis-à-vis de lui; & cette femme étoit fort belle.* David, privé de fa force, qui ne fe trouve que dans l'abandon & dans l'anéantiffement, voit devant lui tout ce qui paroît le plus propre à le faire tomber; comment donc ne tomberoit-il pas ? O David, à quoi avez-vous penfé, de fortir ainfi de votre repos & de votre perte en Dieu, pour vous complaire dans l'état où Dieu vous a mis? Que les fuites en feront funeftes ! Tout fe termine néanmoins à la vue d'une belle femme; car ce fublime état, envifagé hors de Dieu par la réflexion, eft la foibleffe même, & eft par conféquent très-bien comparé à une belle femme. Rien de plus beau que les retours fur les dons & graces reçues; mais auffi rien de plus dangereux. Si l'ame pouvoit comprendre à quel malheur fa propre réflexion l'engage, elle la fuiroit plus que la mort.

ỽ. 4. *David ayant envoyé des gens, la fit venir : étant venue vers lui, il dormit avec elle; & auffi-tôt elle fe fanctifia de fon impureté.*

La réflexion d'elle-même ne feroit pas un auffi grand mal, fi elle n'attiroit après elle un confentement criminel, portant l'ame à dérober à Dieu ce qui lui eft dû, pour fe l'approprier à foi-même. C'eft bien enlever la femme d'un autre

que de dérober à Jéfus-Chrift ce qu'il s'étoit acquis au prix de fon fang.

Il eft dit que *David dormit avec Betfabée* : ce qui marque fe repofer dans fes vues réfléchies, dans fa vaine complaifance en fon larcin, & cela long-tems & volontairement. C'eft ce qui augmente le péché, & qui eft la fource d'une infinité de maux. Une réflexion paffagere ne fait que peu de dégats; mais une réflexion volontaire, où l'on fe plaît & fe délecte, eft la fource d'une infinité de péchés, Dieu puniffant fouvent, par des chûtes honteufes, un orgueil fecret & un amour exceffif de fa propre excellence.

Dieu a permis que David foit tombé de la forte, pour être un figne éternel à toutes les ames intérieures du ravage des propres réflexions, & avec quel foin on doit les éviter, & le regard propre fur foi : c'eft ce qui peut faire tomber une ame de ce paradis; car le repos en Dieu eft un véritable paradis. Ce fut ce regard de vaine complaifance qui fit tomber l'Ange du plus haut du ciel dans le plus profond de l'enfer.

L'Ecriture ajoute, *que Betfabée fe fanctifia auffi-tôt* qu'elle eut commis fon péché : ce qui nous doit fervir d'inftruction pour nous porter à retourner à Dieu fitôt que nous fommes tombés, & à ne point croupir dans le crime. Celui qui, comme Adam, couvert d'une fauffe humilité, s'éloigne de Dieu après fa chûte, tombera infailliblement de crimes en crimes.

ỽ. 5. *Etant retournée en fa maifon, elle reconnut qu'elle avoit conçu, & elle en fit avertir David.*

Il faut remarquer ici qu'il eft dit, que *Betfabée retourna en fa maifon*, & qu'elle *reconnut qu'elle avoit conçu.* Ce retour dans fa maifon marque

qu'elle ne demeura pas dans son péché, & qu'elle rentra dans sa premiere disposition.

Mais qu'est-ce que cette conception, ô David ? Qu'a-t-il été conçu de cette vaine complaisance dans les graces de Dieu & dans l'état où il vous avoit élevé ; dans le plaisir que vous avez pris en la beauté de cette femme ? Un fruit de mort, ainsi que vous le verrez dans la suite.

Si la fidélité de David nous a servi d'une merveilleuse instruction pour nous faire voir les endroits où passent les ames fidelles, & l'état heureux où elles peuvent arriver en cette vie ; sa chûte ne servira pas moins à nous faire connoître le ravage que causent les réflexions, & le malheur qu'entraîne après soi la sortie de Dieu pour retomber en soi-même ; ce qui est la source de tous les maux, qui deviendroient irremédiables, si l'ame séjournoit long-tems en soi-même, s'éloignant toujours plus de Dieu.

Dieu permet des chûtes honteuses, afin que l'ame se faisant horreur à elle-même dans un état si différent de celui où elle étoit auparavant, elle se quitte promptement, & retourne à celui qui peut seul la purifier & la guérir de tous ses maux.

Mais comme elle s'est retirée volontairement de lui, il la laisse quelque tems dans la douleur & dans la mauvaise odeur de sa corruption, afin d'augmenter de plus en plus l'aversion qu'elle a conçue contre elle même, & l'affermir dans l'abandon, connoissant mieux & sa foiblesse & le besoin qu'elle a du secours de Dieu.

v. 8. *David dit à Urie : Allez-vous-en chez vous.*

v. 9. *Mais Urie passa la nuit devant la porte du Roi avec les autres officiers ; & il n'alla point en sa maison.*

Urie est une véritable figure de l'ame contemplative, elle *dort devant la maison de son Seigneur*, c'est-à-dire, qu'elle se repose dans la paix & le recueillement : mais elle *ne descend point dans sa propre maison*, pour se voir & se regarder soi-même par une réflexion de vaine complaisance. L'amour la tient si fort ravie en soi, qu'elle ne fait autre chose que dormir de ce doux sommeil dont il est parlé dans le (*a*) Cantique des cantiques. Elle demeure à la porte de la maison, attendant qu'on la lui ouvre.

v. 10. *David dit à Urie : N'êtes-vous pas venu de fort loin ? pourquoi n'êtes-vous pas descendu dans votre maison ?*

Il est aisé de voir par ce que David dit à Urie jusqu'où nous porte l'égarement de notre cœur. On tombe d'une faute dans une plus grande : on roule de précipices en précipices. David, si prévenu de la grace, ne se contente pas d'être infidele ; il veut encore rendre Urie complice de son crime : il veut que le fruit de mort lui soit attribué. Mais il n'en sera pas de la sorte : car la douceur de la contemplation ne permettant aucun retour, du moins lorsqu'elle est forte, elle préserve l'ame de péché. L'ame est alors si fort énivrée de l'amour de son Dieu, qu'elle ne peut penser à autre chose qu'à son amour : Tous les plaisirs du siecle lui seroient des supplices. Mais, Urie, vous pourriez prendre avec votre épouse des plaisirs innocens. Non, non, dit-il, je suis tellement épris de la beauté de mon Dieu, que la beauté de mon épouse, que j'aime, & dont je faisois autrefois tant de cas, ne m'est plus rien.

[*a*] Cant. 5. v. 2.

v. 11. *Urie répondit à David : l'Arche de Dieu, Israël & Juda, habitent dans des tentes, & Joab mon Seigneur, & les serviteurs de mon Seigneur couchent sur la face de la terre ; & moi, j'entrerai dans ma maison pour boire & pour manger & pour dormir avec ma femme ? Je ne ferai point cela.*

Ce discours est bien celui d'une ame contemplative. Elle est si fort affamée de la pénitence & de la mortification, qu'elle ne peut même user des choses permises. Quoi, dit-elle, mon Dieu est sur la croix, où il n'a point d'autre couverture que le ciel, son lit est un lit de douleur, tous *les serviteurs* de mon Dieu sont dans la souffrance & dans un état pénible : *& moi j'entrerai dans ma maison pour y prendre des plaisirs* innocens ? O il n'en sera pas de la sorte. Il n'y a plus d'autre plaisir pour moi que le repos que je goûte auprès de la maison de mon Dieu. Mais, Urie, que faites-vous? Cette fidélité vous coûtera la vie. N'importe, dit-il, c'est ce que je souhaite ; parce que cette mort m'ouvrira la demeure de mon Dieu, à la porte de laquelle j'habite, & où je ne saurois entrer sans mourir.

v. 14. *David envoya par Urie une lettre à Joab écrite en ces termes :*

v. 15. *Mettez Urie à la tête de vos gens, où le combat sera le plus rude ; & donnez ordre qu'il soit abandonné, & qu'il y périsse.*

On peut voir dans ce passage deux choses : l'une de quoi une ame qui se retire de Dieu est capable. David, qui dans le tems de sa perfécution n'a pas même voulu employer pour sa défense des moyens qui paroissoient justes, n'a point de honte d'employer les plus grands crimes pour couvrir son péché. O mon Dieu ! que nous sommes forts lorsque nous demeurons attachés à vous ! mais que nous sommes foibles sitôt que nous nous éloignons de vous ! De quoi ne seroient pas capables les plus grands Saints, si vous cessiez un moment de les protéger?

L'autre remarque qu'on peut faire sur ce passage est, que la fidélité dans l'état contemplatif est la disposition la plus prochaine à la mort intérieure : plus l'ame a été fidelle dans ce degré, plutôt elle est introduite dans celui de mort.

Mais de quelle maniere s'opére cette mort? Il faut *mettre Urie à la tête de la bataille*, c'est-à-dire, *où elle est plus forte*. Hélas ! que ce combat est rude à soutenir ! plus il est violent, plus la mort est promte. C'est un avantage dans cette rencontre d'avoir de fortes attaques : tout ce qui paroît perte à la créature est son gain. Mais quelque violent que soit le combat, Urie n'y mourra point s'il n'y est *abandonné*. C'est cet abandon de Dieu & de tout soutien qui opére la mort ; & c'est par ce délaissement que l'ame se sentant blessée à mort, est contrainte d'expirer heureusement. Sitôt que Jésus-Christ sur la croix eut dit : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ; il expira.

v. 23. *Le messager dit à David :* —

v. 24. *Votre serviteur Urie est mort.*

Si cette mort est une bonne fortune pour Urie, elle est la continuation & le comble des péchés de David. O David ! jusqu'où vous a porté un regard, une vaine complaisance? Elle vous a coûté un adultere & un homicide. Ce double crime vient de ce que vous aviez déjà commis un adultere envers Dieu, en vous retirant de lui

pour jouir des biens qui lui appartiennent, vous appropriant & vous complaisant dans ses dons. (Aussi dit-il ailleurs dans l'horreur qu'il a de ces choses : (*a*) *que Dieu perdra les ames adulteres* &c.) Vous avez commis un homicide ayant fait entrer chez vous ce fils de mort, qui n'est autre que le péché.

v. 26. *La femme d'Urie ayant appris que son mari étoit mort, le pleura.*

v. 27. *Et après que le tems du deuil fut passé, David la fit venir en sa maison. Elle lui enfanta un fils. Et cette action qu'avoit fait David déplut fort au Seigneur.*

Jamais crime ne fut plus poursuivi & plus consommé que celui-là. Betsabée *pleura* quelques momens un *mari* duquel elle avoit causé la mort : elle est la figure des sentimens ou de la partie inférieure : c'est elle qui émeut la supérieure & qui attire le consentement criminel nécessaire pour la consommation du péché. Ces sentimens suborneurs sont les premiers troublés des maux dont ils sont la cause. On verse quelques larmes : mais, hélas ! que les larmes que le seul trouble excite sont de peu de durée, & qu'on retombe aisément dans le crime qu'on avoit pleuré ! On n'y étoit tombé que passagérement, & l'on persévere dans le mal, comme il est dit que Betsabée *fut reçue en la maison de David*, & qu'elle *lui enfanta un fils*. Quel est ce fils, sinon un fils de mort ? Un péché passager ne porte qu'à peine le nom de péché ; mais un péché confirmé par l'habitude est véritablement un fils de mort, & très-difficile à détruire, si Dieu par une bonté infinie ne le détruisoit lui-même.

(*a*) Ps. 72. v. 27.

CHAPITRE XII.

v. 1. *Le Seigneur envoya donc Nathan vers David. Et Nathan vint le trouver, & lui dit : Il y avoit deux hommes dans une ville, l'un riche & l'autre pauvre.*

v. 2. *Le riche avoit un grand nombre de brebis & de bœufs.*

v. 3. *Le pauvre n'avoit rien du tout qu'une petite brebis qu'il avoit achetée, qu'il avoit nourrie, & qui étoit crue avec ses enfans, en mangeant de son pain, buvant de sa coupe, dormant dans son sein : & il la chérissoit comme sa fille.*

O BONTÉ de mon Dieu ! de donner à une ame égarée tous les moyens de retourner à vous ! Cette parabole ne nous est pas seulement donnée pour marquer le péché matériel de David ; mais bien plus pour marquer la cause de son crime, & ce qui rend coupables presque toutes les personnes que Dieu comble de biens. Il en faut examiner toutes les circonstances.

L'homme riche, est celui que Dieu a enrichi de ses propres richesses, qui après avoir perdu les siennes, comme David, devient riche des richesses de Dieu. Jésus-Christ est *le pauvre*, qui s'est rendu le plus pauvre des hommes pour l'amour qu'il nous porte, afin de nous rendre riches de sa richesse.

Et pourquoi encore s'est-il fait pauvre ? Pour *acheter une petite brebis*. Cette *brebis* est notre ame : il l'a achetée au prix de tout son sang & de tout lui-même. Il veut bien nous faire part de toutes les richesses de la Divinité, pourvu que nous lui laissions cette ame, qui lui a coûté si cher, afin

qu'il en diſpoſe ſelon ſa volonté. Il *la nourrit* de ſa chair ſacrée : *elle croît* dans cette nourriture : Et où croît-elle ? *Dans le ſein* de Dieu même, qui l'abime & la perd en lui, où elle demeure enfin (*a*) *cachée avec Jéſus-Chriſt*. Elle *croît avec ſes enfans*, qui ſont les Anges, étant aſſociée avec eux, *mangeant du même pain*, ainſi qu'il eſt écrit : le pain des Anges eſt fait le pain des hommes : *buvant dans ſa coupe*, qui eſt le torrent des voluptés divines. Elle *dort dans le ſein* de Dieu, trouvant ſon repos en Dieu ſeul. Depuis que l'ame ne repoſe plus dans les créatures, Dieu ſeul devient ſon repos d'une maniere ineffable. C'eſt dans ce myſtérieux ſommeil que l'Epoux (*b*) conjure *qu'on n'éveille point ſa bien-aimée*, qu'on ne la tire point de cette amoureuſe attention à lui ſeul, qui en la diſtrayant de tous les autres objets réunit en lui ſeul toute la force de ſon attention. *Il la chérit comme ſa fille*, engendrée en Jéſus-Chriſt, & à qui il a donné tous les avantages des enfans adoptés, dont parle S. Paul.

v. 4. *Un étranger étant venu voir le riche, il ne voulut point toucher à ſes brebis ni à ſes bœufs pour lui faire feſtin ; mais il prit la brebis de ce pauvre homme, & la donna à manger à ſon hôte.*

Nous pouvons voir dans cette parabole l'amour-propre ſous la figure de *l'étranger*. C'eſt lui qui fut enfanté par le ſerpent : & quoiqu'il ſemble ſi naturel à l'homme, il lui eſt pourtant *étranger*, le tirant de l'ordre pur de ſa création. Il étoit de plus étranger à David, Dieu l'ayant comme chaſſé de lui. Mais qu'arrive-t-il ? L'amour-propre ne paroît pas plutôt, qu'épargnant les dons, graces & faveurs, que l'on veut con-

(*a*) Coloſſ. 3. v. 3. (*b*) Cant. 3. v. 5.

ſerver chérement, on livre l'ame même, ſa plus pure grace, cette *brebis* chérie, pour ſervir de pâture à l'amour-propre & à la cupidité, qui ſe croit à couvert ſous les dons extérieurs, qui ſervent toujours de cachette à l'amour-propre. On perd inſenſiblement Dieu, retirant l'ame de ſon ſein & de ſon amoureuſe tendance à lui ſeul, pour la faire entrer dans la vaine complaiſance : & c'eſt de cette ſorte que la brebis eſt égorgée.

v. 5. *David entra dans une grande indignation contre cet homme ; & il dit à Nathan : Je jure par le Seigneur que celui qui a fait cette action eſt digne de mort.*

C'eſt contre vous-même, ô David, que vous entrez en colere : c'eſt vous-même qui avez engendré la mort. Combien y a-t-il de gens aujourd'hui qui allument leur zéle contre un péché chimérique, dont la vérité n'eſt qu'en eux-mêmes ? Qui condamnent dans les autres des péchés dont ils ſont eux-mêmes coupables ?

v. 7. *Nathan dit à David : Vous êtes vous-même cet homme. Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Iſraël : Je vous ai ſacré Roi ſur Iſraël, & vous ai délivré de la main de Saül ;*

v. 8. *Je vous ai donné la maiſon de votre Seigneur, & ſes femmes dans votre ſein : je vous ai donné la maiſon d'Iſraël & de Juda. Si ces choſes vous paroiſſent petites, je ſuis prêt d'en ajouter de beaucoup plus grandes.*

Rien n'eſt plus capable de pénétrer un cœur généreux de douleur après ſon péché, que la vue des miſéricordes dont Dieu a uſé en ſon endroit. Dieu ne fait point d'abord menacer David par

Nathan : il ne fait que lui expofer fes bienfaits. O amour Dieu ! que cette invention eft efficace pour tourmenter un cœur qui vous aime malgré les crimes où l'aveuglement & la paffion l'ont entraîné ! O que les fupplices d'un amour gratifiant un cœur pénétré de la douleur de fa faute, font bien plus affligeants que toutes les punitions de la plus extrême rigueur ! Ceux qui ignorent la rigueur de ce châtiment, ignorent auffi ce que c'eft que de bien aimer. Hélas ! *Seigneur*, combien éprouve-t-on que de vous trouver auffi bienfaifant après fes chûtes qu'avant que de vous avoir offenfé, eft un rigoureux tourment pour l'ame ! Elle vous demande de la punir par tout ce que votre juftice a de plus rigoureux. Lancez, dit-elle, contre moi vos foudres & vos carreaux, & accablez-moi de douleur, pour m'épargner la plus violente de toutes les douleurs. Ne me laiffez point voir l'excès des bontés d'un Dieu que j'ai offenfé. O quel fupplice, de demeurer fans fupplice ! O quel châtiment, de n'être point châtié ! O que celui qui ne connoît pas les délicateffes de l'amour, eft éloigné de fentir ce qu'il y a de plus aigu dans la douleur !

Dieu ne fe contente pas de faire voir à David par Nathan les bienfaits dont il l'avoit comblé ; mais il promet de lui faire encore de plus grandes faveurs. Permettez-moi, mon amour, de vous appeller cruel en ce point. Vous pouffez la cruauté auffi loin qu'elle peut aller. C'eft percer le cœur de David de ce qu'il y a de plus pénétrant. Dieu punit les pécheurs qui s'aiment eux-mêmes après leurs chûtes : il les menace pour les faire retourner à lui : mais il punit fes amans en ne les puniffant pas : de nouveaux bienfaits font fes châtimens les plus rigoureux. Peu de gens con-

cevront ceci ; parce que tout le monde ignore la générofité de l'amour. Hélas ! que ceci n'eft-il compris au moins des Chrétiens ?

v. 9. *Pourquoi avez-vous méprifé la parole du Seigneur pour commettre le mal devant mes yeux ? Vous avez fait mourir Urie Héthéen : vous lui avez ôté fa femme & l'avez prife pour vous ; & vous l'avez tué par l'épée des enfans d'Ammon.*

v. 10. *C'eft pourquoi l'épée ne fortira point de votre maifon.*

Quoique ceci paroiffe contrarier ce que je viens d'avancer, il ne le fait pourtant point. Après que Dieu a puni par fes bienfaits, il fe fert des mêmes armes dont on s'eft fervi pour l'offenfer, afin d'en faire le perpétuel châtiment de l'homme. Il eft divifé contre lui-même : cette paix qu'il goûtoit depuis tant de tems, lui eft arrachée : il trouve en lui une guerre inteftine de l'amour contre l'amour, & du péché contre le péché même. Mais il eft bon d'examiner les circonftances des reproches que Dieu fait à David par fon Prophête.

Vous avez, dit Dieu, *méprifé ma parole.* C'eft méprifer la parole de Dieu que de fortir de fon état d'abandon, pour fe laiffer aller au péché. Ce péché fe fait *en la préfence du Seigneur.* O pécheur ! fi tu pouvois te dérober aux yeux de ton Dieu lorfque tu l'offenfes, tu ferois moins coupable : mais l'offenfer à fes propres yeux, donner la mort à ton frere dans le fein de ton propre Pere, c'eft ce qui ne fe peut comprendre.

Mais quel plus grand mal, ô David, pouviez-vous commettre qu'*un adultere & un homicide ?* C'eft une chofe furprenante, qu'une ame fi chere à fon Dieu, qui avoit vécu dans l'innocence &

dans une continuelle fidélité envers Dieu, soit tombée de la sorte. Il reste toujours dans la créature un fonds de péché, qui fait qu'à quelque degré de sainteté qu'elle soit élevée, elle peut toujours tomber. Les chûtes de ces grandes ames sont ordinairement causées par quelque vaine complaisance. O que ces chûtes servent à anéantir une ame ! car on ne voit gueres de telles ames persévérer longtems dans le péché.

O mon *Seigneur!* vous prenez ordinairement des ames où le péché a abondé, pour faire surabonder vos miséricordes ; parce que de tels sont si fort humiliés par la vue des péchés qu'ils ont commis, qu'ils sont très-éloignés de présumer d'eux-mêmes ; & le péché passé leur sert d'antidote pour l'orgueil à venir. Mais lorsque vous prenez des ames innocentes, hélas ! le dirai-je ? Vous permettez tôt ou tard quelque chûte ou réelle ou apparente ; afin que l'horreur du péché qu'elles ont commis, les empêche de se corrompre par l'orgueil & la propre suffisance. Les mêmes choses arrivent aux personnes que Dieu destine pour la conduite des autres, afin de les rendre plus charitables par leur expérience. S. Pierre est établi chef de l'Eglise, & il doit confirmer les autres dans la foi, & sceller sa foi de son sang ; il commence par renier son Maître, & faire la plus lourde faute en matiere de foi ; après avoir été choisi & institué pasteur du troupeau de Jésus-Christ. David doit conduire le peuple de Dieu ; il n'est pas plutôt établi Roi, & confirmé dans la qualité de pasteur, qu'il tombe dans deux crimes énormes. O mon Amour ! vous leur apprenez par leurs foiblesses à avoir compassion de celles d'autrui : car enfin, comme dit l'Ecriture : (a) *Celui qui n'est pas tenté*,

(a) Eccles. 34. v. 9.

que sait-il? Vous leur faites, ô mon Dieu, comme à l'aveugle-né ; vous les éclairez avec de la boue.

On peut bien dire, ô David, non-seulement à vous, mais à tous ceux qui tombent comme vous, que *l'épée ne sortira jamais de votre maison* ; parce que le péché commis sera comme un glaive aigu, qui en vous blessant continuellement, vous fera retourner à Dieu, & rentrer en lui.

v. 11. *Voici donc ce que dit le Seigneur. Je vais vous susciter des maux qui naîtront de votre maison. Je prendrai vos femmes devant vos yeux, & les donnerai à votre prochain, & il dormira avec vos femmes aux yeux du Soleil.*

Il est aisé de voir par tout ce verset, que Dieu se sert pour punir des mêmes moyens dont on s'est servi pour l'offenser. David a commis un adultere & un homicide ; il est dit, que *l'épée ne sortira point de sa maison* ; voilà le châtiment de l'homicide : & ici il est marqué, que Dieu *donnera à un autre ses propres femmes* : car quoi que Dieu fasse tirer à l'ame un fruit d'humiliation de ses péchés, il ne laisse pas cependant de les punir : en épargnant le coupable, il ne laisse pas de châtier le péché. Il ne seroit pas Dieu, si sa justice n'éclatoit dans cette punition. C'est cette assurance qui console les ames abandonnées à Dieu, après leur chûte, & qui les porte à se laisser en proie à la divine justice, pour en essuyer toutes les rigueurs. Dieu n'ôte point à David ses biens, ni son royaume ; au contraire, il le rend chaque jour plus puissant, & ne le châtie que par les mêmes endroits par lesquels il a péché ; afin qu'il soit également tourmenté, & par les bontés de Dieu, & par le souvenir continuel de

son péché. Ce châtiment de Dieu s'il étoit d'une autre nature, leur feroit un soulagement. Bien loin que de telles ames craignent d'être punies, elles fuiroient plus que l'enfer tout ce qui pourroit empêcher l'exécution de la divine justice sur elles : & par la haine implacable qu'elles se portent à elles-mêmes, elles se mettent du parti de Dieu : elles s'exposent à lui, afin qu'il frappe sans pitié & sans miséricorde. Elles sont bien éloignées d'interposer quelque chose, afin que les coups ne tombent pas dans toute leur rigueur : si elles pouvoient y ajouter, elles le feroient : mais comme elles voient que tout ce qu'elles feroient par elles-mêmes, arrêteroit le bras puissant de la justice loin de l'animer, elles ne font rien que de demeurer exposées à cette rigueur, en recevant tous ses traits.

Dieu punit donc cette ame, comme je l'ai dit, *par sa propre maison*. Ce qui est chez elle, au-dedans d'elle-même, est son châtiment : ses miseres, sa corruption, se faisant sentir incessamment, causent des douleurs incroyables. Il sort de ce lieu gâté par le péché une odeur si horrible, qu'elle fait mille fois mourir sans pouvoir expirer.

Les femmes de David, qui lui sont ôtées & *données à d'autres*, représentent bien les plaisirs innocens. Au lieu des caresses de Dieu, on n'éprouve plus que ses rigueurs ; puisque même ses caresses, dans l'horreur qu'on a de soi-même, feroient les plus extrêmes rigueurs. Le trouble s'empare de toute l'ame : il n'y a plus de paix : Dieu semble ou irrité d'une maniere si étrange, que la seule expérience le peut faire concevoir; ou bien on éprouve le froid de Dieu, qui est au-delà de toute rigueur. Les autres, de plus, pos-

sédent, *à notre vue* & connoissance, & d'une maniere dont on ne peut douter, les biens que nous avons perdus par notre faute. Ce châtiment n'est pas pénible ; au contraire, l'on est très-content de voir Dieu glorifié dans les autres à nos dépens. Ce qui fait le plus de peine, c'est qu'il ne reste à cette ame nulle assurance de réconciliation. Les pécheurs ordinaires trouvent des bras étendus prêts à les recevoir, lorsqu'ils retournent à Dieu ; mais ceux-ci n'éprouvent que des rebuts affreux.

Que fera donc une telle ame ? Il faut qu'elle demeure délaissée à la justice de Dieu, contente qu'elle lui ôte tout, & ne le lui restitue jamais ; qu'elle ne lui pardonne point. O que cette disposition est glorieuse à Dieu, & qu'elle rétablit bientôt l'ame dans son premier état, & même avec plus d'avantage qu'auparavant, si elle est fidelle à se laisser dévorer par le feu consumant de la divine justice, à boire jusqu'à la lie la confusion qui revient de sa chûte ! Mais, que cet état est difficile à porter, & qu'il détruit étrangement la nature ! Il ne se trouve presque point d'ames qui après leurs chûtes le veuillent bien porter dans toute son étendue, & s'abandonner à Dieu : c'est ce qui fait qu'elles sortent de leur état, abandonnant leur voie, ou passant le reste de leur vie à faire & défaire leurs ouvrages, & restant dans des troubles & des agitations furieuses.

V. 12. *Car pour vous, vous avez fait cette action en secret ; mais pour moi, je la ferai à la vue de tout Israël, & à la vue du Soleil.*

O c'est ici le dernier coup de la pénitence. Lorsque Dieu ne veut point épargner une ame,

& qu'il la destine à une perfection éminente, il la fait passer par l'infamie après la faute, ne se contentant pas de l'humilier par des fautes secrettes & cachées, il découvre ses péchés à tout le monde, faisant connoître sa turpitude sans qu'on en puisse douter. O David! vous êtes trop cher à Dieu pour être épargné dans cet endroit si étrange de la pénitence. Non, non, vous ne le ferez pas; & tous les endroits les plus durs de la pénitence feront pour vous. O, que cette confusion & cette infamie est difficile à porter! plus cette personne étoit élevée en dignité, plus sa réputation étoit bien établie, plus cet état est terrible. Quoi de plus grand qu'un Roi? Quoi de plus étendu que la renommée de la vertu de David; ni de mieux établi que sa réputation? Il s'étoit signalé longtems par des actions héroiques: cependant il faut qu'il soit le scandale de ceux qu'il avoit édifiés; il faut que son propre troupeau, que même toute la terre jusqu'à la fin des siecles, sache que David a été un homicide & un adultère. O Esprits superbes & idolâtres de votre propre justice, où en êtes-vous? Jésus-Christ, quoiqu'innocent, a voulu passer pour coupable, & endurer entre des voleurs un supplice infâme, afin de consoler tous ceux qui porteroient un état d'infamie connue. C'est encore en cela que David a quelque rapport à son Maître, avec cette différence, que Jésus-Christ, qui étoit impeccable par nature, ne pouvoit porter que l'infamie de l'apparence du péché, & non l'infamie du péché même.

Il y a de deux sortes d'ames qui portent cet état: les unes quoique fort innocentes, passent pour criminelles, & souffrent un décri universel, & celles-là portent l'apparence du péché.

Les autres sont véritablement tombées, & Dieu permet que leur chûte soit connue; & celles-là portent la confusion de la réalité du péché. O pauvres ames! qui comme David êtes destinées à porter une honte immortelle de votre péché, souffrez comme lui sans résistance, sans excuse, & sans justification, ni même sans réflexion sur ce que Dieu vous réserve de honte & d'ignominie.

Le martyre de confusion est le plus terrible de tous les martyres, sur-tout lorsque la confusion est de durée: c'est pourquoi Dieu en a voulu favoriser David après sa chûte. Jésus-Christ, quoiqu'innocent, l'a voulu porter. On ne dit pas qu'il faille pécher pour porter ce martyre, ô, à Dieu ne plaise! mais ceux à qui ce malheur est arrivé, doivent être extrêmement fideles à porter toute l'étendue de la confusion qu'il plaira au Seigneur. C'est quelque chose que de porter la confusion d'un crime qu'on n'a pas commis. J'avoue qu'un décri universel est un martyre continuel: mais le témoignage de la propre conscience est d'un grand secours: ce n'est pas proprement une véritable confusion, quoique ce soit un sublime sacrifice; car l'ame éprouve un contentement parfait dans l'assurance de son innocence: elle est assurée que Dieu n'a point été offensé, & qu'au contraire, il a été beaucoup glorifié en elle: elle a un soutien dans sa justice, & soutien très-grand: mais pour une ame qui se voit diffamée pour un péché véritable, & qui se sent d'autant plus criminelle que plus on l'envisage comme telle, la confusion du dehors n'est que l'ombre de la confusion du dedans; celle du dehors ne servant même qu'à rendre celle du dedans plus extrême. O que ceci est difficile à

porter en esprit de mort & d'abandon sans se reprendre, sans craindre, ni s'affliger de sa perte, sans faire d'efforts pour se rétablir aux yeux de Dieu & à ceux des hommes par quelque chose d'héroïque! Croyez-moi, pauvre désolée, ne faites rien; laissez-vous détruire dans toute l'étendue des desseins de Dieu, sans penser que votre sort change jamais. Dieu fera ce qu'il lui plaira; mais il ne faut l'espérer, ni le desirer, ni l'attendre. O que ceci est pur!

v. 13. *David dit à Nathan: J'ai péché contre le Seigneur. Et Nathan dit à David: Le Seigneur a transféré votre péché, vous ne mourrez pas.*

Cette confession de David est la pénitence que Dieu demande d'un cœur en cet état. Il avoue sa faute; & par cet aveu il se met en disposition de souffrir tous les châtimens que Dieu voudra lui envoyer, & de faire lui-même tout ce que Nathan lui commandera. Mais Nathan, qui savoit que la pénitence des pénitences est de demeurer exposé aux coups de la divine justice, lui dit, que *son péché est transféré*. Il ne veut pas l'assurer qu'il soit remis; car c'eût été une trop grande consolation pour cet affligé coupable, que Dieu ne veut épargner en nulle maniere, que l'assurance du pardon de son péché. On lui dit seulement, qu'il est *transféré*, & qu'il *ne mourra point*: ce qui signifie, qu'il ne péchera plus; parce que la mort est le péché, & que la plus rigoureuse punition du péché est la rechute. Dieu lui dit donc par son Prophête, que ce malheur n'arrivera pas. Combien voit-on de pécheurs sentir, malgré leur douleur, la révolte de leurs anciennes habitudes, & tomber par foiblesse quelque tems après être tombés par malice? Il n'en est pas

pas de même de vous, ô David: votre péché est transféré à un autre supplice, qui fera toujours très-doux, quoique l'incertitude du pardon cause une douleur extrême.

v. 14. *Mais néanmoins parce que vous avez été cause que les ennemis du Seigneur ont blasphémé contre lui, le fils qui vous est né mourra.*

C'est quelque chose que la confusion d'un crime secret: c'est une chose beaucoup plus étrange d'en porter l'infamie publique; mais rien n'égale la honte d'être supplicié pour son crime, & c'est jusqu'où la confusion peut aller. O que ceux à qui ce bonheur arrive, & qui savent en faire un usage conforme au dessein de Dieu, ont d'avantage! ce n'auroit pas été assez pour David que son péché fût connu si sa punition n'avoit pas éclaté: mais que son châtiment soit connu de toute la terre, c'est ce qui le rend plus extrême. Lorsqu'il n'y a que l'infamie connue, la charité de quelques-uns laisse les choses dans le doute, particulierement à l'égard des personnes éminentes: mais lorsque le supplice est déclaré, l'on n'en peut douter sans accuser d'injustice la Justice même. C'est ajouter au martyre de confusion celui de douleur. Jésus-Christ a voulu mourir dans l'infamie d'un supplice: c'est par une confusion si étrange, & par l'usage qu'on en fait, que *ce fils* de mort, qui est le péché, *meurt* véritablement.

v. 15. *Nathan retourna en sa maison; & le Seigneur frappa le petit enfant que la femme d'Urie avoit enfanté à David, & il n'y eut plus d'espoir.*

Nathan *se retira* après avoir annoncé tant de choses funestes; parce qu'il ne falloit ni assurance

ni consolation pour David. O que cette conduite paroît rude; mais qu'elle est pleine de miséricorde! C'est elle qui restitue l'ame en son premier état, même avec avantage. Non, il ne faut ni soutien ni consolation pour de telles ames, sur-tout si elles ont une force d'esprit extraordinaire, & si l'on voit que ce soit des ames sur lesquelles Dieu tient une conduite forte: mais si cela n'étoit pas, il faudroit les consoler; parce que l'amour-propre jette dans des désespoirs surprenans. Mais pour les ames en qui l'amour-propre est déja beaucoup détruit, elles portent les plus étranges peines avec une douleur paisible & tranquille, sans nuls retours sur elles-mêmes, ni sur les dommages qu'elles en reçoivent; & ne regardant que le seul intérêt de Dieu seul, elles demeurent exposées, comme il est dit plus haut, à la divine justice, sans vue de propre intérêt.

L'enfant, dit l'Ecriture, *fut frappé* sitôt que Nathan n'y fut plus, Dieu voulant que David dans sa peine fût privé de toute consolation. *Et l'enfant fut désespéré.* L'on croit souvent que Dieu se contentera de menacer, & qu'il n'en viendra pas à l'effet d'une confusion publique: mais qu'on est trompé! Il y a des ames communes que Dieu menace, & il se contente pour celles-là de l'acceptation qu'elles font du châtiment: mais il y a des ames choisies, comme David, dont la menace est toujours suivie du châtiment. O *Seigneur*, n'épargnez pas un cœur qui est tout à vous. Lorsque vous frappez vos serviteurs sans pitié, vous tuez toujours le fils de mort, qui n'est autre que le péché, & sur-tout l'orgueil, source de tout péché & cause de toutes les miseres par lesquelles il faut passer.

v. 16. *David pria le Seigneur pour le petit enfant: il jeûna, & coucha sur la terre.*

Ceci est une figure naïve de l'état d'une ame, laquelle après avoir vécu assez de tems dans l'innocence, a pris de la vaine complaisance dans cette innocence, ne comprenant pas assez que c'est un fruit de la grace, & non de ses soins. Dieu permet qu'elle tombe dans quelque péché, qui ne laisse aucun doute de la perte de cette innocence. Elle pleure, elle s'afflige inconsolablement: mais si l'on examine de près la cause de sa douleur, on verra qu'elle ne regrette que la perte de son innocence. C'est son propre intérêt qu'elle pleure: elle se flatte que par ses soins elle se rétablira comme elle étoit; elle passe même jusqu'à se croire moins coupable, que sa plaie n'est pas mortelle: mais qu'elle se trompe! & que la suite le lui fera bien voir! Non, non, ame remplie de la bonne opinion de vous-même, votre innocence est frappée à mort: c'est un décret de la divine justice. Dieu vous avoit conservé par sa bonté dans l'innocence: vous avez péché, il faut que vous portiez toutes les suites du péché, qui sont les confusions, les troubles, & le désespoir que cette innocence soit jamais restituée. L'innocence ne peut être restituée, quoique Dieu puisse donner une grace plus abondante après la perte de l'innocence.

v. 19. *David voyant que ses Officiers parloient bas entr'eux, reconnut que l'enfant étoit mort: & le leur ayant demandé, ils lui répondirent qu'il étoit mort.*
v. 20. *Aussi-tôt il se leva de terre, alla au bain, prit de l'huile de parfums, & ayant changé d'habit,*

il entra dans la maiſon du Seigneur pour prier & adorer.

David en apprenant la mort de ſon enfant, entra dans une entiere aſſurance de ſa perte, ſans qu'il lui en reſtât aucun doute : & entrant en même tems dans un entier dépouillement de tout propre intérêt, par la lumiere qui lui en fut alors donnée, il ſe ſoumit à cette perte par un eſprit de ſacrifice, s'abandonnant à toutes les rigueurs de la juſtice de Dieu, acceptant en eſprit de ſacrifice la perte de ſon innocence, ſans eſpoir de la recouvrer jamais, ſans envie même que cela ſoit, préférant ſon humiliation & la gloire que Dieu en retire à tout le reſte. Ce ſacrifice fait *lever David de terre :* ce qui ſignifie que ce même ſacrifice fait ſortir l'ame d'elle-même. *L'huile parfumée* dont David uſa, marque que cette onction de grace, perdue par ſon péché, lui eſt alors rendue. *Le bain* marque que ſon ame eſt alors lavée dans le ſang de l'agneau & dans les eaux de la pénitence. Quoique j'aie donné à ceci une explication qui paroît toute active, il eſt à remarquer que preſque tout s'opéroit paſſivement en lui. Il n'y eut d'actif que l'eſprit de ſacrifice depuis la mort de l'enfant. Cet eſprit de ſacrifice le lui fit accepter & vouloir activement, quoiqu'il s'exécutât paſſivement.

Il eſt dit de plus, qu'*il changea d'habits :* ce qui marque un renouvellement extérieur. Dieu le remit par ſa bonté dans l'état de grace, dont il étoit déchu par un péché volontaire, ſe retirant de l'abandon. Après ces purifications extérieures & intérieures, il *rentra dans la maiſon du Seigneur.* Quelle eſt cette maiſon, ſinon Dieu même, dont il étoit ſorti par ſon crime ? Il y rentre pour

prier ; parce que comme depuis long-tems David n'avoit qu'une priere très-pure, Dieu étant lui-même ſa priere, il falloit rentrer en lui pour prier comme il faiſoit devant ſa chûte.

La pénitence de David fut entiere dans toutes ſes circonſtances les plus rigoureuſes ; c'eſt pourquoi l'on ne doit pas s'étonner s'il fut ſi promptement rétabli dans ſon premier état, & ſi j'oſe le dire, même avec avantage, ayant acquis par toutes ſes miſeres & ſes confuſions un degré d'anéantiſſement plus profond ; car il étoit alors plus propre à *adorer* Dieu ; parce que ſa profonde humiliation rendoit hommage à la ſouveraineté de Dieu. O ſaint pénitent ! vous pouviez bien chanter alors ce que l'Egliſe a chanté depuis : *ô felix culpa !*

v. 21. *Alors ſes Officiers lui dirent : d'où vient cette conduite ? Vous jeûniez & vous pleuriez pour l'enfant lorſqu'il vivoit encore : & après qu'il eſt mort, vous vous êtes levé, & vous avez mangé.*

v. 22. *David leur répondit : j'ai jeûné & j'ai pleuré pour l'enfant, tant qu'il a vécu ; parce que je diſois : Qui ſait ſi le Seigneur ne me le donnera point, & s'il ne lui ſauvera point la vie ?*

v. 23. *Mais maintenant qu'il eſt mort, pourquoi jeûnerois-je ? Eſt-ce que je puis encore le faire revivre ?*

Ces paſſages nous font bien voir qu'il n'y a que le déſeſpoir abſolu, ou la perte de tout eſpoir, qui puiſſe produire l'entiere réſignation. Tant qu'il reſte quelque jour d'eſpérance, on croit pouvoir toujours obtenir quelque choſe : on prie, on s'afflige, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus nul moyen d'eſpérer. C'eſt pourquoi il eſt bien vrai de dire, que la mort n'eſt point parfaite tant qu'il reſte la moindre vie. Job ne nous l'exprime-

t-il pas en ces termes : (*a*) *J'ai perdu tout espoir, & je ne vivrai plus?* Tant que David a espéré la vie de son enfant, qui est une belle figure, ainsi qu'il a été dit, de l'état qu'il avoit porté jusqu'à son péché, tant, dis-je, qu'il a espéré, il ne s'est point abandonné à sa perte. O, son abandon n'a fait que suivre sa perte, & ne l'a pas précédée.

Néanmoins il n'y a que le sacrifice entier qui restitue l'ame dans l'état où elle étoit auparavant: & cela est très-véritable. Il fut éclairé de la vérité de cet état par son expérience, & du sacrifice qu'il en devoit faire. C'est ce qui l'obligea de dire, en parlant de l'enfant, présentement que je suis certain de sa mort, *pourrois-je le faire revenir?* Il est très-certain que cette innocence une fois perdue ne peut plus jamais se retrouver. Quoique Dieu puisse donner une grace plus excellente que la premiere, & qu'il soit très-vrai qu'il y a des saints pénitens dans le ciel, beaucoup plus élevés en gloire que des saints innocens; cependant on ne peut point empêcher que la premiere innocence n'ait été perdue, non plus que la grace d'origine. Il faut que l'ame retourne dans sa derniere fin, qui est son premier principe, pour la retrouver. C'est ce qui fait dire à David, parlant de l'enfant;

℣. 23. *J'irai plutôt à lui, qu'il ne retournera à moi.*

Quoique tout ceci s'entende à la lettre de la mort naturelle, & que David voulût dire par là qu'il étoit certain de mourir, & que l'enfant ne revivroit point; ceci se peut pourtant bien expliquer mystiquement en faveur de l'innocence. Lorsqu'elle est une fois perdue, elle *ne revient plus*, & elle retourne au principe dont elle est

(*a*) Job 19. v. 10.

partie : de sorte qu'elle ne sort plus de sa source originaire *pour retourner à nous*. Il faut que nous l'allions chercher où elle est, par une heureuse perte en Dieu, rentrant dans le lieu d'où nous sommes sortis, qui est Dieu, s'il veut bien nous recevoir dans son sein. Il est à remarquer, qu'en tant de pertes que David avoit faites, il avoit toujours conservé son innocence : mais après l'avoir perdue en lui, par sa faute, il ne peut plus la retrouver que dans le principe dont elle étoit sortie : comme Adam n'a jamais pu la retrouver que lorsqu'il fut retourné dans son être original. Ce fut là qu'il retrouva l'innocence d'une maniere plus avantageuse; parce qu'en Dieu elle ne se peut plus jamais perdre.

℣. 24. *David ensuite consola sa femme Bethsabée, il fut avec elle, & elle eut un fils qu'il appella Salomon. Le Seigneur aima cet enfant.*

O Dieu, il n'appartient qu'à vous de faire enfanter la vie à celle qui peu auparavant avoit produit un fruit de mort! Nous convertissons tout en poison, à cause de la corruption qui est en nous; & ce poison est un antidote en la main de Dieu. Cette union, qui hors de votre volonté est criminelle, & ne produit que la mort & le péché, n'est pas plutôt dans votre ordre divin, qu'elle produit la vie & le fruit de paix. Oui je le répete, la même chose qui hors de Dieu ne produit qu'iniquité & que mort, en Dieu produit la vie & l'immortalité. O David! votre faute n'a-t-elle pas été heureuse comme celle d'Adam, puisqu'elle produit un tel salut? Puisque non seulement *Salomon*, Roi pacifique, sort du lit de Bethsabée; mais de plus Jésus-Christ, Dieu de paix, qui vient sur la terre apporter la paix

aux hommes de bonne volonté ?

Il eſt dit, que *le Seigneur aima cet enfant.* Il falloit bien que vous l'aimaſſiez, ô mon Dieu, ce Roi pacifique, puiſque le ſang de votre Fils étoit renfermé en lui. O ſi l'on pouvoit dire les avantages qui revinrent à David d'avoir porté la douleur & l'humiliation de ſon péché dans toute l'étendue des deſſeins de Dieu ſur lui !

Mais quoi, David, ne craignez-vous plus de pécher en voyant *Bethſabée* ? Non; parce que celle qui m'étoit occaſion de péché, ne me l'étoit que parce qu'elle étoit à un autre; & que ne la poſſédant pas dans l'ordre & la diſpoſition de Dieu, agiſſant contre ſa loi, je péchois : mais à préſent que je la poſſéde dans la volonté de Dieu & par ſon ordre, elle ne m'eſt plus une occaſion de chûte. O Dieu ! vous faites bien éclater votre pouvoir quand vous faites de l'arbre de vie un arbre de mort, & que l'arbre de mort produit l'arbre de vie ſur le calvaire ! Ne faites-vous pas de votre arbre de mort la ſource de la vie de tous les hommes, comme Adam avoit fait autrefois de l'arbre de vie la cauſe de leur mort ?

v. 25. *Et Dieu ayant envoyé le Prophète Nathan, il donna à l'enfant le nom* (a) d'aimable au Seigneur; *parce que le Seigneur l'aimoit.*

O avantage qui ſurpaſſe tout autre, *être aimé de mon Dieu* ! O fruit d'autant plus fortuné d'une union redevenue innocente, que le premier avoit été plus malheureux ! Véritablement, Seigneur, tout ce qui eſt conforme à votre divine volonté vous plait néceſſairement, comme vous haïſ-

(a) *Hebr.* Jedidjah.

ſez néceſſairement ce qui lui eſt contraire. O heureux ceux qui mourant à leur propre volonté par un renoncement continuel, ne font plus que la volonté de Dieu ! Dieu aimant ce qui vient de lui, il eſt le principe de tout ce que nous faiſons lorſqu'il eſt conforme à ſa ſainte volonté. Or dans les actions dont Dieu eſt le principe, la corruption en eſt bannie; car quoique nous ſoions de foibles inſtrumens, Dieu ne laiſſe pas d'en être le principe infaillible, & il ne peut y avoir de défaut en tout ce que Dieu fait ſans nous, quoique par nous; comme il ne peut y en avoir en ce qu'il fait ſur le néant.

v. 27. *Joab envoya des couriers à David pour lui dire :*
v. 28. *Faites aſſembler le reſte du peuple, & venez au ſiege de la ville, & la prenez : de peur que lorſque je l'aurai détruite, on ne m'attribue l'honneur de la victoire.*

Je trouve cette action de Joab ſi pleine de juſtice, que je n'ai pu m'empêcher de la rapporter. Elle eſt un exemple trop fort de la juſtice qu'il y a de ne ſe rien attribuer pour la paſſer ſous ſilence. Elle nous inſtruit comment il faut ſe ſervir des armes mêmes de Jéſus-Chriſt, lorſqu'il eſt queſtion de la victoire, afin qu'elle lui ſoit toute attribuée, & que nous ne puiſſions pas avoir l'avantage de dire que c'eſt nous qui avons remporté une victoire, & que l'on ne puiſſe attribuer qu'à Jéſus-Chriſt nos ſuccès avantageux. C'eſt là l'amour déſintéreſſé, qui recherche la gloire de ſon Maître, & non la ſienne.

v. 30. *David prit le diadême qui étoit ſur la tête du Roi des Ammonites, peſant un talent. Il étoit enrichi*

de pierreries très-précieuses, & il fut mis sur la tête de David.

Toutes les personnes qui usurpent quelque droit qui n'est dû qu'à Dieu, usurpent son autorité : c'est pourquoi il faut, autant qu'on peut, la leur ôter, pour la restituer à Jésus-Christ. Jésus-Christ le fait souvent lui-même, dépouillant les ames de leurs usurpations, les humiliant, & se restituant à lui-même sa gloire. Par quelques moyens que cela se fasse, c'est toujours un bien pour l'ame qui en est dépouillée, quoiqu'elle le regarde comme une perte. Ce que David fit en *mettant sur sa tête le diadême de ce Roi*, nous le devons faire dans toutes les victoires que nous remportons : il faut couronner notre chef, c'est-à-dire, en rendre la gloire à l'auteur de toutes nos œuvres.

CHAPITRE XIII.

v. 11. *Et quand Thamar eut présenté la viande à Amnon, il la prit,*

v. 14. *Et étant plus fort qu'elle, il la viola.*

v. 15. *Et aussitôt il conçut une étrange aversion pour elle ; de sorte que la haine qu'il lui portoit étoit encore plus excessive que la passion qu'il avoit eue pour elle auparavant.*

Quoique Dieu, comme il a été dit, rétablisse l'ame dans son premier état de grace, il ne laisse pas de punir le péché dans toute la rigueur de sa justice. Ne voilà-t-il pas dans la maison de David un crime effroyable commis envers sa propre fille, pour punir l'adultere du pere ? Mais cela ne se terminera pas là ; parce que

Dieu exige le double du tort qu'on lui a fait : non de son côté, car il fait toujours grace ; mais du côté de la créature. Le péché, par rapport à la créature, est borné & limité ; c'est pourquoi la vengeance que Dieu en tire paroît surpasser extrêmement le plaisir du péché : mais par rapport à Dieu, le péché est infini, attaquant une bonté infinie : c'est pourquoi le châtiment, quoiqu'excessif par rapport à la créature, est plein d'une miséricorde infinie.

La *haine qu'Amnon eut pour Thamar qui surpassoit si fort l'amour qu'il avoit eu pour elle*, signifie deux choses : la premiere, que la peine du plaisir surpasse toujours infiniment le plaisir : la seconde, qu'après une véritable conversion la haine que nous avons pour les choses qui nous ont été des occasions de chûtes, doit beaucoup surpasser l'amour que nous avions pour ces mêmes choses.

v. 28. *Absalom avoit commandé à ses serviteurs : Frappez-le, & le tuez ; & ne craignez point.*

Voici encore un homicide dans la maison de David, commis par l'un de ses fils contre son fils aîné, celui qu'il aimoit le plus, pour punir l'homicide d'Urie. C'est une chose étrange, que Dieu punit les péchés commis, par les péchés soufferts de même espece que ceux qui ont été commis. Une personne qui se convertit après avoir commis des injustices, est accablée par les injustices qu'on lui rend, & ainsi du reste ; avec cette différence néanmoins, que les péchés soufferts sont multipliés en bien plus grand nombre pour punir les péchés commis.

v. 30. *Comme les fils du Roi étoient encore en chemin, il vint un bruit jusqu'à David qu'Absalom avoit tué*

tous les enfans du Roi, sans qu'il en fut resté un seul.

Les coups dont Dieu frappe ses serviteurs les plus chéris sont surprenants : il veut qu'ils n'ignorent rien de tout ce qui se dit & se fait contre eux, & même avec des circonstances extrêmes que le faux bruit y ajoute ; parce que Dieu veut qu'ils soient comblés de peine & de douleur. O mon Dieu ! ne pourroit-on point vous accuser de cruauté envers David ? Vous lui faites endurer l'infamie & les peines des supplices. Vous le pendez au gibet, & vous ne lui ôtez pas la vie ; parce que vous ne vous contentez pas d'une mort, vous en voulez mille ; & lorsque vous condamnez une ame à la mort, vous prolongez sa vie pour lui faire éprouver mille & mille morts. Véritablement vous êtes bien le Dieu des vengeances !

v. 37. *David donc pleura son fils tous les jours.*

Ce n'étoit pas seulement la mort d'Amnon que David *pleuroit tous les jours* : il pleuroit bien davantage ce fils d'iniquité, c'est-à-dire, son péché, qui lui devenoit chaque jour plus présent par les châtimens que Dieu exerçoit sur lui. Ce seroit peu que toutes les douleurs extérieures & tous les châtimens, si ces châtimens & ces douleurs ne réveilloient le souvenir du péché. On voit que c'est par sa faute que l'on a perdu les douces bontés du Seigneur, & qu'on a irrité sa fureur : Et ce qui est le plus affligeant, c'est qu'on est la cause de tant de crimes qui se commettent. Une ame en cet état souffre une douleur inexplicable, sur-tout n'ayant rien qui l'assure que Dieu lui ait pardonné. Elle ne voit par tout que l'image de son crime exprimée dans tous les

châtimens que Dieu lui envoye, sans que rien lui serve de témoignage que Dieu soit appaisé pour cela. Elle ne croit pas avoir jamais rien fait qui pût obtenir son pardon : & quoiqu'elle ne désire pas de l'obtenir, & qu'elle soit abandonnée pour ne l'obtenir pas ; l'image de son crime ne laisse pas de lui faire horreur toutes les fois qu'elle se renouvelle par quelques providences extérieures, que Dieu permet être fort fréquentes pour lui en réveiller le souvenir.

Il seroit difficile d'imaginer sans expérience ce que c'est que ces assauts : Ce sont des traits de mort, qui viennent tout d'un coup assaillir l'ame, & la réveiller de son sommeil de mort. Le sommeil de cette ame après sa chûte n'est point une paix pleine, douce, onctueuse, comme auparavant : c'est pourtant une paix profonde & plus ferme, mais une paix de mort. Un mort est en paix parce qu'il est privé de vie : mais un homme vivant est en paix parce qu'il goûte les fruits de paix. Les assauts dont je parle sont comme si Dieu fouilloit dans les cendres d'un mort pour en renouveller la puanteur & la douleur. Ceci ne se peut comprendre que par l'expérience : c'est un double purgatoire, qui en purifiant l'or des ordures qu'il avoit contractées dans le commerce des créatures & par le nouveau péché, lui rend son premier lustre, & le raffine même à un degré si éminent, que nulle créature n'en peut connoître ni le prix ni la beauté.

v. 38. *Absalom demeura trois ans à Gessur, où il étoit venu se réfugier.*

v. 39. *Et le Roi David cessa de le poursuivre ; parce qu'il s'étoit consolé de la mort d'Amnon.*

Il est aisé de voir par le procédé d'Absalom

après son crime la différence qu'il y a de sa disposition à celle de David. David demeure exposé après sa chûte à toutes les rigueurs de la justice de Dieu, sans en vouloir éviter la moindre chose; & Absalom, au contraire, *fuit* & évite les châtimens. Il craint plus la punition, qu'il n'a de douleur du crime qu'il a commis. David tomba d'abord par surprise dans le péché, & Absalom le conçut deux ans durant, le faisant réussir avec une volonté délibérée, & une malice complette. Il fuit tout le tems que la colere dure, parce qu'il n'en veut rien essuyer. Il aime mieux se priver de la vue de son pere, que de lui demander pardon, & s'exposer à quelque légere correction.

CHAPITRE XIV.

v. 1. *Joab, fils de Sarvia, ayant reconnu que le cœur du Roi se tournoit vers Absalom.*

v. 2. *Il fit venir de Thecua une femme sage, & lui dit: Faites semblant d'être dans l'affliction: prenez un habit de deuil.* —

v. 3. *Vous vous présenterez au Roi en cet état, & vous lui tiendrez tels & tels discours: & Joab lui mit en la bouche toutes les paroles qu'elle devoit dire.*

DIEU *se tourne* le premier vers les pécheurs, afin de les porter à se convertir; & l'homme ne se convertiroit jamais sans ce retour de Dieu. Dieu ne manque jamais de le faire; car sa bonté est si grande, qu'il ne manque jamais de son côté à donner à l'homme tous les moyens de se convertir: il l'appelle à soi, il lui envoye sans cesse des inspirations & une lumiere de vérité qui lui fait voir son égarement. Quelques-uns pro-

fitent de cette miséricorde prévenante; mais la plupart se détournent pour ne point voir cette divine lumiere: ils bouchent leurs oreilles au doux charme de cette divine voix. Ce n'est donc point de la part de Dieu que la conversion manque; mais du côté du cœur de l'homme, qui étant libre, peut se refuser à la grace. Je sais que Dieu peut d'autorité absolue enlever ce cœur rebelle; mais il ne le fait pas, tant parce qu'il respecte en cet homme pécheur une liberté qu'il lui a donnée & dont il abuse; que parce qu'il n'y est pas obligé, même pour satisfaire le désir qu'il a que tous les hommes soyent sauvés. (a) Il invite les uns au festin, & les invités s'en excusent; il presse d'entrer ceux qui n'étoient pas invités: tout cela comme il lui plait.

Joab en obligeant la Thecuite de parler au Roi pour Absalom, fait ce que les Chrétiens bien intentionnés doivent faire. Il faut prier Dieu pour les pécheurs. Il y en a quelques-uns qui prient de telle sorte pour certains pécheurs, qu'ils sont immanquablement exaucés: mais, hélas! que souvent la colere de Dieu seroit plus utile à ces pécheurs, que la réconciliation; comme on le verra dans la suite. O mon Amour, combien de Chrétiens, qui ne se servent des moyens de réconciliation que pour devenir plus coupables, en abusant de vos graces! Ceci nous fait encore voir que les prieres qui viennent du propre mouvement de l'homme, quoiqu'elles soyent pleines d'un bon zèle, & qu'elles paroissent souvent exaucées, ne sont pas toujours glorieuses à Dieu, auquel il faut abandonner toutes choses. Mais lorsqu'on prie par le mouvement de

(a) Luc 14. v. 16-23.

l'esprit de Dieu, il n'en est pas de la sorte; parce que c'est le S. Esprit qui prie en nous, & qui demande pour nous tout ce qui est saint, parfait, glorieux à Dieu, & conforme à sa sainte volonté. Cet (a) *esprit nous aide dans nos foiblesses; parce que nous ne savons pas ce qu'il faut demander.*

Il est à remarquer, que Joab dit à la Thecuite: *Faites semblant de pleurer:* ce qui nous est une figure que la plupart des prieres se faisant sans la correspondance du cœur & de l'esprit, ne sont que des apparences de prieres, & non des prieres réelles. Il en est ainsi de toutes prieres faites à la persuasion des hommes, lorsque Dieu ne les inspire pas.

v. 13. *La femme dit au Roi: Pourquoi le Roi a-t-il pensé telles choses, pour faire pécher le peuple, ne faisant point retourner celui qui est rejetté de lui?*

Cette maniere de priere est la plus efficace dont les personnes qui veulent obtenir de Dieu quelque grace en faveur du prochain, puissent se servir. Ils représentent qu'il est nécessaire pour sa gloire & pour le salut des ames qu'il rappelle celle-là de son égarement; que si les ames communes, (figurées par *le peuple*), voyent leurs prieres être rejettées pour toujours, cela les portera à offenser Dieu, par le désespoir & la défiance de sa miséricorde.

v. 14. *Nous mourrons tous, & la vie de l'homme est comme l'eau qui s'écoule sur la terre, & qui ne retourne point: aussi Dieu ne veut pas que l'ame soit perdue; mais, pensez-y bien, & faites-y beaucoup de réflexion; afin que celui que vous avez éloigné de vous, ne périsse point.*

(a) Rom. 8. v. 26.

La continuation de cette priere est admirable dans ses circonstances. Elle ne sauroit manquer d'être efficace. *Nous mourrons tous*, dit-elle, & qu'est-ce que *la vie de l'homme?* ce n'est rien. Faut-il donc punir d'un supplice éternel un crime si court? Considerez, *Seigneur*, quelle est la foiblesse d'un homme dont la vie *s'écoule comme l'eau.* Cette comparaison a quelque chose de si naturel, qu'elle charme. Tous les plaisirs de la terre s'écoulent comme l'eau. Il n'en paroît quelque chose que dans le moment qu'ils se passent & s'écoulent: ils ne sont pas plutôt passés, qu'il n'en reste rien, non plus que de l'eau. Toutes les autres liqueurs étant répandues, il en reste quelque chose, l'odeur, la couleur, un reste s'attache: mais les plaisirs s'écoulent entierement comme l'eau. Il n'en reste qu'une idée grossiere & confuse: ils *ne retournent plus* lors qu'ils sont passés. Cette priere représente même à Dieu ce qu'il a fait pour empêcher la perte de l'homme, afin qu'il sauve celui-là. Comment un Dieu qui a donné son sang & sa vie, après s'être rendu passible & mortel pour le salut de l'homme, pourroit-il vouloir *sa perte*?

v. 17. *Permettez donc à votre servante de vous supplier encore, que ce que le Roi mon Seigneur a ordonné, soit exécuté comme un sacrifice promis à Dieu: Car le Roi mon Seigneur est comme un Ange de Dieu qui ne change ni pour les bénédictions, ni pour les malédictions, parce que le Seigneur votre Dieu est avec vous.*

O que véritablement cette priere auroit d'efficacité, ayant toutes les qualités d'une véritable

priere, si elle étoit faite par le mouvement de Dieu, & non par la persuasion de l'homme! Cette ame s'offre en sacrifice pour ceux pour lesquels elle prie. Je veux bien, dit-elle à son Dieu, porter tout leur péché, & en recevoir le châtiment. On ne sauroit exprimer jusqu'où son zèle s'étend; elle intéresse même Dieu dans sa priere, afin d'en être exaucée, lui faisant voir qu'étant aussi *immuable* qu'il est, il n'a pû recevoir aucune altération pour le crime de sa créature: étant Dieu fort, puissant & bon, il doit pardonner ses foiblesses.

v. 18. *Alors le Roi dit à cette femme :* —

v. 19. *N'est-il pas vrai que tout ce que vous venez de me dire, est de l'adresse de Joab? Elle lui répondit : Mon Seigneur & mon Roi, je vous jure par votre vie, que Dieu conserve, que rien n'est plus véritable que ce que vous dites. C'est en effet votre serviteur Joab qui m'a donné cet ordre, & a mis tout ce que je viens de vous dire dans la bouche de votre servante.*

C'est pour notre instruction que David fait cette demande à la Thécuite; car il connoissoit bien la vérité sans la lui demander. Dieu nous fait connoître par là, que le seul défaut de cette priere vient de ce qu'elle est faite par le mouvement de la nature, & non par celui de la grace. C'est la priere de la mere des enfans de Zebedée, qui quoique bonne en apparence, est pourtant très-indiscrette. Dieu est néanmoins si bon, que pour ne pas affliger cette personne, il lui accorde ce qu'elle demande. O aveugle que vous êtes? Vous ne voyez pas encore votre méprise! vous êtes charmée de ce que Dieu vous accorde; mais un peu de patience.

v. 21. *Le Roi donc dit à Joab : Je vous accorde la grace que vous me demandez. Allez, & faites revenir mon fils Absalom.*

Dieu fait connoître à cette ame qu'il n'est plus en colere contre ce pécheur, qu'il s'est apaisé à sa priere, qu'elle *le ramene* donc à lui, & le fasse retourner à son devoir.

v. 22. *Joab aussi-tôt se jetta à terre : & se tenant prosterné devant le Roi, lui souhaita les bénédictions du Ciel, & lui dit : O mon Seigneur & mon Roi! votre serviteur reconnoît aujourd'hui qu'il a trouvé grace devant vous, puisque vous avez fait ce qu'il vous avoit supplié de faire.*

La joie d'une ame exaucée de la sorte est extrême : elle ne peut exprimer sa reconnoissance. Néanmoins tout ce qui paroit si favorable, si grand, & si parfait, est en effet peu de chose. L'amour propre est le principe de cette joie excessive : aussi ne voit-on pas que Joab se réjouisse de la gloire que David recevra de ce retour, ni du plaisir que la vue d'un fils qu'il aime, lui doit causer. Sa joie & sa reconnoissance ne vient que de ce qu'on l'a exaucé.

Ceci nous doit convaincre de la foiblesse d'une ame empressée excessivement dans ses prieres : & c'est pour nous faire voir cette foiblesse, que Dieu a voulu que Joab se servit d'une femme pour faire cette demande à David. Cette priere étoit plus de la nature que de la grace; humaine, & non divine : c'est ce qui fait que les conversions obtenues de la sorte ne font pas de durée; & il arrive d'ordinaire que ces pécheurs venant à retourner à leurs premiers désordres, deviennent pires qu'ils n'étoient avant cette conversion. Cela vient de ce que notre priere

n'étant qu'une figure de priere, elle ne peut obtenir qu'une image de conversion. Ces ames qui prient sont d'ailleurs toutes propriétaires dans la gloire & la joie de ces conversions : & c'est ce qui fait qu'elles ne sont pas durables : au lieu que les conversions obtenues par les prieres que Dieu inspire & forme lui-même en une ame avancée dans le renoncement & la mort à soi-même, étant des prieres véritables, profondes, de celles dont parle St. Paul (*a*) *que l'Esprit S. forme en nous*, elles obtiennent de véritables conversions : toute la gloire en demeure à Dieu, ces ames étant bien éloignées de s'en rien attribuer : c'est pourquoi ces conversions tiennent de la nature de leur principes. Le principe des premieres étant corrompu par l'amour-propre, quoiqu'on ne le croie pas, ces conversions ne réussissent pas d'ordinaire : mais pour les dernieres, Dieu en étant le principe & la fin, elles sont permanentes comme Dieu. Que conclure de-là ? Dirons-nous qu'il ne faut pas que les ames imparfaites prient pour les pécheurs ? O, à Dieu ne plaise que nous ayons ces sentimens. Mais on les exhorte à purifier leur intention, à mourir à leur empressement naturel ; afin de donner lieu à Jésus-Christ de prier en eux, lui qui est toujours exaucé, ainsi qu'il le dit lui-même, (Jean 11. v. 42.)

v. 23. *Joab donc se leva & s'en alla à Gessur, & ramena Absalom à Jérusalem.*

v. 24. *David dit : qu'il retourne en sa maison ; mais il ne verra point mon visage. Il revint donc en sa maison, & ne vit point le Roi.*

L'une des plus sures marques d'une véritable conversion est la présence de Dieu, signifiée par *voir le visage de David* ; mais c'est une grace qui

(*a*) Rom. 8. v. 25.

n'est pas sitôt accordée. Heureux le pécheur qui après sa conversion goute la présence de son Dieu. Il est bien difficile qu'ayant joui de ce bien, il se laisse encore entrainer au torrent des vanités du siecle. O si tous ceux qui travaillent à la conversion des pécheurs, leur inspiroient l'exercice de la présence de Dieu, qu'ils verroient d'excellens fruits de leurs travaux, & de leurs peines ! Quelle foule de gens ne voit-on pas dans les missions donner des marques de conversion ! mais combien le fruit de la mission dure-t-il ? Combien ne dureroit-il pas, si l'on insinuoit l'oraison & la présence de Dieu ?

v. 25. *Or il n'y avoit point d'homme dans tout Israël qui fut si bien fait & si beau qu'étoit Absalom : depuis la plante des pieds jusqu'à la tête il n'y avoit pas en lui le moindre défaut.*

La *beauté* du corps n'est pas toujours une preuve de la beauté de l'ame, & souvent sous un beau corps il se trouve une ame corrompue. Ceci est une figure naturelle de l'extérieur composé : rien n'est plus étrange que l'hypocrisie & la dévotion affectée. Elle a une perfection beaucoup plus apparente que celle des plus saints ; parce que les ames qui sont fort à Dieu ne sont occupées que de Dieu, & ne peuvent penser à se composer, comme celles qui sont pleines d'amour-propre, qui sont toujours occupées à empêcher que leurs défauts ne paroissent. Il y a des gens si habiles dans cette composition, qu'on ne remarque en eux *aucun défaut, depuis la tête jusqu'aux pieds* : c'est à dire nulle chose à reprendre en toutes leurs actions : mais ce sont (*a*) *des sépulcres blanchis*, qui renferment au dedans des

(*a*) Matth. 23. v. 27.

offemens de morts. Les ames fimples ne paroiffent pas fi parfaites; parce qu'elles agiffent comme tout naturellement. Elles ne penfent qu'à l'unique néceffaire, qui eft, de fe tenir unis à Dieu, & de faire fa volonté : & fi elles font reglées par dehors, comme elles le font affurément, cela fe fait par le principe vivifiant qui eft au-dedans : ce qui ne peut néanmoins être de maniere qu'il n'y ait quelques petits défauts apparens que la fimplicité laiffe découvrir, mais qui paroiffant tels aux yeux des hommes ne le font pas aux yeux de Dieu.

v. 29. *Abfalom manda Joab pour l'envoyer au Roi : mais Joab ne voulut point le venir trouver. Abfalom dit à fes ferviteurs :*

v. 30. *Vous favez où eft le champ de Joab : Allez donc & y mettez le feu.*

Joab eft bien recompenfé des peines qu'il a pris pour Abfalom. Ce *feu* extérieur eft la figure d'un zele naturel, qu'Abfalom veut reveiller en Joab, pour l'obliger à renouveller fes prieres.

v. 31. *Joab alla donc trouver Abfalom dans fa maifon, & lui dit : Pourquoi vos gens ont-ils mis le feu à mes orges ?*

v. 32. *Abfalom répondit à Joab : Je vous ai fait prier de me venir voir afin de vous envoyer vers le Roi, & de lui dire : Pourquoi fuis-je venu de Geffur ? Il vaudroit mieux que j'y fuffe encore. Je demande donc la grace que je voie le Roi : que s'il fe fouvient de ma faute, qu'il me faffe mourir.*

Abfalom eft ici une vivante image d'une ame pécherefſe, qui au lieu de fouffrir en paix & avec foumiffion, en punition de fon péché, la privation des confolations divines, ne peut fouffrir cet exil : c'eft pourquoi elle tâche d'engager ce-

lui qui par fes foins l'a retirée de fon péché, à obtenir par fes prieres quelque confolation intérieure pour elle. Elle fe plaint extrêmement, par un effet de fon amour-propre : elle demande même, s'il ne lui étoit pas plus avantageux de vivre éloignée de Dieu dans les plaifirs de la vie, que de les avoir quittés pour vivre dans la privation & dans la fécherefſe ? Toutes les ames qui ne cherchent que leur goût dans la dévotion, & non pas le bon plaifir de Dieu & fa gloire, difent : J'aime mieux *mourir* que d'être de la forte : ou que Dieu m'abandonne tout à fait, ou qu'il me confole.

v. 33. *Joab alla trouver le Roi, & lui repréfenta tout ce qu'Abfalom avoit dit. Ainfi Abfalom fut mandé. Il fe préfenta devant le Roi, & fe profterna en terre devant lui; & le Roi le baifa.*

Ceux qui par leurs priéres ont obtenu la converfion d'une ame pécherefſe, redoublent leurs prieres pour obtenir de Dieu quelques faveurs : ils demandent qu'elle forte de fes privations, qui font pour elle comme une efpece de banniffement. O zèle indifcret ! O terrible aveuglement ! Cette perfonne n'eft point encore en état de goûter les confolations divines : elle ne les défire que par amour-propre : Cependant notre Seigneur, qui eft tout plein de bonté, pour ne pas refufer la priere qu'on lui fait, accorde ce qu'on lui demande : mais il l'accorde véritablement pour nous inftruire qu'il faut le laiffer faire, qu'il fait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes, que fes graces font comme les fleurs, qui produifent le miel dans la bouche des abeilles, & le venin dans celle des araignées à caufe de leur méchante difpofition. Dieu reçoit

donc cette ame pécheresse, l'introduit en sa presence, lui ouvre le cabinet de ses faveurs, la caresse même. O que tout cela paroit grand, & l'est en effet pour une ame véritablement humble ! mais qu'il est dangereux pour une personne pleine d'orgueil, de propre suffisance, & d'hypocrisie !

CHAPITRE XV.

v. 1. *Après cela Absalom se fit faire des chariots, prit avec lui des gens de cheval, & cinquante hommes qui marchoient devant lui.*

ABSALOM n'eut pas plutôt reçu cette faveur du Roi, que, comme triomphant par sa malice de la bonté de son pere, il devint si superbe, qu'il ne s'étudia plus qu'à chercher les moyens d'étendre sa gloire, & de la faire paroitre aux yeux de tous les hommes. Les mêmes graces qui humilient si fort les ames qui vont à Dieu avec simplicité & sincérité, remplissent d'arrogance les hypocrites.

v. 4. *Et Absalom disoit : O qui m'établira juge sur la terre, afin que tous ceux qui ont des affaires viennent à moi, & que je les juge selon la justice !*

L'orgueil d'Absalom va si loin, qu'il se croit plus sage que son pere pour *juger* le peuple. Les cœurs hypocrites & pleins d'orgueil veulent, comme Absalom, détourner les serviteurs de Dieu de son service, & de l'abandon à sa divine conduite. Ils disent que cette voie n'est pas bonne; qu'on devroit les *établir juges* & conducteurs des ames; qu'ils les conduiroient selon leurs lumieres & leur prudence, se croyant les plus

capables du monde. O orgueil effroyable, de se croire plus sage que Dieu, parce qu'on en a reçu quelques faveurs ! Il y a, disent-ils, du danger de s'abandonner à la conduite de Dieu, & il n'y en a point de s'abandonner à la leur; au contraire, c'est le moyen d'assurer son salut que de s'en fier à eux. Quoi, Dieu est-il sans pouvoir & sans bonté, que vous vous croyez plus propres que lui à gouverner son peuple ?

v. 5. *Et lorsque quelqu'un venoit à lui, pour lui faire la reverence, il lui tendoit la main, le prenoit & le baisoit.*

Vit-on jamais un procédé plus adroit que celui d'Absalom pour se gagner les sujets de son pere ? Les hommes enivrés de l'estime de leur propre conduite n'usent pas de moindres artifices pour attirer les ames à eux, & les ôter à Dieu. Quelle adresse n'emploient-ils point ! Quelle composition dans tout leur extérieur ! quelle humilité affectée ! quelle douceur apparente ! quelles prévenances ! Ils font mille offres de services. O ames foibles ! si vous vous laissez aveugler par toutes ces apparences, vous êtes perdues. Ces personnes vous veulent tirer de Dieu pour vous gagner à elles. C'est leur intérêt qu'elles cherchent & leur propre gloire, & non pas la gloire de Dieu ni l'intérêt de votre salut. Les personnes qui veulent gagner les ames à Dieu, & qui ne cherchent point leur propre intérêt, n'en usent pas de la sorte : elles ne font rien pour captiver les cœurs; elles n'affectent aucune de ces manieres humaines; mais agissent tout simplement & sans façon : un air franc, simple, petit, aisé, enfin rien qui sente l'affectation & l'humain.

v. 6. Il traitoit ainſi ceux qui venoient de toutes les villes d'Iſraël demander juſtice au Roi, & il attiroit les cœurs des hommes d'Iſraël.

Détourner les ames de la conduite de Dieu, & de l'abandon de tout elles-mêmes entre ſes bras paternels, pour les vouloir conduire ſoi-même, c'eſt le plus grand mal que les hommes puiſſent faire. C'étoit le crime d'Abſalom : il détournoit ce peuple de ſon Paſteur & de ſon Roi. O Dieu, Sauveur des hommes, que vous demanderez un terrible compte de ces ames que vous avez rachetées au prix de tout votre ſang, que vous conduiſiez avec le même ſoin que le paſteur conduit ſes brebis, de ces ames qui s'étoient toujours abandonnées à votre adorable conduite ! Oui, lorſque, comme Abſalom, on *ſolicite & attire leur cœur*, les faiſant ſortir de l'amour & de la ſoumiſſion qu'elles avoient pour leur Roi, & qu'on les retire de Dieu, on fait le plus grand de tous les maux, puiſque c'eſt la ſource des plus grands déſordres.

v. 10. En même tems Abſalom envoya dans toutes les tribus d'Iſraël des gens qu'il avoit gagnés, avec cet ordre : auſſi-tôt que vous entendrez ſonner la trompette, publiez qu'Abſalom regne dans Hébron.

N'eſt-ce pas aſſez de mal de retirer les cœurs de la ſoumiſſion & de l'amour de leur Dieu pour ſe les approprier, ſans vouloir encore les dominer & les rendre eſclaves ? C'eſt pourtant ce que font aujourd'hui certains directeurs. Ils font *ſonner la trompette* de leur réputation : mille gens s'empreſſent de parler à leur avantage, & d'amener les ames ſous leur conduite : mais hélas !

que d'impureté ! que de tyrannie ! que d'amour-propre dans ces directions !

Dieu ſe ſert de la malice d'Abſalom pour punir David de l'uſurpation qu'il avoit faite de la brebis d'Urie : on lui dérobe ſon troupeau. Il eſt trop juſte que les mêmes armes qui ont ſervi pour notre revolte, ſervent pour notre châtiment.

v. 11. Abſalom emmena avec lui deux cents hommes de Jéruſalem qui le ſuivirent d'un cœur ſimple, ſans ſavoir en aucune ſorte quel étoit ſon deſſein.

Parmi tant de gens qui ſuivent ce nouveau conducteur, & qui ne cherchent en lui qu'une vaine réputation de vertu, & la nourriture de leur amour-propre, il y en a un grand nombre qui le font par *ſimplicité*, *ignorant* les mauvais *deſſeins* de ces directeurs hypocrites, croyant même que c'eſt Dieu qui les appelle par leur bouche, & qu'ils ont la lumiere de vérité.

v. 12. Abſalom fit venir auſſi Achitophel, conſeiller de David.

Abſalom ne pouvoit rien faire de plus injurieux à David, que d'attirer à ſon parti l'homme en qui David avoit le plus de confiance. Quoique Dieu ſoit fort offenſé de toutes les ames qu'on dérobe à ſa conduite, rien ne l'offenſe davantage que l'éloignement de ceux qu'il avoit le plus élevés par les marques de ſa bonté, & par les lumieres de ſes ſecrets, qu'il leur avoit communiqués. Lorſque ces hommes extraordinaires quittent une fois le parti de Dieu, ils deviennent plus mauvais que tout le reſte des hommes & plus dangereux, par le mauvais uſage qu'ils font de leurs lumieres.

v. 13. *Il vint aussi-tôt un courier à David qui lui dit: Tout Israël suit Absalom de tout son cœur.*

O pauvres aveugles, vous suivez avec tant d'affection un guide aveugle ! Vous tomberez tous avec lui dans le précipice. O que ne demeuriez-vous attachés à votre divin pasteur ! loin de vous égarer, il vous eut été chercher lui-même pour peu que vous vous fussiez écartés du chemin, & il vous eut rapporté sur ses épaules. Vous fuyez celui qui meurt pour vous sauver, & vous suivez celui qui expose votre salut pour sa seule vanité.

v. 14. *David dit à ses Officiers qui étoient avec lui à Jérusalem : Allons, & nous enfuyons; car nous ne trouverons aucun moyen de nous sauver d'Absalom. Hâtez-vous de sortir, de peur qu'il ne nous prévienne; que nous ne nous trouvions exposés à sa violence, & qu'il ne fasse passer la ville au fil de l'épée.*

Il ne faut pas croire que la fuite de David fût un effet de son peu de courage. Il avoit donné en toute occasion trop de marques de sa valeur & de son intrépidité, pour en douter. Cependant il parle aujourd'hui comme un homme qui craint, & qui n'a pas la force de résister. Que ceci est mystérieux, qu'il fait voir l'humilité & la petitesse de David, qui aime mieux passer pour un homme sans cœur, que de résister à Dieu ! Il regarde Absalom comme un ministre de la justice de Dieu, qui doit le punir des crimes qu'il a faits. Il fuit pour n'exposer pas son peuple, & parce qu'il ignore jusqu'à quel point Dieu veut porter son châtiment. Sans cela il se feroit lui-même offert à la mort. C'est à Dieu que David

céde & non pas à Absalom. Que n'en usons-nous comme lui, lorsqu'on nous persécute ? Cédons à Dieu, & regardons les persécuteurs comme des instrumens de sa justice : Respectons-les, & les aimons même.

Cette *fuite* fut encore mystérieuse, en ce qu'elle nous apprend, que sitôt qu'une ame abandonnée à Dieu prend une nouvelle conduite, il faut nécessairement que Dieu se retire ; parce que la conduite de Dieu ne peut jamais s'accorder avec une conduite purement humaine. Dieu ne se contente pas de se retirer, il oblige encore *ses familiers* amis à la *fuite*, les obligeant de rompre tout commerce avec ces personnes, de peur qu'ils ne soient enveloppés dans leur ruine. La bonté de Dieu est si grande pour les ames qui s'abandonnent à lui, il est uni à elles d'une telle sorte, qu'il semble craindre pour lui-même ce qu'il appréhende pour elles. Il est vrai, Seigneur, que si ces ames succombent aux attaques d'Absalom, ou de ce mauvais guide, vous ne résisterez pas non plus ; parce qu'elles ne se rangeront pas plutôt sous cette nouvelle direction, que vous vous séparerez d'elles. Aussi David dit-il à ses peuples : *Hâtez-vous de sortir.* Il ne dit pas : hâtons-nous ; parce que ce n'est pas lui qui veut sortir : Dieu n'a pas de plus grand désir, à parler selon nous, que de rester dans ces ames : il n'en sort que par contrainte.

Il faut fuir ces sortes de personnes, ces mauvais guides, car ils joignent la persécution à l'artifice. Une marque que l'Esprit de Dieu n'est point en eux, c'est qu'ils font toute chose avec violence ; & l'Esprit du Seigneur est paix, douceur, & suavité.

v. 16. *Le Roi donc sortit à pié avec toute sa maison ; & il laissa dix femmes de ses concubines pour garder son palais.*

O mon Dieu! jusqu'où l'orgueil & l'envie de dominer portent-ils les choses ? Il faut laisser le persécuteur pour s'arrêter au persécuté. Où fuyez-vous, grand Roi, ainsi *à pied*? Vous fuyez devant votre propre fils, & devant vos serviteurs, ce même fils, auquel vous avez pardonné, que vous avez comblé de caresses. O, c'est qu'il ne faut pas qu'il manque rien ni à vos croix, ni à votre pénitence.

On auroit peine à se figurer les inventions dont l'amour rigoureux se sert pour crucifier les ames intérieures qui se sont abandonnées à lui sans reserve. Il ne leur laisse rien qu'il ne détruise & ne renverse. Devant vous, ô mon Seigneur, il faut (*a*) *applanir les montagnes & combler les vallées*, afin que la voie soit toute droite, & c'est ce qui fait tous ces renversemens. O mon cher Maître! vous voulez que la voie soit droite avant que de venir vous-même en l'ame : c'est pourquoi elle entend une voix qui crie dans le désert : Rendez droits les sentiers. *Le feu* (*b*) *va toujours devant votre face*, afin de consumer tout ce qui se rencontre devant vous qui pourroit vous servir d'obstacle. Aussi est-il écrit que les montagnes mêmes s'évanouissent devant la face du Seigneur. Que ceci est mystérieux ! Il faut que tout vous céde la place ; & quelque grande que soit une ame, ce sont vos dons qui font son partage, & non pas vous-même, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à n'avoir rien. Mais que l'ame réduite ainsi au néant est éloignée de croire

(*a*) Luc 3. v. 4. 5. (*b*) Ps. 96. v. 3--5.

ce qui en est ? Ceux qui se disent si fort anéantis, sont bien éloignés de l'être. Qu'ils ne m'en croient pas, mais ce qu'en dit le Prophête : (*a*) *J'ai été réduit à néant, & je ne l'ai pas sçu.* Il a même (*b*) *emporté mon désir comme un vent* impétueux emporte tout ce qui se rencontre. Cet état est opéré par Dieu même, & c'est sa venue qui le cause.

N'étoit-ce pas assez pour David d'avoir essuié si long-tems la guerre d'un pere & d'un Roi, la moquerie d'une femme ? Il faut souffrir encore la persécution & la revolte horrible d'un fils, qui en veut à la vie de son pere. David a encore en cela quelque ressemblance avec Jésus-Christ, qui a été persécuté & mis à mort par ses propres enfans & ses serviteurs, par ceux à qui il avoit donné l'être, & auxquels il conservoit la vie par la perte de la sienne. Combien David s'étoit-il exposé pour ce peuple ingrat ? Que n'avoit-il pas fait pour ce fils dénaturé & infidèle ? Dieu nous assure en Isaïe, (*c*) que *quand même la mere oublieroit le fils qu'elle a mis au monde, il n'oublieroit jamais ses enfans* : & pour récompense, ils veulent faire mourir leur Sauveur !

v. 17. *Et étant sorti à pied & tout Israël qui l'accompagnoit, il s'arrêta lorsqu'il étoit déja loin de sa maison.*

Y a-t-il rien de plus désolant que de voir ce bon Roi abandonner *sa maison & sortir à pied* ? Mais pourquoi à pied ? Ah, c'est qu'il ne vouloit point mettre sa sureté en aucun secours humain. S'il avoit pris des chevaux, il auroit pu fuir en toute assurance ; mais il n'en veut point d'autre que la providence. Il fuit pour obéir à

(*a*) Ps. 72. v. 22. (*b*) Job 30. v. 15. (*c*) Isa. 49. v. 15.

Dieu, qui veut qu'un homme si courageux & si intrépide ait la confusion de fuir devant un fils. Il ne fuit qu'à pié ; afin de faire voir qu'il ne met pas son salut dans sa fuite, mais bien dans la volonté de son Dieu. Il ne fuit pas pour éviter le danger ; mais pour avoir la confusion d'avoir fui & d'avoir appréhendé le danger. O Dieu, que vous êtes admirable dans la maniere dont vous affligez vos enfans ! Vous ne vous contentez pas de leur envoyer la croix ; vous voulez encore qu'ils ayent la confusion de la croix : & c'est pour cette raison que Jésus-Christ a voulu mourir nud sur la croix, afin de joindre la confusion à la douleur ; non seulement une confusion, mais une infinité de confusions, l'infamie du supplice & d'être mis au rang des malfaiteurs.

v. 18. *Tous ses Officiers marchoient auprès de lui ; & les six cents hommes de pied, qui étoient très-vaillans, alloient devant lui.*

Les véritables amis & serviteurs de David ne l'abandonnerent point dans le besoin. C'est une chose étonnante, comme la plupart des amis, sitôt qu'ils nous voient dans l'humiliation, nous abandonnent. Il s'en trouve peu même parmi les spirituels qui ne le fassent. Il n'y a que les *forts combattans qui suivent David* : aussi n'y a-t-il que les ames fortes en Dieu qui s'unissent d'autant plus, que plus ils se voient dans l'oppression : mais pour l'ordinaire, tous abandonnent. Jésus-Christ ne fut-il pas abandonné de tous, à la reserve de St. Jean & de sa divine Mere ? St. Jean, cet enfant du tonnerre, n'étoit-il pas un fort combattant ?

v. 19. *Alors le Roi dit à Ethai : Pourquoi venez-vous*

vous avec nous ? Retournez, & allez avec le nouveau Roi ; parce que vous êtes étranger, & sorti de votre pays. [v. 20. *depuis peu.*]

Les paroles de David font voir sa charité à ne vouloir pas engager dans un chemin long & ennuyeux une ame foible, d'autant qu'il y avoit *peu de tems* qu'elle s'étoit donnée à Dieu. Il lui représente les fatigues d'un si long chemin. Ce qui nous fait voir en même tems l'extrême anéantissement où fut David depuis son péché, sans avoir nulle marque que Dieu lui eut pardonné & qu'il fût toujours son Dieu, c'est-à-dire, qu'il voulût bien le conduire comme auparavant : car il étoit alors dans une si grande nudité, que Dieu ne lui faisoit connoître aucune de ses volontés : mais il les lui faisoit exécuter sans le lui faire connoître : ce qui est un état bien plus pur, quoique non pas si satisfaisant.

Ce bon Roi, envisageant du côté de Dieu la persécution de son fils, crut que Dieu vouloit peut-être se servir de lui pour lui ôter la couronne : & de peur de résister à Dieu en résistant à ce fils, il aime mieux lui céder la place. Ce fut la raison pour laquelle il le traita de *Roi*, croyant que Dieu vouloit qu'il le fût. Il étoit dans un si grand détachement, qu'il étoit prêt de se soumettre à son propre fils, de lui céder le royaume, & de devenir son sujet. Dieu se servit de la docilité de David, & de la pensée qu'il avoit de faire la volonté de Dieu en fuyant, pour la lui faire exécuter d'une autre maniere.

v. 21. *Ethaï lui répondit : Je jure par le Seigneur & par le saint de mon Roi, qu'en quelque état que puisse être le Roi mon Seigneur, ou à la mort, ou à la vie, votre serviteur y sera aussi avec vous.*

Le courage & la fidélité d'Ethaï représente bien celui d'une ame commençante, lorsqu'elle est destinée à de grandes choses. Elle ne trouve rien qui l'arrête: tout son désir est de suivre son Seigneur, dans les ignominies de la croix, comme dans les plaisirs du festin. Telle fut la généreuse Madeleine, nouvelle pénitente de son Maître; mais pénitente d'amour, qui le suivit sur le Calvaire, & eut cent fois plus de courage que les premiers des Apôtres.

v. 23. *Tout le monde pleuroit dans ce passage, & l'on entendoit par tout retentir leurs cris. Le Roi passa aussi le torrent de Cédron; & tout le peuple alloit le long du chemin qui regarde vers le désert.*

Les *pleurs de ce peuple* peuvent fort bien désigner les larmes (*a*) des filles de Jérusalem qui suivoient Jésus-Christ; comme *le torrent que David passe*, fut la figure de celui (*b*) que Jésus-Christ devoit passer de la sorte. C'est aussi la figure de ce torrent mystérieux que toutes les ames doivent passer pour arriver en Dieu. Il ne faut pas s'étonner si ce peuple pleure en le passant; car il est si terrible, qu'il faut un courage extraordinaire pour le passer.

David le passa pour lui-même; parce qu'étant sorti de Dieu par son péché, il faut qu'il le passe pour y rentrer. Il le passe encore comme pasteur d'Israël, qui doit conduire lui-même le troupeau dans tous les lieux les plus dangereux qu'il faut passer. Il le passe comme figure de Jésus-Christ.

Jésus le passa avant que de retourner à son Pere

(*a*) Luc 23. v. 27. (*b*) Jean 18. v. 1.

par le grand sacrifice de la croix; pour nous faire voir que tous ceux qui doivent retourner à leur origine, le doivent passer. Il le passa aussi comme pasteur d'Israël, je veux dire, des ames intérieures; afin de faire connoître que c'est lui-même qui les conduit dans un passage si étrange. Il le passa pour accomplir tout ce qui étoit figuré de lui en David & dans l'Ecriture. C'est un passage qu'il faut que tous traversent, sans quoi l'on ne peut rentrer en Dieu.

v. 24. *En même tems Sadoc Grand-Prêtre vint accompagné de tous les Levites qui portoient l'Arche de l'alliance de Dieu, & ils la poserent sur un lieu élevé. Abiathar monta en attendant que tout le peuple qui sortoit de la ville fut passé.*

Les Prêtres *portent l'Arche de Dieu*, étant avec le peuple; pour nous assurer toujours plus fortement, que quoique cet état soit si terrible & si désolant, Dieu y est néanmoins, quoique d'une maniere inconnue à ces pauvres ames affligées qui le passent. Les Prêtres & les directeurs sont témoins que Dieu y est, & en ont une entiere connoissance. Ils se tiennent même le plus près qu'ils peuvent de ces ames pour les aider à le passer avec plus de courage.

v. 25. *Alors le Roi dit à Sadoc: Reportez à la ville l'Arche de Dieu. Si je trouve grace devant le Seigneur, il me ramenera; & me fera revoir son Arche & son Tabernacle.*

v. 26. *Que s'il me dit: Vous ne m'agréez point; je suis tout prêt: qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira.*

La mort & le détachement de David sont si admirables, que l'on ne les sauroit trop considérer. C'est trop pour David affligé & anéanti

d'avoir un Prêtre & un soutien : il faut qu'il en soit privé, afin qu'il soit livré à une douleur sans mélange de consolation. Le dépouillement du directeur seroit peu de chose si *l'Arche de Dieu* restoit. Non, non, David ; il faut que vous soyez dépouillé de Dieu même, (en ce qu'il y a de consolant & d'apperçu ; car au reste, il ne fut jamais plus avec vous.) O que ceci est étrange ! & où se trouvera-t-il quelqu'un qui loin de le souffrir, puisse le comprendre ? Cependant c'est une vérité. Il faut perdre tout vestige de Dieu ; & c'est l'état le plus terrible de tous les passages. Perdre les graces & les dons, le royaume, la vie, tout cela n'est rien : mais perdre son Dieu, ô, cela est impossible ! L'on iroit plutôt en enfer avec Dieu, qu'en Paradis sans lui. Il faut pourtant perdre sa douce présence. Il faut le perdre lui-même, à ce qu'il paroit à l'ame.

Cette perte est celle d'un soutien presque imperceptible, qui la fortifioit dans un si étrange passage. Quand il reste une assurance cachée que Dieu ne s'est pas entierement retiré du fonds, on voit bien encore la séparation du fonds d'avec les sentimens, & que la volonté n'a aucune part à ce que les sens éprouvent : mais, ô soutien si juste, & si raisonnable qu'il semble que ce seroit une injustice de ne te pas avoir, il faut pourtant te perdre ; car quelque subtil & délicat que soit cet appui, c'est pourtant un appui, qui empêchant l'ame de défaillir à elle-même, & de mourir, l'empêche par conséquent de se perdre en Dieu. Il faut perdre Dieu pour Dieu même ; Dieu en nous & pour nous, pour Dieu en lui & pour lui. Comment cette perte s'opére-t-elle ? Un nuage affreux offusque tellement l'esprit de ces pauvres ames, qu'elles croyent vouloir

tout ce qu'elles souffrent avec une extrême douleur. Dieu ne leur paroit plus du tout favorable ; au contraire.

Si David fit ôter cet appui, c'étoit plutôt pour instruire ces peuples & toutes les ames intérieures qui viendroient dans la suite, que pour lui-même ; Dieu le lui ayant arraché d'une maniere bien plus étrange & bien plus rigoureuse.

Les paroles de David en faisant retirer le Prêtre de Dieu, font voir un détachement très-grand, ou plutôt un anéantissement consommé. *Si je trouve grace*, dit-il, *devant les yeux du Seigneur, il me fera retourner à lui*, & se fera encore connoître à moi : *Mais si je ne lui agrée point, je m'y soumets* & j'en suis content. Quoi ! être abandonné à ne recouvrer pas l'amitié de son Dieu, à ne le plus jamais voir s'il l'ordonne de la sorte ! O c'est le plus loin qu'on puisse porter l'abandon. David demeure délaissé entre les mains de Dieu, sans penser à ses intérêts, ni à ce qui le concerne, pas même à son salut, l'abandonnant à la justice de son Dieu. Si Dieu veut, dit-il, me faire miséricorde, je la recevrai comme une grace que je n'ai pas méritée, avec une extrême reconnoissance : mais s'il veut au contraire que je sois une victime de sa justice, j'y consens de tout mon cœur, & je souscris à la sentence qu'il rendra contre moi. Il ne m'importe ce que je devienne, pourvu que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi & sur moi.

v. 27. *Et le Roi dit à Sadoc le Grand-Prêtre : O Voyant, retournez en paix à la ville.*

v. 28. *Je m'en vais me cacher dans les plaines du désert jusqu'à ce que vous m'envoyez des nouvelles de l'état des choses.*

David persiste à renvoyer le Prêtre en sa maison, lui disant qu'il n'ait point de peine de le laisser dans un état si déplorable, & lui faisant même connoitre qu'il ne se prive de son secours que parce qu'il croit que c'est la volonté de Dieu. Et pour lui faire voir qu'il ne prétend pas se soustraire à l'obéissance, il l'assure, que quoiqu'il se retire dans les lieux les plus affreux du désert, il ne laissera pas de revenir à sa parole. *Les lieux champêtres du désert* expriment très-bien ce qu'il y a de plus nud dans la nudité même. C'étoit bien là, ô grand Roi, le lieu de votre demeure, puisqu'il ne pouvoit pas y avoir un plus grand dénuement que le vôtre. Vous n'avez aucun lieu de retraite non plus que (*a*) votre Maitre, & vous vous trouvez voyageur & étranger au milieu de vos propres enfans.

v. 30. *Cependant David montoit la montagne des Olives, & pleuroit en montant. Il alloit nuds pieds & la tête couverte : & tout le peuple montoit la tête couverte en pleurant.*

O rien ne représenta jamais mieux la montagne du Calvaire. Jésus-Christ *montoit pleurant*, parce que le sang lui couloit de tous les endroits du corps. On dit que les larmes sont le sang du cœur. Votre sang, ô Amour, étoit bien le sang du cœur, puisque votre seul amour le faisoit répandre, & que vous ne l'avez répandu que parce que vous l'avez voulu. Jésus-Christ, ne marchoit-il pas *nuds-pieds*, & *la tête couverte* d'un chapeau d'épines?

Ceci exprime aussi très-bien la maniere dont l'ame intérieure *monte la montagne des Olives*, montagne de paix. O qu'il coûte, pour y arriver,

[*a*] Matth. 8. v. 20.

de larmes, de soupirs & de gémissemens, qui n'empêchent pas néanmoins ni la résignation ni l'abandon ! C'est ce qui doit consoler quantité de bonnes ames, qui s'affligent de ce que malgré la joie qu'elles ont de souffrir pour Dieu, elles ne laissent pas de pleurer. Comme Jésus-Christ a voulu porter toutes nos foiblesses, il a fallu que sa figure les portât aussi. Il n'y a nul mal à ces larmes; au contraire, c'est comme un enfant qui pleure la douleur qu'il ressent, sans qu'il puisse néanmoins connoitre ce que c'est que douleur. Cela vient de ce que la partie inférieure étant entierement abandonnée de la supérieure, elle pleure comme une bête, qui ne fait ce qu'elle fait. Cet état est fort humiliant; c'est pourquoi il est purifiant. Jésus-Christ n'a-t-il pas pleuré dans son enfance? Laissoit-il pour cela d'être Dieu? Ha, non, non! La trop grande force remplit les personnes qui en sont pleines, de propre suffisance; au lieu que la foiblesse les rappetisse infiniment.

David marchoit *à pieds nuds*, pour marquer combien il étoit dénué de toute affection, de tout penchant, de toute tendance pour petite qu'elle fut : mais *sa tête étoit couverte*, pour marquer qu'il se laissoit conduire aveuglément par la divine providence dans un abandon total, sans se mettre en peine où on le conduisoit, sans raisonner, ni réfléchir sur ce qui se passoit; mais dans un délaissement total, un aveuglement entier, & un abandon parfait. C'est là la disposition où les ames qui en sont ici, doivent porter cet état.

On s'étonnera sans doute de ce que David *pleure* si fort à présent, où il n'y a rien encore à craindre pour sa vie; & qu'il ne pleura pas lorsque Saül le poursuivoit sans quartier, que la

mort étoit presque inévitable. C'est qu'il étoit alors soutenu au-dedans par une présence de Dieu qui lui faisoit tout souffrir avec force : mais à présent qu'il a perdu ce soutien, & qu'il ne lui est plus perceptible, il ne peut souffrir qu'en enfant ce qu'il souffroit alors en homme courageux. Il est à remarquer que lorsqu'il ne pleuroit pas, il étoit plus sensible aux coups ; & à présent quoiqu'il pleure, il ne les sent presque plus.

Dieu voulut que David portât cette humiliation devant *tout le peuple*. Il eut été trop glorieux à David de consoler ses sujets, & de faire paroître un courage intrépide. O qu'il y a d'amour-propre caché sous ces grandes choses !

CHAPITRE XVI.

v. 5. Le Roi David étant venu jusqu'auprès de Bahurim, il en sortit un homme de la maison de Saül appellé Semeï, qui s'avançant maudissoit David.

CET endroit ne devoit pas manquer à David. Afin qu'il imitât par avance son cher Maître, il falloit qu'il fut, comme lui, *maudit* par son peuple. Lorsqu'on voit un serviteur de Dieu dans l'affliction, au lieu de le consoler & de prendre part à sa douleur, on l'insulte d'ordinaire. Rien n'est plus lâche que cette maniere d'agir ; aussi n'y a-t-il rien de plus difficile à porter. Une ame est enfoncée par là jusques dans l'abime du néant & de la confusion.

v. 6. Et il jettoit des pierres contre le Roi & contre ses officiers.

Ce Semeï ne se contentoit pas d'insulter son Roi : il y joignoit les coups, *lui jettant des pierres*. Les Juifs ne joignoient-ils pas les coups aux injures envers Jésus-Christ ? La plupart des personnes qui sont contraires aux ames abandonnées à Dieu, joignent aux coups de langue ceux de la persécution, leur suscitant quantité d'affaires, les faisant souffrir en cent manieres, & les obligeant même souvent de tout quitter. On les chasse comme des pestes publiques, y joignant même souvent les mauvais traitemens. O Dieu ! vous voyez tout cela, quoique vous fassiez semblant de ne le pas voir.

v. 7. Il maudissoit le Roi en ces termes, sors, sors, homme de sang & homme de Bélial.

v. 8. Le Seigneur a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, parce que tu as usurpé le Royaume pour te mettre à sa place.

Les Juifs reprochoient à Jésus-Christ sa royauté, comme Semeï à David, disant : s'il est Roi, qu'il le fasse paroitre. Semeï *reprochoit* donc *à David*, que ce *qu'il* souffroit, il le *souffroit en punition de ses crimes*. Il est étrange qu'on ne voit jamais un saint affligé, qu'on ne l'accuse d'être criminel ; & c'est une des parties de la croix que Jésus-Christ a voulu souffrir, d'être (*a*) *mis au rang des malfaiteurs ?*

Il faut que ses amis souffrent la même chose, & que dès qu'ils sont affligés ils passent pour coupables. La même chose arriva à Job, miroir de patience : dès que ses amis spirituels le virent dans la douleur, ils conclurent de là qu'il étoit criminel : comme si l'on cessoit d'être innocent dès que l'on cesse d'être heureux & applaudi. Ce

(*a*) Marc 15, v. 28.

qui paroît le plus terrible, c'eſt que les perſonnes les plus ſpirituelles, qui croyoient connoître les graces de Dieu en cette ame, & qui prenoient ſon parti avec le plus de chaleur, commencent à la condamner ſitôt qu'elle eſt cenſurée des autres. Cela eſt ſi fort ordinaire, qu'il n'y a preſque aucune perſonne de celles que Dieu ſe choiſit d'une maniere particuliere, qui ne l'éprouve; & c'eſt là la plus rude perſécution : car ces ſpirituels ne ſe contentent pas de condamner de cœur ces ames-là; ils veulent encore leur perſuader à elles-mêmes leur égarement : les moindres juſtifications ſur cet article ſont des crimes reconnus.

v. 9. *Alors Abiſaï dit au Roi : Faut-il que ce chien mort maudiſſe le Roi mon Seigneur ? Je m'en vais lui couper la tete.*

Ces paroles d'Abiſaï, quoique l'expreſſion de ſon zele, marquent néanmoins un zele indiſcret, qui ne ſonge qu'à la défenſe de ſon maître. Tel fut celui de S. Pierre lorſqu'il demanda à Jéſus-Chriſt (*a*) *s'il frapperoit de l'épée.* Il y a aſſez de ces ſortes d'amis qui veulent qu'on ſe juſtifie lorſqu'on eſt accuſé, & qu'on repouſſe l'injure par l'injure. Ils diſent qu'on eſt obligé de ſe défendre; qu'on tient un rang qui le demande; qu'il le faut faire à cauſe de la foibleſſe des perſonnes dévotes, qui ſe ſcandaliſent de la conduite qu'on tient. Ce ſont des prétextes d'amour-propre, couverts du terme de néceſſité. Il faut tout laiſſer & abandonner à Dieu. Jéſus-Chriſt deſcendit-il de la croix lorſque les Juifs lui diſoient que s'il en deſcendoit, ils croiroient en lui? Ne devoit-il pas préférer le ſalut de tant

(*a*) Luc 22. v. 49.

(*) de gens, à ſon ſupplice? Non, (†) il n'en eût pas été de la ſorte. Ces perſonnes humaines qui ſe ſcandaliſent de la croix, ſe ſcandaliſeroient bien davantage de l'en voir deſcendre. Il faut mépriſer ces ſortes de choſes, & ne s'en pas mettre en peine : car on ne peut ſatisfaire des perſonnes qui ſe ſcandaliſent de tout. La plus forte marque de l'orgueil eſt de ſe ſcandaliſer facilement.

v. 10. *Le Roi dit à Abiſaï : Qu'y a-t-il de commun entre vous & moi, enfans de Sarvia? Laiſſez-le maudire; car le Seigneur lui a ordonné de maudire David : & qui eſt-ce qui oſera lui demander pourquoi il l'a fait ?*

David reprit aigrement Abiſaï. Jéſus-Chriſt (*a*) reprend S. Pierre qui vouloit s'oppoſer à ſes ſouffrances. David fait entendre à ce ſerviteur affectionné, que les malédictions lui doivent être auſſi indifférentes que les meilleures fortunes. Il lui apprit même une choſe que bien des gens ignorent; *que* c'eſt *Dieu* qui *a commandé de le maudire.*

Mais quoi! Dieu peut-il être l'auteur du mal? Dieu eſt l'auteur à notre égard de tout le mal de peine que nous ſouffrons : cela nous ſuffit : c'eſt aſſez que ce ſoit un ordre de Dieu ſur nous. Preſque tous les hommes font cette faute de regarder ceux qui les perſécutent, au lieu de n'enviſager que Dieu & ſon ordre divin. C'eſt ce qui cauſe toutes les peines qu'on en conçoit, l'aigreur & l'indiſpoſition que l'on conſerve. David fit cette faute (*b*) lorſque Nabal lui refuſa du pain; c'eſt pourquoi il en eut du reſſentiment : mais à

(*) *Savoir*, de ces mêmes Juifs qui promettoient de croire en ce cas là. (†) *c. à. d.* Ils n'euſſent pas pourtant cru.

(*a*) Matth. 16. v. 22, 23. (*b*) Ci-deſſus, Liv. I. Ch. 25.

présent qu'il est dans un état fort avancé, tout lui paroît ordre de Dieu, & Dieu même. Aussi le souffre-t-il sans peine. Les autres au contraire ne veulent pas, disent-ils, souffrir ces choses, parce que ceux qui les leur font, offensent Dieu. L'amour-propre de ces personnes étant plus fin que nul autre, ils trouvent mille prétextes de ne souffrir pas. Ce n'est pas à nous à rien envisager en ceux qui nous persécutent : il suffit que c'est Dieu, qui veut lui-même que nous souffrions ces persécutions, sans nous mettre en peine du reste. C'est pourquoi David ajoute ces belles paroles; puisque c'est mon Dieu qui commande ces choses, *qui est-ce qui* sera assez téméraire pour *oser dire*, *pourquoi sont-elles faites* de la sorte ? Car ce n'est pas trouver à redire à l'homme, mais à Dieu.

v. 11. *Le Roi dit encore à Abisaï & à tous ses serviteurs : Vous voyez que mon fils qui est sorti de moi cherche à m'ôter la vie : combien plus un fils de Jémini me traitera-t-il de cette sorte ? Laissez-le faire, laissez le maudire selon le commandement qu'il en a reçu du Seigneur.*

David nous instruit ici admirablement bien de la maniere dont on doit porter toutes sortes de croix : il faut regarder en Dieu & les plus grandes & les plus petites, qui en comparaison de celles-là sont comptées pour rien. Si, dit-il, *mon fils qui est sorti de moi*, auquel j'ai donné la vie, *cherche à me l'ôter*, parce que mon Dieu le permet & l'ordonne de la sorte; (& il le permet à son égard, il l'ordonne au mien ,) si mon fils, dis-je, fait ces choses, & que je les souffre sans me mettre en peine de mon propre intérêt, ni de ce qui regarde mon fils, tout cela étant Dieu

pour moi; *avec combien plus* de raison *devons-nous souffrir les malédictions du fils de Jemini ? Laissons-le faire selon le commandement de Dieu.* Trop heureux de souffrir pour lui des opprobres & des injures, nous devons nous (*a*) *réjouir d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Dieu.*

v. 12. *Peut-être que Dieu regardera mon affliction ; & qu'il me rendra le bien pour cette malédiction que je souffre aujourd'hui.*

Après que David a exprimé pour lui-même la maniere si parfaite de souffrir les maux, comme il falloit non seulement édifier ce peuple, mais de plus le consoler, il leur dit, *que Dieu*, dont la bonté est si grande qu'il récompense les moindres actions faites pour lui, *ne manquera pas de les combler de bénédictions pour cette malédiction qu'ils endurent.* Comme son cœur étoit infiniment loin du désir de la récompense, il ne la propose qu'à cause de la foiblesse de ceux qui sont avec lui. Il ajoute un *peut-être*, comme une chose qui le tient en doute; non du côté de la bonté de Dieu, qui ne nous manque jamais; mais du côté de l'indifférence parfaite qui ne permettoit pas à David de le vouloir, s'en reputant même indigne, & ne regardant ce qui lui arrivoit à lui-même que comme un châtiment de son crime.

v. 14. *Ainsi le Roi arriva* à Bahurim *avec tout le peuple qui l'accompagnoit, qui étoit fort las; & ils prirent là un peu de repos.*

Il falloit bien, ô Roi Prophête, que vous vous fatiguassiez en marchant, comme pasteur avec votre troupeau. Jésus-Christ (*b*) ne s'est-il

(*a*) Act. 5. v. 41. (*b*) Jean 4. v. 6.

pas lassé en marchant du côté de Samarie? Vous fuyez en apparence de Jérusalem, mon Seigneur, mais c'est pour faire des conquêtes inconnues dont vos disciples ne sont pas capables. Vous vous lassez; mais vous ne vous lassez que pour vous rafraîchir & étancher la soif que vous aviez du salut des ames. Votre fidele serviteur fait tout le même.

V. 21. *Achitophel dit à Absalom : Allez aux concubines de votre pere, qu'il a laissées pour garder son palais; afin que lorsque tout Israël saura que vous avez déshonoré votre pere, il s'attache plus fortement à votre parti.*

Plus ce conseil est malin, & plus il y paroît d'infamie, plus on peut dire que c'étoit un coup consumant pour David; coup qui devoit achever sa pénitence, & combler toutes ses disgraces. Il falloit bien, ô grand Roi, en apparence plus malheureux que coupable, que la justice de Dieu allât jusques-là & vous fit faire une si rude pénitence d'un péché d'autant plus grand, que vous étiez plus redevable à Dieu lorsque vous les commites. Vous avez pris une femme; on vous en prend dix, & c'est votre propre fils qui souille votre lit. Il y a bien là des sujets d'augmenter votre honte & votre douleur. Achitophel fait que votre fils est préféré à vous, comme Barrabas l'étoit à Jésus-Christ. Il vous fait encore le déshonneur le plus signalé dont on ait jamais oui parler.

Absalom est, comme nous avons dit, la figure de ces personnes qui retirent les autres de la conduite de Dieu pour les conduire eux-mêmes. On peut dire qu'il est encore dans cette occasion la figure de ce que font ces personnes. Ils arrachent les ames des bras de leur Epoux sacré, pour les posséder eux-mêmes, & se les attacher propriétairement en les ôtant à Dieu, afin de leur imprimer leurs propres sentimens, au lieu de l'Esprit de Dieu. C'est le plus grand déshonneur qu'ils puissent faire à Dieu. Ils souillent le lit de leur pere, séparant de Dieu ces ames dans lesquelles il prenoit son repos & ses délices, pour les occuper d'eux-mêmes, les troubler & détourner des innocens plaisirs qu'ils trouvoient dans la douceur de sa divine présence.

CHAPITRE XVII.

V. 14. *Et ce fut par la volonté du Seigneur que le conseil d'Achitophel fut détruit, afin que le Seigneur fit tomber Absalom dans le malheur.*

LE soin que Dieu prend des ames qui lui sont abandonnées, est admirable. Il ne les épargne point, leur faisant éprouver les dernieres rigueurs; il semble même que toute son application soit à les tourmenter & à les faire souffrir. Mais s'il s'applique avec tant de soin à leur fournir des sujets d'exercer leur abandon & leur patience, il en prend infiniment davantage de les secourir dans leur besoin pressant. Il les réduit à l'extrêmité; mais c'est pour faire éclater davantage la promptitude de son secours. N'a-t-il pas dissipé le conseil des méchans. (a) *Ils se sont assemblés contre le Seigneur & contre son Christ.*

V. 22. *David donc marcha aussi-tôt avec tous ses gens: il passa le Jourdain avant la pointe du jour, sans qu'il en demeurât un seul au-deçà du fleuve.*

Ce n'étoit pas assez à David d'avoir passé le

(a) Ps. 2. v. 2. & Ps. 32. v. 10. Matth. 26. v. 4.

torrent de la plus extrême affliction ; & d'avoir bû de l'amertume de ses eaux ; il fallut qu'il *passât* encore *le Jourdain*, afin qu'il ne restât aucun état, quel qu'il soit, qu'il ne passât. Les eaux du torrent sont différentes de celles du Jourdain : les premieres représentent les afflictions étranges par où il faut passer, qui sont si impétueuses, qu'elles emportent comme un torrent furieux tout ce qui leur fait obstacle : les eaux du Jourdain sont des eaux plus calmes & plus tranquilles, qui désignent fort bien la derniere purification par laquelle l'ame passe pour entrer dans sa fin. Ce fut une des raisons pour laquelle Jésus-Christ voulut être baptisé dans ces eaux, pour marquer que ce sont elles qui opérent la régénération véritable. David y fut lavé par avance, comme son bon Maître : aussi reçut-il une nouvelle vie & un esprit vivifiant & animant. Les eaux du torrent représentent l'amertume de la pénitence, & celles du Jourdain la douceur de la purification du baptême, qui est comme une nouvelle renaissance : c'est pourquoi David pleura en passant le torrent ; mais il ne pleura point en passant le Jourdain. On n'entend que cris du peuple lorsqu'il passe le torrent, & il n'y a que paix & tranquillité en passant le Jourdain. Ce torrent figure encore le passage de la vie propre à la mort intérieure ; & le Jourdain, le passage de la consommation de cette même mort à la nouvelle vie en Dieu, qui est comme une nouvelle naissance ou régénération, dont il est parlé tant de fois dans l'Evangile & en S. Paul. Aussi fut-il dit à Jésus-Christ lorsqu'il fut baptisé dans les eaux du Jourdain : (*a*) *C'est ici mon fils bien-aimé auquel j'ai mis toute mon affection* : Ceci

(*a*) Matth. 3. v. 17.

ne

ne fut pas seulement dit pour rendre témoignage à Jésus-Christ, qui fut de toute éternité l'objet des complaisances de son Pere ; mais aussi pour faire voir qu'il falloit renaitre de nouveau pour être le fils des complaisances du Très-haut.

v. 23. *Achitophel voyant que son conseil n'avoit pas été suivi, s'en alla & se pendit.*

On peut trouver ici quelque rapport entre ce qui arriva dans la passion de Jésus-Christ, & ce qui étoit arrivé à David. Il falloit bien que la figure eut encore ce rapport avec son divin original. Judas se pendit, *Achitophel* aussi : celui-ci vouloit livrer son maître par vanité, & l'autre l'a livré par avarice : Judas fut idolâtre de l'argent, & Achitophel de la gloire, voulant que ses sentimens fussent préférés à ceux de tous les autres. Enfin, ils eurent tant de rapport dans leurs desseins, qu'ils eurent une même fin.

CHAPITRE XVIII.

v. 5. *Le Roi ordonna à Joab, à Abisaï & à Ethaï : Conservez-moi mon fils Absalom.*

O bonté de David (qui n'est que la figure de mon Dieu) dans le soin qu'il prend de ce fils ingrat ! Il falloit bien que vous imitassiez mon Sauveur, qui pria pour ceux qui le crucifioient, comme vous *priez pour Absalom* qui vous persécute. Vous ne voulez pas, non plus que Dieu, la mort du pécheur, mais sa vie & sa conversion.

v. 9. *Absalom fut rencontré par les gens de David : car lorsqu'il étoit sur son mulet, & qu'il passoit*

sous un grand chêne fort touffu, sa tête s'embarrassa dans les branches du chêne; & son mulet passant outre, il demeura suspendu entre le ciel & la terre.

O mon Dieu, que votre conduite est admirable! Vous livrez vous-même le persécuteur de David, & vous vous servez des mêmes choses pour le perdre dont il avoit voulu se servir pour se rendre plus recommandable. Il est *pris par ses cheveux*, qu'il idolâtroit, & qui étant la figure des pensées de l'esprit, marquent sa présomption, & sa propre suffisance, qui furent la cause de son crime. Et c'est de cette tête superbe & orgueilleuse dont vous vous servez, mon Dieu, pour causer sa mort. Nous portons notre supplice dans nos péchés.

v. 14. *Joab prit trois dards en sa main, dont il perça le cœur d'Absalom. Et lorsqu'il respiroit encore,*

v. 15. *Dix jeunes écuyers de Joab le percerent de coups, & l'acheverent.*

Les *trois dards dont le cœur d'Absalom fut percé*, sont la figure des trois péchés opposés aux trois vertus théologales, qui sont comme trois flèches qui causent la mort de l'ame: & ce sont le défaut de soumission & l'arrogance, contraires à la foi; la présomption, opposée à l'espérance; & l'amour de soi-même, si contraire à la charité.

Ce n'est pas sans mystere qu'Absalom fut *achevé* de faire mourir *par dix jeunes hommes:* ce qui marque, que les péchés que je viens de nommer, sont la source de tous les autres, & par conséquent de la transgression des dix commandemens de Dieu. Nous portons toujours en nous la cause de notre supplice, & nous la porterons toute

l'éternité. Nos péchés seront nos bourreaux, sans qu'il soit nécessaire que Dieu y employe d'autres créatures ni d'autres instrumens de supplice. Le péché même est le feu qui brûle & ne s'éteint point; & c'est le péché qui a creusé l'enfer.

v. 31. *Chusi vint au-devant du Roi, & lui dit: O mon Seigneur & mon Roi, j'apporte de bonnes nouvelles: car le Seigneur a jugé aujourd'hui en votre faveur, & vous a délivré de la main de tous ceux qui étoient soulevés contre vous.*

La joie de l'ami de David est grande, de voir son maître *affranchi de tous ses ennemis;* croyant qu'il pourra regagner les brebis péries de la maison d'Israël, & comme vrai & légitime pasteur rassembler son troupeau. Il lui apprend en même tems, comme *c'est Dieu* qui en a fait lui-même la vengeance, & qui l'a *délivré* de ceux qui le persécutoient.

v. 32. *Le Roi dit à Chusi: va-t-il bien à mon fils Absalom?*

Il est surprenant que David ne soit pas plus ému de se voir délivré de tant de morts & de croix, que s'il avoit perdu tout sentiment de lui-même, & tout soin de son troupeau. Il néglige tout le reste pour s'informer seulement du salut de ce fils ingrat & cruel. Il fait comme le bon pasteur (a) qui a plus de soin de la brebis égarée, que de toutes celles qui sont en bonne voie.

v. 33. *Le Roi donc saisi de douleur monta à la chambre qui étoit au-dessus de la porte, & se mit à pleurer; & il disoit en se promenant: Mon fils Absalom! Absalom mon fils! qui me fera la grace de mourir pour vous?*

(a) Luc 15. v. 4.

Jésus-Christ meurt & donne sa vie pour ceux qui le crucifient; & David veut donner la sienne pour celui qui lui donne la mort. Les Juifs, comme des enfans ingrats sortis d'un si bon pere, arrachent la vie à celui dont ils ont reçu la leur; & Jésus-Christ, comme un divin pélican, donne son sang pour revivifier ceux qui le versent. Vous êtes doublement, ô Dieu, le Pere de ces parricides; & votre fidelle copie [David] fait tout de même.

Les ames vraiement intérieures sont si fort éloignées d'avoir du ressentiment, qu'elles sont prêtes de donner leur vie pour leurs plus grands persécuteurs. Il arrive d'ordinaire que les personnes auxquelles elles ont fait le plus de bien, sont celles qui les persécutent davantage; mais loin d'en concevoir de l'indignation contre elles, leur amour augmente à mesure que la compassion redouble; & c'est de la meilleure foi du monde qu'elles seroient prêtes de donner leur vie pour ces personnes qui ne leur procurent que la mort.

La perte de l'ame d'Absalom faisoit toute la douleur de David: cependant les larmes de David sur Absalom paroîtroient fort imparfaites, & le seroient en effet, si elles n'étoient toutes mystérieuses. Elles étoient la figure des larmes (a) que Jésus-Christ devoit verser sur Jérusalem. Il ne regardoit pas la perte extérieure de cette ville, mais bien celle de tant d'ames criminelles renfermées en elle: aussi David pleure avec l'ame d'Absalom tant de Juifs & d'enfans ingrats qui se rebellent contre Jésus-Christ.

(a) Luc 19. v. 41.

CHAPITRE XIX.

v. 1. *On avertit en même tems Joab que le Roi pleuroit son fils.*

v. 5. *Et Joab entrant au lieu où étoit le Roi, lui dit: Vous avez aujourd'hui couvert de confusion tous les serviteurs qui ont sauvé votre vie.*

JOAB parle en homme, & David agit en Dieu. Il étoit bien éloigné des sentimens humains que Joab lui vouloit inspirer; mais il n'avoit garde de lui découvrir un secret prophétique dont il étoit si incapable.

v. 6. *Vous aimez ceux qui vous haïssent, & vous haïssez ceux qui vous aiment.*

Joab parle mieux qu'il ne pense. Un véritable intérieur *aime*, mais sincérement, mais tendrement, *ceux qui le haïssent* & le persécutent; parce qu'il les regarde comme des instrumens de son bonheur. *Il hait ceux qui l'aiment* d'une maniere humaine; parce qu'il ne peut les regarder que comme des occasions de perte & de ruine. Les véritables intérieurs ont tant de haine d'eux-mêmes, qu'ils ne peuvent voir sans quelque espece d'indignation cet amour naturel & sensuel qu'ont pour eux certaines personnes qui les veulent à toute heure porter à quitter leur croix, & qui les plaignent sans cesse d'une maniere lâche & molle.

v. 8. *Le Roi donc alla s'asseoir à la porte; & tout le peuple ayant été averti qu'il étoit là, vint se présenter devant lui: mais Israël s'enfuit en ses tentes.*

Le Roi s'éleve au-dessus de sa douleur, &

s'affied, rentrant dans un nouveau repos : mais où s'affied-il ? *à la porte.* Ceci marque, que le repos qu'il prenoit n'étoit qu'un repos extérieur, comme la douleur qu'il avoit eue, n'étoit que superficielle. Il étoit tellement rétabli dans le repos divin, que rien ne le peut altérer, & tous les changemens qui paroiffent en lui ne font que fuperficiels. Jéfus-Chrift voulut en faire paroitre quelques-uns à l'extérieur, marquant de la trifteffe & de la colere. Tout cela n'étoit que fuperficiel, le fonds étant auffi immobile que Dieu.

Tout le peuple vint devant le Roi ; mais Ifraël s'enfuit dans fes tentes. Qu'eft-ce que cela veut dire ? Ifraël n'étoit-il pas renfermé dans tout le peuple ? Par *le peuple* l'Ecriture exprime tous ceux qui avoient été fideles à David, & par *Ifraël* le peuple rebelle & ingrat. O pauvres fugitifs ! où allez-vous ? Vous êtes fortis de vos pavillons, vous avez quitté votre repos, vous avez abandonné votre pafteur fidele, pour vous attrouper autour d'un loup raviffant, afin de perdre votre pafteur. Ne voyez-vous pas que le loup n'en veut au pafteur que pour dévorer enfuite les brebis fans obftacle ? Comment, après un fi grand égarement, retrouveriez-vous votre premiere paix ? Si vous rentrez en vous-mêmes, comme dans une *tente*, au lieu de trouver ce repos d'autrefois, vous n'y trouverez que remords & confufion : votre crime vous pourfuivra par-tout, & deviendra votre plus cruel ennemi ; & vous ne recouvrerez la paix que lorfque vous ferez raffemblés fous la houlette de votre pafteur.

v. 9. *Le peuple dans toutes les tribus s'entredifoit à l'envi l'un de l'autre : Le Roi nous a délivrés de la main de nos ennemis, il nous a fauvés de la main*

des Philiftins ; & il a été contraint de fuir hors de fon pays à caufe du foulévement d'Abfalom.

v. 10. *Abfalom, que nous avons facré pour Roi, eft mort : jufqu'à quand demeurerez-vous dans le filence, & ne ramenerez-vous point le Roi ?*

O pauvres égarés ! Vous voyez bien que vous n'avez pas été long-tems fans fentir le remords de votre infidélité. Vous vous étiez retirés dans vos pavillons, croyant y trouver du repos ; & c'eft où toutes vos inquiétudes font venues. Mais elles vous feront profitables, puifqu'elles vous feront retourner à votre véritable pafteur.

Les ames qui ont marché quelque tems dans la voie de l'abandon, & qui en ont été tirées par la perfuafion des hommes & par leur propre foibleffe, lorfqu'elles font délivrées de l'embarras de ces créatures qui les ont détournées de leur Dieu, vont dans le repos de l'oraifon, croyant y goûter comme autrefois la douceur d'une profonde paix : mais elles font tout étonnées qu'elles n'y trouvent que confufion & qu'amertume. Infortunée que j'ai été, s'écrie cette ame, qu'ai-je fait ? J'ai quitté mon Dieu & mon Roi, celui *qui m'a délivré de tant d'ennemis* ; que dois-je attendre autre chofe finon que d'être bientôt la proie de leur fureur ? Quoi ! avoir abandonné celui qui m'a fauvé, & en qui feul je pouvois fonder l'efpoir de mon falut ? Quoi ! pour une créature vaine & propriétaire, j'ai obligé mon Dieu de *s'enfuir* de moi ! de moi, dis-je, qui étois devenue fon royaume & fon héritage ! Les douleurs que cette ame reffent font inconcevables : elle combat quelque tems avant que de fe rendre & de rentrer dans l'abandon : elle continue de s'exprimer à elle-même fon défaftre : cet homme,

dit-elle, ou cette créature que nous avions préférée à Dieu, *n'est plus :* que tardons-nous à retourner par un abandon sincere sous l'amoureuse conduite de Dieu? Ordinairement les personnes qui ont retiré les ames de l'abandon, ne les gardent gueres sous leur conduite, & Dieu jaloux les punit de leur témérité. Qu'attendons-nous, dit cette ame, pour retourner à notre Dieu? Mon *silence* à présent est devenu criminel : ce n'est plus ce silence fécond d'autrefois; c'est un silence sec & stérile, plein de trouble & d'agitation. Il faut par un nouvel abandon & une expression vive de ma douleur, contraindre ce Roi de gloire de rentrer dans ce cœur ingrat, & d'y régner comme il faisoit autrefois. Hélas! dans ce tems heureux où mon Dieu commandoit en maître dans mon ame, ma volonté étoit souveraine, parce qu'elle étoit unie à celle de mon Roi : maintenant elle est devenue esclave d'autant de maîtres, qu'il y a en moi de passions.

V. 11. *Le Roi envoya Sadoc & Abiathar, Prêtres, aux plus anciens de la tribu de Juda, pour leur dire : D'où vient que vous êtes les derniers pour ramener le Roi en sa maison? car le Roi avoit été averti de tout ce qu'Israël avoit dit.*

Le peuple *de la tribu de Juda*, qui étoit le plus attaché aux intérêts de David, qui lui avoit toujours été si fidele, est *le dernier à revenir*. Ceci nous est un exemple terrible, autant que sensible, que les ames qui ont paru les plus fideles à Dieu, & qui après l'ont abandonné par une lâcheté épouvantable, sont celles qui retournent le plus difficilement. Plus une ame est avancée & son état élevé, plus son retour est difficile après sa chûte. La raison est, qu'ayant perdu depuis

long-tems toute force active, elle n'en peut trouver pour faire ce retour. C'est comme une personne qui se feroit laissée tomber dans un bourbier, & qui auroit les pieds & les mains coupées : elle n'en pourroit sortir que très-difficilement. Si leurs retours sont difficiles, elles ont néanmoins un avantage, qui est, que leurs chûtes sont plus rares, & que ce qui est impossible aux hommes est très-facile à Dieu, sa miséricorde étant infinie.

Il ne manque pas de les secourir, lorsqu'elles ne trouvent plus de force ni de secours en elles-mêmes. Il les prévient par d'amoureux reproches, qui les font mourir de confusion, d'amour & de douleur. Les premieres ames, qui sont moins avancées, s'excitent elles-mêmes au repentir, & elles le peuvent aisément; elles rompent facilement leur silence : mais celles-ci ne peuvent rien faire de toutes ces choses : elles demeurent sans force & sans pouvoir; mais Dieu fait lui-même en elles toutes leurs œuvres. *Quoi*, leur dit ce Dieu de bonté, *vous*, à qui j'ai fait tant de graces, vous que j'ai préférées à une infinité d'autres, *pourquoi tardez-vous à ramener votre Roi*? c'est-à-dire, à me donner sur vous-mêmes cet empire que j'y avois autrefois?

V. 12. *Vous êtes mes freres; vous êtes mes os & ma chair; pourquoi ramenez-vous le Roi tous les derniers?*

Vous, avec qui j'avois fait une alliance si étroite, que je m'étois unis si intimément; vous, que je regardois comme *mes freres*, parce que vous faisiez ma volonté sans peine & sans résistance; vous qui étiez *l'os de mes os*, *la chair de ma chair*, ne faisant qu'une même chose avec moi; c'est

vous qui m'abandonnez avec plus de cruauté, & qui ne faites pas retourner votre Roi, votre Dieu, votre pere, & votre pasteur! Vous ne venez que *les derniers*, & après que je me suis fatigué à votre recherche.

v. 14. *Il gagna* [& inclina] *le cœur de tous les hommes de Juda comme d'un homme seul; & ils envoyerent au Roi le prier de retourner, lui & tous ses serviteurs.*

Il n'est pas difficile à un Dieu, dont la bonté est aussi infinie que son pouvoir est sans bornes, de *gagner les cœurs*. C'est lui qui a le véritable secret de les gagner comme il faut; parce qu'il fait les toucher par le dedans. Vous avez donc *incliné*, ô mon amour, *tous ces cœurs, comme s'il n'y en avoit qu'un.*

Pourquoi l'Ecriture se sert-elle dans le texte du mot *d'incliner?* O c'est pour faire voir l'infinie différence qui se trouve entre la maniere dont Dieu gagne le cœur, & celle dont la créature le ravit. Lorsque c'est une créature qui enleve nos cœurs, elle est si fort au dehors, qu'il faut que ce cœur fasse comme une saillie hors de lui-même pour passer dans la personne aimée: & comme il ne peut en venir à bout, il aime avec agitation, trouble & inquiétude. On appelle cet amour de la créature, un enlévement du cœur; car le cœur est comme enlevé & ravi à son légitime possesseur: il est tiré comme par force de son centre. Mais lorsque c'est Dieu qui le prend, cela s'appelle *incliner*; parce que Dieu étant notre centre, étant plus nous-mêmes que nous-mêmes, il retire ce cœur enlevé de son état violent, pour le remettre en sa place. Cela est fort bien appellé incliner, ou faire retomber dans son repos.

Le pur amour de Dieu n'a rien de ces violences que cause l'amour des créatures: c'est un amour doux & tranquille, quoiqu'infiniment plus fort que nul autre. Le feu n'a jamais plus de force que dans sa sphère; mais c'est une force qui ne brûle point, & ne fait nul dégat: sa force est dans son repos, comme son repos est dans sa force. Le repos accroît la force, comme la force augmente le repos. Il en est de même de l'amour divin. Il n'est jamais plus fort que lorsqu'il est plus tranquille. O! si les hommes qui passent toute leur vie dans des peines & dans des troubles étranges pour aimer de misérables créatures, goûtoient un peu de cet Amour-Dieu! ô qu'ils expérimenteroient d'innocentes délices, sans mêlange d'amertumes! Plus l'ame a été proche de Dieu & confirmée dans l'union & le repos de son amour, plus elle sent de trouble & d'inquiétude dans l'amour de la créature; la peine qu'elle souffre est inexplicable. La cause de cette peine vient, de ce que par l'amour de Dieu le cœur & la volonté se concentrent & s'enfoncent de plus en plus en Dieu, qui est le centre & le repos de l'amour: & comme pour aimer la créature, il faut que le cœur s'arrache de ce centre pour se porter au dehors, il souffre d'autant plus de trouble, qu'il étoit plus éloigné de cet épanchement extérieur, & plus proche de Dieu.

v. 15. *Le Roi donc retourna, & vint jusqu'au Jourdain: & tous ceux de Juda vinrent jusques à Galgala au devant du Roi, pour le mener au-delà du Jourdain.*

Il faut toujours que Dieu *se tourne* le premier vers nous, sans quoi nous ne pourrions retour-

ner à lui. Il le fait; & ce peuple court à lui, comme la *tribu de Juda court au devant de David.* L'Epouse des Cantiques s'en explique en ces termes : (*a*) *Tirez-moi, & nous courrons.* Dieu attire le fond de l'ame; & toutes les puissances courent à lui comme pour l'inviter de demeurer dans leur centre, qui est sa demeure, & le lieu dont il avoit été contraint de sortir par notre infidélité.

Il fallut que *David vint jusqu'au Jourdain*, fleuve de paix & de renaissance spirituelle : aussi faut-il que Dieu vienne en nous de telle sorte, qu'il nous communique une parfaite paix, nous faisant renaître en lui de nouveau : & c'est proprement alors que se *passe le Jourdain*, ainsi (*b*) qu'il a été vû. Jusqu'à ce tems, on peut dire que ce sont les graces & les dons de Dieu qui viennent à nous, & dont nous sommes comblés; mais il ne vient lui-même que pour nous faire renaître de nouveau; & nous ne pouvons passer en lui que nous n'ayons passé cette eau purifiante.

v. 18. *Semeï se prosterna devant le Roi, après qu'il eût passé le Jourdain.*

v. 19. *Et lui dit : Mon Seigneur, ne m'imputez point mon crime, & oubliez les injures que votre serviteur vous fit, lorsque le Roi mon Seigneur sortit de Jérusalem.*

Semeï reconnoit son péché : mais qu'est-ce qui l'oblige à s'en répentir? C'est la crainte, & non pas l'amour; aussi ne s'accuse-t-il que pour recevoir le pardon de son crime, & non pour en être puni. L'amour n'en use pas de la sorte : il s'accuse, parce qu'il se reconnoît coupable; & en même tems il s'expose à tous les châtimens.

(*a*) Cant. 1. v. 3. (*b*) Ci-dessus Ch. 17. v. 22.

La plus grande miséricorde qu'il demande est, qu'on ne lui fasse point de miséricorde; mais que la divine justice se satisfasse, & qu'elle lui fasse payer jusqu'au dernier sol : & moins il est épargné, plus il a de plaisir.

v. 21. *Mais Abisaï répondit : Les paroles de Semeï empêcheront-elles qu'il ne soit mis à mort, lui qui a maudit le Christ du Seigneur?*

Il y a bien des personnes zèlées, qui voyant combien peu ces sortes de pénitences, que la seule crainte inspire, sont accompagnées d'amour, voudroient qu'on ne pardonnât pas à ces pécheurs : mais ils ne voient pas que pour prendre trop les intérêts de la justice envers les autres, ils oublient ceux de la miséricorde. Il est bon de vouloir pour nous toute la justice de Dieu; & c'est la plus grande marque que l'amour est pur : mais ce n'est pas la même chose pour le prochain. Il faut vouloir pour lui toute la miséricorde; & c'est la régle de la parfaite charité.

v. 22. *Qu'y a-t-il entre vous & moi, fils de Sarvia? répondit David. Pourquoi m'êtes-vous aujourd'hui comme Satan? Est-ce ici un jour de faire mourir un Israëlite? Et puis-je ignorer que je deviens aujourd'hui Roi d'Israël?*

Les paroles de David à Abisaï sont les mêmes que Jésus-Christ (*a*) dit à S. Pierre, lorsqu'il vouloit, par un zèle humain pour Jésus-Christ, l'empêcher de souffrir les insultes des Juifs, & par-là même empêcher le salut de tous les hommes. Ceci nous fait voir, que Dieu ne peut souffrir les personnes qui, sous prétexte de justice s'opposent à sa miséricorde; & instruit en même

(*a*) Matt. 16. v. 23.

tems certaines perfonnes, qui fouffrent fort bien les injures tant qu'elles font dans l'humiliation & dans l'impuiffance de s'en venger; mais qui fous des prétextes qu'ils trouvent juftes, puniffent avec rigueur les injures qui leur ont été faites, fitôt qu'ils font dans le pouvoir de le faire. Mais David affure, que bien loin de faire mourir perfonne; il ne prétend rien autre chofe que de remettre un chacun dans fa premiere vie, dans cette vie, dis-je, où ils étoient avant leur révolte.

Les paroles qu'il dit à Abifaï : *Puis-je ignorer que j'ai été fait aujourd'hui Roi d'Ifraël?* font comme une confeffion qu'il fait de la perfuafion où il eft que ce font fes péchés qui l'avoient dépouillé du royaume : & que cela étant de la forte, il n'y a point d'apparence qu'en ce jour, où la bonté de Dieu le lui rend, lui pardonnant les outrages qu'il lui a faits par fon crime, il n'y a pas, dis-je, d'apparence de fe venger des injures qu'il a reçues. Il affure encore par les mêmes paroles, que jufqu'à préfent il *ne favoit* ce que c'étoit de régner; parce que fon péché l'avoit précipité du trône dans l'efclavage : mais qu'*aujourd'hui* feulement cette royauté lui eft rendue, & que c'eft à préfent qu'il connoît que Dieu lui a fait miféricorde, en ayant la certitude avec une nouvelle liberté. C'eft-à-préfent qu'il eft véritablement pafteur, Dieu ayant, pour ainfi dire, raffemblé de toutes parts fes brebis qui étoient égarées, & même perdues, pour *l'établir* de nouveau pafteur de ce grand troupeau.

Cette réunion de tout Ifraël à David, après fon égarement, eft la figure des nations de la terre & de plufieurs peuples, qui après s'être égarés durant plufieurs fiècles de leur véritable & légitime pafteur, fe trouveront réunis à la fin des

fiecles, où (*a*) *il n'y aura plus qu'un feul pafteur & un feul troupeau.* Ceci eft très-conforme à ce qui eft dit dans l'Apocalypfe, que (*b*) *le puits de l'abîme fera fermé pour mille ans*; parce que tout fera renouvellé fur la terre, l'état d'innocence y étant rétabli en quelque maniere. Et c'eft alors qu'il y aura un nouveau ciel, & une terre nouvelle : & comme tout ce qui fort de la fin s'y doit terminer, il faut qu'avant que le monde foit détruit, il revienne à la pureté de fa création. Ce qui ne fe fera que lorfque le péché fera venu à fon comble, & la malice à fon extrêmité : & parmi tous ces défordres il fe trouvera grand nombre de peuples *qui* (*c*) *ne fléchiront pas le genou devant Baal.*

ṽ. 26. Miphibofeth dit au Roi : —

ṽ. 27. Mon ferviteur m'eft venu accufer devant mon Seigneur : mais pour vous, ô mon Seigneur & mon Roi, vous êtes comme un Ange de Dieu : faites de moi tout ce qu'il vous plaira.

Le défintéreffement marque un cœur généreux, qui eft bien aife que fon Roi & que fon Dieu connoiffe fa fidélité & qui néanmoins ne craint aucun châtiment, ni ne défire aucune récompenfe. S'il fe juftifie, ce n'eft pas pour être reconnu innocent; mais afin qu'il rende ce qu'il doit au prochain. C'eft une pureté délicate que celle qui fe foumet même au châtiment qu'on n'a point mérité, pour une faute qu'on n'a point commife. Cette pratique eft d'une très-grande perfection.

ṽ. 29. Le Roi dit : ce que j'ai ordonné, fubfiftera : vous & Siba partagez le bien.

(*a*) Jean 10. v. 16. (*b*) Apoc. 20. v. 3. (*c*) 3 Rois 19. v. 18.

Miphibofeth eft bien la figure d'un cœur plein d'une généreufe reconnoiffance pour toutes les bontés de fon Dieu. Dieu prend plaifir de l'éprouver pour épurer fon amour & fa fidélité. Il lui fait connoître, qu'il a transféré à un autre les graces qui lui étoient deftinées; & que, comme fon décret eft infaillible, il ne peut retracter fa parole, & qu'il faut que les chofes demeurent comme elles ont été ordonnées; mais qu'il veut bien néanmoins lui en rendre une partie.

v. 30. *Miphibofeth répondit au Roi : Je veux bien même qu'il ait tout, puifque je vois mon Seigneur & mon Roi revenu paifible dans fa maifon.*

Une ame toute généreufe & toute aimante fait bien voir qu'elle n'aime pas fon Dieu pour fes dons, ni pour aucune faveur qu'elle puiffe recevoir, tout cela étant infiniment au-deffous de fon amour. Non, non, dit-elle, mon Seigneur; loin de me faire aucune grace, que les ames qui m'étoient autrefois fi fort inférieures, profitent de mes dépouilles; j'en ai de la joie; je ne les veux même pas partager avec elles; je fais mon plaifir de ma privation. Une feule chofe me fuffit, ô mon Dieu; qui eft, que *vous êtes revenu paifible dans votre maifon*, qui eft mon ame: qu'il n'y a plus rien en elle qui faffe obftacle à votre demeure. Votre feule gloire me fuffit pour tout. Jouiffez, ô mon Dieu, de votre gloire & de votre félicité; la mienne ne confifte pas à en avoir aucune, mais feulement en ce que vous êtes & ferez toujours infiniment heureux.

v. 41. *Tous ceux d'Ifraël s'adrefferent donc en foule au Roi, & lui dirent : Pourquoi nos freres de Juda nous ont ils enlevé le Roi ?*

N'eft-

N'eft-il pas furprenant de voir que ce même David, qui étoit il y a peu de jours rejetté de fes peuples, obligé de fuir à pied, maltraité & injurié, eft aujourd'hui le fujet de leur difpute pour le pofféder? C'eft à qui l'aura le premier: les tribus d'Ifraël *fe plaignent* contre celle de Juda *comme d'un larcin* : c'eft la conduite de Dieu fur fes ferviteurs, de les abattre pour les relever. Il arrive fouvent dans les dévots foibles, & qui cherchent encore en Dieu leur fatisfaction, & non le feul bon plaifir de Dieu, qu'après avoir perdu Dieu par leur faute, étant retournés à lui par un effet de fa grace, & ne s'en voyant pas favorifés comme autrefois, ils murmurent & fe plaignent : ils ont de fecrettes jaloufies contre les ames qui en font favorifées. Cet amour eft véritablement un amour imparfait : car l'amour parfait ne cherche que le contentement de l'ami, étant auffi fatisfait qu'il prenne fes délices dans un autre cœur que dans le fien, quoiqu'il ne laiffe pas de lui garder le fien avec une fidélité inviolable. Mais que cet amour pur eft rare ! Il eft la marque de la réelle poffeffion de Dieu; car un cœur qui ne défire rien, eft affurément le plus rempli.

v. 42. *Tous ceux de Juda leur répondirent : C'eft que le Roi nous eft plus proche, quel fujet avez-vous de vous fâcher ? Avons-nous mangé aux dépends du Roi ? Ou nous a-t on fait quelque préfent ?*

La tribu de Juda a quelque chofe dans fa maniere d'agir qui tient de la générofité de celui dont elle eft defcendue. La nobleffe de fon procédé défigne bien celui du pur amour : *Avez-vous*; dit cette tribu aux autres, *quelque raifon de vous fâcher ?* Sont-ce *les dons du Roi* que nous cherchons ? N'eft-ce pas lui-même ? *Il nous eft plus*

proche qu'à vous. Une ame pénétrée du pur amour diroit volontiers la même chose à ceux qui envient son bonheur ? Hé quoi ! vous fâchez-vous de ce que Dieu veut bien se communiquer à nous d'une maniere plus intime ? Nous ne désirons point les dons de Dieu, nous ne voulons que lui-même. Il peut se donner à vous de la même maniere sans rien diminuer de ce qu'il nous donne. De quoi donc vous plaignez-vous ? Nous ne cherchons ni le soutien, ni la consolation, ni les faveurs, ni les graces : nous consentons qu'il vous les donne toutes : pourvu que nous ayons le bonheur de sa présence, cela seul nous suffit.

v. 43. *Ceux d'Israël répondirent : Nous sommes dix fois plus que vous ; c'est pourquoi David nous appartient plus qu'à vous.*

La maniere dont ceux d'Israël répondirent à ceux de Juda nous est une figure du procédé des ames qui aiment Dieu sensiblement & sensuellement : elles ne l'aiment point pour lui-même, mais pour le plaisir & le goût qu'elles trouvent à l'aimer : de maniere que si elles cessoient de trouver ce goût, elles cesseroient de l'aimer. C'est cet amour sensuel qui cause des jalousies, des gourmandises spirituelles, de la présomption, de l'avarice spirituelle ; enfin tous les défauts rapportant aux péchés mortels, quoique spirituellement, se trouvent dans cet amour sensuel. Il y a des ames qui s'attachent si fort à ce plaisir, qu'elles n'en peuvent jamais sortir ; & lorsqu'elles en sont détournées, elles s'irritent, & entrent dans des douleurs violentes. Y a-t-il rien de plus déraisonnable que ce que disent *les tribus d'Israël* ? David pouvoit-il se partager ? Telles sont ces ames sensuelles à l'égard de Dieu : elles croyent

toujours être plus mal partagées que les autres. Dieu n'est-il pas indivisible, & ne se donne-t-il pas à chacun d'une maniere qui doit remplir tous les désirs de ceux qui ne se cherchent point eux-mêmes ?

CHAPITRE XX.

v. 1. *En ce tems il se trouva là un homme de Belial, nommé Seba, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin : & il commença à sonner de la trompette, en disant : Nous n'avons point de part en David. Israël, retournez en vos pavillons.*

Ce qui arrive ici à *Seba*, & à tout Israël, est très-bien la figure de l'égarement des ames sensuelles, qui ne cherchent dans l'amour de leur Dieu que le goût & le plaisir de l'amour, & non sa vérité. Il leur prend de si étranges jalousies, qu'enfin souvent elles quittent tout. Quoique la jalousie soit une marque d'amour, elle est une preuve du déréglement de ce même amour. Rien n'est plus à craindre dans une société spirituelle que des personnes jalouses. Le dépit leur fait quitter leur voie. Elles ne se contentent pas de cela ; elles en détournent les autres autant qu'elles peuvent. Elles se déclarent avec une extrême rage, autant contre Dieu & la voie de l'abandon à sa conduite, qu'elles avoient témoigné d'empressement pour être à Dieu, & pour le posséder ; parce que cet empressement ne venoit pas de l'amour qu'elles avoient pour lui, mais de l'amour de leur propre intérêt.

Les paroles de Seba : *Nous n'avons point de part en David*, marquent une certaine aigreur causée par le dépit. Ces sortes de personnes spirituelles,

dont je viens de parler, remplies de jalousie & de dépit, lorsque les consolations spirituelles leur manquent, ou qu'elles voient les autres préférées à elles par le directeur, disent souvent : puisque nous n'avons point de part en la jouissance de Dieu, ni à la possession de son héritage, *retournons dans nos tentes*; c'est-à-dire, dans les plaisirs que nous goûtions autrefois hors de lui, puisque nous n'en pouvons plus goûter en lui. D'où vient qu'on voit tant de personnes qui commencent bien, & qui finissent mal; & qui après avoir marqué tant de ferveur dans leurs commencemens, quittent tout? Cela vient de ce qu'ils ne cherchoient pas Dieu pour lui-même; mais bien le plaisir qui se rencontre dans sa possession. Lorsqu'on voit une ame qui ne cherche en Dieu que Dieu même, l'on doit avoir une bonne opinion de sa grace; mais lorsqu'on la voit chercher avec empressement les goûts naturels ou sensibles, il faut être sûr que sa dévotion finira avec ces mêmes goûts.

v. 2. *Ainsi tout Israël se sépara de David, & suivit Seba : mais ceux de Juda (*) demeurerent toujours auprès du Roi, depuis le Jourdain jusqu'à Jérusalem.*

Il est dit ici que *tout Israël se sépara de David.* Les ames sensuelles se séparent véritablement & volontairement de leur Dieu, qu'elles avoient paru chercher avec tant d'empressement : mais comme elles ne l'avoient cherché que par propre intérêt, leur recherche & leur fidélité ne dure qu'autant que le goût dure & le propre intérêt. C'est en quelque maniere la dévotion active, dont le feu s'allume aisément, & s'éteint

(a) *Adhæserunt regi.*

de même : elle ne dure qu'autant qu'elle trouve du goût & de la matiere pour s'entretenir; & ne pouvant faire ce que conseille l'Ecclésiastique (a) *de souffrir le retardement & les suspensions des consolations de Dieu*, mais demeurer uni à lui, ces ames, dont je parle, font tout le contraire : elles se séparent de lui à cause de ce retardement. Mais *les hommes de Juda*, les ames fortes en Dieu se tiennent plus proche de Dieu.

Ce mot *d'adhérer*, qui est dans le texte, marque qu'ils s'unissent & se collent plus fortement à Dieu, comme cette tribu fut plus liée à son Roi, & le suivit *depuis le Jourdain jusqu'à Jérusalem.* Il faut suivre Dieu de même sans relâche, depuis le lieu de la purification jusqu'à celui de la possession.

v. 6. *David dit à Abisaï : Seba nous affligera plus maintenant qu'Absalom.*

Vous ne donnez pas, ô mon Dieu, un moment de relâche à votre serviteur. Quelle patience fut jamais à l'épreuve comme la sienne. A peine est-il sorti d'un danger, qu'il tombe dans un autre plus pressant. Il semble que vous ne lui rendiez la vie que pour lui donner une nouvelle vie. Vous ne le laissez respirer & goûter un moment de repos que pour rendre sa peine plus dure. C'est la conduite que Dieu tient sur les ames qui lui sont abandonnées : il les fait à peine sortir d'un état désastreux, qu'il les jette dans un autre. Il les tire d'un bourbier pour les faire tomber dans un précipice; & d'un précipice, pour les enfoncer dans un abime, où se trouvant perdus pour tout, ils se trouvent fort vivants en Dieu : car lorsqu'ils ne trouvent plus

(a) Eccl. 2. v. 3.

de fond ni d'appui dans l'abime, c'est alors qu'ils trouvent Dieu, fondement nécessaire de tout ce qui n'est pas soutenu par le créé.

v. 9. *Joab dit à Amasa : Je vous salue, mon frere : & ayant pris de sa main droite le menton d'Amasa, comme s'il eût voulu le baiser.*

v. 10. *Sans qu'Amasa prit garde que Joab tenoit une épée, Joab lui en donna dans le ventre, & ses entrailles se répandirent à terre.*

La trahison de Joab est si étrange que quoiqu'elle soit entierement détachée de l'histoire de David, je n'ai pu m'empêcher de la rapporter. Combien y a-t-il de faux freres qui feignant être des meilleurs amis, ne témoignent cette affection aux simples que pour les surprendre, & pour leur nuire? Ils ne peuvent pas toujours leur ôter la vie naturelle; mais ils leur ôtent la vie civile par la calomnie, & la vie spirituelle par les persécutions qu'ils leur font, qui les obligent souvent d'abandonner la voie de Dieu. Cela arrive d'autant plus facilement, que n'ayant aucun soupçon, l'on n'en a nulle défiance.

v. 22. *Une femme fort prudente parla à tout le peuple, & leur parla si prudemment, qu'en même tems ils couperent la tête de Seba, & ils la jetterent à Joab.*

Dieu n'a point fait de difficulté de se servir quelquefois des femmes pour exécuter ses volontés. Il fait voir par là, que son pouvoir n'est point raccourci, & qu'il ne regarde point au sexe, qu'il met son Esprit en qui il lui plait. *Une femme* délivre aujourd'hui *une ville* de sa ruine, & oblige en même tems les tribus d'Israël qui s'étoient retirées de la conduite de leur pasteur

légitime, d'y retourner, en faisant *couper la tête* d'un homme qui, par son caprice, avoit retiré un si grand peuple de la soumission à leur Roi, & de la conduite de leur pasteur. Elle les y fait retourner indirectement, ôtant seulement le chef de la conjuration. Cette conduite est extrêmement nécessaire, lorsqu'on sent en soi-même une révolte générale. Il faut voir d'où elle naît. Ce qui la produit ordinairement est la propriété, qui fait sortir l'ame de son abandon. Sans s'amuser à ranger toutes ses passions dérangées, qui ne feront jamais réglées tant que ce chef subsistera, il faut par un nouvel abandon le jetter hors de chez soi; & par cette seule action tout se pacifie, & ces puissances égarées retournent à leur Dieu.

CHAPITRE XXI.

v. 1. *Du tems de David il y eut une famine qui dura trois ans. David consulta l'oracle du Seigneur : & le Seigneur lui répondit, que cette famine étoit arrivée à cause de Saül & de sa maison, qui étoit une maison de sang parce qu'il avoit tué les Gabaonites.*

v. 2. *Les Gabaonites étoient un reste des Amorréens. Les Israëlites leur avoient promis la vie avec serment : cependant Saül avoit entrepris de les perdre par un zèle pour les enfans d'Israël & de Juda.*

IL étoit juste que David éprouvât le fléau de la *famine*. Il y a une famine spirituelle, qui est bien plus affligeante que la corporelle. Cette famine est un certain état où Dieu réveille l'appétit de l'ame pour certaines choses, & les lui ôte en

même tems. Ceci eſt une terrible épreuve. Il y a cette différence entre la famine & la ſtérilité, que la ſtérilité eſt bien un défaut des choſes, & une diſette; mais non pas une plus grande faim: on manque dans la famine non-ſeulement des choſes néceſſaires à la vie; on a de plus une faim ſi extrême, que ce qui auroit ſervi pour ſe nourrir pluſieurs jours dans un autre tems, ne ſeroit pas ſuffiſant pour un ſeul jour. Or comme il falloit que David éprouvât ou figurativement ou réellement tous les états de la vie intérieure, celui-ci ne devoit pas lui manquer. Jéſus-Chriſt voulut endurer la faim dans le déſert: c'eſt un des purgatoires où il plait à Dieu de faire paſſer les ames.

Car il faut remarquer, qu'il y a pluſieurs manieres de purgatoires où Dieu fait paſſer les ames, & que chacune éprouve diverſement. David ſemble les avoir tous éprouvés. Il eſt à remarquer combien de ſortes d'épreuves il a ſouffertes. Cet état de purgatoire qu'on éprouve dès cette vie, eſt une des plus rigoureuſes parties du purgatoire de l'autre vie. C'eſt une faim (autant étrange qu'elle eſt extrême) que Dieu met dans les ames. Cette faim les dévore, & elle augmente chaque jour. On leur découvre tous les jours de nouvelles beautés & amabilités en ce Dieu dont elles ſont ſi fort affamées: cette vue augmente leur faim, ſans qu'on la raſſaſie en aucune maniere. Plus la faim augmente, plus on leur montre ce qui cauſe cette faim, ſans qu'il leur ſoit permis de s'en approcher & de s'en raſſaſier. Ceci eſt un tourment ſi étrange, qu'il ſeroit capable de réduire une ame en poudre ſi elle n'étoit immortelle. Ste. Catherine de Genes en a écrit ſous la figure du pain dans ſon traité du Purga-

toire. Cette faim eſt un attrait qui les enlève & les arrache à elles-mêmes; & à meſure qu'elles ſont tirées d'une main puiſſante, elles ſont repouſſées d'une autre qui ne l'eſt pas moins. C'eſt quelque choſe de ſi étrangement violent, que tout ce qu'on en peut dire, ne le pourroit faire comprendre.

Cette ame a donc une étrange faim de ſon Dieu. Il l'attire fortement hors d'elle: & lorſqu'il ſemble qu'elle ſoit proche de lui, il la repouſſe avec d'autant plus de vigueur, qu'il l'a tirée plus fortement. Plus il la repouſſe, plus il augmente cette faim, ſe faiſant connoître infiniment aimable & déſirable. Je me trompe: cette faim n'eſt pas une connoiſſance, mais un appétit de l'ame, ſi étrange, qu'il eſt inconcevable. Lorſque cette faim eſt dans une ame extrêmement avancée, l'ame eſt ſans connoiſſance de cette faim: c'en eſt ſeulement une expérience. Une comparaiſon me fera mieux entendre.

Deux perſonnes ont faim: l'une a plus de faim que de déſir; & l'autre plus de déſir que de faim. Celle qui a plus de déſir que de faim, a une connoiſſance claire de l'amabilité de Dieu, & de ce qu'il eſt en lui-même: elle ſe ſent comme enlevée pour ſa poſſeſſion, & cela avec une connoiſſance claire que c'eſt un purgatoire où elle eſt plongée: mais qu'il eſt doux en comparaiſon de celui que je vais décrire, quoiqu'il paroiſſe fort cruel à ceux qui l'éprouvent! C'eſt un des purgatoires des ames qui ſont conduites par la voie de lumiere. L'autre purgatoire dont je veux parler eſt une faim enragée, ſans voir ni connoître diſtinctement la cauſe de cette faim. Les ames n'en diſtinguent rien; ſinon qu'elles appêtent déſordonnement & néceſſairement une

viande dont elles ſont privées. Cette viande leur paroît quelquefois toute proche; mais elles n'en peuvent jamais goûter: plus elle les convie de la prendre, plus elle leur devient innacceſſible. Ce n'eſt point une connoiſſance, mais un appétit extrême, & qui s'accroît d'autant plus, que l'ame approche davantage de ſon raſſaſiement. Si cette faim eſt accompagnée d'eſpoir de ſe voir un jour remplie & raſſaſiée, c'eſt le purgatoire ſpirituel: mais ſi cette faim eſt avec déſeſpoir de ſe voir jamais raſſaſiée, & que plus la faim augmente, plus auſſi le déſeſpoir ſe fortifie, & plus ce déſeſpoir devienne déſeſpéré, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, plus la faim devient enragée; c'eſt ce qu'on appelle enfer ſpirituel, qui eſt un état beaucoup plus étrange que l'autre. Il faut que Dieu fortifie extrêmement pour le porter. Il ne faut pas ſeulement la force, don de Dieu; mais la force-Dieu: il faut un état divin pour porter un ſi terrible enfer.

Il y a encore des ames, mais fort inférieures à celles dont je viens de parler, en qui Dieu réveille une faim pour la Ste. Euchariſtie; & il les empêche en même tems d'en approcher: ce qui les tourmente & afflige beaucoup.

Il faut dire en paſſant un mot des perſonnes qui quittent la Ste. Communion, lorſqu'elles en ſentent du dégoût & de l'oppoſition; c'eſt une choſe qu'on ne doit jamais faire, parce que c'eſt le tems où l'ame en a le plus de beſoin. Fait-on quitter la nourriture à une perſonne dégoûtée? Au contraire, on la preſſe de manger. Ce dégoût eſt une grace de Dieu, qui eſt comme un ſel d'abſinthe, pour corriger l'avidité que les ames ſpirituelles ont pour ce divin Sacrement: & comme il y a de l'empreſſement naturel, & par

conſéquent de l'imperfection, dans ces déſirs, Dieu les purifie ou par ces dégoûts, & c'eſt alors qu'il faut communier, ou par cette faim extrême, ſans permettre d'en approcher. Il eſt alors fort utile d'en être privé: mais de quitter la Ste. Communion pour le dégoût, c'eſt un abus. Lorſque Dieu voudra en dépouiller une ame, il le fera ou par providence, ou par maladie, ou par des eſpeces d'impuiſſance: mais il ne la faut jamais quitter dans le tems du dégoût. On m'objectera, que le dégoût de certains exercices ſpirituels eſt une marque que Dieu en veut dépouiller. Il eſt vrai: parce que tous les autres exercices, quelque ſaints qu'ils ſoient, ſont des moyens ſeulement; mais le S. Sacrement eſt moyen & fin, Dieu étant notre fin, qui y eſt enfermé. Le moyen ſe perd; mais la fin demeure. Néanmoins quand Dieu nous l'ôte en la maniere que j'ai dit, il faut en être content. Sa volonté eſt un Sacrement pour nous préférable à tout autre. Mais il ne faut jamais s'en priver par ſoi-même. L'obéiſſance & la providence ſont des régles aſſurées.

Il eſt dit, que *Saül & ſa maiſon meurtriere* étoient *la cauſe de la famine* qui parût du tems de David. On peut dire que c'eſt une *maiſon meurtriere* que celle de la propriété, qui tue, & qui gâte tout ce à quoi elle s'attache. *Saül par un* faux *zèle voulut détruire les Gabaonites*: combien de directeurs ſous prétexte du zèle d'une plus grande perfection, ſont cauſe de la ruine des ames? Ils veulent ôter certains *reſtes* de défauts que Dieu laiſſe pour combattre & pour détruire l'amour-propre: & en voulant ôter ces défauts contre la volonté de Dieu, l'on en eſt puni. D'où vient cela? C'eſt qu'en voulant détruire des ennemis

apparens, l'on donne lieu aux véritables ennemis de s'accroître de plus en plus.

v. 3. *David dit aux Gabaonites : Que ferai-je pour vous contenter ?*

David fut extrêmement ſurpris de connoître la cauſe d'une ſi étrange famine. Il va d'abord au remède après avoir conſulté Dieu, & connu la cauſe de ce mal : auſſi *demande-t-il aux Gabaonites* ce qu'il faut *pour les ſatisfaire.* Tous les directeurs devroient en uſer de la ſorte, examinant d'abord la nature du mal & ſa ſource, afin d'y appliquer un remède convenable. On fait ſouvent tout le contraire : on ordonne des jeûnes à ces pauvres faméliques, ce qui ne ſert que pour augmenter leur mal. Combien de directeurs ôtent la Communion à leurs pénitens pour des défauts de cette nature ?

v. 4. *Les Gabaonites répondirent : Nous ne voulons point qu'un ſeul homme d'Iſraël ſoit mis à mort.*

Cette réponſe qui fait voir la bonne foi des *Gabaonites*, nous inſtruit que les défauts que Dieu laiſſe pour la ruine de l'amour-propre, ne ſont point pour faire mourir l'ame par le péché ; mais bien pour la faire mourir à elle-même, ainſi que le reſte le fera voir. Loin que ces défauts reſtent dans l'ame pour ſon dommage, ils y ſont pour contribuer à ſon anéantiſſement, & à la ruine de l'amour-propre.

v. 5. *Nous voulons tellement exterminer l'homme qui nous a tourmentés & opprimés, qu'il n'en reſte aucun de toute ſa race dans toutes les terres d'Iſraël.*

C'eſt tout ce que Dieu veut pour appaiſer ſa co-

lere contre ceux qui, loin de travailler contre nous-mêmes, ne travaillent que contre les miniſtres de la juſtice de Dieu, qui ſont envoyés pour détruire en nous ce qui lui eſt contraire, & qui diroient, s'ils étoient interrogés comme les Gabaonites, *nous déſirons* ſeulement que cet amour-propre, qui n'a prétendu de nous détruire que pour ſervir d'un trophée à ſa gloire, ſoit *totalement détruit*, & *qu'il n'en reſte aucun*, quel qu'il ſoit *de ſa race* : car s'il en reſtoit un ſeul, il ſeroit comme un petit morceau de levain qui corrompt toute la pâte. Ce qui fait bien voir que cette étrange famine n'eſt que pour ôter un reſte de propriété que l'ame conſerve dans les bonnes choſes : c'eſt, par exemple, une certaine compoſition extérieure dans laquelle l'on ne veut pas qu'il paroiſſe le moindre dérangement ; & par cette attention continuelle à compoſer l'extérieur, l'on néglige le dedans. Cette affectation extérieure eſt ce qui entretient & nourrit l'amour-propre : au lieu que certains défauts naturels qui ne ſont point criminels, conſervent ſous leur cendre un grand fonds de grace, & empêchent l'amour-propre de s'en rien attribuer.

v. 6. *Qu'on nous donne ſept de ſes enfans, afin que nous les crucifions pour ſatisfaire le Seigneur.*

Ces *ſept* hommes, *enfans* de Saül, déſignent fort les ſept ſortes de péchés ſpirituels, qui ont quelque rapport avec les péchés mortels. Ces péchés croiſſent chaque jour ; parce qu'ils ne ſont arrêtés par aucun de ces petits défauts apparens. Le premier eſt un orgueil ſecret, une plenitude de ſoi-même, ſe préférant aux autres, & ſe croyant beaucoup plus parfait que de vrais ſerviteurs de Dieu. De tels ſont ſcandaliſés des moin-

dres défauts naturels qu'ils voient aux ames ſimples, pendant qu'ils demeurent pleins au-dedans de défauts très-dangereux ſans les connoître. Le ſecond eſt une certaine avarice ſpirituelle, qui les porte à s'approprier les graces de Dieu, en faiſant une eſtime extraordinaire, non par rapport à Dieu, mais par rapport à eux-mêmes, n'en voulant faire nulle part au prochain, ni pour ſon inſtruction ni pour ſa conſolation, gens qui ne penſent qu'à amaſſer dons ſur dons, richeſſes ſur richeſſes. Il naît de là une certaine ſenſibilité ou ſenſualité ſpirituelle, que l'on qualifie ſouvent de ferveur, qui fait que l'on cherche plus le goût de la dévotion que la dévotion. Ceci eſt tellement ſubtil & délicat, que ceux en qui ce défaut regne, ne le connoiſſent pas, & par conſéquent ne l'avouent jamais. Ils diſent au contraire, qu'ils n'aiment point Dieu pour ſes dons, mais bien pour lui-même; qu'ils ſouhaiteroient qu'il ne leur en fit point : & néanmoins ſitôt qu'il leur ôte ces gouts, ils s'en affligent extrêmement & s'en plaignent, diſant qu'ils ont perdu Dieu. Ils ont auſſi une envie, une jalouſie ſpirituelle contre les perſonnes qu'ils voient plus favoriſées de Dieu qu'eux : ils en ſont brûlés & dévorés au-dedans ſecrettement, quoi qu'ils eſſayent de faire paroître le contraire : leur cœur eſt ulcéré contre ces perſonnes : ils n'en peuvent dire du bien. Ils ont auſſi la gourmandiſe ſpirituelle, qui eſt un empreſſement avide de ſe procurer ces goûts avec effort, de les conſerver & retenir tant qu'ils peuvent. Ces perſonnes n'ont-elles pas dès promptitudes & des coleres étranges qui s'allument de la moindre bagatelle, auxquelles elles donnent le nom de zèle? Mais ce zèle eſt plein d'amertume, & s'irrite contre

ceux qui marchent ſimplement : ils les condamnent & reprennent même fort aigrement. La pareſſe eſt plus grande en ces ſortes de dévôts qu'en nuls autres : quoiqu'ils ſe croyent tout pleins de ferveurs, ils vont toutefois ſi lentement & peſamment, à cauſe de la charge de leur amour-propre, qu'ils n'avancent point. Si ces perſonnes ſont en communauté, il faut choiſir des emplois qui n'incommodent point leur amour-propre. On n'ôſe les toucher, tant elles ſont tendres & délicates. De ces défauts là il en naît une infinité d'autres. Ce ſont ceux-là qu'il faut *crucifier au Seigneur.*

v. 15. *Les Philiſtins firent encore une guerre contre Iſraël. David marcha contre eux avec ſon armée, leur donna bataille, & s'étant trouvé las,*

v. 16. *Jesbibenob — étoit près de le tuer.*

v. 17. *Mais Abiſaï prévint le Philiſtin, & le tua. Alors les gens de David lui firent cette proteſtation avec ſerment : Nous ne ſouffrirons plus que vous vous trouviez avec nous au combat, de peur que vous n'éteigniez la lumiere d'Iſraël.*

David eſt preſque toujours attaqué, ſoit par ſes enfans, ſes propres ſujets, ou des ennemis étrangers : mais les forces lui ſont à préſent ôtées; il n'eſt plus tems de combattre. Je ſais, grand Roi, que c'eſt moins vos propres ennemis que vous combattez, que les ennemis de votre troupeau : c'eſt aſſez combattu pour vous & pour les autres : Dieu ne permet cette *défaillance* que pour vous obliger au repos & à la retraite. Vous les ſervirez autant à préſent de cette ſorte, que vous l'avez fait d'une autre maniere.

Les ſerviteurs de David, éclairés de la vérité, lui dirent, qu'il n'étoit plus néceſſaire qu'il s'ex-

posât pour eux, *afin de n'éteindre pas la lumiere d'Israël*. Le pasteur fidele est bien véritablement la lumiere de son troupeau, qui ne peut marcher qu'à sa faveur. Ils commencerent de connoitre que David pouvoit être victorieux sans combat; & que cessant en apparence de combattre, il ne laissoit pas de recevoir par le pouvoir divin les mêmes coups qu'eux. O véritablement pauvres brebis, si vous recevez quelques coups légers de la houlette, votre pasteur reçoit ceux de la rage des loups, & se met au-devant pour vous en garantir.

O mon divin pasteur! vous faites encore en vos serviteurs ce que vous fites autrefois en vous-même. Vous vous livrâtes à la mort pour donner la vie à vos brebis. Ceux en qui vous êtes par un état véritablement apostolique, souffrent mille morts pour leur cher troupeau.

On peut encore tirer de ceci une instruction, que la présence sensible de Jésus-Christ n'est pas toujours nécessaire dans les combats que nous avons à soutenir contre nos ennemis. C'est une grande grace de le connoître: il est même avantageux que nous en soions privés. Jésus-Christ n'assuroit-il pas ses Apôtres (a) qu'il leur étoit utile qu'il s'en allât; parce qu'en se séparant d'eux corporellement, ils auroient son Esprit vivifiant, qui ne se donne point avec le sensible & le perceptible?

v. 22. *Ces quatre géans moururent par la main de David & de ses gens.*

Les *quatre géans que David défit avec ses gens* nous représentent bien les quatre passions dominantes de l'orgueil spiritualisé; l'appui dans la

(a) Jean 16. v. 7.

Provi-

propre force ou dans la science, l'amour de la propre justice; la propriété dans les bonnes choses; & le desir immodéré qu'on a de sa perfection.

CHAPITRE XXII.

v. 1. *David prononça ce Cantique au Seigneur le jour qu'il le délivra de la main de tous ses ennemis.*

LORSQUE David eut, par le secours du Seigneur, détruit tous les ennemis de son troupeau, afin que la gloire ne lui en fût pas attribuée, mais bien à Dieu, *il chante le Cantique de sa délivrance*, qui est le même qui se chante dans le ciel. Il le chante donc dans le ciel de son ame, qui est son centre, où Dieu habite. Ce cantique se chante en cette vie par les ames entierement désappropriées. O qu'elles sont rares! & dans l'autre, par celles qui ont été purifiées de leur amour-propre dans le purgatoire.

v. 2. *Il dit: Le Seigneur est ma pierre, ma force & mon Sauveur.*

Le *Seigneur* est lui-même la *pierre* de cette ame, n'ayant point d'autre fermeté que Dieu, qui s'établit lui-même en elle, & qui l'affermit ainsi dans une immobilité parfaite, puisque c'est celle de Dieu même. Il est aussi *sa force*; car depuis qu'elle a été dépouillée de toute force propre, la force de Dieu est devenue la sienne, ou plutôt, Dieu est devenu lui-même sa force. Il est *son Sauveur*; car désespérant de son salut comme en soi & comme opéré par ses efforts, & s'abandonnant à Dieu, il nous sauve par sa pure bonté.

v. 3. *Dieu est ma forteresse ; j'espérerai en lui. Il est mon bouclier ; il est la corne de mon salut. C'est lui qui me tient élevé ; il est mon refuge. Mon Sauveur, vous me délivrerez de l'iniquité.*

Ces expressions confuses & passionnées marquent bien le transport où est une ame qui chante ce Cantique d'amour. Dieu, dit David, *est ma forteresse :* il est non seulement ma force, mais il est de plus pour moi un lieu fort, où je suis à couvert de l'attaque de mes ennemis ; je n'en saurois craindre aucuns, quels qu'ils puissent être. Toute mon *espérance est en lui*, je ne la mets en aucune œuvre ni en aucune créature. Il est encore *mon bouclier*, puisqu'il reçoit lui-même tous les coups qu'on décharge sur moi, & qu'il repousse en même tems contre mes ennemis les fleches qu'ils décochoient contre moi : ensorte que je ne sens plus ni leurs attaques, ni leurs coups. Il est *la corne de mon salut*, continue David ; c'est-à-dire, il est la force & l'abondance de mon salut, ensorte qu'il me donne un salut abondant, qui regorge sur les autres pour leur communiquer le même salut, comme l'on voit le bassin d'une fontaine se décharger de sa plénitude dans l'autre bassin qui l'environne.

David ajoute encore : *C'est celui qui m'éleve ;* car plus j'ai été enfoncé dans le néant, plus il a fait son plaisir de me tirer de ce néant. *C'est mon refuge :* lorsque j'étois poursuivi, je le trouvois comme un asyle pour me retirer : enfin *il m'a sauvé*, me délivrant & du péché actuel & de toute propriété, qui se trouve dans la nature du pécheur ; car tel est délivré de la coulpe du péché, qui n'est pas pour cela délivré de la propriété du péché. Mais, *ô mon Dieu*, dit une telle ame avec David, *vous*

m'avez délivré de l'un & de l'autre, m'ôtant toute propriété, autant qu'elle peut être ôtée en cette vie, comme l'or est épuré de toute terre & de toute grossiéreté ; & s'il contracte ensuite quelque crasse, ce n'est qu'une crasse superficielle, causée par le commerce des créatures ; mais ce n'est plus une terre incorporée avec lui, comme cela étoit avant que le feu l'en eût séparée. Cette crasse superficielle s'en va fort facilement, sans qu'il soit nécessaire de dissoudre l'or comme les autres fois.

v. 5. *Les douleurs de la mort m'ont environné ; les torrens de Belial m'ont épouvanté.*

Le Roi Prophête fait un petit détail de tous les états terribles par lesquels il lui a fallu passer avant que d'arriver à celui-ci. Il décrit comme il apassé l'état de mort, où toutes *les angoisses de la mort*, ses assauts, ses agonies, l'attaquoient & *l'environnoient* comme un cercle de maux & de morts. On ne sauroit la fuir, cette mort ; on la trouve par-tout : c'est ce que le Prophête appelle environner. Les Naturalistes disent, & l'on en fait souvent l'expérience, qu'environnant le scorpion comme d'un cercle de feu, il va de tous côtés ; & ne trouvant par-tout que du feu sans aucune issue, il est contraint de se piquer lui-même de sa queue & de se causer la mort, voulant par-là éviter un plus grand supplice. C'étoit en cet état que le Roi Prophête étoit réduit, lorsque *les angoisses de la mort l'environnoient* de toutes parts.

Il entend, par *le torrent de Belial*, celui de ses passions, qui en l'entraînant avec impétuosité, sans lui donner le loisir de voir où il est entraîné, l'épouvantoit extrêmement, & lui causoit des frayeurs qui ne se peuvent comprendre.

v. 6. *Les liens de l'enfer m'ont environné, les filets de la mort m'ont prévenu.*

Les *liens de l'enfer*, dont David parle ici, sont un certain tissu de miseres & de foiblesses qui semblent devoir entraîner dans l'enfer. C'est une enchaînure de maux qui lient, qui tuent, qui arrachent l'ame de son Dieu pour la précipiter dans un enfer effroyable.

Le Roi-Prophête ajoute, que *les filets de la mort l'ont prévenu*: qu'entend-il par là, sinon certains pieges dans lesquels on tombe sans avoir pensé de les trouver? l'Ame sort à peine d'un, qu'elle tombe dans un autre plus profond, & où il y a moins d'espérance de sortir. Enfin ce sont plusieurs sortes de morts, décrites ici.

v. 7. *J'invoquerai le Seigneur dans mon affliction; je crierai vers mon Dieu; & il entendra ma voix de son temple, & mes cris viendront jusques à ses oreilles.*

Tout ce que peut une ame en cet état est de *crier à Dieu* comme un enfant. Mon Pere, mon Pere! Elle crie sans savoir comment elle crie, & pourquoi elle crie. Dieu *écoute* & exauce *cette voix de son temple*; parce que ce n'est pas proprement la voix de cette personne, ni une expression volontaire d'une douleur qui cherche d'être soulagée: c'est un cri de douleur & d'amour, qui sort de son fond sans qu'elle y ait de part. Cette voix vient *du temple de Dieu*, & Dieu l'exauce dans ce même temple. Cette voix est toujours écoutée, puisqu'elle n'est poussée que par le commandement de Dieu.

v. 8. *La terre s'est émue, & a tremblé: les fondemens des montagnes ont été agités & ébranlés; parce que le Seigneur étoit en colere contre elles.*

La partie inférieure, ainsi qu'une *terre* agitée *s'émeut* de frayeur; & sa frayeur augmente son émotion, comme son émotion augmente sa frayeur. On peut entendre par *les fondemens des montagnes* l'appui en sa propre force & en sa propre justice. Qu'est-il donc arrivé? C'est que ces ames orgueilleuses & superbes, qui s'attribuoient ce qui n'étoit dû qu'à Dieu, par *l'ébranlement de ces fondemens*, ont été brisées & réduites en poussiere; parce que *Dieu s'est mis en colere* contre leur élévation.

v. 9. *La fumée de ses narines s'est élevée en haut: un feu dévorant est sorti de sa bouche, & des charbons ardens en ont été allumés.*

Cette expression n'est que pour nous donner une idée de la colere de Dieu contre la propriété. Le *feu qui est sorti de sa bouche, & dont les charbons ont été allumés*, signifie premierement le feu de la purification, qui sortant de Dieu même, dévore & consume toute propriété. C'est aussi le feu de l'amour pur, sorti de Dieu, qui est véritablement un feu dévorant. Il signifie aussi le Verbe, qui est la parole de Dieu, & qui comme un feu dévorant consume tout ce qui s'oppose à son empire. Ne dit-il pas lui-même, (*a*) *je suis venu apporter le feu: que veux-je, sinon qu'il brûle?* Il *allume les charbons*, qui doivent consumer la rouille de la propriété. Il n'y a que le feu sorti de Dieu qui le puisse faire.

v. 10. *Il a abaissé les cieux, & est descendu: un nuage sombre étoit sous ses pieds.*

(*a*) Luc 12. v. 49.

Lorſque Dieu vient dans l'ame où il a conſumé par lui-même toute propriété, *il abaiſſe*, pour ainſi dire, *les cieux*; parce qu'étant lui-même le ciel du ciel, lorſqu'il vient lui-même dans une ame déſappropriée, il vient avec tout le paradis; & c'eſt alors que le ciel ſe trouve en terre. Mais *un nuage ſombre eſt ſous ſes pieds*, pour cacher un ſi grand bien à l'ame qui le poſſede.

v. 11. *Il a monté ſur les Chérubins, & il a volé: il eſt tombé ſur la plume du vent.*

Ce paſſage renferme un grand ſens, & eſt d'une extrême beauté. Dieu *monte au-deſſus des Chérubins*, c'eſt-à-dire, au-deſſus de toutes connoiſſances; car ce feu eſt amour: il s'embraſe dans l'obſcurité. Plus on veut s'élever vers Dieu par la connoiſſance, plus il s'éleve au-deſſus, enſorte que l'on ne peut l'atteindre; & en *volant* ainſi au-deſſus de tout, il s'éleve d'un vol d'autant plus rapide, que plus on a prétendu l'atteindre par la connoiſſance. Mais *il tombe ſur* une ame petite, & ſi fort abaiſſée, qu'elle eſt comme *la plume du vent*.

Pour mettre ceci dans ſon jour, il faut ſavoir, qu'on ne peut jamais arriver à Dieu par toutes les connoiſſances, quelque relevées qu'elles puiſſent être: & lorſque Dieu ſe refuſe à ces ames ſi fort élevées, il ſe laiſſe tomber par le poids de ſon amour dans une ame qui eſt comme une plume. La plume marque deux choſes, la foibleſſe ou petiteſſe de cette ame, qui plus elle ſe croit éloignée & indigne de ſon Dieu, plus il vient avec impétuoſité en elle: la plume marque auſſi ſa ſoupleſſe; de même que la plume ne fait nulle réſiſtance, & qu'elle ſe laiſſe mouvoir au gré du vent, ſans ſe tenir à rien; auſſi cette ame eſt tellement ſouple à toutes les volontés de Dieu, qu'elle s'y laiſſe mouvoir ſans réſiſtance: & comme on voit une plume que le vent emporte être le jouet de ce même vent, qui la pouſſe & repouſſe, la balotte, l'éleve & l'abaiſſe; cette ame eſt de la ſorte entre les mains de Dieu & de ſa providence. C'eſt alors que Dieu *tombe* pour ainſi dire *ſur* cette ame, qui eſt, comme j'ai dit, *la plume du vent*. L'Ecriture explique ſi bien cela, quoiqu'en peu de mots, qu'il n'y a rien à ajouter.

v. 12. *Il a mis les ténèbres autour de ſoi, pour ſe cacher. Il a fait diſtiller les eaux des nues du ciel.*

Lorſque Dieu vient en l'ame, il *environne* ſa majeſté *de ténèbres*. Ses lumieres le cachent ſi bien, que l'ame n'en découvre rien, ni aucunes créatures. Cela ne ſe connoit que par de certains effets, qui ſont, que *les eaux* de grace ſortent de ces ames comme *la pluie des nues*, pour ſe répandre ſur ceux qui les approchent.

v. 13. *Une lumiere éclate devant lui, qui allume des charbons de feu.*

C'eſt encore un des effets de la préſence réelle & véritable de Dieu dans l'ame, qui eſt, que *le brillant qui ſort de lui*, quoiqu'il ſoit environné de ténèbres, ne laiſſe pas *d'allumer les charbons*. La charité qui étoit preſque éteinte en certaines ames, ſe trouve comme rallumée par ce feu, & comme renouvellée pour laiſſer opérer Dieu en elle.

v. 14. *Le Seigneur a tonné du ciel: le Très-haut a fait entendre ſa voix.*

Par *le tonnerre*, dont le Roi-Prophête parle ici, on peut entendre une certaine terreur que

Dieu met dans l'ame. Il femble qu'il n'ait plus que des foudres & des carreaux pour la réduire en pouffiere. Cet état eft fort détruifant: il ne laiffe pas néanmoins au milieu de fon tonnerre de *faire entendre fa voix*. C'eft proprement ici un état lumineux, où l'ame eft éprouvée de telle forte, qu'elle ne laiffe pas de connoître que fon épreuve eft de Dieu: & c'eft la différence qui fe trouve entre les ames conduites par les lumieres, & celles qui font conduites par la foi: que ces dernieres ne connoiffent & ne croyent jamais leur épreuve venir d'ailleurs que de leurs miferes; elles la regardent plutôt comme une faute, une perte, un déchet, que comme une épreuve.

v. 15. Il a tiré fes flèches; & il les a difperfés: il a lancé fes foudres; & il les a confumés.

Enfuite ce bon Roi, parlant de foi, dit que Dieu n'en ufa pas de même à fon égard: il *envoya des fleches*, qui le percerent à la vérité lui-même, ou du moins, qui fembloient le percer, & qui néanmoins *diffipoient* fes ennemis. Dieu fait toujours deux coups à la fois: (a) *s'il bleffe, il guérit; s'il tue, il donne la vie. Il envoye des éclairs*, qui femblent devoir *confumer* l'ame: mais il ne confume en elle que ce qui eft oppofé à Dieu. O Dieu bleffant & guériffant; tuant, & donnant la vie; que je meure de votre main, & que l'amour ne m'épargne pas!

v. 16. On a vu la mer fe déborder jufqu'au fond des abîmes, & les fondemens du monde ont été découverts, à caufe de la fureur du Seigneur, & du fouffle des tempêtes de fa colere.

(a) Deut. 32. v. 39.

Quoique ceci foit dit à la lettre du paffage de la mer rouge, l'on peut bien l'expliquer de l'excès de la douleur de cette ame, que le Roi-Prophête compare aux *eaux débordées*.

Il y a encore une autre maniere de l'expliquer, qui eft, que les paffions deviennent fi agitées, & l'ame fi féparée d'elle-même, & fi anéantie par l'expérience de fes miferes, que l'on voit véritablement *jufqu'aux fondemens de la terre*; puifque c'eft véritablement en ce tems qu'elle a une entiere connoiffance de ce qu'elle eft. Celle de toutes les paffions qui la tourmente le plus, & qui lui fait le plus d'horreur, eft un entrainement aux goûts & plaifirs fenfibles que l'on avoit quittés depuis tant d'années, ou que l'on n'avoit peut-être jamais goûtés: c'eft là la plus grande peine pour une ame bien pure. On découvre en foi un certain amour du monde, qu'on haïffoit autrefois: le cœur paroît n'avoir de penchant que pour ce qui lui faifoit le plus d'horreur. Tout ceci ne s'opére, ce femble, que par *la colere de Dieu & le fouffle de fa fureur*: ainfi cette pauvre ame eft tourmentée non-feulement des chofes que j'ai décrites; mais, ce qui eft de plus terrible, c'eft qu'elles lui paroiffent venir de la colere de Dieu. Elle ne connoît plus en Dieu ces beautés & ces amabilités d'autrefois: elle ne voit plus que colere & indignation; elle fent Dieu irrité contre elle: il lui paroît que c'eft avec juftice & à caufe de fon péché. Tout ce qu'elle fouffre de la forte, toutes ces douleurs auxquelles elle n'a donné nul lieu, lui paroiffent d'autant plus péché, qu'elle fent plus Dieu irrité contre elle. Que fera-t-elle? C'eft un mal qu'elle ne peut empêcher: elle le redoubleroit fi elle le vouloit guérir: il faut le fouffrir

avec patience & résignation : & en détournant son souvenir, attendre que Dieu en délivre ; porter même avec patience ce souvenir importun, & s'abandonner à Dieu, de qui l'on peut seul attendre du secours.

v. 17. *Il a envoyé du ciel, & m'a élevé ; & m'a tiré hors de plusieurs eaux.*

Le Prophête-Roi, pour nous faire comprendre que c'est à Dieu à nous délivrer de cette peine, assure que c'est Dieu qui *a envoyé du ciel*, qui est le centre de notre ame, où Dieu habite. *Il a envoyé* ; David ne dit pas quoi, supposant qu'on le comprend : & par cet envoi, *il m'a élevé* de l'état de bassesse où je me trouvois réduit, du profond abime de boue où j'étois ; *& m'a* enfin *tiré de plusieurs eaux*. Quelles sont ces eaux, grand Roi ? Ce sont celles dont j'ai parlé : ce sont comme le débordement d'une mer orageuse, qui semble me vouloir engloutir & submerger.

v. 18. *Il m'a délivré d'un ennemi très-puissant, & de ceux qui me haïssoient ; parce qu'ils étoient plus forts que moi.*

Il confesse que c'est *Dieu* qui *l'a délivré d'un ennemi si puissant, & de ceux qui le haïssent* & qui ne travaillent qu'à sa perte : car ces ennemis sont plus puissants & *plus forts que lui*. Il n'auroit jamais pu leur résister, ni s'empêcher d'être vaincu, si Dieu ne l'étoit venu délivrer par un effet de son pouvoir.

v. 19. *Il m'a prévenu au jour de mon affliction ; & le Seigneur a été fait mon firmament.*

Lorsque l'ame est dans *l'affliction*, *Dieu la prévient* par sa bonté, lui faisant entendre une parole de croix plus profonde. Ce n'est pas une parole de consolation ; mais une impression qui la prévient, qu'il y a encore des croix infiniment plus grandes qui l'attendent. Le Seigneur est aussi *le firmament* : par ce mot de firmament, il entend un soutien que Dieu donne à ces ames, qu'elles ne peuvent trouver qu'en lui, lorsque désespérant entierement de toute force créée, elles ne trouvent plus que la force de Dieu, qui leur sert même de fondement & de soutien. Ce mot signifie encore *couverture* ; Dieu leur servant de ciel comme il leur sert d'appui, ensorte que dessus & dessous elles ne trouvent que Dieu pour appui, soutien & défense.

v. 20. *Il m'a mis au large, il m'a délivré ; parce que je lui ai plu.*

Cette expression du Prophête, qui dit que Dieu l'a *remis au large*, marque une sainte liberté qui est donnée à l'ame ensuite de toutes ses peines, & une largeur & étendue immense, que l'ame a acquise par ces mêmes épreuves. Ces sortes de douleurs sont causées par l'extension de l'ame : mais lorsqu'elle souffre cette opération, elle lui est si douloureuse, qu'elle ne distingue pas si c'est extension ou compression. Mais lorsque l'œuvre est achevée, alors elle connoît qu'elle entre dans cette largeur : elle ne le connoît que lorsque Dieu *l'a délivrée* de toutes ces peines. Et pourquoi l'en a-t-il délivrée ? C'est *parce que* cette ame *lui a plu*, se l'étant rendue agréable par toutes les purifications où il l'a fait passer.

v. 24. *Et je serai parfait avec lui, & me garderai de mon iniquité.*

David fait voir que l'homme, qui eſt ſi plein d'imperfection, devient *parfait avec Dieu*. Lorſqu'il lui eſt uni, il devient parfait de la perfection de Dieu. (Ce n'eſt point une perfection qui ſoit appropriée à la créature; car l'ame n'en peut point avoir de la force, tout ce qui eſt ſi parfait aux yeux des hommes lorſqu'il eſt dans le ſoin & le travail de la créature, étant bien imparfait devant Dieu). Et c'eſt dans cette union à Dieu, dit David, que ſans penſer à autre choſe qu'à me tenir uni à lui, *je me garderai de mon iniquité* : & ſi je péche, je ne le puis faire qu'en me déſuniſſant de Dieu.

v. 25. *Et le Seigneur me rendra ſelon ma juſtice & ſelon la pureté de mes mains, en la préſence de ſes yeux.*

Ce ſera alors que *le Seigneur me rendra ſelon ma juſtice*; puiſque n'ayant plus de juſtice que la ſienne, il faut néceſſairement que cette juſtice ſoit acceptée & connue de lui pour telle. *Et ſelon la pureté de mes mains.* Cette pureté conſiſte à ne pas mélanger ſes propres opérations avec celles de Dieu; & c'eſt là la pureté véritable : mais elle n'eſt connue pour telle que *devant les yeux de Dieu*, & dans ſa lumiere. Il faut y être pour la comprendre.

v. 26. *Vous ſerez ſaint avec les ſaints, & parfait avec les forts.*

Dieu eſt *ſaint avec les ſaints*, *& parfait avec les forts*. Cela veut dire, que Dieu nous traite ſelon la ſimplicité de notre cœur. Si nous préſumons d'être ſaints, Dieu ſera ſi ſaint pour nous, que notre ſainteté paroitra devant lui une impureté. Si nous croyons avoir de la force, Dieu nous

paroitra ſi parfait, & exigera de nous une telle perfection, que nous ſerons toujours imparfaits. Mais ſi convaincus de notre foibleſſe, nous demeurons anéantis ſous la puiſſante main de Dieu, il aura compaſſion de notre foibleſſe.

v. 27. *Avec l'élu vous ſerez élu; avec le pervers vous ſerez pervers.*

Dieu agit ſimplement avec celui qui eſt ſimple, & qui ne regardant ſon *élection* que dans le bon plaiſir de Dieu, ne s'attribue aucune choſe. Jéſus-Chriſt eſt le premier des prédeſtinés : c'eſt dans ſon élection que nous ſommes tous ſauvés. Il ſe plait de ſauver ceux qui mettent toute leur confiance en lui, n'eſpérant que dans le ſalut qu'il donne, & qu'il a mérité par ſon élection divine. Il eſt l'ainé entre pluſieurs freres; & c'eſt avec eux qu'il prend plaiſir de s'égaler & de ſe communiquer. Mais *avec le pervers*, avec celui dont l'intention n'eſt pas droite, il ſemble qu'il ſoit *pervers*, examinant avec la derniere exactitude tous les replis d'une conſcience diſſimulée, l'examinant avec la derniere rigueur, ainſi que l'Evangile l'explique de celui qui ayant enterré ſon talent lui diſoit : (a) *Je ſavois que vous êtes un maître dur, qui demandez ce que vous n'avez pas donné.* C'eſt donc la ſimplicité de cœur qui donne le prix à nos actions; au lieu que celui qui n'eſt pas ſimple, ſubira un rigoureux examen. (b) *Celui qui marche ſimplement ira avec confiance* au trône de celui auquel il a mis toute ſon eſpérance. (c) *Si notre œil eſt ſimple, tout notre corps ſera lumineux* : c'eſt-à-dire, que ſi notre intention eſt pure, nos actions ſeront des œuvres de lumiere.

(a) Matth. 25. v. 24. (b) Prov. 10. v. 9. (c) Matth. 6. v. 22.

v. 28. *Vous sauverez le pauvre peuple, & humilierez par vos yeux les orgueilleux.*

David dans un nouveau transport s'adresse encore à son Dieu, & lui dit: C'est *vous*, ô Seigneur, qui *sauvez le pauvre*, celui qui étant dépouillé au-dedans de tout soutien, de tout avantage, quel qu'il soit; au-déhors, de tous biens, d'amis, de réputation; qui est devenu dans sa pauvreté comme la balayure du monde; ah! c'est celui-là que *vous sauverez*: mais *vous humilierez* en même tems *par* votre lumiere de vérité ceux qui s'élevent & s'appuyent sur eux-mêmes, sur leurs avantages, sur leurs talens, sur leur science, & sur leurs vertus; & qui fondent leur salut sur toutes ces choses: mais ils ne seront humiliés que lorsqu'ils seront *devant vos yeux*, dans la lumiere de vérité.

v. 29. *Car vous êtes ma lumiere; vous éclairez mes ténèbres.*

C'est le Seigneur qui est *la* véritable *lumiere* de David. Il n'a point d'autre lumiere que celle de Dieu, qui est la lumiere de vérité: & c'est avec cette lumiere que tout ce qui étoit autrefois obscur & *ténébreux* pour l'ame, se trouve *éclairci*.

v. 30. *C'est par vous que je courrai armé; je passerai la muraille par le secours de mon Dieu.*

C'est *par vous*, ô mon Dieu, que sans autre soin ni défense *je cours* avec autant de liberté, que si j'étois bien *armé*. Vous serez vous-même mes propres armes: *je passerai* au-delà de tous les obstacles les plus étranges & les plus forts, par le secours de mon Dieu, & *par mon Dieu*, qui me les fera franchir lui-même sans peine & sans difficulté, passant & courant à travers *les murailles* comme s'il n'y en avoit point, tout ce qui est obstacle pour la créature ne l'étant pas pour Dieu. O, que nous sommes bornés quand nous sommes en nous-mêmes! O que nous sommes immenses lorsque nous sommes en vous, ô mon Dieu! nous courons sans que rien nous fasse tomber.

v. 31. *Il est Dieu; sa voie est sans tache: la parole du Seigneur est examinée par le feu; c'est le bouclier de ceux qui ont espérance en lui.*

C'est le Dieu saint, le Dieu fort, le Dieu juste: *la voie* dans laquelle il conduit les ames qui s'abandonnent à lui, est exempte de défaut & de méprise; c'est une voie *sans tache*, exempte de malice, toute pure, & toute innocente.

La parole du Seigneur est examinée par le feu, c'est-à-dire, qu'on la connoît être la parole du Seigneur, lorsqu'elle a été examinée par le feu de la tribulation, & qu'elle est suivie du feu de la charité. David veut encore dire, que cet état qui paroit si relevé, de *paroles* distinctes, apperçues, de soutiens & de connoissances qui font que l'ame marche en assurance, appuyée sur ces paroles intérieures; tout cela doit être encore éprouvé ou *épuré par le feu* du purgatoire, ou en cette vie, ou en l'autre: & cet examen se fait, Dieu séparant ce qui est sien d'avec ce que nous nous sommes appropriés; séparant la corruption que ces choses ont contractée en nous, par le feu purifiant.

Mais ce même Dieu qui examine sa parole, demeure comme un *bouclier* pour défendre ceux qui n'ont point d'autre appui que *l'espérance en lui seul*. L'écusson sert à parer les coups, & à dé-

fendre ceux qui en font couverts : Dieu fait cet office envers ceux qui mettent en lui toute leur efpérance.

v. 32. *Qui eft Dieu, finon le Seigneur? Qui eft le fort, finon notre Dieu?*

Enfuite David voulant faire comme un petit reproche à ceux qui fe confient à quelque chofe moindre que Dieu, fi faint puiffe-t-il être, dit : *Qui eft Dieu*, pour pouvoir aider, fauver & fanctifier, *finon le Seigneur? Qui eft fort*, pour fervir d'appui, de foutien, de défenfe & d'azile, *finon notre Dieu?* N'eft-ce donc pas bien en vain que vous mettez hors de lui l'affurance du falut & de la perfection?

v. 33. *C'eft le Dieu qui m'a ceint de force, & qui a applani ma voie parfaite.*

David, pour encourager les ames chancelantes à s'abandonner à Dieu, fe propofe pour exemple; & avec une fainte & innocente liberté veut bien parler de ce qui le regarde : *C'eft le Dieu* dont je vous parle, dit-il, *qui m'a ceint de force*, lorfque j'étois le plus foible : *il m'a applani ma voie*, me la rendant autant aifée qu'elle étoit *parfaite*.

v. 34. *Faifant mes pieds femblables à ceux des cerfs, & qui m'a fait monter fur ce qu'il y a en moi de plus élevé.*

Dieu m'a fait courir avec tant de viteffe dans cette voie qu'il m'a applanie lui-même, qu'il fembloit que *mes pieds* euffent la légéreté *des cerfs*, à caufe de la viteffe de cette courfe; mais c'étoit lui qui *me faifoit* être de la forte, fans que je m'en apperçuffe. Il m'a établi enfuite en lui-même, *m'élevant*

m'élevant au-deffus de moi, d'une maniere fort fublime & relevée. Il ne m'y a pas feulement conduit en applaniffant la voie la plus parfaite; mais il m'y a de plus établi par un état permanent & durable.

v. 35. *Inftruifant mes mains à la guerre, & rendant mes bras comme un arc d'airain.*

Il ne s'eft pas contenté de me conduire à cette haute perfection pour moi-même; il m'a encore *enfeigné* à conduire mon troupeau, *m'inftruifant à la guerre* pour le foutenir contre l'attaque de l'ennemi, & *faifant* que *les bras* de mon affection & de la charité que Dieu m'a donnée pour ce peuple, étoient *comme un arc d'airain*, qui en les mettant à couvert, repouffoit l'ennemi : mais c'eft lui feul qui les difpofoit de la forte, fans que j'y penfaffe.

v. 36. *Vous m'avez donné le bouclier de votre falut; & votre douceur m'a donné de l'accroiffement.*

Et enfuite pour faire voir que tout étoit à Dieu, & reftoit en Dieu même, fans que la créature fe pût rien attribuer, David ajoute : *Vous m'avez donné*, ô mon Dieu, *le bouclier de votre falut* : Vous ne vous êtes pas contenté de m'en couvrir, vous me l'avez donné enfuite, afin que j'en couvriffe les autres, & que je les fauvaffe par votre falut & de votre falut même : & enfuite m'ayant revêtu de *votre douceur*, cela *m'a donné* beaucoup *d'accroiffement*, augmentant le nombre du troupeau. Voilà les deux qualités du véritable pafteur; l'une, de ne mettre rien du fien dans la conduite des ames, les portant directement à Dieu & les fauvant par le falut de Dieu, leur faifant comprendre qu'ils ne trouve-

ront de véritable falut que dans l'abandon à Dieu: l'autre qualité eft, la douceur divine, fans altération, fans changement, fans jamais fe laffer: & cette douceur eft la *douceur de Dieu*, qui eft toujours la même & fans bornes; au lieu que la douceur de la créature n'eft qu'une douceur apparente, qui dure peu, qui fe laffe aifément, qui change facilement en aigreur pour la moindre chofe. Il faut donc que le vrai pafteur n'ait pas la douceur de l'homme, mais celle de Dieu.

v. 37. ***Vous avez élargi le chemin fous mes pas, & mes pieds n'ont point chancelé.***

Le Prophète fait encore voir que quelque étendue & *largeur* que Dieu ait donné à fon ame, il lui en donne encore chaque jour, cette largeur pouvant toujours croître, & rien au monde n'étant capable de la refferrer, tout le monde étant moins qu'un fètu pour cette ame. Mais quoique je marche, dit-il, dans un fentier fi large, cependant je ne faurois craindre de *chanceler*; parce que c'eft vous qui m'y conduifez; & mes pieds ne manqueront jamais, enforte que je puiffe faire de fauffes démarches dans cette conduite.

v. 38. ***Je pourfuivrai mes ennemis, & je les réduirai en poudre: je ne retournerai point jufqu'à-ce que je les aie détruits.***

Dans cette affurance *je pourfuivrai les ennemis* de mon troupeau, qui font les miens: & loin de craindre leur attaque, *je les réduirai en poudre:* je les détruirai tous, *& ne cefferai* de les pourfuivre, *jufqu'à-ce que je les aie* anéantis.

v. 40. ***Vous m'avez revêtu de force pour combattre: vous avez fait plier fous moi ceux qui me réfiftoient.***

Mais fi je fais ces chofes, c'eft que *vous m'avez revêtu de* votre *force*, lorfque vous m'avez obligé de *combattre:* & non content de me l'avoir donnée, *vous avez fait plier fous moi* ceux *qui vouloient me faire* quelque *réfiftance.*

v. 44. ***Vous me fauverez des contradictions de mon peuple: vous me conferverez pour être le chef des Gentils: le peuple que je ne connois point me fervira.***

Puis tranfporté qu'étoit ce grand Roi dans la vue de Jéfus-Chrift, dont il étoit la figure, (ce qu'il n'ignoroit pas), il affure, qu'il fera *fauvé* par fa réfurrection *des contradictions de fon peuple*; peuple qu'il avoit choifi pour lui, mais qui par un aveuglement effroyable ne s'étant pas contenté de fe retirer de fon Roi & de fon Dieu, & de fe fouftraire à fon domaine, lui eft encore devenu un peuple contraire, fe foulevant & portant les armes contre lui. Mais Dieu *l'a réfervé pour être le chef des Gentils*, le chef de ce peuple fi méprifable & fi méprifé, qui a toujours été rebuté & maltraité. *Ce peuple que Dieu* sembloit *ne point connoître*, qui avoit oublié fon Dieu, & que Dieu avoit laiffé fans le regarder favorablement; ce fera celui qui *le fervira* avec plus d'affection, & qui aura tout l'avantage que le peuple choifi a refufé.

v. 45. ***Des enfans étrangers me réfifteront; mais ils m'obéiront lorfqu'ils entendront ma voix.***

Ces *enfans étrangers me réfifteront* quelque tems, ayant peine de fe rendre: mais ils feront enfuite contraints par une douce violence de *m'obéir* fitôt que *ma voix* fonnera à leurs oreilles. Ce fera alors que ceux qui paroiffoient les plus rebelles *m'obéiront* avec plus de promptitude. Ceci défigne bien la vie apoftolique de Jéfus-Chrift, dans

laquelle David étoit par état, lorsqu'il chantoit ce Cantique & les merveilles que Jésus-Christ feroit en faveur de son Eglise, qu'il devoit composer de toutes les nations du monde.

v. 46. *Ces enfans étrangers s'étendront comme la cire écoulée ; & ils seront tirés ensemble en leurs angoisses.*

Ces *enfans étrangers fondent comme la cire ; & s'écoulent*, & ne sont plus ; cependant ils subsistent : comment cela se peut-il accorder ? C'est que tout ce qui étoit étranger & opposé à Dieu en ces ames, sera évacué, il n'en restera plus rien : & lorsqu'ils seront ainsi évacués de leur propriété, ils seront tous *tirés* dans une unité parfaite *de leurs peines* & afflictions, & ce sera dans leur affliction même qu'ils seront tirés.

v. 47. *Le Seigneur vit ; mon Dieu soit béni ; & le Dieu fort qui me sauve sera glorifié.*

Ces paroles s'expliquent d'elles-mêmes : David dit, que tout son contentement vient de ce que Dieu est toujours *vivant* en lui-même, & que rien ne peut empêcher cette vie de Dieu. Il l'en *bénit*, & assure que ce *Dieu fort*, qui a opéré son salut, *s'est glorifié* dans son même salut. C'est ce qui fait toute la joie d'une ame pénétrée du pur amour : son plaisir n'est pas dans son salut, mais dans la gloire que Dieu tire de ce même salut.

CHAPITRE XXIII.

v. 1. *Voici les dernieres paroles que dit David ; cet homme établi & constitué le Christ du Dieu de Jacob.*

DAvid sur la fin de sa vie donne à connoître qu'il a été *établi* la figure réelle & véritable *du Christ*, & que le Christ a été établi en lui ; premierement, parce que tous les états de Jésus-Christ ont été figurés en David : secondement, parce que véritablement Jésus-Christ a été enfermé dans le sang de David : & c'est le *Christ du Dieu de Jacob*, du peuple abandonné comme Jacob.

v. 2. *L'Esprit du Seigneur a parlé par moi, & sa parole par ma langue a dit*, &c.

David assure que tout ce qu'il a dit est de Dieu, tant ce qui regarde Jésus-Christ, que ce qui est de l'intérieur : mais le véritable sens de ces paroles est, que David étant arrivé à un haut état d'anéantissement, il ne parloit plus ; parce qu'il n'étoit plus : mais c'étoit *l'Esprit du Seigneur qui parloit par lui*, parce qu'il étoit entiérement détruit & anéanti : *Et sa parole*, qui est son Verbe, s'est servie de David pour s'exprimer, s'imprimer, & se produire dans le cœur des peuples.

v. 5. *Ma maison n'est pas si grande envers Dieu qu'il dût faire avec moi une alliance éternelle, ferme, & entiérement inébranlable, & munie. C'est tout mon salut ; il a toutes mes volontés ; & je n'ai point de volonté qui n'ait germé.*

David confesse que *sa maison*, qui est son ame,

n'étoit pas assez grande ni assez considérable *devant Dieu pour faire avec elle une alliance éternelle*, s'il ne l'avoit choisi par un effet de sa bonté, qui ne regarde dans la créature que ce qui est de Dieu. Cette union est éternelle & durable, n'étant plus sujette à l'altération; elle est *ferme*, immobile & *inébranlable*, Dieu n'ayant point égard à nos foiblesses, & ne changeant point son décret pour des choses qui ne sont point volontaires. Cette alliance est *munie* ou *garnie*, marquant par là que l'ame n'est plus dans le vide, mais dans la plénitude & le rassasiement de Dieu même, qui est une possession pleinement abondante : Car *c'est là tout mon salut*, dit David, que d'être absorbé de la sorte dans la possession durable & permanente de Dieu. C'est aussi *toute ma volonté*, n'en ayant plus aucune, ma volonté étant perdue dans la sienne. C'est à cause de cette perte de ma volonté en celle de Dieu qu'*il n'y a plus rien en ma volonté qui ne germe*, étant devenue féconde dans la volonté & par la volonté de Dieu : & c'est en ce sens qu'il a rendu mes volontés merveilleuses, faisant tout ce que je veux depuis que je ne veux que ce qu'il fait.

v. 6. *Mais tous les prévaricateurs seront déracinés comme les épines, qui ne sont point ôtées avec les mains :*
v. 7. *Mais si quelqu'un les veut toucher, il s'arme de fer & de bois & de lances; & l'on y met le feu pour les brûler jusqu'à-ce qu'elles soient réduites à rien.*

La description que David fait de toutes les personnes qui se détournent de la voie de Dieu, est admirable : Il dit qu'elles *seront* un jour *déracinées comme des épines* : mais cela ne se fera *point par la main* des hommes; car les hommes au contraire, les soutiennent; mais pour les serviteurs de Dieu, ils sont persécutés & méprisés des hommes. Ces épines ne s'ôtent point avec la main : car elles piquent & blessent; mais il faut être *armé* de la force divine pour les ôter, ou attendre qu'elles soient consumées dans l'éternité. Les personnes qui s'éloignent de Dieu sont fort épineuses : leur compagnie est très-dangereuse : mais il viendra un tems que ces épines, auxquelles on n'ose toucher, seront allumées, *brûlées*, détruites, & *anéanties* par le feu de la colere de Dieu.

v. 8. *David assis en la chaire, le plus sage des Princes entre trois : (*) il est comme le petit ver très-tendre du bois, lequel d'un assaut en a tué huit cents.*

David parle lui-même : il étoit *assis dans la chaire*, dans le repos divin, comme dans une chaire de délices : il est *le plus sage des Princes*; mais *entre trois* : il est comme le *petit ver*. Tout cela se doit entendre véritablement de Jésus-Christ, & figurativement de David.

Jésus-Christ est le plus grand de tous les Princes de la milice céleste, & *le plus sage*, la sagesse lui étant particulierement attribuée, mais *entre les trois* personnes divines. *Il est*, à cause de son humanité, *comme le petit ver très-tendre* & délicat, sorti *du bois* de la crêche & *du bois* de la croix; lequel *d'un seul assaut*, qui est l'assaut de sa mort, en *a tué huit cents*, qui sont tous les ennemis de sa croix : c'est pourquoi il a dit de lui-même, qu'il étoit (a) *un ver, & non un homme.*

David figurativement s'est trouvé la même

(*) *La Vulgate a ainsi exprimé ce que d'autres prennent pour un nom propre.* (a) Ps. 21. v. 7.

chose. Il a été *le plus sage de* tous les *Princes*: Mais à l'égard de Dieu il est *comme le petit ver sorti du bois* de l'arbre d'Adam, qui a été rendu en David un arbre de vie, qui en son sang *par une seule production a détruit* en Jésus-Christ & par Jésus-Christ tous ses ennemis.

v. 15. *David désira & dit : A la mienne volonté que quelqu'un me donnât de l'eau à boire de la citerne qui est en Bethléem auprès de la porte !*

David *désira : A la mienne volonté*, dit-il. Que désirez-vous, David, & que peut désirer celui qui a tout perdu dans la volonté de Dieu? Il désire *l'eau de la citerne de Bethléem.* Quelle est cette eau que vous désirez, ô grand Patriarche ? C'est Jésus-Christ homme-Dieu, qui est la citerne de Bethléem, la source de toutes les ames petites en elles-mêmes & grandes en Dieu. *Bethléem, vous êtes (a) la plus petite entre les villes*, parce que vous n'avez rien qui vous fasse connoître. David donc désire de boire de ces eaux, c'est-à-dire, de n'être plus le Christ en figure, mais de le voir exprimé en réalité en lui-même. *O qui me donnera* que je jouisse d'un si grand bien, continue-t-il! Et de même que cette citerne est renfermée en Bethléem comme en étant la fille, quoiqu'elle en soit la source; Jésus-Christ est enfermé en mon sang, quoiqu'il soit la source de ce même sang. O mon Dieu, ô mon Fils, qui me donnera que je vous porte, & que je puisse *boire* & recevoir en moi ce qui ne doit sortir que de moi? Mais cette source vive est *près de la porte.* Cette porte est Marie, *Janua cœli :* cette fontaine ou source ne paroitra qu'après & auprès de cette porte. O porte, toujours

(a) Matth. 5. v. 2.

ouverte & toujours fermée ! vous recevrez le Verbe qui sera produit en vous : mais cette même porte est fermée pour jamais à tout ce qui est de terrestre. C'est de la source qui est *auprès* de cette porte dont je suis altéré : elle n'est pas au-dessous; parce qu'elle est plus ancienne que la porte ; mais elle est auprès de la porte, la porte même servant à son écoulement. C'est, dit David, de cette eau que je désire si fort : Mais c'est une *citerne*, pour faire voir que c'est un reservoir qui ne contient que l'eau du ciel : c'est dans le ciel même qu'est la source de cette eau, qui sera nouvelle chaque fois qu'il plait au céleste reservoir de donner de ces eaux.

v. 16. *Donc les trois forts passerent promptement au travers du camp des Philistins, & puiserent de l'eau de la citerne de Bethléem laquelle étoit près de la porte, & l'apporterent à David : mais il n'en voulut point boire, & l'offrit au Seigneur.*

Les trois plus forts hommes d'Israël firent comme les hommes forts dans l'humain, qui attribuant ce désir à des eaux naturelles, & ne voyant pas où se porte la pensée de ce S. Prophète, s'efforcerent, & s'exposerent même avec danger, croyant par là étancher la soif de David. Mais il leur fit bien voir que ses pensées étoient plus relevées. Il ne les leur découvrit pas ; parce qu'ils n'en étoient pas capables, se contentant de sacrifier & *d'offrir à Dieu cette eau*, & de la répandre devant lui ; marquant par là, que son sang devoit être répandu en Jésus-Christ de cette sorte sur la terre, & que c'étoit le sacrifice de ce sang qui la purifieroit.

CHAPITRE XXIV.

v. 1. *Et la fureur du Seigneur s'alluma contre Iſraël, & émut David contre eux diſant: Allez, & faites nombrer Iſraël & Juda.*

O DIEU, qu'eſt-ce, ſi *votre fureur ſe rallume contre Iſraël*? Il a aſſurément fait quelque choſe qui vous a déplu, & vous animez vous-même contre eux leur propre paſteur. C'eſt un grand châtiment de Dieu lorſque le paſteur eſt animé par Dieu contre ſes brebis; & cette fureur s'exercera en faiſant nombrer ce peuple : *allez*, dit Dieu, *& faites nombrer Iſraël & Juda.*

v. 10. *Alors le cœur de David le frappa après que le peuple fut nombré; & David dit au Seigneur : J'ai grandement péché en faiſant ceci ; mais, Seigneur, je vous prie que vous transferiez l'iniquité de votre ſerviteur, car j'ai fait une folie.*

Mais comment accorder ces choſes? Si c'eſt vous, ô mon Dieu, qui les avez fait faire à David, David n'eſt donc point coupable; ou ſi David eſt coupable, cela ne vient point de Dieu. David ne fut en cela que l'inſtrument de la juſtice de Dieu : Dieu commanda à David de nombrer le peuple, parce qu'il vouloit ſe ſervir de ce moyen d'exercer ſa juſtice; mais il ne commanda pas à David de pécher. Cependant après que l'action de David fut faite, *le cœur de David le frappa*; mais de quoi le frappa-t-il? Ce n'étoit pas de ce dénombrement, qui ne s'étoit fait que par l'ordre de Dieu; mais de quelque circonſtance où l'amour-propre & quelque propre complaiſance s'étoient mêlés. David ſentit ſon péché, mais il ne connut pas la nature de ſon péché.

v. 11. *La parole du Seigneur fut faite au Prophète Gad:*
v. 12. *Allez, dites à David ces paroles : l'option des trois choſes vous eſt donnée, choiſiſſez l'une de celles que vous voudrez; & je la ferai.*

Il eſt à remarquer que le Prophête ne dit point à David comme Nathan après ſon adultere : Vous avez péché : ce qui fait voir que David ne pécha pas quant à la choſe, quoiqu'il put faillir quant aux circonſtances. Il y a des péchés apparens que Dieu nous laiſſe croire véritables quant aux circonſtances, afin de nous mieux anéantir : & comme il faut que tous les états ſe trouvent en David, celui-ci ſe trouve être de la ſorte : car ſi David avoit péché, comment ſe pourroit entendre ce qu'il a dit en tant d'endroits de ſon Cantique, qu'il eſt affermi, & qu'il ne peut plus tomber? Concluons, que ce ne fut point un péché en David; mais un péché dans le peuple que Dieu voulut punir par cette faute apparente de David : & cela eſt ſi vrai, que lorſque David pécha, lui ſeul fut puni : mais lorſque le peuple péche, le peuple ſeul eſt puni, quoique Dieu, pour anéantir ce bon paſteur, permette qu'il ſe croye coupable de tous les péchés du peuple. C'eſt pourquoi, comme Jéſus-Chriſt, il ſe chargea de l'iniquité de ſon peuple.

Ceci nous ſignifie encore certaines choſes que Dieu fait faire à la partie ſupérieure, afin d'avoir lieu de détruire l'inférieure, en quoi il laiſſe l'ame dans une telle ignorance, qu'elle ſe croit coupable de tout ce que l'inférieure ſouffre.

v. 13. *Ou la famine viendra par l'eſpace de ſept ans ſur la terre; ou vous fuirez vos ennemis durant trois mois; ou la peſte ſera trois jours ſur la terre.*

O que ce choix à faire eſt terrible pour un peuple que l'on aime ! David avoit déjà éprouvé ces trois fleaux, c'eſt pourquoi il trouve une difficulté extrême à choiſir. Nous avons expliqué (*) ce que c'eſt que *la famine*, & combien elle eſt rigoureuſe. O comment porter cela *ſept années* ? C'eſt une choſe impoſſible. Le ſecond fleau, de *fuir* inceſſamment *devant l'ennemi*, David l'avoit éprouvé devant Saül ; & ce qu'il éprouvoit au-déhors n'étoit que la figure de ce qu'il éprouvoit au-dedans. *La peſte* marque le péché apparent & non réel, un certain je ne fais quoi qui ſemble gagner tous les déhors. Cela va juſqu'au péché véritable en quelques-uns, & non pas ſeulement à l'apparence, ou à l'épreuve du péché, comme en S. Paul, où il n'y avoit que le corps du péché, ou l'apparence du péché : mais en David il y eut le péché réel ; de ſorte qu'il éprouva non ſeulement la contagion du péché, mais la mort du péché.

ỳ. 14. *Et David dit : Je ſuis trop accablé d'affliction ; mais il vaut mieux que je tombe entre les mains du Seigneur, puiſque ſes miſéricordes ſont grandes, qu'entre les mains des hommes.*

Et David dit : *Je ſuis trop accablé d'afflictions*, ne ſachant que choiſir : mais pour nous faire voir que Dieu n'envoye de ſi étranges épreuves que pour nous porter à un plus grand abandon, il ajouta : *Il vaut mieux que je tombe entre les mains du Seigneur, qui eſt tout plein de miſéricorde, qu'entre les mains des hommes* : C'eſt pourquoi je m'abandonne à mon Dieu : qu'il faſſe de moi tout ce qu'il lui plaira ; qu'il choiſiſſe lui-même pour moi tout ce qui ſera conforme à ſa ſainte volonté.

(*a*) Ci-deſſus. Ch. 21. v. 1.

ỳ. 16. *Et quand l'Ange du Seigneur eut étendu ſa main ſur Jéruſalem pour la détruire, le Seigneur eut pitié de ſon affliction, & il dit à l'Ange qui frappoit le peuple : C'eſt aſſez : retirez votre main.*

Ceci nous fait bien voir, combien la ſuprême volonté de Dieu eſt au-deſſus de toutes choſes. Les Anges, qui ont tant de ſoin & de charité pour les hommes, les exterminent ſans miſéricorde, lorſqu'il s'agit de la gloire & de l'intérêt de leur Souverain. Mais, ô Anges de mon Dieu, que voulez-vous faire ? Dieu veut bien que vous frappiez le dehors, & que vous n'épargniez en rien toutes ces créatures propriétaires : mais *pour détruire Jéruſalem*, la ville ſainte, la demeure de Dieu, ô c'eſt ce qu'il ne faut pas. L'Ange cependant eſt auſſi prêt de détruire ce ſanctuaire, ſi c'eſt la volonté de ſon Dieu. Mais, ô bonté de mon Dieu, veillant toujours ſur les intérêts de vos pauvres créatures ! ô vous voulez bien que tout (*) l'intérieur ſoit détruit, que toute l'ame ſoit renverſée ; mais vous ne laiſſerez point toucher à Jéruſalem cette partie ſuprême, ce centre. Vous êtes trop bon pour n'avoir pas *compaſſion* de l'extrême déſolation où eſt réduite cette ame. Hélas ! Seigneur, ſi vous tardiez un moment à la ſecourir, elle ſeroit perdue. Hélas ! Seigneur, choiſiſſez-vous donc pour meſſagers & ambaſſadeurs de votre miſéricorde & du ſalut que vous donnez, de ſi rigoureux miniſtres de votre juſtice ? O Anges, n'en avez-vous point de peine ? Cet emploi n'eſt-il point contraire à votre charité ? Non ; la ſuprême volonté de notre Sou-

(*a*) *Peut être*, l'extérieur ; *ou bien* l'intérieur *entant qu'il eſt diſtingué de* l'intime *ou de la partie* ſuprême *de l'ame.*

verain nous suffit; & c'est dans son accomplissement que nous exerçons la plus sublime & parfaite charité, qui consiste dans l'amour de sa gloire & dans l'obéissance à sa volonté.

v. 17. *Et David dit au Seigneur, quand il vit l'Ange frappant le peuple: C'est moi qui ai péché, & qui ai fait injustement: ceux-ci sont mes brebis, qu'ont-elles fait? Je vous prie que votre main soit tournée contre moi & contre la maison de mon pere.*

C'est bien à ce coup, David, que vous faites l'office de pere & de pasteur: vos entrailles sont toutes déchirées, & il n'y a pas moyen de souffrir plus long-tems la colere de Dieu contre ce peuple. *C'est moi*, dit David, qui *suis le coupable*, que ne frappez-vous sur moi? C'est moi qui dois porter les péchés de ce peuple comme leur pasteur, & vous voulez le punir du péché que j'ai commis! Ah, Dieu! cessez de le frapper, & *que votre main se tourne sur moi*, pour me détruire & toute *ma maison. Ce sont mes brebis; que peuvent-elles avoir fait* dont je ne doive & dont je ne veuille répondre? Me voilà sacrifié pour elles: recevez, je vous en prie, mon sacrifice. Non, non, David, quoique vous soyez en cela la figure de votre maître, qui se charge de nos péchés, ce n'est pas à vous d'être immolé; c'est l'amour-Dieu qui doit payer toutes nos dettes de sa propre personne & du prix de son sang.

v. 25. *David bâtit là un autel au Seigneur, & il lui offrit un holocauste & des sacrifices pacifiques; le Seigneur fut appaisé, & fit cesser la plaie du peuple.*

David, qui étoit Prêtre & Pasteur, *bâtit un*

autel au Seigneur, & *offrit des holocaustes*, pour signifier le grand sacrifice que Jésus-Christ devoit faire de lui-même sur l'autel de la croix, & qui devoit être le véritable holocauste dont ceux-ci n'étoient que la figure. Et en vue de ce *sacrifice de paix*, que devoit offrir le véritable David, le Sauveur du monde? *la colere de Dieu fut appaisée*, & *le peuple cessa d'être* persécuté & *affligé* pour ses péchés. Tout ceci nous fait voir, qu'il n'y a que le sacrifice d'un Dieu-homme envers son pere qui puisse retirer une ame de cet état, le plus étrange du monde. Jésus-Christ seul en peut obtenir la délivrance, en payant, comme une innocente victime, toutes les dettes de ses pauvres créatures: nous devons mettre en lui seul notre confiance, étant notre véritable Sauveur, & ne pas croire que par nul effort propre nous puissions jamais en sortir. Il n'y a que la soumission à la volonté de Dieu qui fait qu'il prend pitié de notre affliction, & qu'il remet toute sa colere sur le sacrifice de son Fils unique, qui est le seul sacrifice pacifique, & l'holocauste parfait.

Fin *du second livre* des Rois.

TROISIEME
LIVRE DES ROIS.

Avec des Explications & Réflexions qui regardent la vie intérieure.

CHAPITRE PREMIER.

v. 29. *Le Roi jura à Bethſabée, & lui dit : Vive le Seigneur qui a délivré mon ame de tous les maux qui l'ont affligée,*

v. 30. *Qu'ainſi que je vous ai juré par le Seigneur, le Dieu d'Iſraël, en vous diſant : Salomon votre fils régnera après moi, & c'eſt lui qui ſera aſſis en ma place ſur mon trône ; je le ferai auſſi, & je l'exécuterai dès aujourd'hui.* —

v. 34. *Que Sadoc le grand-Prêtre, & Nathan le Prophête, le ſacrent en ce lieu pour être Roi d'Iſraël.* —

v. 35. *Vous retournerez en le ſuivant, & il viendra s'aſſeoir ſur mon trône, & régnera en ma place.*

DAVID aſſure Bethſabée, que de même que *Dieu l'a délivré de tout ce qu'il a ſouffert* pour le péché qu'il avoit commis avec elle ; & qu'après les en avoir purifiés par ſa bonté au lieu du fruit de mort & de péché, il leur a fait produire le fruit de paix & de juſtice : de la même ſorte auſſi ce fruit *de paix*, ce *fils* chéri de Dieu, *ſera aſſis ſur le trône de ſon pere. Salomon* eſt la ſageſſe de David, & ſignifie Jéſus-Chriſt, Roi *de paix*, ſageſſe éternelle du Pere, qui doit poſſéder *le trône* de ſon Pere pour toute l'éternité. Il s'eſt fait lui-même fils de

de mort, ſe chargeant de tous nos péchés qui lui ont cauſé la mort ; & il eſt en même tems devenu le fruit de paix, & *le Roi* véritable *d'Iſraël*. La croix a été comme le ſein de Bethſabée, qui a porté celui qui étoit deſtiné à la mort pour le péché qu'il n'avoit pas commis, & qui en même tems a produit la paix & le regne de la Sageſſe pour toujours.

Ce fils *eſt aſſis* & le ſera éternellement *ſur le trône* de ſon Pere, & c'eſt en ce ſens que ces paroles ſont doublement vérifiées : (*a*) *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Aſſeyez-vous à ma droite, juſqu'à-ce que tous vos ennemis ſoyent réduits à vous ſervir de marche-pied.* David & Salomon vérifient ce paſſage comme figures de ce qui devoit arriver, le Pere Eternel l'ayant fait dire en faveur de Jéſus-Chriſt : David vivant, fait *aſſeoir* ſon fils *ſur ſon trône*, & détruit lui-même tous ſes ennemis, afin que rien n'interrompe le repos de ſon regne.

v. 47. *Et le Roi David adora Dieu dans ſon petit lit.*

David *adore* dans le repos de ſon anéantiſſement comme *dans un petit lit* ; petit, à cauſe de l'état de baſſeſſe où réduit l'anéantiſſement ; mais cependant *lit*, pour marquer le repos achevé dans lequel il étoit. Il adora dans la conſommation du repos & de l'anéantiſſement : c'eſt là l'adoration la plus ſublime où l'ame puiſſe arriver ; c'eſt (*b*) *adorer en vérité* : l'ame étant réduite dans la vérité de ſon néant, adore par ſon anéantiſſement la vérité de l'être de Dieu, le reconnoiſſant pour (*c*) CELUI QUI EST, & que nul être ne peut avoir d'être que de lui. C'eſt à quoi tend toute la voie de l'abandon, à réduire l'ame

(*a*) Pſ. 109. v. 2. (*b*) Jean 4. v. 23. (*c*) Exod. 3. v. 14.

dans la vérité de son néant, & à rendre par son rien un hommage réel & souverain au tout de Dieu.

v. 48. Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui m'a fait voir aujourd'hui de mes propres yeux mon fils assis sur mon trône.

David dans un esprit de foi envisage le regne du Messie : ce qui remplit son ame de joie, & qui l'oblige à *bénir Dieu* dans *la vue* anticipée d'un si grand bien.

CHAPITRE II.

v. 19. Bethsabée vint trouver le Roi Salomon afin de lui parler ; & le Roi se leva, vint au-devant d'elle, l'adora, & il s'assit sur son trône. Et l'on mit un trône pour la mere du Roi, laquelle s'assit à sa main droite.

TOUT ceci est la figure de la divine Marie. Il étoit bien juste, ô mon aimable Reine, que l'on ne passât pas cet endroit sans parler de ce que vous êtes. Marie est cette Reine *Bethsabée*. Elle *vient* à son fils *Salomon* : ce qui fait voir combien l'intercession de la mere a de pouvoir auprès du Fils pour obtenir tout ce qu'elle souhaite. Son fils *va au-devant*, prévenant même par sa bonté tout ce qu'elle désire pour ceux qui s'adressent à elle. Lorsque l'Ecriture dit, que *le Roi l'adora*, elle fait voir que le respect est pris pour adoration, quoique l'on ne doive l'adoration qu'à Dieu : ainsi nos freres errans, que j'aime en Jésus-Christ, & pour lesquels je donnerois ma vie, ont tort d'attribuer à l'Eglise Catholique qu'elle adore les Saints & la sacrée Mere

de Dieu. Nous l'honorons d'un culte de respect qui lui est dû comme Mere de Dieu, & nous la saluons & révérons comme telle ; mais nous réservons la véritable adoration, le culte de latrie, pour Dieu seul. C'est pourquoi nos freres sont mal instruits en ce point. Pour l'intercession, elle est de tout tems louable & très-utile, Dieu accordant souvent à sa sainte Mere ce qu'il refusera justement à un pécheur. Jésus-Christ demeure *assis sur son trône*, qui est le sein de son Pere comme Dieu, & qui est sa sainte Humanité comme homme-Dieu : mais pour nous faire comprendre le respect qu'il veut que nous ayons pour sa divine Mere, il commence par l'honorer lui-même, lui faisant *mettre un trône à sa droite*, à cause de sa maternité divine. Et je ne comprends pas la dévotion de nos pauvres freres dévoyés, qui sous prétexte de plus honorer Dieu, ne conservent pas à sa sainte Mere le respect qui lui est dû. Est-ce témoigner de l'amour au Roi que de maltraiter ainsi sa Mere ? Et qui de nous ne se tiendroit pas offensé, s'il voyoit en sa présence que l'on ne traitât pas sa mere avec le respect qui lui est dû ? L'injure faite aux peres & aux meres doit nous être plus sensible que celle que l'on nous fait à nous-mêmes. Pourquoi craindre d'honorer cette souveraine ?

Il y a des ames qui d'un autre côté ont un extrême respect pour la sainte Vierge, & qui cependant, à cause de l'unité dans laquelle elles sont réduites, ne la peuvent prier distinctement : il ne faut point qu'elles s'étonnent de cela, ni qu'elles s'en mettent en peine, leur impuissance ne venant point d'un défaut de respect contre cette sainte Mere ; mais de ce que Dieu les ayant

réduit en son unité, ils trouvent la Sainte Vierge & tous les Saints dans cette unité sans distinction, mais d'une maniere bien plus parfaite & bien plus pure qu'en toute autre. Tout cela est en union d'unité, & demeure caché avec Jésus-Christ en Dieu. Ce sera la maniere dont on sera uni dans le Ciel.

Ces deux difficultés ont souvent fait de la peine; les ames dévoyées ne voulant pas la prier par mépris ou défaut de piété, & les plus véritables Catholiques ne le pouvant par trop grande unité: les uns le peuvent faire, & ne le veulent pas; & les autres le voudroient, & ne le peuvent pas. Souvent les personnes peu éclairées, faute de savoir faire ces distinctions, prennent une disposition très-pure pour une disposition hérétique; mais la différence en est infinie: le véritable culte est un culte d'amour, de respect, & de vénération.

v. 20. *Et le Roi lui dit: Ma Mere, demandez; car il ne seroit pas juste que je rejetasse votre priere.*

Le Roi du Ciel accorde ce que sa Mere lui demande pour nous, lorsque nous ne faisons pas des requêtes qui soyent contre la gloire de Dieu: & de même que Dieu ne refuse rien à Marie, parce qu'elle est sa mere; aussi Marie ne refuse jamais d'intercéder pour nous lorsque nous l'en prions, pourvu que ce que nous lui demandons, soit conforme à la volonté de Dieu.

v. 45. *Le Roi Salomon sera béni, & le trône de David demeurera éternellement devant le Seigneur.*

Le Roi Salomon est béni, comme il fut dit à Marie, (a) *que le fruit de son sein étoit béni*. C'est ce divin

(a) Luc 1. v. 42.

Salomon qui est béni en Marie, comme Marie est bénie en lui.

Comment *le trône de David demeurera-t-il éternellement devant le Seigneur?* C'est que Marie est ce trône du véritable Salomon; parce que son sein lui a servi de trône durant les neuf mois qu'il y a été enfermé. Elle est encore ce trône; ayant fourni de son sang la matiere du corps de Jésus-Christ, qui sera éternellement le *trône* de la divinité *devant* son Pere, à cause de l'égalité qui est entre le Fils Verbe, & le Pere qui le fait être devant lui, le rendant son égal, par flux & reflux réciproque exposé au regard du Pere, qui en se regardant & se contemplant, produit ce Verbe égal à lui en toutes choses.

CHAPITRE III.

v. 3. *Salomon aima le Seigneur, & se conduisit selon les commandemens de David son pere, excepté qu'il sacrifioit & brûloit de l'encens dans les hauts lieux.*

QUELS commandemens observez-vous, ô Salomon? C'est que *vous aimez le Seigneur* votre Dieu: dans ce commandement est renfermée la perfection de tous les autres; & en accomplissant celui-là, on les accomplit tous: car qui pourroit aimer son Dieu, & ne vouloir pas exécuter au péril de mille vies toutes ses volontés? Il est impossible de l'aimer sans cela: c'est pourquoi Jésus-Christ a dit, (a) *que celui qui aime Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soi-même*, pour l'amour de Dieu, *a accompli la loi & les Prophêtes.*

(a) Matth. 22. v. 37-40.

Mais il y a une *exception*, ô Salomon, qui fait que vous ne marchez pas dans la perfection de votre Pere : c'eſt que vous *ſacrifiez aux hauts lieux*; votre ſacrifice eſt encore dans les puiſſances, mais il faut qu'il devienne central, & qu'il s'opére dans l'anéantiſſement. Vous allumez *de l'encens*, faiſant *brûler* par vous-même des odeurs dans votre dévotion : mais il faut, & le tems viendra, que vous ferez vous-même le parfum que Dieu brûlera & conſommera dans le feu de ſon pur amour. Salomon faiſoit une faute; parce qu'il n'étoit permis de brûler de l'encens que dans le Tabernacle du Seigneur, où l'Arche repoſoit avant la conſtruction du Temple.

v. 4. *Et Salomon offrit mille hoſties pour holocauſte ſur cet autel.*

Le grand nombre d'*hoſties & d'holocauſtes* que *Salomon offroit* à Dieu *ſur l'autel* de ſon ame, marque un ſacrifice qu'il lui fit de tout ſoi-même ſans exception, lui donnant un entier pouvoir ſur lui, ſur ſon ame, ſur ſon corps & ſur ſes biens.

v. 5. *Le Seigneur apparut à Salomon en ſonge pendant la nuit, & il lui dit : Demandez-moi tout ce que vous voulez que je vous donne.*

Dieu eut ſi agréable ce ſacrifice, qu'en ſa faveur il dit à Salomon, de *lui demander*, *tout ce qu'il ſouhaite afin de le lui accorder*. Il *apparut de nuit*, dans l'obſcurité, qui eſt la maniere dont il ſe communique aux ames de foi, auxquelles auſſi Dieu fait quelquefois connoître *en ſonge* ſa volonté.

Lorſque Dieu dit à Salomon de *demander tout ce qu'il déſire*, c'eſt qu'il connoit que par ce ſa-

crifice général qu'il vient de faire, il lui a tellement remis toutes ſes volontés, qu'il n'en a plus d'autres que les ſiennes. Dieu lui accorde tout ce qu'il veut, parce qu'il ne peut vouloir que ce que Dieu veut.

v. 6. *Et Salomon lui répondit : Vous avez uſé avec votre ſerviteur, David mon pere, d'une grande miſéricorde, ſelon qu'il a marché en votre préſence dans la vérité & dans la juſtice, & que ſon cœur a été droit avec vous. Vous lui avez donné un fils qui eſt aſſis ſur ſon trône, comme il paroit aujourd'hui.*

Salomon dit : *Vous avez uſé envers votre ſerviteur d'une grande miſéricorde* : vous lui avez fait des graces d'autant plus abondantes, que la maniere dont il a été *en votre préſence* vous a été plus agréable. Et cette maniere eſt très-parfaite; c'eſt pourquoi l'Ecriture en décrit toutes les circonſtances.

Premierement, David étoit toujours en la *préſence de* Dieu, dans une préſence de foi la plus pure & la plus nue qui ſe puiſſe trouver. Plus cette préſence eſt centrale, plus elle eſt nue : plus eſt-elle nue, plus elle eſt pure. *Il a marché en vérité* : être en vérité, c'eſt être en Dieu : car *Dieu* (*a*) *eſt vérité* : il n'y a que l'état le plus conſommé qui établiſſe l'ame dans la vérité. Il étoit auſſi dans la véritable *juſtice*, qui eſt la juſtice de Dieu, Dieu ne faiſant cas que de ſa juſtice, & toute juſtice hors de la ſienne étant devant lui (*b*) *ordure & ſaleté*. Mais encore *ſon cœur a* toujours *été droit*, ne ſe détournant de nul côté; mais s'abandonnant totalement *à Dieu*. Cette droiture de cœur & ſimplicité eſt d'autant

(*a*) Jean 14. v. 6. (*b*) Iſa. 64. v. 6.

plus agréable à Dieu, qu'elle est plus rare : elle condamne aussi extrêmement ces gens qui n'usent que de prudence artificieuse, & qui ne sauroient marcher dans cette droiture & cet abandon parfait.

C'est pourtant en faveur de toutes ces choses que Dieu a *assis son Fils sur son trône*, donnant la grace à ses actions de tenir de la pureté de leur principe. Il faut que les ames soient arrivées à un degré très-éminent pour que toutes leurs œuvres soient de Dieu, & qu'elles tiennent de la pureté de leur source. Ces œuvres se font *assises dans le trône* de leur Pere, c'est-à-dire, dans le repos en Dieu seul, où sans sortir de ce même Dieu l'on agit en tout avec liberté & facilité, l'action étant devenue repos, comme le repos, est devenu agissant & fécond. Et c'est cette merveille qui *paroit aujourd'hui*, renfermée en Salomon. C'est porter par état réel Jésus-Christ, qui est l'action du Pere, bien qu'il soit le repos de ce même Pere.

Or ce qui s'opére dans le commerce de la Ste. Trinité, s'opére aussi par la bonté de Dieu dans l'ame anéantie. C'est pour cela que Dieu la créa, pour en faire son image : il la créa dans cette perfection, que ces opérations de la Trinité se faisoient en elle, comme tous les traits d'une personne sont exprimés sur son tableau : mais Adam par son péché gâta & défigura cette belle image ; ensorte que comme il a fallu un Dieu créateur pour la faire, il a fallu aussi un Dieu rédempteur pour la réparer. Voilà la fin & de notre création & de notre rédemption, qui est la même fin, & qui va à nous faire rentrer dans cette image parfaite : & ainsi, la voie qui nous conduit à notre fin, est la véritable voie.

Cette voie a seule le droit de nous conduire dans la fin de notre Création & Rédemption qui peut retracer au net l'image de Jésus-Christ, donner lieu à la très-adorable Trinité de s'imprimer en nos ames, & de s'y produire sans empêchement, comme elle fait de toute éternité en elle-même.

Car il faut savoir, que le véritable dessein de la Création des Anges & des hommes a été de produire au dehors de Dieu ce qu'il produisoit en lui-même. Dieu ne pouvant vouloir que ce qui étoit pour sa plus grande gloire, il vouloit nécessairement tout ce qui lui étoit le plus glorieux. La plus grande gloire de Dieu est la production de son Verbe par sa connoissance, & de son Esprit par son amour. Dieu se connoissant soi-même, de cette connoissance produit nécessairement son Verbe : & comme il ne peut se connoître sans s'aimer, il faut que le Pere, qui est le principe de cette connoissance, & le Verbe, qui en est le terme, produisent par une réflexion d'amour nécessaire le S. Esprit. Voilà dans le Ciel de toute éternité l'économie de la Trinité en elle-même.

Or je dis, que cette même économie devoit être & se produire nécessairement au dehors, si Dieu vouloit créer l'homme ou l'Ange, parce qu'il ne pouvoit les créer que par rapport à lui-même, & pour faire en eux tout ce qu'il fait en lui-même. C'est là tout le dessein de la création. Mais comme l'homme par son péché a si fort gâté cette image, ou cette expression de la Divinité, que la Trinité ne pouvoit plus s'exprimer dans cette image, il a fallu un Dieu reparateur qui pour sa gloire retraçât lui-même cette image, comme il la trace de toute éternité en

Dieu fon Pere : & c'eft la raifon pour laquelle il a fallu que ce fut le Verbe, & non le St. Efprit ni le Pere, qui s'incarnât pour reparer cette image : parce que le Verbe eft lui-même l'expreffion de fon Pere, qui ne le produit que par la connoiffance qu'il a de lui-même ; & cette connoiffance produit l'image vivante & réelle de Dieu, faifant un Dieu tout femblable & égal à lui.

Dieu ayant donc imprimé fon image dans l'ame, il falloit néceffairement que ce fut le Verbe, qui eft l'expreffion de Dieu même, qui vint rétablir cette image défigurée. Et à caufe que toute la vérité de Dieu étoit exprimée dans le Verbe, il falloit que ce même Verbe remit l'ame, qui étoit fon image comme il eft l'image de fon Pere, dans l'état de fa vérité & fimplicité, afin que Dieu pût prendre en cette ame la gloire qu'il avoit voulu fe procurer en la créant.

Tout ceci étant véritablement la fin de la création & de la rédemption, c'eft à quoi toutes les créatures doivent tendre pour y arriver. Or comme il a fallu un Dieu-homme pour reparer cette image, je dis qu'il le faut auffi toujours & que nulle créature ne peut entrer dans la pureté de fa fin que par le Verbe. C'eft pour cela qu'il faut que l'ame demeure anéantie à toutes fes opérations, afin que Dieu repare en elle fon ouvrage.

Mais comme, ainfi que le dit bien St. Auguftin, celui qui nous a créé fans nous, ne nous fauvera pas fans nous; ceci mérite d'être un peu expliqué.

C'eft que, Dieu imprimant, ou plutôt, créant cette image, la tira du néant, & ainfi la fit SANS elle, puifqu'elle n'étoit pas; mais voulant la

réparer, cela ne fe peut faire qu'AVEC la même image, & fur l'image même. Quelle eft donc cette COOPÉRATION ? C'eft une coopération paffive. Il fuffit que nous y foyons, & que ce foit fur nous qu'elle fe faffe pour qu'elle ne s'opére pas fans nous. Ceci fe trouve réel en Jéfus-Chrift. Jéfus-Chrift eft Dieu & homme tout enfemble ; parce que cette réparation, qui ne fe devoit faire que par Dieu-même, ne fe pouvoit faire fans l'homme. Mais de quelle forte cela fe fait-il ? Dieu eft le feul agiffant en Jéfus-Chrift, & l'homme eft le feul pâtiffant : Dieu eft le feul moteur, & l'homme eft le feul mû. Voila la coopération de la rédemption abfolument néceffaire. Et c'eft la même chofe pour l'ame. Si nous voulons que Dieu repare en chacun de nous fon image, il ne le fera jamais que comme elle a été réparée en Jéfus-Chrift & par Jéfus-Chrift. Il faut donc que Dieu foit l'agent, & l'homme pâtiffant. Lorfqu'un peintre accommode un tableau, plus la toile eft immobile, plus ce tableau fe finit avec perfection & promptement. La toile y eft & y concourt paffivement, recevant l'action du peintre. Il y a cette différence, que la toile n'ayant aucune volonté, elle ne peut donner fon confentement. Il n'en eft pas de même de l'ame, qui ayant donné à Dieu librement fa volonté & fon franc-arbitre, ne laiffe pas, en vertu de cette donation, de concourir librement à tout ce que Dieu fait en elle pour la réparation de fon image, quoique dans ce tems-là l'homme ne faffe aucun acte apperçu. Mais fi la toile, parce qu'elle doit contribuer au tableau, vouloit toujours fe mouvoir & agir ; elle ne feroit rien, & empêcheroit le peintre de faire fon ouvrage. Voilà très-affurément la vé-

ritable coopération que Dieu demande des ames lorsqu'il veut réparer en elles son image, & il n'y en peut avoir d'autre. Si l'on ne la laisse rétablir en cette vie dans toute la perfection que Dieu veut, il faudra qu'il l'acheve dans le purgatoire, où rien ne lui résistera.

V. 7. *Et maintenant, ô Seigneur mon Dieu, vous m'avez fait régner moi qui suis votre serviteur en la place de David mon pere; mais je ne suis qu'un petit enfant, ignorant mon issue & mon entrée.*

Mais puisque *vous avez fait regner votre serviteur*, dit Salomon à son Dieu, que vous m'avez établi Roi de mes passions, que vous m'avez établi pasteur de ce peuple *en la place de David mon pere;* souvenez-vous que je *ne suis qu'un petit enfant*, à cause de la simplicité & innocence dans laquelle cet état me tient. Je suis encore petit enfant, n'étant que dans le commencement de la vie spirituelle, & *ignorant* encore la vérité *de mon principe & de ma fin*, comment il faut revenir à la même pureté de ma création, dont je suis bien éloigné, ne pouvant être dans ma fin que je ne sois dans mon principe, & ne pouvant connoître l'un que par l'autre, qui ne sont que la même chose, Dieu étant (a) principe & fin, *Alpha & Omega.*

V. 9. *Donnez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, & discerner entre le bien & le mal.*

Salomon demande à Dieu *un cœur docile afin de juger le peuple:* comment cela s'entend-il? il semble au contraire qu'il faudroit un cœur ferme & intrépide. O non! ceci est admirablement

(a) Apoc. 22. v. 13.

bien dit: *un cœur docile*, qui se laisse enseigner de Dieu, conduire & gouverner par les mouvemens de sa grace, qui est dans un abandon parfait & dans une entiere dépendance à la conduite de Dieu, est comme il le faut pour conduire le troupeau de Jésus-Christ; parce qu'il ne le conduit que par le mouvement de l'Esprit de Dieu, auquel il se laisse mouvoir sans résistance. Il apprend aussi à ce peuple à être docile comme lui, sachant bien que c'est cette docilité qui le peut faire arriver à la perfection, qui n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais de Dieu. Aussi ne dit-il pas, pour juger mon peuple; mais pour *juger votre peuple*; parce que comme il est à Dieu, c'est à Dieu de le conduire; Je ne ferai, ajoute-t-il, que le juger, *discernant* s'il va *bien ou mal.*

V. 10. *Le Seigneur agréa que Salomon lui eut fait cette demande.*

Rien n'est si *agréable à Dieu*, que de lui *demander* de s'abandonner à lui sans reserve, & d'être docile pour l'écouter & se laisser instruire: rien ne nous est aussi plus avantageux, puisque c'est ce qui nous rend propres pour remplir tous nos devoirs.

V. 11. *Et le Seigneur dit à Salomon: parce que vous m'avez fait cette demande, & que vous n'avez pas demandé une longue vie, ni de grandes richesses; mais que vous m'avez demandé la Sagesse pour discerner ce qui est juste:*

Dieu lui accorde ce qu'il a demandé avec tous les avantages possibles; *parce*, dit Dieu, *que vous n'avez point regardé vos intérêts* spirituels ni temporels; mais que *vous avez demandé la Sagesse.* D'où vient que Dieu dit, que Salomon a de-

mandé *la sageſſe*, vu qu'il n'a demandé que *la docilité*? O c'eſt que cette docilité eſt la ſource de toute ſageſſe, & demander d'être conduit par l'Eſprit de Dieu, c'eſt demander la plus haute de toutes les ſageſſes : & cette ſageſſe, qui eſt docilité à notre égard pour nous laiſſer conduire à l'Eſprit de Dieu, eſt ſageſſe à l'égard du peuple *pour diſcerner* en eux l'Eſprit de Dieu; parce que, comme (*a*) dit S. Paul, ce qui ſe paſſe dans le cœur de Dieu n'eſt connu que de l'Eſprit de Dieu.

v. 12. *J'ai déjà fait ce que vous m'avez demandé; & je vous ai donné un cœur ſi plein de ſageſſe & d'intelligence, qu'il n'y a jamais eu d'homme avant vous qui vous ait égalé, & qu'il n'y en aura point après vous.*

Dieu accorde toujours les graces d'une maniere ſurabondante : *il donne* à Salomon non ſeulement ce qu'il *demande*; mais il le fait tel, que *nul n'a été ſemblable à lui devant ni après*. Mais, ô mon Dieu, comment l'entendez-vous? David n'eſt-il pas plus ſaint que Salomon? Il peut être plus ſaint ſans être ſemblable en ſainteté : il ne ſe trouva jamais aucun qui jouit ſi paiſiblement de tout comme Salomon : il eut ſans peine & ſans combat ce que les autres n'ont qu'après des douleurs extrêmes.

v. 13. *Mais je vous ai même donné de plus ce que vous ne m'avez point demandé, ſavoir les richeſſes & la gloire; de ſorte qu'aucun Roi ne vous aura jamais égalé dans tous les ſiecles paſſés.*

Dieu aſſure Salomon, qu'en lui accordant la ſageſſe, il lui *accorde* en même tems toutes les autres choſes *qu'il n'a point demandées*. Cela nous fait voir, que ſans penſer à autre choſe, il nous ſuffit d'être dociles, d'adhérer à Dieu, pour entrer en poſſeſſion de tout le reſte : car lorſque Dieu vient en une ame, il y vient avec tous ſes biens : & ainſi loin de perdre quelque choſe en laiſſant le don pour le donateur, on a, en le poſſédant, toutes choſes avec lui d'une maniere plus abondante & plus parfaite.

(*a*) 1 Cor. 2. v. 10, 11.

v. 16. *Alors deux femmes vinrent au Roi & ſe préſenterent devant lui.*

v. 17--23. *L'une dit : Mon fils vit, & l'autre dit : Non, votre fils eſt mort, & le mien eſt vivant.*

C'eſt l'ordinaire, que la plupart des hommes ſont ſi aveugles, qu'ils veulent que leurs *fruits*, qui ſont leurs œuvres, ſoient *vivants* lorſqu'ils ſont *morts*. Cette femme avoit *étouffé* ſon fruit, parce que le repos de ſon amour-propre l'avoit ſuffoqué, & lui avoit ôté la vie, & l'autre au contraire, avoit conſervé le ſien dans le repos de l'abandon. Que fait l'ame propriétaire? Elle attribue à l'ame abandonnée le fruit de *mort*, & ſe veut approprier & uſurper celui de la *vie*.

v. 24. *C'eſt pourquoi le Roi dit : Apportez-moi une épée---.*

v. 25. *Coupez en deux cet enfant qui eſt vivant, & leur en donnez à chacune la moitié.*

Mais pour connoître ce qui en eſt, il faut prendre *le glaive de la diviſion* : il n'y a que cela qui puiſſe faire diſcerner la vérité : & c'eſt auſſi de cet artifice, que ſe ſert le ſage Salomon, figure du véritable, qui dit : il faut *partager ce fruit en deux, & leur en donner à chacune la moitié*. O, c'eſt bien là le moyen de découvrir la propriété!

v. 26. *Mais la femme dont l'enfant étoit vivant, dit au Roi : Seigneur, je vous prie, donnez-lui l'enfant vivant, & ne le tuez point : L'autre disoit au contraire : Qu'il ne soit ni à moi, ni à vous ; mais qu'on le divise en deux.*

La personne de qui les œuvres sont vivantes en charité, dit au Roi, c'est-à-dire, à son Dieu : Hélas Seigneur ! je ne désire rien conserver pour moi en telle sorte, qu'il faille pour posséder ce bien, qu'il soit détruit : je ne désire pas même m'en rien approprier. S'il faut pour qu'il soit bon, qu'il soit fait par un autre, j'y consens : oui, quoique je l'aie produit, de toute l'affection de mon cœur je consens qu'il me soit ôté, *& donné à un autre :* je n'en veux rien retenir : il n'en faut *point* faire *de division* ni de partage : ce bien est à vous ; faites-en tout ce qu'il vous plaira. Mais l'ame propriétaire n'en use pas de la sorte : elle ne se soucie pas que le bien soit détruit, parce qu'il n'est pas d'elle : pourvu qu'elle en retienne *une moitié*, qui en est l'apparence & une certaine réputation devant les hommes, elle se l'approprie ; & elle veut que cela lui demeure, parce qu'elle ne fait point le bien pour Dieu, son amour-propre l'étouffant dès sa naissance : elle le fait seulement pour avoir l'avantage de paroître *mere* de cette bonne action.

v. 27. *Et le Roi dit : Donnez à celle-ci l'enfant vivant, & qu'il ne soit point tué : car c'est elle qui est sa mere.*

Dieu voyant avec plaisir la désappropriation de cette ame, lui rend les mêmes biens dont il sembloit l'avoir dépouillée, c'est-à-dire, la facilité de faire le bien qu'elle faisoit, & la jouissance de

de celui qu'elle possédoit auparavant. Il ne le vouloit détruire que pour lui en ôter la propriété : mais voyant qu'elle n'y est plus, il le lui rend.

Ceci nous fait encore bien voir, comme les ames qui ont été véritablement revêtues des vertus vivantes & animées de la grace, ont peine à se laisser dépouiller de ces mêmes vertus, & en souffrent étrangement : au lieu que celles dont la dévotion n'a été qu'imaginaire, en perdent aisément l'esprit & n'en conservent que l'écorce. Et c'est la différence des ames relachées aux ames que Dieu dépouille ; que les premieres perdent la réalité de la chose, & n'en conservent que l'apparence ; & les dernieres ne perdent que l'apparence, & en conservent la réalité. Cette mere auroit toujours été la mere, quoiqu'on lui eût ôté son fils pour le donner à l'autre ; comme l'autre n'auroit jamais été la mere, quoiqu'elle eut paru telle aux yeux des hommes.

CHAPITRE IV.

v. 29. *Dieu donna à Salomon une sagesse & une prudence prodigieuse, & une largeur & capacité de cœur hors de mesure, comme le sablon qui est sur le rivage de la mer.*

DIEU *donna à Salomon une grande prudence :* car rien n'est si *prudent* qu'une personne qui s'abandonne à son Dieu, qui se laisse conduire à lui, & qui n'agit que par son mouvement : bien qu'elle n'ait aucune prudence affectée, Dieu ne lui laisse rien dire qu'elle ne doive dire & faire, & la simplicité de ces personnes détruit toutes les finesses & les artifices des hommes. Mais d'où sort cette prudence ? De *la sagesse* de Dieu. Jésus-

Christ, Sagesse éternelle, étant dans une ame, la produit en toutes choses, gouvernant tout. Ce n'est pas que cette prudence soit connue de ceux qui n'ont pas la lumiere de vérité, & qui sont dans le retrécissement; parce qu'elle est accompagnée d'une si grande liberté & *largeur d'ame*, que cela étonne souvent les personnes qui le voient. Ce *cœur* est immense, & il n'a point de mesures bornées ni de limites, de même que *le sablon de la mer*, lequel ne lui sert point de digue, vû qu'elle n'a point d'autres bornes que son vaste sein, & que ses flots lui servent à elle-même de limites : ainsi le cœur qui est en Dieu comme dans une mer, n'a point d'autres bornes que Dieu même dans son infinité; & rien ne peut arrêter ni retrécir ce cœur.

CHAPITRE V.

v. 2. *Salomon envoya vers Hiram, & lui fit dire :*
v. 3. *Vous savez quel a été le désir de David mon pere, & qu'il n'a pu bâtir une maison au Nom du Seigneur son Dieu, à cause des guerres qu'il avoit à soutenir de toutes parts, jusqu'à ce que le Seigneur ait mis tous ses ennemis sous ses piés.*

SALOMON *fait savoir à Hiram* son ami, qui avoit été le confident de son pere, & qui en connoissoit les volontés, que les raisons pour lesquelles *David n'avoit pu bâtir une maison au Nom du Seigneur son Dieu*, étoient *les guerres*. Il est certain que la Maison de Dieu ne peut jamais s'édifier dans le trouble de la guerre, dans le tumulte du combat. Cette maison est le fond & centre de l'ame, que Dieu établit lui-même

dans le repos & la paix de la contemplation, & non dans le trouble de l'action. Cette maison ne peut jamais s'établir que par l'abandon, & non par le combat : aussi Salomon dit, que son pere ne pût bâtir cette maison que *ses ennemis* ne fussent surmontés & terrassés, qu'ils ne *fussent sous ses pieds* : alors David pût bâtir cette maison. Mais s'il y en eut une édifiée en David, elle ne le fut que pour David; & Dieu veut que Salomon en édifie une autre pour lui : car chaque ame a la sienne, & toutes n'en composent qu'une. Cette maison préparée en David, est achevée en Salomon, non pour lui, mais pour tout le peuple dont il étoit pasteur, & qu'il conduisoit selon la volonté de Dieu : car c'est de toutes ces ames-là que la maison de Dieu sera bâtie, comme il se verra dans la suite.

v. 4. *Mais maintenant le Seigneur mon Dieu m'a donné la paix avec tous les peuples qui m'environnent. Il n'y a plus d'ennemis de Satan, ni de mauvaises rencontres.*

Salomon continue de faire connoître, que pour lui, il a été *mis* d'abord *dans une* grande *paix*, qu'il posséde cette paix. Il nous apprend ensuite une vérité, qui est, qu'en cet état, lorsqu'il est avancé, *il n'y a plus d'ennemis ou de Satan*, qui tente. Toutes les épreuves qui arrivent du Démon, arrivent aux ames qui sont encore dans la lumiere des puissances : mais pour celles qui sont dans le centre, les épreuves ne viennent plus par tentations, ni par le Démon, le Démon ne pouvant point se mêler là; mais elles viennent par le pouvoir divin, qui exerce les ames de cette maniere en se servant de leur propre nature, ou de leurs propres armes, pour les exercer. Ces ames *ont paix tout autour*; parce que rien de ce qui est

extérieur ne les peut troubler ni altérer: & si elles souffrent quelques troubles, c'est parce que Dieu les exerce lui-même; comme elles résistent quelquefois à Dieu, se veulent défendre, & ne se laissent pas aller à ses volontés, c'est ce qui cause toutes leurs peines: *elles n'ont* assurément *plus de Satan d'ailleurs, ni de mauvaise rencontre*; car quelles mauvaises rencontres peut avoir celui qui se laisse conduire en tout à Dieu? Il ne peut rien lui arriver que ce que Dieu fait & permet; & quelques désastreuses que paroissent les choses aux autres, elles ne le sont pas pour lui, tout lui étant également bon, parce que tout vient de Dieu.

v. 5. *C'est pourquoi j'ai dessein de bâtir un temple au Nom du Seigneur mon Dieu, selon que le Seigneur l'a ordonné à David mon pere, en lui disant: Votre fils, que je ferai asseoir en votre place sur votre trône, sera celui qui bâtira une maison à la gloire de mon Nom.*

C'est à cause de ce repos central lequel je goûte, *que je pense*, dit Salomon, *à bâtir un temple du Nom du Seigneur mon Dieu.* Je veux que mon ame lui soit non seulement un temple vivant; mais aussi que tout mon peuple compose ce temple: *selon ce que Dieu avoit promis à mon pere, que lorsque je serois assis sur son trône*, & que Dieu m'auroit établi pasteur des ames intérieures & abandonnées, il feroit que j'édifierois dans ces ames une maison à son Nom, un lieu où il puisse habiter. Dequoi peut servir un temple si ce n'est pour prier Dieu, & pour l'y tenir présent? Voilà l'office que fait un pasteur dans les ames: il les prepare afin que Dieu y fasse sa demeure, & les remplisse de sa présence: de plus, il leur apprend la

priere du cœur, la priere du centre, qui est une priere de foi, que Dieu accepte, & ne refuse jamais. C'est dans ce fonds-là que se font tous les sacrifices & holocaustes, qui ne sont connus que de Dieu. O si l'on savoit tout ce qui se passe dans cette ame! on en seroit ravi & étonné tout ensemble.

v. 6. *Commandez donc à vos serviteurs qu'ils me fassent couper des cédres du Liban.*

Il faut, ô mon Dieu, pour bâtir votre temple, que ces hauts *cédres du Liban*, dont l'orgueilleuse tête va jusqu'au ciel, soient abattus; qu'ils *soient coupés.* Ces cédres représentent ce qu'il y a de plus élevé dans l'Esprit, qui sont les lumieres; les goûts exquis dans la volonté, choses qui font l'admiration des hommes, & dont l'odeur embaume tous ceux qui les approchent. Il faut que toutes ces choses soient abattues, afin de servir au temple de Dieu: ces *cédres* ne peuvent servir que par leur chûte; mais lorsqu'ils sont coupés & renversés par terre, ô ils servent alors admirablement pour composer le temple de mon Dieu.

Ce qui est marqué ici doit s'entendre de chaque ame en particulier, & aussi du général qui doit composer le temple de mon Dieu, & la maison de mon Dieu. Ah! grandes ames, qui comme des cédres êtes élevées par votre science, vos grandes qualités, & même par vos vertus extérieures! vous ne pouvez point servir à ce temple que vous ne soyez coupées renversées, atterrées. Laissez-vous à Dieu afin qu'il vous ôte toutes ces choses éclatantes; & lorsque vous croirez être détruites, c'est alors que vous serez infiniment propres pour être une maison im-

mortelle à votre Dieu : vous serez à couvert de toutes les injures de l'air; & en perdant votre hauteur apparente, vous contractez une qualité & un avantage qui feroit envie aux Anges, s'ils n'avoient pas aussi bien que vous celui de composer ce beau temple, cette Jérusalem céleste. Dieu nous fait en cela semblables à lui. Dieu étoit de toute éternité sa demeure à lui-même; & il voulut se faire une demeure au dehors : c'est pourquoi il créa des ames & des pures intelligences qui lui fissent une maison au dehors, en quelque façon semblable à celle qu'il avoit au dedans : & c'est de cette Jérusalem céleste dont (*a*) parle Saint Jean.

v. 7. *Hiram ayant entendu ces paroles de Salomon, en eut une grande joie, & il dit : Béni soit le Seigneur Dieu, qui donne aujourd'hui à David un fils très-sage pour conduire un si grand peuple.*

Hiram étoit éclairé que la vraie maniere de conduire les ames à Dieu, est de détruire & d'abattre tout ce qu'il y a en elles d'élevé, leur faisant prendre un petit train tout simple & naturel, qui paroit plutôt une chûte à ceux qui ne connoissent pas la vérité, qu'un avantage. Il n'y a que la suite qui puisse faire connoître le bonheur de cette destruction.

v. 17. *Et le Roi commanda qu'ils prissent dix grandes pierres, des pierres précieuses pour les fondemens du temple, & qu'ils les fissent* (*) *carrées.*

Le Roi veut que les plus *grandes pierres* & les plus précieuses (*b*) servent de *fondement* à son édifice. Cela nous fait voir, qu'il n'éleve les ames

(*a*) Apoc. 21. v. 2. (*) *Et quadrarent eos.* Vulg.
(*b*) Conf. Apoc. 21. v. 19.

que pour les rabaisser plus profondément; & que celles qu'il a favorisé le plus, il ne l'a fait que pour les préparer à un plus grand anéantissement & à une plus forte charge : car c'est elles qui doivent soutenir tout l'édifice. Ces pierres ne doivent pas seulement être très-précieuses & choisies, lorsqu'il est question de fonder un si haut édifice; mais il faut de plus qu'elles soient toutes *carrées* : cela marque la droiture & uniformité que doivent avoir ces ames, non seulement droites & simples en quelque chose, mais droites & simples en tout : de quelque côté que vous les tourniez, vous voyez la même chose; & ce qui est caché est comme ce qui est apparent. Cependant ces ames si droites & si simples sont presque toujours cachées & inconnues : elles sont comme enterrées, ne servant que de *fondement* : & quoique ce soient les plus grandes ames, & les plus précieuses à Dieu, ce sont cependant celles dont on fait le moins de cas, les personnes non éclairées n'en faisant que de ce qui est apparent.

CHAPITRE VI.

v. 2. *La maison que le Roi Salomon bâtissoit pour le Seigneur, avoit soixante coudées de long, vingt coudées de large & trente coudées de haut.*

La grandeur & étendue étrange de ce temple marque celle où il faut que les ames soient arrivées pour être faites le temple vivant de Dieu.

v. 3. *Il y avoit un vestibule devant le temple de vingt coudées de long.*

Ce *vestibule*, ou avant porte du temple, est la divine Marie, qui est l'avant porte du Ciel, cel-

le qui introduit dans la porte, qui est Jésus-Christ, comme il assure lui-même qu'il (*a*) est *la porte*; ainsi c'est donc Marie qui a le pouvoir de nous introduire dans ce lieu. On ne sauroit croire combien cette divine mere sert aux ames intérieures pour les conduire à son Fils.

v. 7. *Lorsque la maison se bâtissoit, elle fut bâtie de pierres qui étoient déja toutes taillées & parfaites : on n'entendit dans la maison ni marteau, ni coignée, ni le bruit d'aucun instrument pendant qu'elle se bâtit.*

Lorsque ce temple saint se *bâtit*, il se fait *de pierres* qui ont été *taillées auparavant* avec le ciseau de l'épreuve de la contradiction : elles ont été *battues au marteau* des coups que Dieu leur a fait donner pour les préparer. Mais lorsque Dieu en veut faire son temple, & qu'il *bâtit* lui-même *cette maison*, cela ne se fait que dans le silence profond & dans la cessation de toutes les choses dont on s'étoit servi autrefois pour la préparer. On ne sauroit croire combien ce repos est nécessaire & essentiel pour la construction du temple : sans cela il ne se bâtira jamais ; & il faut une fois se convaincre, que tout ce qui a servi à polir les pierres, doit être rejetté & laissé lorsqu'il s'agit de bâtir la maison de Dieu : il ne faut que le silence le plus achevé.

v. 9. *Il bâtit & acheva la maison du Seigneur, & il la couvrit de lambris de cédres.*

Après que la maison est bâtie, il faut que Dieu lui-même la consomme & *l'acheve*, en tout point. Mais cette consommation *se couvre* de certains *lambris de cédres* odoriférans, qui cachent aux

(*a*) Jean 10. v. 9.

yeux des créatures cette consommation, qui les étonneroit d'autant plus, que plus elle feroit grande. Toutes ces pierres rares & précieuses, toutes ces grandes choses, sont couvertes d'un peu de bois de cédre, qui est une matiere qui, quoique peu de chose, n'a cependant rien de bas ni de ravalé. L'intérieur de ces ames si admirables est caché sous un extérieur le plus commun du monde, mais cependant qui n'a rien de bas qui puisse faire injure à Dieu, qui y habite. Ce n'est pas que la plupart des créatures non éclairées n'en jugent autrement & ne méprisent cet extérieur; mais Dieu seul connoît le prix de ce qu'il renferme.

v. 11. *Alors le Seigneur parla à Salomon & lui dit :*

v. 12. — *Si vous marchez dans mes préceptes, si vous exécutez mes ordonnances,* —

v. 13. *J'habiterai au milieu des enfans d'Israël, & je ne délaisserai point mon peuple d'Israël.*

Toute l'inclination de Dieu, (sa bonté étant extrême) est de se donner à nous, & d'*habiter en nous*. C'est le dessein de la création : il nous a créés pour être (*a*) ses temples vivans : sitôt que nous nous laissons bâtir à la mode de Dieu, il vient (*b*) *habiter en nous*. C'est la promesse qu'il fait aujourd'hui à Salomon, disant, que lorsque cet édifice sera achevé, il y viendra, & *ne l'abandonnera point* lorsqu'il y sera une fois venu, *pourvû* toutefois qu'on *observe ses volontés*.

v. 18. *Et tout le temple étoit au dedans lambrissé de cédres* —. *Tout étoit revêtu d'ais de cédre, & il ne paroissoit point de pierre en la muraille.*

Dieu fait faire un temple de pierres précieuses

(*a*) 1. Cor. 3. v. 16. (*b*) 2. Cor. 6. v. 16.

& polies, & il *ne les laisse pas voir*, *couvrant* le tout extérieurement. Dieu est fort jaloux de ses ouvrages : il ne veut point que l'on connoisse l'économie qu'il a gardée dans la structure de ce temple : c'est pourquoi il cache tout aux yeux des créatures, & ne laisse voir que *des ais de cédre*, qu'un certain extérieur commun, mais cependant de très-bonne odeur.

v. 19. *Il fit l'Oracle au milieu du temple, en la partie la plus intérieure, pour y mettre l'arche de l'alliance du Seigneur.*

v. 20. — *Et il le couvrit d'or très-pur.*

Cet *Oracle au milieu* n'est autre que le centre de l'ame, que Dieu dispose *pour y mettre l'arche de son alliance*, qui est lui-même & sa divine volonté. Cet oracle est *dans la partie la plus intérieure* & la plus cachée : mais quoiqu'il soit si profond, il faut qu'il soit *couvert d'or très-épuré*; (ce qui ne se peut) à moins que ce centre n'ait passé comme par le feu de toutes tribulations, où il se trouve très-purifié, & séparé de la terre, de toute propriété subtile & grossiere. Ce centre étant ainsi vêtu de cette pureté radicale, & étant purgé de toute impureté identifiée avec sa nature, est alors propre à être la demeure de Dieu & son lieu de repos.

v. 21. *Il couvrit encore d'un or très-pur la partie du temple qui étoit devant l'Oracle, & il attacha des lames d'or avec des cloux d'or.*

Non seulement Dieu ôte toute impureté centrale, mais aussi l'impureté des puissances entierement, & les rend participantes de la même pureté du fond : & ce sont ces puissances qui sont *devant* le centre, ou *devant l'Oracle* & le cabinet de Dieu seul. *Il attacha des lames d'or avec des cloux d'or.* Ceci est plus en superficie & regarde une pureté plus extérieure, qui semble ne tenir qu'à des cloux d'or : ces *cloux* sont la volonté de Dieu & son ordre, qui veut aussi que la pureté aille jusques sur le plus extérieur : mais cela n'est point comme le reste, & il se peut ôter en ôtant les cloux, selon qu'il plairoit au maître : aussi cette pureté ou composition toute extérieure peut s'ôter & enlever, si telle étoit la volonté de Dieu, ne tenant qu'à cela ; & l'ame qui en est vêtue seroit aussi contente de s'en voir privée, si telle étoit la volonté de Dieu, que de s'en voir ornée : mais pour la pureté du centre & des puissances, ô, celle-là est immobile, & elle ne se peut plus ôter à moins que de détruire l'édifice.

v. 22. *Il n'y avoit aucune chose au temple qui ne fut couverte d'or.*

Ceci marque que la pureté se doit étendre en toutes choses & sur toutes. Ce n'est pas assez de la pureté qui ne regarderoit que quelques états ou vertus particulieres ; mais cette pureté est étendue en tout, sans distinction : il faut qu'elle soit générale & entiere, & *qu'il n'y ait pas un endroit qui ne soit* purifié, & dont la propriété ne soit détruite.

v. 23. *Il fit dans l'Oracle deux Chérubins de bois d'olivier qui avoient dix coudées de haut.*

Ces *Chérubins* marquent la connoissance qui est donnée à cette ame de tout ce qui regarde les dix commandemens de la loi de Dieu, représentés par la hauteur de ces Chérubins. Ils étoient *de bois d'olivier* ; pour marquer que cette connoif-

fance donne un entier repos à l'ame, la tenant dans une paix parfaite.

v. 28. *Il couvrit les Chérubins d'or.*

Ces Chérubins font *revêtus d'or*, pour marquer comme cette connoiffance eft accompagnée de paix & de pureté. Cette paix & pureté couvre & environne toute l'arche.

v. 30. *Il couvrit auffi d'or le pavé du temple au dedans & au dehors.*

Non feulement tout le dedans & tout le tour doit être pur; mais le pavé qui eft le lieu le plus bas & le plus abjet. C'eft auffi celui qui fert d'appui & de foutien: & quoiqu'il foit foulé, méprifé, & marché, cependant il ne laiffe pas d'être auffi pur que tout ce qui eft de plus confervé.

CHAPITRE VII.

v. 23. *Il fit auffi une mer de fonte de dix coudées d'un bord à l'autre, qui étoit toute ronde.*

v. 25. *Elle étoit pofée fur douze bœufs, trois defquels regardoient le Septentrion, trois l'Occident, trois le Midi, & trois l'Orient.*

CETTE *mer* de cuivre eft une belle figure de la grace que nous puifons en Jéfus-Chrift comme dans une mer. Cette grace nous eft donnée ou par le baptême, ou par la pénitence; & elle demeure & fubfifte en Jéfus-Chrift. *Les dix coudées d'un bord à l'autre*, marquent les dix commandemens de Dieu, qui fervent comme de refervoir & de borne à cette grace, & l'empêchent de fe perdre. Les *douze bœufs*, qui lui fervent de fondement & de foutien, ce font les douze articles de notre foi, qui font le fondement de cette mer, comme les douze Apôtres ont été les douze pierres fondamentales de l'Eglife. Mais de quelque côté qu'on les envifageât, il n'en paroiffoit que trois, tout fe trouvant réuni dans les trois vertus théologales, qui renferment tout le refte.

CHAPITRE VIII.

v. 6. *Les Prêtres porterent l'Arche de l'alliance du Seigneur dans le lieu qui lui étoit deftiné, dans l'Oracle du temple, dans le Saint des Saints, fous les ailes des Chérubins;*

v. 9. *Or il n'y avoit dans l'arche que les deux tables de pierre que Moïfe y avoit mifes, lorfque le Seigneur fit alliance avec les enfans d'Ifraël.*

LES *prêtres* fignifient Jéfus-Chrift, le grand Prêtre felon l'ordre de Melchifedec, qui conduit l'*arche de l'alliance dans le Saint des Saints*. Cette arche d'alliance eft l'union intime que Dieu fait avec l'ame, par laquelle il contracte une alliance fi étroite avec l'ame, qu'elle eft faite (a) *une même chofe avec lui*. Et cela fe fait *dans le Saint des Saints*, qui eft le centre de l'ame; *fous les ailes des Chérubins*, à couvert des lumieres & des connoiffances, les connoiffances mêmes nous fervant d'ombre & de couverture.

Mais cette arche *ne contient* autre chofe que *la volonté de Dieu* déclarée à Moïfe, ou à l'ame fidele, *gravée fur la pierre*, qui eft l'immobilité où l'ame fe trouve lorfqu'elle eft affermie dans cette volonté de Dieu. *L'alliance que Dieu fit avec*

(a) 1. Cor. 6. v. 17.

les enfans d'Israël, marque la connoissance & la certitude de sa volonté.

v. 11. *Et les Prêtres ne pouvoient plus s'y tenir, ni faire les fonctions de leur ministere, à cause de la nuée; car la gloire du Seigneur avoit rempli la maison du Seigneur.*

Il faut que tout cesse lorsque la Majesté de Dieu paroît: ce qui étoit auparavant nécessaire, & glorieux à Dieu, comme les sacrifices, les cérémonies &c, doit disparoître devant Dieu. Tout doit cesser & demeurer en silence: *les Prêtres ne peuvent* point continuer leurs sacrifices; les ames ne peuvent continuer de faire toutes les bonnes pratiques ni les saintes choses qu'elles faisoient auparavant. Cette *gloire paroît dans une nuée*, à cause de l'obscurité de la foi.

v. 12. *Alors Salomon dit: Le Seigneur a dit qu'il habiteroit dans une nuée.*

Salomon assure ces peuples, que Dieu a choisi en cette vie la foi nue & l'obscurité de la nuit, pour se communiquer à l'ame abandonnée à lui.

v. 13. *J'ai donc bâti cette maison, afin qu'elle soit votre demeure, & que votre trône s'y affermisse éternellement.*

Et par un transport de reconnoissance de ce que Dieu avoit béni & ses soins parmi son peuple, & l'édifice qu'il avoit fait de cette maison spirituelle, il dit: *J'ai donc bâti*; comme s'il vouloit dire: quoi! tout foible que je suis, vous avez bien voulu, mon Dieu, que je vous bâtisse une maison pour y faire votre demeure, & pour vous y reposer *durant toute l'éternité*! car

il est certain que le même repos que Dieu prend dès cette vie en une ame, dure toute l'éternité.

v. 14. *Et le Roi tournant le visage, bénit toute l'assemblée d'Israël.*

Il donna cette *bénédiction* comme pasteur, en faveur de ces peuples, qui étoient ses ouailles.

v. 22. *Salomon se mit ensuite devant l'autel du Seigneur, à la vue de toute l'assemblée d'Israël, & il étendit ses mains vers le ciel.*

Salomon, comme Pasteur, se tenoit entre Dieu & son troupeau comme médiateur, étant en cela la figure de Jésus-Christ, qui demeure continuellement devant son Pere & aussi devant toute l'Eglise & les ames fidelles. C'est l'adorable Médiateur, qui tire toute la Divinité puisée dans le sein de son Pere pour nous la communiquer. Il reçoit de même nos vœux & nos adorations, & les porte jusqu'à Dieu, les recevant en Dieu. Il est l'entre-deux qui empêche & la colere de Dieu de descendre à nous, & en même tems la fumée de nos crimes de monter jusques à son Pere. Il *étendit ses mains au Ciel*, comme *Salomon*, sa figure mystique, lors qu'attaché en croix il les élevoit vers son Pere, pour appaiser sa colere & fléchir sa miséricorde. Voilà le vrai état & l'emploi du Médiateur.

v. 23. *Et Salomon dit: Seigneur, Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu qui vous soit semblable ni au plus haut du Ciel, ni sur la terre. C'est vous qui gardez l'alliance & la miséricorde que vous avez faite à vos serviteurs qui marchent devant vous de tout leur cœur.*

Salomon admire & fait remarquer en même

tems la fidélité de Dieu à *garder* toutes les promesses *qu'il a faites à ses serviteurs* qui lui sont abandonnés, & qui en se confiant à lui, *marchent devant lui* selon sa volonté, & le font *de tout leur cœur*, sans déguisement. Mais cette fidélité de Dieu à garder toutes les promesses qu'il a faites à sa créature, est si entiere, que tout ce que l'on peut s'imaginer, n'égale point cela : & il n'y a aucune fidélité des créatures, qui ne soit infidélité auprès de celle de Dieu.

v. 27. *Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement sur la terre ? Car si les cieux & le ciel des cieux ne vous peuvent comprendre; combien moins cette maison que j'ai bâtie ?*

Salomon admire la grandeur de Dieu, & tâche de l'exprimer en quelque maniere. Il demande, si l'on doit se persuader que *Dieu habite sur la terre*, sur les ames terrestres & humaines, lui, que *le ciel des cieux ne peut comprendre*. Par le ciel des cieux il entend, outre le Paradis, le centre de l'ame, & les plus pures intelligences, qui ne peuvent comprendre Dieu : l'humanité sainte de Jésus-Christ qui est aussi le ciel des cieux, ne peut point le comprendre : il n'y a que le Verbe Dieu comme Dieu qui le puisse faire. Cela étant de la sorte, dit Salomon, combien moins dois-je présumer que *cette maison* que je vous ai bâtie, *puisse vous contenir* ?

v. 28. *Mais regardez l'oraison de votre serviteur, ô Seigneur mon Dieu, & ses prieres; écoutez l'hymne & l'oraison que votre serviteur vous offre aujourd'hui.*

Salomon est ici la figure de Jésus-Christ, qui *prie* son Pere de dessus l'autel de la croix en faveur des hommes; & connoissant, que l'Eglise qu'il a établie, tant la générale qui est l'assemblée & l'union des fideles, que celle de chaque ame en particulier, qui a été établie & fondée par Jésus-Christ, n'avoit rien d'elle-même qui pût mériter nulle grace, il conjure le Pere éternel de dessus cet autel sacré, (où s'accomplit le grand sacrifice,) *qu'il exauce* à cause de lui toutes *les prieres* qui s'y feront dans la suite. Il est lui-même la priere qui s'y fera; & la priere, *l'oraison*, *l'hymne* de louange, qu'il offre à Dieu de dessus cet autel, doit être la valeur de toutes les prieres qui se feront dans ce Sanctuaire : car toutes les graces les plus divines que Dieu accorde aux ames les plus cheres, il ne les leur accorde que par Jésus-Christ, en faveur de Jésus-Christ, comme toutes celles de l'ancienne loi ne s'accordoient qu'en vue de Jésus-Christ qui devoit venir.

v. 29. *Afin que vos yeux soyent ouverts jour & nuit sur cette maison, de laquelle vous avez dit : Mon Nom sera là, afin que vous exauciez la priere que votre serviteur vous fait en ce lieu-ci.*

La *maison* que Salomon a bâtie, peut s'entendre de l'Humanité sainte de Jésus-Christ qui est la maison bâtie du sang de David & de Salomon. C'est dans cette maison que Dieu *exauce toutes les prieres* qui lui sont faites. Car il faut savoir, que toutes les prieres se trouvent renfermées en Jésus-Christ : c'est pourquoi les ames fort avancées ne peuvent ni prier, ni demander, pour elles ou pour les autres; parce que toutes les prieres se trouvent renfermées & réunies en Jésus-Christ, qui devient leur seule & unique priere & parole, comme il est la Parole de son Pere : &

tout se trouvant renfermé en unité divine en Jésus-Christ, comme toute la parole du Pere se termine & se renferme en lui, aussi toutes prieres se trouvent en lui : & c'est pour cela que les prieres sans prieres qui se font de la sorte, sont toujours (a) *exaucées*, ainsi qu'il l'assure lui-même ; parce que la parole, de Dieu en Jésus-Christ étant aussi infaillible que Dieu, (puisqu'elle est Dieu), de même la priere en Jésus-Christ est aussi certaine que lui, étant Dieu comme lui lorsqu'elle y est réunie.

Car tout ce qui est en Dieu, est Dieu ; par exemple, la bonté ou miséricorde de Dieu en Dieu est Dieu : comme sortie de Dieu & exercée sur les hommes, elle devient créée & bornée ; mais lorsqu'elle retourne en Dieu elle redevient Dieu. Il en est de même de la priere : C'est un sacrifice de louange que l'on rend à Dieu, ou une adoration, ou un amour exprimé ; mais cette priere en Dieu, est Dieu : Dieu se loue, s'aime, s'adore lui-même, parle & fait tout le reste ; & tout cela en Dieu, est Dieu, & produit un Dieu en Dieu même, sans sortir de Dieu : mais cela même envoyé de Dieu dans l'ame & dans la créature, est une parole créée, bornée, petite, imparfaite comme la créature qui la renvoye à Dieu, avec quantité de défauts. Mais lorsque par l'anéantissement l'ame n'est plus, cette priere redevient la même qu'elle étoit en Dieu. En Dieu la priere & la parole est Jésus-Christ ; en l'ame anéantie la priere & la parole est Jésus-Christ, l'ame n'ayant plus de paroles propres : & en Jésus-Christ la parole est Dieu, Jésus-Christ étant le Verbe & la parole du Pere : & ainsi en lui la priere est Dieu même. Voilà la différence des prieres.

(a) Jean 16. v. 23.

D'où il paroit, que les ames qui se voyent dans l'impuissance de prier d'une maniere distincte & apperçue, ne doivent point se faire de peine à ce sujet : car plus leur priere est simple, nue, une, imperceptible, & inconnue ; plus elle est pure : & plus elle devient séparée de la créature, plus elle devient la priere de Jésus-Christ : ensorte que lorsque nous n'y avons plus de part, & qu'elle se fait en nous sans nous, c'est la priere Jésus-Christ même, ou la priere divine, qui se fait par Jésus-Christ dans l'ame anéantie.

Or *les yeux de Dieu sont* toujours *ouverts sur cette maison* : car Dieu regarde incessamment & nécessairement son Verbe, & en le regardant il se connoît soi-même : c'est le terme de ses regards & de sa connoissance : & en se regardant & se connoissant il s'aime nécessairement. Voilà (*) la contemplation de Dieu en lui-même, se regarder & s'aimer : Voilà (†) aussi la contemplation de Dieu dans l'ame : il se regarde & s'aime nécessairement dans cette ame anéantie, & c'est là toute sa priere.

Avant que la priere devienne Jésus-Christ, elle est quelque tems comme une imitation de la (††) contemplation divine, où l'ame contemple son Dieu par un simple regard, & en le contemplant l'aime d'un simple amour, comme son regard est simple : & ceci est la contemplation en foi : plus elle est simple, plus la foi est nue, & plus la contemplation est parfaite. C'est ici la priere contemplative, plus ou moins parfaite selon que la contemplation est plus ou moins pure & nue.

(*) *Autrement* : Voilà la priere-Dieu en Dieu même.
(†) *Où bien* : Voilà la priere-Dieu dans l'ame. *Il y a des copies où cela est ainsi ; & il s'accorde fort bien avec ce qui précède & avec ce qui suit.* (††) *Autr.* de la priere.

Nn 2

Mais il y a une autre contemplation qui n'est pas de l'ame, ni un regard de l'ame en Dieu; mais un regard de Dieu en l'ame, où il se contemple en cette ame, & se contemplant il produit son Verbe, & cette complaisance réciproque de ces deux adorables personnes dans la vue de leurs perfections produit cet amour réciproque qui est le S. Esprit. Voilà la priere divine de Dieu en l'ame, où Dieu fait en elle ce qu'il a fait en lui de toute éternité.

Il y a encore la priere ou contemplation de Dieu en Dieu, dans laquelle Dieu sans l'ame & en lui-même produit son Verbe, comme il faisoit de toute éternité avant la Création: & ce n'est plus la priere divine; mais la priere-Dieu. La seule expérience de ceci le peut faire comprendre; car la science ne sauroit le faire concevoir.

v. 31. *Lorsqu'un homme aura péché contre son prochain :* —

v. 35. *Lorsque le ciel sera fermé, & qu'il n'en tombera point de pluie à cause de leurs péchés :* —

v. 37. *Lorsque la famine viendra sur la terre, ou que la peste aura corrompu l'air :* —

v. 38. *Et que l'homme reconnoissant la plaie de son cœur, étendra ses mains vers vous dans cette maison.*

v. 39. *Vous l'exaucerez du ciel — selon la disposition de son cœur ; car vous seul connoissez le fond des cœurs de tous les enfans des hommes.*

Salomon fait en tous ces versets & en ceux qui achevent ce Chapitre un petit dénombrement de tous les maux & de toutes les fautes que l'homme peut faire, aussi bien que des épreuves & des châtimens que Dieu exerce sur les ames. Il assure,

que sitôt qu'ils auront *connu la plaie du cœur, & qu'ils étendront les mains dans cette maison, ils seront exaucés.* Etendre les mains n'est autre chose, qu'animer de plus en plus sa confiance & étendre son abandon sur tout ce que Dieu fait ou permet. C'est là la seule priere de cette ame, ou sa seule action, s'abandonner pour toutes les choses qui lui arrivent de moment en moment, quelles qu'elles soyent, non-seulement pour celles qui lui arrivent, mais pour toutes celles qui lui sont proposées par l'inspiration, & que la crainte fuit, ou que le désir embrasse. Il faut s'abandonner à Dieu pour tout cela; afin que Dieu fasse & en nous & de nous selon son bon plaisir.

Lorsque l'on dit, s'abandonner pour tout ce qui nous est proposé de la part de Dieu, l'on ne dit pas qu'il faille travailler à exécuter les inspirations que l'on peut avoir: ce n'est pas là l'abandon; mais ce seroit plutôt se tirer de l'abandon. L'abandon consiste, sitôt qu'une chose est proposée de Dieu, à se laisser à lui pour qu'il l'exécute en nous ou par nous selon ses volontés, & après n'y plus penser, lui laissant le soin de tout. Pour les choses qui sont proposées, & qui paroissent terribles ou étranges, il faut se délaisser à Dieu & s'abandonner à lui, afin qu'il les exécute malgré nos répugnances selon l'étendue de ses divines volontés: & pour celles qui émeuvent un peu l'appétit du désir, elles sont pour l'ordinaire de la nature, plutôt que de Dieu: mais pour y éviter toute méprise, il faut les laisser à Dieu, afin qu'il les détruise ou les fasse réussir selon ses volontés: & de la sorte tout demeure dans l'abandon, & l'on n'y pense plus, se contentant d'être dans la suite tout ce que Dieu nous

fait être, tel qu'il soit. Alors Dieu ne manque pas de nous *exaucer* : car tout arrive nécessairement selon ses volontés.

Mais il exauce *selon qu'il connoît notre cœur* : cela veut dire, que Dieu n'exauce pas toujours selon ce qu'on s'imagine; mais selon l'état où est l'ame autant qu'il est conforme à sa volonté : Dieu n'exauce pas selon la priere de ceux qui prient avec distinction; mais *selon* leur état & la *disposition de leur cœur : car lui seul connoît le cœur de tous les enfans des hommes* : les autres hommes en jugent sans le connoître, mais Dieu seul le connoît, & l'on ne peut en avoir connoissance qu'en Dieu & par son Esprit; parce que (a) ce qui se passe dans le cœur de Dieu, n'est connu que de l'Esprit de Dieu.

v. 41. *Lorsqu'un étranger, qui ne sera pas de votre peuple d'Israël, viendra d'un pays fort éloigné pour votre Nom, parce que la grandeur de votre Nom, la force de votre main, & la puissance de votre bras,*
v. 42. *Se feront connoître par-tout; lors donc qu'un étranger sera venu, & priera en ce lieu;*
v. 43. *Vous l'exaucerez.*

Salomon assure, que les plus grands pécheurs, qui sont comme dans une région infiniment éloignée de Dieu à cause de leur dissemblance, s'ils viennent à s'avancer vers Dieu, *quoiqu'ils ne soyent pas de ce peuple* choisi, de ces ames intérieures; *lorsqu'ils seront venus* de leur éloignement, & que peu-à-peu ils seront arrivés dans le temple intérieur *pour le* seul *Nom* & la seule gloire *de Dieu*, sans nul intérêt propre, n'ayant en vue que le seul intérêt de Dieu seul, *ils seront*

(a) 1 Cor. 2. v. 11.

exaucés comme les autres. Mais il faut que ce soit *pour votre Nom*, ô mon Dieu, dit Salomon : car *ce grand Nom*, qui est votre Fils; ce *Nom auquel* (a) *tous les genoux fléchissent*, ce grand Nom qui est Dieu comme vous, qui est votre *bras fort*, qui fut (b) *déployé* & étendu dans le mystere de l'incarnation, comme l'assure la divine Marie, ce sera celui-là qui sera *connu par tout*; parce que c'est votre Parole, qui se fera entendre (c) des *extrémités de la terre*. Oui, ô mon Sauveur, sans avoir égard au Juif ou au Gentil, ou à quoi que ce soit, vous vous ferez entendre par tout; & cette parole de vie se trouvera en tous les lieux.

Et en quelque lieu que ce soit où Jésus-Christ sera trouvé, & où l'homme sera arrivé à lui, il sera *exaucé*; parce que Jésus-Christ sera sa *priere*, sans que Dieu ait égard à ce que cet homme étoit auparavant; il ne reconnoît plus le pécheur lorsqu'il est revêtu de Jésus-Christ : il ne voit plus que son Fils, qui le charme & le ravit de complaisance.

v. 56. *Béni soit le Seigneur, qui a donné la paix à son peuple d'Israël, selon toutes les promesses qu'il avoit faites. Tous les biens qu'il nous avoit promis par Moïse son serviteur nous sont arrivés, sans qu'il soit tombé une seule de ses paroles.*

Salomon continue de *bénir Dieu*, & d'enseigner en même tems au peuple la fidélité de Dieu *dans l'accomplissement de ses promesses*. Il leur fait voir comme ils possédent *la paix* entiere & profonde, ainsi qu'il le leur *avoit promis* au cas qu'ils fussent fideles à se laisser conduire à lui dans la voie qu'il leur avoit enseignée *par Moïse*, & qu'il

(a) Philip. 2. v. 10. (b) Luc 1. v. 51. (c) Isa. 5. v. 26.

n'y a quoique ce soit de ses promesses qui n'ait été accompli; qu'il *n'est pas tombé une parole* qui n'ait eu son effet depuis Moïse jusques à présent.

v. 62. *Le Roi donc & tout Israël immolerent les victimes devant le Seigneur.*

v. 63. --- *Et ils dédierent le temple du Seigneur.*

La *dédicace* & la consécration *du temple* intérieur ne se fait que par le *sacrifice*, ainsi que Jésus-Christ nous l'a marqué par le grand sacrifice qu'il fit, lorsqu'il consacra nos ames pour être les temples de Dieu. Il faut toujours joindre l'immolation & le sacrifice de tout ce qui est en nous, avec la dédicace que nous faisons de nous-mêmes.

CHAPITRE IX.

v. 3. *Le Seigneur dit à Salomon : J'ai exaucé votre priere & la supplication que vous m'avez faite. J'ai sanctifié cette maison que vous avez bâtie pour y établir mon Nom à jamais, & mes yeux & mon cœur s'y appliqueront toujours.*

LES promesses de Dieu sont toujours véritables, quoi qu'elles ne le soient pas étant prises selon le sens littéral : car à prendre celle-ci à la lettre, il est sûr que Dieu étant infaillible, le temple de *Salomon* ne devoit jamais périr : & cependant, combien de fois a-t-il été détruit depuis? Ceci ne se peut donc entendre que de Jésus-Christ, & de toutes les ames qui composent son corps mystique. Dieu *exauce* toujours *l'oraison* de ce Fils, comme il l'assure : (a) *Je sais que vous m'exaucez toujours;* parce que cette oraison est Dieu, comme (a) il a été dit. Il l'exauce & dans sa personne, & dans son corps mystique : & c'est en l'union de ses membres à ce Chef que l'Eglise se trouve entierement affermie; parce qu'elle se trouve avoir la fermeté de Dieu même : & ainsi elle est permanente comme Dieu, & elle durera éternellement.

(a) Jean 11. v. 42.

Dieu dit, *qu'il a mis dans cette maison*, qui est Jésus-Christ & son Eglise, *ses yeux*; (ses yeux sont son Verbe,) & *son cœur*, (qui est son Esprit saint,) pour y demeurer *éternellement.*

v. 4. *Que si vous marchez en ma présence comme votre Pere y a marché dans la simplicité & la droiture de votre cœur,*

v. 5. *J'établirai votre trône & votre regne sur Israël pour jamais.*

Rien n'est si agréable à Dieu que la *simplicité* & *la droiture de cœur*; & c'est ce qui fait la plus grande sainteté. Ce fut là le caractere de David. Dieu assure donc, que si ces ames qu'il a choisies par un privilége particulier pour aider & conduire les autres, *marchent* toujours *dans cette simplicité & droiture de cœur*, *il affermira* le pouvoir qu'il leur a donné d'aider & de conduire ces peuples, & qu'il affermira aussi les mêmes ames dans l'état permanent; c'est pourquoi il est dit: *J'établirai ce trône pour jamais.*

v. 6. *Que si vous vous détournez de moi, vous & vos fils; si vous cessez de me suivre & de garder mes préceptes ---,*

v. 7. *J'exterminerai Israël de dessus la terre que je leur ai donnée, & je rejetterai loin de moi ce temple, que j'ai sanctifié en mon Nom.*

Mais *si vous* & les ames que j'ai mises sous votre conduite, vous *détournez*, *sans me suivre*,

(a) Ci-dessus, Chap. 8. v. 29.

j'ôterai ces peuples, ces ames intérieures, de la possession *de la terre* de paix & de repos; parce qu'ils ont quitté la voie de l'abandon, & qu'ils ont cessé de suivre ma conduite pour suivre une conduite humaine. Je *jetterai loin de moi* ce fond & centre de l'ame *que j'ai sanctifié en mon Nom* pour être mon *temple* & le lieu de ma demeure: car je veux être seul dans ce temple; & dès que l'on y veut admettre quelque amour étranger, il faut que tout périsse, & que ce temple saint demeure détruit & renversé.

v. 8. *Et cette maison sera pour exemple, & quiconque passera devant s'étonnera, lui insultera, & dira: Pourquoi le Seigneur a-t-il fait de la sorte à cette maison?*

Il est certain que ces ames sont l'*étonnement* de tous les peuples, & servent d'*exemple* à toutes les ames qui quittent les voies de l'abandon pour se conduire par elles-mêmes. Elles croient se mieux garder que Dieu ne les garde; & pour cela elles se retirent de dessous sa conduite: mais Dieu pour les en punir & les faire servir d'*exemple* aux autres, permet qu'elles soient détruites, qu'elles tombent dans la derniere désolation, & qu'elles deviennent l'objet de la *risée des hommes*, qui disent: *Quoi*, voilà cette personne, autrefois si dévôte & si spirituelle! d'où vient que Dieu a permis qu'elle soit devenue de la sorte, & qu'il a *rejetté loin de lui* ce centre, qu'il avoit choisi pour sa demeure?

v. 9. *On répondra: C'est parce qu'ils ont délaissé le Seigneur leur Dieu.*

C'est *parce qu'ils ont délaissé le Seigneur leur Dieu*, celui qui seul pouvoit les tirer de ce péril.

Ils se sont retirés de l'abandon à la conduite de sa providence; & c'est ce qui fait que les choses ont été renversées de la sorte.

CHAPITRE X.

v. 1. *La Reine de Saba ayant entendu la renommée de Salomon, vint, au Nom du Seigneur, le tenter par des questions difficiles.*

DIEU se sert d'une femme pour *sonder* l'esprit du plus grand & du plus sage des Rois. L'Ecriture dit, qu'elle *vint au nom du Seigneur pour le sonder*, à cause de sa *renommée*: elle voulut ouïr *ses paroles pour juger de* sa Sagesse. Si la curiosité est blamable en quelques femmes, l'on peut dire qu'elle est louable en bien d'autres, & que cette envie d'être instruite de la sagesse & des choses qui regardent le salut, est la source de tous les biens qui leur arrivent: parce qu'elles s'informent du chemin de la vertu & de la voie intérieure avec dessein d'en profiter: elles disent *leurs difficultés*, afin qu'on les leur resolve: elles écoutent, & se laissent instruire avec docilité; & c'est la raison pour laquelle elles profitent & avancent: & l'on peut dire à l'avantage des femmes, qu'il y en a infiniment plus qui se laissent conduire à Dieu que d'hommes; parce qu'elles n'ont pas une certaine répugnance à se soumettre à la conduite de la grace, & qu'elles ont plus de docilité.

v. 2. *Et étant entrée dans Jérusalem avec une grande suite & beaucoup de richesses d'or & de pierres précieuses, elle vint vers le Roi Salomon, & lui dit tout ce qu'elle avoit dans le cœur.*

L'entrée de cette Reine en Jérusalem est un exemple sensible de celle que font les ames dans la ville sainte, qui est la demeure du vrai *Salomon*. Elles viennent avec *quantité de richesses*. Ces richesses sont tous les dons, graces, & vertus dont elles sont enrichies. L'ame ainsi favorisée de son Dieu vient de cette maniere consulter l'oracle de la vérité, le pasteur d'Israël, & *lui dit tout ce qu'elle a dans son cœur*. Cette sincérité à se découvrir aux personnes qui ont véritablement l'Esprit de Dieu, & à ne leur cacher aucune chose, est la marque de l'avancement: & plus le cœur est ouvert, libre, grand, plus Dieu s'y communique abondamment.

v. 3. *Et Salomon lui résolut toutes les questions qu'elle lui avoit proposées : & il n'y eut pas une parole qui put être ignorée du Roi, & à laquelle il ne répondit.*

C'est pourquoi Dieu permet que cette sage & fidele Reine fut entierement *instruite* de tout ce qu'elle souhaitoit, & qu'elle fut éclaircie sur toutes les difficultés *qu'elle avoit proposées : il n'y eut pas une parole qui fut ignorée* de ce sage directeur, l'Esprit de Dieu parlant par sa bouche. C'est une chose admirable, comme Dieu donne une promte connoissance à ces ames de tout ce qui se passe dans le cœur de celles qui les consultent, & comme il fait que quelque chose qu'on leur puisse proposer, l'Esprit de Dieu leur fait répondre à tout avec une netteté & facilité merveilleuse. Salomon instruisit si bien cette Reine, qu'il la rendit propre à être le pasteur de son troupeau, comme lui l'étoit du sien : elle conduisit son Royaume dans les voies de Dieu, ainsi qu'elle en avoit été instruite de Salomon.

v. 4. *Lorsque la Reine de Saba vit toute la sagesse de Salomon, & la maison qu'il avoit fait bâtir,*

v. 5. — *Elle fut toute hors d'elle-même.*

La *Reine de Saba voyant* la voie de *la sagesse*, la conduite de la providence, & l'avantage qu'il y a de s'y abandonner, la maniere dont Dieu *bâtit* l'intérieur, & les merveilles de l'économie de la grace dans les ames qui se laissent conduire à elle ; elle reste dans un tel ravissement d'esprit, qu'elle ne sait plus où elle est ; & il lui semble que son esprit se perd.

v. 6, 7. *Et elle dit au Roi : Votre Sagesse & vos œuvres passent tout ce que la renommée m'avoit dit de vous.*

Elle avoue que tout ce qu'on lui a pu *dire de cette sagesse*, n'égale point l'expérience qu'elle en a faite ; & que la vérité des choses *passe* infiniment *ce qu'en dit la renommée.*

v. 8. *Heureux ceux qui sont à vous ! heureux vos serviteurs, qui sont toujours en votre présence, & qui écoutent votre Sagesse.*

Alors entrant dans un transport d'esprit, causé par la vue du bonheur des ames qui servent Dieu, elle s'écrie : O que *bienheureuses* sont les ames que vous conduisez ! *heureuse* la nation dont vous êtes le Dieu ! O que *bienheureux sont vos serviteurs* qui ont l'avantage de marcher toujours *en votre présence*, qui vivent & subsistent continuellement dans cette simple foi qui fait leur vie & leur soutien, & *qui entendent* dans leur fond *votre Sagesse*, qui n'est autre que votre Verbe, qui se fait entendre en elles d'une maniere ineffable & incompréhensible !

v. 9. *Béni soit le Seigneur votre Dieu, auquel vous avez plu, & qui vous a mis sur le trône d'Israël, parce qu'il a aimé Israël éternellement, & qu'il vous a établi Roi pour régner avec équité & pour rendre la justice.*

Et admirant en son esprit les merveilles de l'incarnation du Verbe, qu'elle voyoit par esprit prophétique, elle lui dit : *Que votre Dieu soit béni*, car Jésus-Christ en tant qu'homme reconnoît Dieu pour son Dieu comme nous ; c'est pourquoi elle l'appelle le Dieu de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ (a) l'appelle lui-même. Elle bénit donc Dieu des graces qu'il a faites à Jésus-Christ, & elle avoue qu'elle est éclairée de la vérité de ce mystere, que Dieu n'a fait que parce que cet Homme-Dieu *lui a plu* infiniment, comme il le dit : (b) *Voici mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement. C'est pour cela*, dit cette Reine, *que Dieu vous a mis sur le trône*, comme Chef mystique *d'Israël*, (qui est l'Eglise) & des ames intérieures : *parce qu'il a aimé de toute éternité* cette Eglise, ce peuple intérieur, aussi vous a-t-il *établi Roi*, afin que vous les conduisiez & leur *rendiez la justice* qu'ils attendent de vous.

v. 18. *Le Roi Salomon fit aussi un grand trône d'ivoire, qu'il revêtit d'un or très-pur.*

Lorsque Dieu eut destiné Jésus-Christ en tant qu'homme pour être le Roi & le gouverneur de toutes les ames qui voudroient bien profiter de son incarnation, il *fit un grand trône d'ivoire.* Ce trône d'ivoire est la sacrée Vierge, qui, selon l'humanité de son Fils, est le trône tout pur sur

(a) Jean 20. v. 17. (b) Matth. 3. v. 17.

lequel il a reposé. Ce trône d'yvoire marque aussi la pureté d'une ame intérieure, qui doit être le trône vivant de Jésus-Christ. Il faut, pour que Jésus-Christ s'incarne dans l'ame & y fasse sa résidence, qu'elle soit dans la pureté & beauté de son origine, dont ce trône est une excellente figure.

v. 19. *Ce trône avoit six degrés, & le haut en étoit rond par derriere : & il avoit deux appuis d'un côté & d'autre, qui tenoient le siege, & deux lions posés sur chaque appui.*

Ces *degrés* sont premierement la résignation à la volonté de Dieu ; puis la conformité à cette même volonté, l'abandon, le délaissement, l'union parfaite, & la transformation ou le changement dans cette même volonté, qui font *les six degrés* qui font monter l'ame jusqu'à être faite volonté de Dieu. La *rondeur de ce trône* marque la simplicité, innocence & candeur, largeur & grandeur de l'état de l'ame arrivée ici. C'est une certaine candeur en la partie extérieure, une innocence & une simplicité sans artifice, qui se connoît & se remarque en toutes choses. Les *deux appuis*, ce sont les deux natures en Jésus-Christ, qui sont différentes, quoi qu'en un seul suppôt, & qui *soutiennent le siege* ; car cette ame n'a plus d'autre appui, quel qu'il puisse être, & tout se trouve en Jésus-Christ : dépouillée qu'elle est de tout mérite & de toutes vertus, elle trouve tout en Jésus-Christ, & il lui suffit que Jésus-Christ les posséde : c'est là son seul soutien. *Les deux lions* qui se tiennent *sur chaque appui*, sont la force de Dieu, & la sainteté de Dieu, qui sont enfermées en Jésus-Christ ; & cette ame ainsi dépouillée de toutes forces

& de toute justice & sainteté propre, se contente de ce que tout cela se trouve réuni & renfermé en Jésus-Christ, qui est en tant qu'homme, le Lion de la tribu de Juda, & comme Dieu la force de son Pere.

Ceci est encore la véritable figure de l'Eglise, qui est le *trône de Dieu*, & qui n'a point d'autre fondement & appui que Jésus-Christ homme-Dieu. Les *six degrés* sont les six Sacremens qui conduisent à ce siege; & ce siege & trône renferme Jésus-Christ qui est le septieme Sacrement, & qui n'est pas dans le nombre des degrés, parce que lui-même est moyen & fin: comme moyen, il est le fort Lion, qui soutient tout par son humanité & sa Divinité; & comme fin, il est celui qui est assis & se repose dans le trône, qui a été fait pour lui seul.

v. 20. *Et douze petits Lions étoient posés sur les six degrés de côté & d'autre. Il ne s'est jamais fait d'ouvrage pareil dans tous les Royaumes du monde.*

Les *douze petits Lions* qui sont *de côté & d'autre*, marquent les douze Apôtres, qui sont *sur les degrés* comme témoins & soutiens de cette Eglise.

Ce sont aussi, pour ce qui regarde le mystique, les douze fruits du S. Esprit, qui sont de chaque côté des degrés de la volonté de Dieu, chacun en leur rang.

Un pareil ouvrage n'a point été fait en tous les royaumes, ne pouvant jamais y en avoir *de cette sorte* que dans l'état intérieur, ou dans l'Eglise, qui est *le royaume* de Dieu.

CHAPI-

CHAPITRE XI.

v. 1. *Or Salomon aima beaucoup les femmes étrangeres.*
v. 3, 4. — *Et ainsi les femmes déréglerent son cœur, tellement qu'il suivoit des Dieux étrangers.*

C'est une chose étonnante qu'un homme aussi sage que *Salomon* se soit laissé *dérégler* de la sorte. Les *femmes étrangeres* marquent certaines bagatelles extérieures auxquelles on s'attache désordonnément: & comme dès que le cœur est gagné à Dieu, l'on s'applique aussi-tôt à faire la volonté de Dieu dans toute son étendue, & à la plus haute piété; de même lorsqu'on laisse regagner le *cœur* par les choses de la terre, on perd bientôt l'amour de Dieu & la fidélité qu'on lui doit. Le *cœur* est le siege de la fidélité, ou de l'infidélité: si le cœur est à Dieu, tout le reste sera bientôt à lui; mais si le cœur se laisse gagner par l'amour de la créature, l'on ne manquera pas de changer. Tant que le cœur est à Dieu il n'y a point d'infidélité à craindre; car lorsque l'on aime bien, on périroit mille fois, pour ce que l'on aime: mais lorsque ce cœur s'attache à autre chose qu'à Dieu, dès ce moment on commence d'être infidele.

Salomon fit de la sorte: il commença par laisser gagner ce cœur, que Dieu avoit possédé; & il devint *Idolâtre*; parce que l'adoration, sans penser distinctement à elle, suit le penchant du cœur. Nous adorons nécessairement ce que nous aimons souverainement. Si nous aimons Dieu souverainement, nous l'adorons véritablement: c'est pourquoi le commandement de l'amour est

mêlé avec celui de l'adoration : vous aimerez le Seigneur votre Dieu & vous le fervirez lui feul ; parce que dès que l'on aime, on ne s'applique qu'à fervir ce qu'on aime. Auffi lorfque l'on aime déſordonnément quelque créature, par cela même on devient idolâtre de la chofe que l'on aime. C'eſt ce que fit Salomon : il fe laiffa aller à l'amour déſordonné, & auffi-tôt il idolâtra. L'amour réglé ne fait point le même effet ; parce qu'il eſt fouverain pour Dieu feul, & dépendant pour la créature, rapporté qu'il eſt à celui de Dieu comme à fa fin.

Si le péché de Salomon paroît étrange après une fi grande fageffe, j'ofe dire qu'il ne doit pas étonner ; parce que c'eſt le propre de ces perfonnes dont la vie a toujours été également fage, qui ne fe font jamais laiffés aller à aucune foibleffe, de faillir fur la fin de leurs jours, & cela, parce qu'ils fe font fortifiés là dedans, s'appropriant cette fageffe, cette gloire, cette prudence, cette juſtice, & la tenant comme dans eux-mêmes : tout les y fortifie : ils ont l'applaudiffement de toutes les créatures, ils ne font blâmés de perfonne, on ne fauroit rien trouver à reprendre en toute leur conduite : ô qu'il fe trouve là deffous une étrange propriété, & une véritable idolâtrie ! On s'attribue tout ce qui eſt à Dieu : on révère tout cela en foi comme à foi ; on l'admire & on le laiffe admirer aux autres ; on ne réfere pas tout à Dieu, & plus les graces font éminentes & éclatantes, connues, eſtimées & admirées, plus la propriété eſt grande, forte & enracinée. Or je dis que tout ce que Dieu permit d'arriver à Salomon à l'extérieur, n'étoit que la figure de ce qui fe paffoit en fon intérieur. Il aima intérieurement & déſordonnément les femmes étrangeres ; & il aima de la même forte les graces, dons, faveurs, vertus, tout ce que Dieu avoit mis en lui, qui ne lui appartenoit pas, & qu'il devoit regarder comme *étranger* de lui & appartenant à Dieu. Il mit à toutes ces chofes fon affection : enfuite il en fit fon idole, leur donnant toute fon eſtime & toute fa vénération : il fe donnoit à lui-même de l'encens ; & enfin il leur confacra fes puiffances comme autant de temples qu'il bâtiffoit à ces divinités imaginaires. Voilà l'état intérieur où étoit Salomon, lorfque Dieu permit que du plus fage des hommes il en devint le plus fou.

Mais j'ofe dire, que cette folie fut infiniment glorieufe à mon Dieu, & utile à Salomon. Glorieufe à Dieu ; parce qu'elle lui reſtitua tout ce que Salomon lui avoit ravi en s'en rendant propriétaire : fi Salomon n'étoit point devenu fou, il auroit toujours attribué à fa force ce qui n'étoit dû qu'à la force de Dieu, & tous les hommes auroient fait la même faute ; ils l'auroient admiré déſordonnément, & auroient idolâtré avec lui, attribuant aux hommes ce qui n'eſt dû qu'à Dieu. Je dis donc, que l'idolâtrie matérielle que fit Salomon au dehors, étoit moins dangereufe que celle du dedans, & reſtituoit à Dieu un honneur qui lui avoit été ufurpé : & ainfi il étoit de la gloire de Dieu de permettre en Salomon ce qu'il permit ; & d'autant plus que la fageffe de Salomon avoit éclaté, il falloit d'autant plus que fa folie fût connue & rendue publique.

Elle fut auffi utile à Salomon : parce que cette idolatrie matérielle le tira de fon idolatrie véritable, d'autant plus dangereufe qu'elle étoit plus ignorée. Plus il avoit été fage, plus fa fageffe fervoit à lui faire connoitre la grandeur de fa folie :

& plus sa folie fut grande, plus elle lui fut utile pour lui faire voir, que ce qu'il avoit été dans le tems de sa sagesse, il l'avoit été par la seule grace de Dieu, à quoi il n'avoit rien contribué n'y ayant aucune part, & toute l'industrie de la créature ne pouvant lui en donner: c'est pourquoi il ne se devoit rien attribuer de tout ce qui lui avoit été donné gratuitement. Il n'en falloit pas moins à Salomon pour le détromper, & pour désabuser les hommes sur ce que l'on croyoit de lui. Il étoit donc de l'intérêt de Dieu, qu'il permit un péché qui fût autant connu comme sa sagesse avoit été connue, & qu'il éternisât sa folie comme il avoit éternisé sa sagesse; parce qu'il fit connoître par là, que tout étoit à Dieu, & que Dieu ne faisoit que reprendre ce qui étoit sien pour causer cette extrême folie, & faire tomber de la plus haute sagesse dans la plus étrange extravagance.

Si Dieu avoit voulu perdre Salomon, il l'auroit laissé mourir dans son effroyable orgueil, qui étoit une idolatrie d'autant plus dangereuse, qu'il pouvoit moins s'en tirer & se convertir, parce qu'il n'en pouvoit avoir d'horreur: mais de celle-ci, ô elle ne pouvoit pas qu'elle ne lui causât une étrange confusion: voir qu'il feroit connu dans la suite de tous les siecles pour le plus fou des hommes, après en avoir été le plus sage; pour le plus foible, après avoir été le plus fort; car, quelle foiblesse! lui, à qui toute la terre étoit soumise, de se soumettre à des femmes! pour le plus injuste, après avoir été le plus juste; car quelle injustice plus grande, que d'ôter à Dieu ce qu'il lui devoit, pour le donner à des foibles idoles de fonte! pour le plus ignorant, après avoir été le plus savant; car quelle plus grossiere ignorance que de ne pas connoître le véritable Dieu, ou quelle plus étrange folie que de le connoître, & de feindre de l'ignorer! Et quelle plus haute injustice, que de lui ôter ce que l'on sait lui être dû. C'est être le plus lâche & le plus ingrat des hommes, après avoir été le plus généreux & le plus reconnoissant: car quelle lâcheté, que de mépriser son bienfaiteur, celui qui est l'auteur de tous nos biens, & de ne lui pas donner des marques de nos reconnoissances! Mais quelle plus extrême ingratitude, que de lui ôter encore ce qui est à lui pour le donner à des choses inanimées qui ne peuvent ni le discerner, ni le connoître! N'est-ce pas manquer de jugement & de cœur dans toutes les circonstances, & être le partisan du mensonge après avoir été le panégiriste de la vérité? Il est certain que comme Salomon eut toutes les vertus en un degré éminent, il tomba dans tous les vices de la maniere la plus basse qui se puisse faire, & qu'il donna autant bas dans sa chûte comme il avoit été élevé.

Cependant je dis, que Dieu fit en cela une miséricorde à Salomon, & il le sauva par-là. Que s'il a voulu laisser, à la postérité, l'incertitude de son salut, c'est pour étendre sa confusion aussi loin qu'elle puisse aller, & pour ne pas donner lieu aux libertins de dire, comme le remarque (a) S. Paul: Mais si notre injustice rehausse la justice de Dieu, ne faut-il donc pas être injuste pour ce sujet? O, à Dieu ne plaise! Mais lorsque Dieu a permis que nos injustices ayent fait éclater sa justice, & que la chose est faite, il faut détester le péché, & aimer la gloire que Dieu a tiré de notre chûte & l'humiliation qui nous en demeure.

(a) Rom. 3. v. 5. 8.

v. 11. *Le Seigneur dit donc à Salomon : Parce que vous avez fait ces choses, & que vous n'avez point gardé mon alliance ; je diviserai votre Royaume, & je le donnerai à un de vos Serviteurs.*

v. 13. -- *J'en donnerai néanmoins une tribu à votre fils à cause de David mon Serviteur.*

Lorsque l'on veut perdre un homme, l'avertit-on? Lui parle-t-on? Dieu fit connoitre lui-même la faute à Salomon : ses paroles sont toujours efficaces : lorsque Dieu reprend & corrige, cela a presque toujours son effet, & quand on joint le châtiment à la correction, & que l'on punit ; c'est une marque que l'on veut pardonner. Il n'en fut pas de même de Saül que de Salomon : depuis que Dieu lui fit voir son péché, dans combien d'autres crimes tomba-t-il encore? Il mourut en poursuivant le sang innocent, & il auroit bien voulu détruire Jésus-Christ en David. Salomon fut beaucoup plus criminel en apparence que Saül, je l'avoue : mais il ne nous est point fait connoître ni la rechûte de Salomon après ces paroles de Dieu, ni son désespoir. A qui Dieu a-t-il dit de Salomon comme de Saül : Je l'ai rejetté. Il lui dit bien, qu'il *divisera son Royaume :* cette division est que Dieu ôte toutes ses graces gratuites, tous ses dons & faveurs, ce qui est comme lui ôter Israël ; mais il laisse Juda qui est comme la grace sanctifiante par Jésus-Christ : & ainsi je ne puis douter que Dieu n'ait fait miséricorde à Salomon en faveur de Jésus-Christ, qui devoit naitre de lui, & de David son pere. Que s'il lui conserve bien un Royaume temporel en faveur de Jesus-Christ, & de David, pourquoi ne lui auroit-il pas conservé un Royaume éternel? Si Salomon a été humilié par son humiliation,

comme il n'en faut pas douter, puisqu'elle a été trop grande, & lui trop éclairé pour ne la pas connoitre ; si dis-je, il a été humilié par son humiliation, il a été sauvé par son humiliation.

v. 31. *Et Ahias le Prophète dit à Jéroboam* (rompant son manteau) *: Prenez-en pour vous dix piéces ; car ainsi dit le Seigneur le Dieu d'Israël : Je déchirerai le Royaume de la maison de Salomon, & je vous en donnerai dix tribus.*

v. 32. *Mais une tribu lui demeurera à cause de David mon serviteur, & de la ville de Jérusalem, que j'ai choisie de toutes les tribus d'Israël.*

Dieu punit ordinairement de cette sorte les ames infideles. Il leur ôte ses graces & ses faveurs pour les transférer à d'autres. Dieu le fait à Salomon, lui *ôtant* pour toujours tous les dons gratuits & toutes les lumieres & graces ; mais il lui *laisse* sa seule grace sanctifiante par Jésus-Christ, *à cause* qu'il a aimé *David & Jérusalem* qu'il a *choisie.* Dieu *choisit de toutes les lignées*, c'est-à-dire, de toutes les graces, la seule grace justifiante, qu'il conserve dans l'ame, sa Jérusalem, qu'il s'est choisie ; parce qu'il ne l'a point voulu perdre, mais il l'a élue pour la sauver par Jésus-Christ & en vue de Jésus-Christ. Il faut remarquer, que comme le péché de Salomon avoit été de s'attribuer les œuvres de Dieu & les graces qu'il lui avoit faites, Dieu ne dit pas qu'il conserve cette lignée, cette grace, pour aucun bien qu'il eût fait, comme feroit la structure du temple : mais *en faveur de David ;* pour lui faire connoître, qu'il ne lui faisoit miséricorde qu'en vue de Jésus-Christ & par Jésus-Christ, & parce qu'il a aussi élu & choisi son ame.

CHAPITRE XIII.

v. 8. *L'homme de Dieu dit au Roi Jéroboam :*
v. 9. *Le Seigneur en me donnant cet ordre, m'a donné ce commandement : Vous ne mangerez point de pain en ce lieu.*
v. 11-15. *Mais un ancien Prophête lui dit : -- Venez avec moi en ma maison.*
v. 16. *Et il lui répondit : Je ne puis aller avec vous --.*
v. 17. *Car le Seigneur en me parlant m'a donné cet ordre.*
v. 18. *Il lui dit : Je suis moi-même Prophête comme vous; & un Ange m'est venu dire de la part du Seigneur : Ramenez-le en votre maison, afin qu'il mange du pain & qu'il boive de l'eau. Il le trompa ainsi.*

Dieu *commande* à des ames certaines choses, qu'elles doivent suivre au péril de mille vies. Il ne se trouve que trop de ces *anciens Prophêtes*, de ces personnes doctes & savantes, qui veulent détourner les ames simples de l'obéissance qu'elles doivent à Dieu. Ils leur alléguent, qu'ils sont docteurs, & savants; que Dieu leur fait aussi connoitre ses volontés, & qu'on les doit suivre : que *c'est lui* qui les envoye pour parler aux ames simples, & les détourner de leur voie; & enfin, ils ne laissent aucune raison qu'ils n'emploient, pour faire condescendre ces ames à leurs volontés. Si on leur résiste, préférant la volonté de Dieu à ce qu'ils disent, tout est perdu : c'est suivre son propre esprit : ce sont, disent-ils des personnes entêtées & trompées, qui présentent un sentiment & un esprit particulier à l'obéissance & au témoignage des anciens. O

pauvre ame, que ferez-vous ? si vous ne condescendez pas, vous vous attirez ces reproches, vous êtes dans la persécution & dans le décri : si vous quittez la voie de Dieu, & que vous n'obéissiez pas à sa parole, il n'y va pas moins que de sa disgrace & de votre vie. Mais quoi de plus innocent que de *manger du pain & boire de l'eau*, & suivre ainsi un prophête ? Cela paroît innocent, je l'avoue : mais vous ne savez pas que ce qui est nécessaire (car quoi de plus nécessaire que le pain)? seroit contraire s'il étoit hors de la volonté de Dieu. Manger du pain, n'est autre chose que de donner à son ame certains alimens spirituels, & l'abreuver des eaux des consolations. Tout cela est bon, saint, & nécessaire; parce que ces choses sont ordonnées de Dieu pour soutenir la vie de l'ame; mais lorsque par un ordre particulier Dieu veut que ces ames en soyent privées, & qu'elles suivent leur voie sans soutien; ce qui autrefois leur conservoit la vie, parce qu'il étoit dans l'ordre de Dieu, leur cause la mort, lorsqu'il se prend contre la volonté de Dieu. O suprême volonté de mon Dieu, vous devez être la seule & unique regle de notre conduite. Vous êtes notre seule loi à qui nous devons obéir. Les choses ne sont bonnes que parce qu'elles sont selon votre volonté, & elles ne sont mauvaises que parce qu'elles sont contre votre volonté.

v. 19. *Il le ramena donc avec lui; & l'homme de Dieu mangea du pain dans sa maison & il bût de l'eau.*

O foiblesse & condescendance, que vous coûterez cher !

v. 20. *Et comme ils étoient à table, la parole de Dieu fut faite au Prophête qui l'avoit ramené.*

v. 21. *Et il cria à l'homme de Dieu, & dit: Voici ce que dit le Seigneur: Parce que vous n'avez pas obéi à la voix du Seigneur,*

v. 22. *Et que vous êtes revenu en ce lieu où vous avez mangé du pain, & bû de l'eau, quoiqu'il vous fut commandé de ne le point faire; votre corps mort ne sera point porté au sépulcre de vos peres.*

A peine ce simple Prophête étoit-il à la table pour manger du pain & boire de l'eau pour trouver quelque soutien, du moins en obéissant; que celui-là même qui lui avoit fait commettre cette faute lui en fait voir la méprise, Dieu voulant l'instruire par celui-là même qui l'avoit détourné de sa voie. Dieu fait dire quelquefois des vérités à des personnes hors de la vérité, pour être une instruction dans la suite des siecles de la soumission que l'on doit avoir à la volonté de Dieu. Car enfin, n'est-ce pas une humilité, de croire que Dieu se communique plus véritablement aux autres qu'à nous & de suivre leurs lumieres préférablement aux nôtres? Tout cela est juste & saint tant que Dieu le veut de nous; mais la vertu n'est plus vertu lorsqu'elle est contraire à la volonté de Dieu, laquelle il faut suivre à l'aveugle.

Mais, qui me dira que c'est la volonté de Dieu? Sa volonté déclarée n'est-elle pas préférable à sa volonté inspirée? Sa volonté déclarée n'est-elle pas que l'on se serve des moyens pour conserver sa vie, & que l'on obéisse aux anciens & aux puissances? Cependant il faut que je préfére la volonté de Dieu inspirée à la déclarée, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu & de son intérêt. Il est question d'ôter à la créature pour donner à Dieu: c'est assez pour s'y soumettre: tout ce qui ôte à Dieu, qui vêtit & soutient la nature & la vie humaine d'Adam, doit être laissé sitôt que Dieu en donne le moindre signal; & il ne peut y avoir de tromperie dans les choses qui ôtent, détruisent, & dépouillent la créature, & lui arrachent tout ce qui peut entretenir en elle cette vie d'Adam, pour faire régner Jésus-Christ seul, & lui donner un plein pouvoir d'agir en nous & d'y gouverner en Souverain. A cela il ne peut jamais y avoir de la tromperie; parce que, comme j'ai dit, cela est contraire à la vie d'Adam, & que l'homme ne peut être porté naturellement à sa destruction. Il ne peut y avoir de tromperie, en ce qui ne regarde que la seule gloire de Dieu, son seul intérêt, & la seule destruction de la créature; & qui vous prêchera (a) un autre Evangile que celui d'ôter tout à la créature pour donner tout à Dieu, qu'il soit anathême: Mais pour vêtir, nourrir, entretenir & soutenir cette vie d'Adam, il y a toujours de la tromperie: c'est pourquoi quand *un Ange viendroit* du ciel pour nous enseigner ce qui peut faire vivre Adam en nous, ne le croyons pas: mais laissons-nous dépouiller de tout sans résistance & sans réserve. O amour! ce dépouillement est un culte dû au Dieu souverain!

v. 23. *Après qu'il eût mangé & bû —*

v. 24. *Et qu'il s'en fût allé, un lion le rencontra dans le chemin, & le tua: & son corps mort demeura étendu sur le chemin; son âne se tint auprès de lui, & le lion demeura auprès de son corps.*

Ceci me paroît une belle figure de ce qui arrive dans l'intérieur. On croit s'assurer & se soutenir par les mêmes choses qui, quoiqu'utiles aux autres, nous sont très-dangereuses: parce qu'elles nous sont défendues! cela ne fait qu'obliger

(a) Gal. 1. v. 8.

v. 21. *Et il cria à l'homme de Dieu, & dit : Voici ce que dit le Seigneur : Parce que vous n'avez pas obéi à la voix du Seigneur,*

v. 22. *Et que vous êtes revenu en ce lieu où vous avez mangé du pain, & bû de l'eau, quoiqu'il vous fut commandé de ne le point faire ; votre corps mort ne sera point porté au sépulcre de vos peres.*

A peine ce simple Prophête étoit-il à la table pour manger du pain & boire de l'eau pour trouver quelque soutien, du moins en obéissant ; que celui-là même qui lui avoit fait commettre cette faute lui en fait voir la méprise, Dieu voulant l'instruire par celui-là même qui l'avoit détourné de sa voie. Dieu fait dire quelquefois des vérités à des personnes hors de la vérité, pour être une instruction dans la suite des siecles de la soumission que l'on doit avoir à la volonté de Dieu. Car enfin, n'est-ce pas une humilité, de croire que Dieu se communique plus véritablement aux autres qu'à nous & de suivre leurs lumieres préférablement aux nôtres ? Tout cela est juste & saint tant que Dieu le veut de nous ; mais la vertu n'est plus vertu lorsqu'elle est contraire à la volonté de Dieu, laquelle il faut suivre à l'aveugle.

Mais, qui me dira que c'est la volonté de Dieu ? Sa volonté déclarée n'est-elle pas préférable à sa volonté inspirée ? Sa volonté déclarée n'est-elle pas que l'on se serve des moyens pour conserver sa vie, & que l'on obéisse aux anciens & aux puissances ? Cependant il faut que je préfére la volonté de Dieu inspirée à la déclarée, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu & de son intérêt. Il est question d'ôter à la créature pour donner à Dieu : c'est assez pour s'y soumettre : tout ce qui ôte à Dieu, qui vêtit & soutient la nature & la vie humaine d'Adam, doit être laissé sitôt que Dieu en donne le moindre signal ; & il ne peut y avoir de tromperie dans les choses qui ôtent, détruisent, & dépouillent la créature, & lui arrachent tout ce qui peut entretenir en elle cette vie d'Adam, pour faire régner Jésus-Christ seul, & lui donner un plein pouvoir d'agir en nous & d'y gouverner en Souverain. A cela il ne peut jamais y avoir de la tromperie ; parce que, comme j'ai dit, cela est contraire à la vie d'Adam, & que l'homme ne peut être porté naturellement à sa destruction. Il ne peut y avoir de tromperie, en ce qui ne regarde que la seule gloire de Dieu, son seul intérêt, & la seule destruction de la créature ; & qui vous prêchera (a) un autre Evangile que celui d'ôter tout à la créature pour donner tout à Dieu, qu'il soit anathême : Mais pour vêtir, nourrir, entretenir & soutenir cette vie d'Adam, il y a toujours de la tromperie : c'est pourquoi quand *un Ange viendroit* du ciel pour nous enseigner ce qui peut faire vivre Adam en nous, ne le croyons pas : mais laissons-nous dépouiller de tout sans résistance & sans réserve. O amour ! ce dépouillement est un culte dû au Dieu souverain !

v. 23. *Après qu'il eut mangé & bû —*

v. 24. *Et qu'il s'en fut allé, un lion le rencontra dans le chemin, & le tua : & son corps mort demeura étendu sur le chemin ; son âne se tint auprès de lui, & le lion demeura auprès de son corps.*

Ceci me paroît une belle figure de ce qui arrive dans l'intérieur. On croit s'assurer & se soutenir par les mêmes choses qui, quoiqu'utiles aux autres, nous sont très-dangereuses : parce qu'elles nous sont défendues ! cela ne fait qu'obliger

(a) Gal. 1. v. 8.

le *lion* de la tribu de Juda de nous détruire, il s'anime par nos usurpations; & tout son dessein étant d'honorer sa justice par notre destruction, il fait tirer une terrible vengeance de notre infidélité. Ce Prophête *fut* donc *tué par un lion*, & puni de cette sorte de sa désobéissance. Ce fût vous, ô lion tout-puissant, qui vous servites de votre force contre cet infidele prophête, qui fut chercher de la force hors de vous. Dieu est si jaloux des ames, qu'il veut tout à lui; qu'il renverse & détruit toutes les choses par lesquelles elles croyent s'appuyer. Ce prophête vouloit se fortifier, & le voilà renversé, il perd même la vie.

On s'étonne souvent des chûtes que les ames intérieures & abandonnées font, & on les attribue bien injustement à la voie. Elles ne tombent que parce qu'elles se font détournées de leur route, sortant de leur abandon aveugle pour chercher des appuis, se laissant aller au conseil de ceux qui leur disent, qu'il faut s'assurer. Cette infidélité qui porte à chercher de l'assurance, & qui fait quitter l'abandon pour suivre des conseils étrangers, & préférer la parole de l'homme à celle de Dieu; qui fait que la créature se revêt lorsque Dieu veut la dépouiller; est ordinairement punie de quelque chûte, ou même de quelque péché considérable. Dieu le fait ou le permet, afin de donner à connoître qu'il vaut mieux s'en fier à lui qu'à nulle créature, & que c'est une témérité de s'imaginer être plus fort pour résister au péché, en s'appuyant sur une force étrangere, que sur la force de Dieu. C'est Dieu lui-même qui combat & détruit notre propre force par la sienne. Il est comme un *lion* rugissant, qui vient avec toute sa force terrasser cette force humaine que l'on a préféré à la divine.

Le corps mort demeura étendu sur le chemin; ce qui marque la honte & confusion de la chûte, qui se répand par tout, & ces personnes meurent ainsi à la vie civile. Mais l'*âne se tenoit auprès de lui*, & *le lion se tenoit auprès du mort*. Qu'est-ce que cela veut dire? Sont-ce deux choses différentes? Oui, ce sont deux choses différentes, quoi qu'elles paroissent la même. L'âne se tient auprès du corps étendu dans le chemin: cet âne désigne la partie inférieure, qui se tient occupée de la honte & de la confusion de sa chûte: elle ne peut se tirer de là, & ne peut penser à autre chose: ce sont des coups & des transes mortelles: l'amour-propre réveille mille réflexions & mille souvenirs importuns. Mais *le lion*, qui est celui qui a fait le coup, se tient par sa miséricorde près de cette ame qui est tombée, & ne l'abandonne point, jusqu'à ce qu'il l'ait ranimée par la pénitence & par le secours de sa grace. Et pourquoi la garde-t-il de cette sorte? c'est afin que les ennemis & les bêtes féroces n'ayent point de pouvoir sur elle, & que d'un malheur elle ne tombe pas dans un autre. Il permet & fait souvent lui-même ce mal comme mal de peine, quoi qu'il ne puisse faire le mal comme mal de coulpe: mais en même tems qu'il terrasse cette ame, il la garde avec tout le soin de sa miséricorde, pour empêcher que les démons ou les hommes ne la fassent tomber dans de nouveaux péchés. O lion plein de force & de miséricorde! de force, pour terrasser ce qui s'oppose à votre pouvoir; de miséricorde, pour empêcher que l'ennemi n'ait aucun avantage sur l'ame que vous avez terrassée. Vous la gardez avec plus de soin après sa chûte, que vous ne faisiez auparavant; parce qu'étant tombée, il est facile

à l'ennemi de la perdre. O véritablement c'eſt bien de vous que l'on peut dire (*a*) qu'*eſt ſortie la force & la douceur*; la force pour détruire, & la douceur pour conſerver : & en tournant la phraſe, l'on peut dire auſſi avec vérité; la douceur pour détruire, puiſque c'eſt par une douceur ſinguliere que vous terraſſez cet ennemi; & la force pour conſerver, puiſque par là vous empêchez l'ame d'être aſſujettie à ſes ennemis.

v. 29. *Le Prophête prit le corps mort de l'homme de Dieu.*

Le *Prophête* eſt le prêtre, qui reſtitue ce mort où il doit être. Il l'appelle *homme de Dieu*, quoiqu'il le voie mort & terraſſé; parce qu'il fait bien que ſa chûte n'a pas obligé Dieu à l'abandonner tout-à-fait, mais qu'il a ſeulement terraſſé par là l'orgueil & la propriété qui étoit en lui : il devient même après cela plus à Dieu, parce qu'il eſt inſtruit par ſa propre miſere, que l'on peut dire de cette perſonne comme du Lazare : (*b*) *la maladie n'eſt pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu.* Il meurt ſans mourir; puiſqu'il ne meurt que pour revivre.

v. 31. *Quand je ſerai mort, enſevéliſſez-moi dans le même ſépulcre où repoſe l'homme de Dieu, & mettez mes os auprès de ſes os.*

Celui qui releve ce mort connoît toujours mieux combien ſon état eſt utile & avantageux; c'eſt pourquoi il demande, que s'il eſt aſſez heureux de mourir, *il ſoit enſevéli au même ſépulcre*, afin d'être anéanti comme lui, & que cet anéantiſſement le faſſe perdre en Dieu : alors *ſes os* feront *auprès de ceux* du Prophête, parce que toutes

(*a*) Jug. 14. v. 4. (*b*) Jean 11. v. 14.

les ames anéanties ſe trouvent dans une union très-intime, ſe trouvant toutes au même lieu, qui eſt Dieu.

CHAPITRE XIV.

v. 15. *Et le Seigneur frappera Iſraël & le rendra comme le roſeau qui eſt agité dans les eaux; & il arrachera Iſraël de cette terre ſi excellente qu'il a donnée à leurs peres, & il les diſperſera au-delà du fleuve; parce qu'ils ſe ſont fait des bocages pour irriter le Seigneur.*

La maniere dont Dieu *frappe* les ames qui ſe retirent de l'abandon, eſt très-bien expliquée en ce paſſage. Elles croyent s'aſſurer du Royaume comme Jéroboam, en devenant infidelles. Elles croyent que le vrai moyen d'aſſurer leur ſalut eſt, de ſe gouverner ſelon leurs lumieres, ou ſelon la raiſon ou la conduite humaine; & c'eſt tout le contraire : car lorſque l'ame demeure abandonnée, elle eſt comme un rocher au milieu des vagues de la mer, qui reçoit bien contre ſes flancs les ondes furieuſes & bruyantes qui en eſt même choqué & battu; mais ſans être ni ſenſible, ni ébranlé, demeurant toujours ferme & immobile; au lieu que ſitôt qu'elle ſe retire de l'abandon, elle eſt *comme le roſeau* battu & agité *en l'eau*, tantôt abattu, tantôt relevé; & lorſque les vagues ſont plus fortes, il eſt briſé. Tel eſt l'état de l'ame qui quitte l'abandon : il faut néceſſairement après une telle infidélité qu'elle ſoit rejettée de Dieu, qui eſt *cette excellente terre donnée à leurs peres* : terre *excellente*, puiſque c'eſt la fin derniere de tous les hommes. Or l'ame étant rejettée de la ſorte, elle

reste errante & *dispersée au-delà du fleuve* que Dieu leur avoit fait passer par un effet de sa bonté. Mais pourquoi les disperse-t-il ? c'est parce qu'ils *se sont consacrés des bois*, se faisant des lieux de retraite en eux-mêmes pour conserver leur propriété & leur amour-propre, dont ils se rendent idolâtres : & rien n'*irrite* davantage *le Seigneur* ; parce qu'elles font ainsi injure à sa bonté, se retirant de sa conduite pour se conduire à leur fantaisie.

v. 16. *Et le Seigneur livrera Israël pour les péchés de Jéroboam, qui a fait pécher Israël.*

O mon Dieu, n'avez-vous point d'autre maniere de délivrer des péchés que par le péché même ? C'est là le châtiment le plus étrange, & cependant c'est celui dont Dieu se sert pour faire retourner à lui ce peuple rebelle & égaré, qui se voit assujetti sous la tyrannie du péché à cause de la propriété & du crime qu'ils ont fait de quitter la conduite de Dieu & l'abandon.

CHAPITRE XV.

v. 5. *Parce que David avoit été droit devant les yeux du Seigneur, & que tant qu'il vécut il ne s'étoit détourné d'aucune des choses qu'il lui avoit commandées, excepté ce qui se passa à l'égard d'Urie Hethéen.*

CE passage fait bien voir ce qui a été dit de David, qu'il *ne pécha* griévement *qu'en ce qui regarde Urie*, & que (*a*) le dénombrement qu'il fit du peuple, ne fut pas un péché égal pour David, qui le fit par le commandement du Seigneur, qui ne peut point commander le péché ; quoiqu'il puisse commander des choses qui ayent l'apparence du péché, comme (*a*) il fit à Abraham. On me dira à cela ; que David crut avoir péché après avoir fait cela. Il le crut, parce que la chose avoit l'apparence du péché, & que Dieu laisse douter que ce soit péché afin de plus anéantir l'ame : quelquefois il semble même que l'on en soit assuré.

[*a*] 2 Rois 24. v. 1.

v. 14. *Aza n'ôta point les hauts lieux, & toutefois le cœur d'Aza étoit parfait avec le Seigneur son Dieu tous les jours de sa vie.*

Comment se peut-il accorder, qu'*Aza n'ôtât point les hauts lieux*, & qu'il fut *parfait*, & que *son cœur* fut droit *devant le Seigneur tous les jours de sa vie* ? qui dit tous les jours, dit entierement ; cependant, ne point extirper les hauts lieux dans son royaume est un crime d'omission. Tout cela est vrai : Aza remplit la perfection que Dieu demandoit de lui. Il y a des ames en qui Dieu ne veut qu'une perfection bornée & limitée, y ayant (*b*) *plusieurs demeures dans sa maison* ; & cette perfection est dans les puissances, & ne demande pas de détruire les hauts lieux, qui sont les lumieres de l'esprit. Il ne laisse pas pour cela d'aller avec une entiere perfection de cœur ; ne connoissant rien de plus parfait, & marchant simplement dans le petit sentier qui lui est marqué.

CHAPITRE XVII.

v. 2. *La parole du Seigneur fut faite à Elie, & lui dit :*

(*a*) Gen. 22. v. 2. (*b*) Jean 14. v. 2.

v. 3. *Retirez-vous d'ici, & allez vers l'Orient, & vous cachez au torrent de Carith, qui est contre le Jourdain.*

Dieu fait connoître à Elie ce qu'il faut qu'il fasse. Elie représente une ame conduite par la lumiere & par la force intérieure, à qui Dieu fait voir tous les sentiers qu'elle doit suivre, & tous les chemins par où elle doit passer ; mais tout cela au lieu de l'anéantir, lui sert de soutien & de vie : aussi Elie ne mourut-il point : & afin de rester pour un exemple à la postérité d'un homme fort & vivant en Dieu, Dieu n'a point permis qu'il soit mort ; mais il a été élevé vivant au Ciel. Il n'y a rien dans l'Ecriture qui ne soit pour nous instruire, & qui ne fasse voir aux ames intérieures tous les états possibles, tant par les figures, qui en ont été, que par les propres termes des passages.

Elie, ce modele d'un grand Saint vivant, ce S. Jérome de l'ancienne loi, reçut ordre de Dieu de *se retirer*. Voilà le premier état solitaire de ces ames. Elles *se cachent vers l'Orient* ; parce que le Soleil de justice leur est toujours favorable, & qu'il ne se retire point d'elles : elles marchent à la faveur de sa lumiere, & sont continuellement en sa présence. Elles sont pourtant *cachées près du torrent* : elles sont cachées aux yeux des hommes, aimant beaucoup la solitude ; & elles se cachent proche du torrent. C'est ce qui fait qu'elles sont fort difficiles à discerner ; car il paroît qu'elles ont passé tous les états : mais remarquez qu'elles ne passent pas le torrent comme (*a*) David & son (*b*) cher Maître : elles demeurent seulement auprès. Voilà la différence

(*a*) 2 Rois 15. v. 23. (*b*) Jean 18. v. 1.

des ames destinées à l'anéantissement d'avec celles dont je viens de parler ; que celles-ci passent le torrent, & nulle d'elles n'en peut être exemte : mais les ames dans la voie de forces & de lumieres sont seulement auprès du torrent ; & ce *torrent est contre le Jourdain* : elles ne passent pas le Jourdain, parce qu'elles n'ont pas passé le torrent ; & ceux qui ne passent pas le torrent effroyable de l'état terrible, ne passent point le paisible Jourdain ; & comme ils n'ont fait qu'être seulement auprès du torrent, ils ne sont qu'auprès du Jourdain. David passa le torrent & (*a*) le Jourdain, ainsi que son bon Maître, quoique différemment. Mais il faut remarquer, qu'Elie ayant reposé près du torrent & du Jourdain, il les vit, & en pouvoit parler comme ceux qui les passent : & c'est ce qui trompe ceux qui en veulent juger, de voir que l'on parle des mêmes états en la même maniere, sans pourtant les avoir passés : à moins d'avoir le vrai esprit de discernement on pourroit s'y méprendre ; mais il sera aisé d'en voir la différence, si l'on observe bien, qu'ici l'on ne fait que se reposer près de l'un & de l'autre. Se reposer, est une action (*) passive ; & le passer est une action véritable : de plus, on n'a été ici qu'auprès, mais on ne l'a point traversé.

v. 4. *Et là vous boirez de l'eau du torrent ; & j'ai commandé aux corbeaux de vous y nourrir.*

Il faut encore remarquer, qu'*Elie boit des eaux du torrent*. Il y a cette différence entre les ames de lumieres & les autres, que ce qui cause la mort à celles-ci, sert aux autres de rafraichissement &

(*a*) 2 Rois 17. v. 22. (*) c. à. d. un acte d'intellect, de contemplation, de lumiere.

de ſoutien : c'eſt pour cela que *le corbeau*, qui eſt l'oiſeau de la mort, ſert de moyen pour faire vivre Elie, lui *apportant du pain.* Ceci eſt bien myſtérieux, & fait voir que tout ce qui ſert à faire mourir les ames deſtinées à la mort & au néant, ſert de moyen de vie aux perſonnes que Dieu veut ſanctifier par ces états vivans : c'eſt pourquoi il n'eſt pas dit à Elie : vous paſſerez le torrent comme pour mourir. Mais, *vous boirez du torrent, & j'ai commandé aux corbeaux de vous nourrir.* O merveille admirable de la conduite de Dieu, qui a tant de moyens de ſanctifier ſes ſerviteurs ! Les eaux du torrent & le pain du corbeau ne laiſſent pas de leur cauſer beaucoup d'amertumes : c'eſt ce qui leur fait croire qu'elles ont paſſé la mort : elles ont bien reçu des coups de mort, & ont ſouffert des douleurs pareilles à celles de la mort ; mais ce ſont des coups qui donnent la vie : ce pain eſt un pain dur & affligeant ; mais c'eſt toujours un pain qui nourrit & ſoutient : ces eaux ſont des eaux d'amertume & de larmes ; mais elles ne laiſſent pas de rafraichir & de conſerver la vie : enfin la différence eſt entiere, & toute ame d'expérience la comprendra.

v. 7. *Et après pluſieurs jours le torrent ſe ſécha, car il n'avoit point plu ſur toute la terre.*

Le torrent *ſe ſéche* : ces maux finiſſent, contre leſquels on étoit aſſis ; mais on ne paſſe point outre, & Dieu fournit un autre moyen de conſerver cette vie qu'il ne veut point éteindre.

v. 8. *Et le Seigneur parla à Elie en ces termes :*

v. 9. *Levez-vous, & vous en allez à Sarepta, & demeurez-y : car j'ai commandé à une femme veuve de vous y nourrir.*

Dieu ſe ſert d'un autre moyen d'entretenir la vie de ce Prophête bien différent du premier. Il *l'envoie à une veuve.* Les œuvres de miſéricorde ſuivent ordinairement cette apparence de mort. Au lieu que les ames deſtinées à la mort les pratiquent au commencement, celles-ci ne le font que dans un état fort avancé. Et cette femme veuve à qui Elie eſt envoyé, le *nourrit* ; parce que toutes ces choſes entretiennent ſa vie.

v. 10. *Elie ſe leva donc, & s'en alla à Sarepta. Lorſqu'il fut venu à la porte de la ville, il vit une femme veuve, il lui dit : Donnez-moi de l'eau.*

v. 11. -- *Apportez-moi auſſi un peu de pain dans vos mains.*

La premiere choſe qu'Elie fait eſt de *ſe lever :* ceci paroît comme une réſurrection & un renouvellement de vie à ceux qui n'ont pas l'expérience. *Il vint à la porte de la ville* comme pour entrer dans une vie apoſtolique conforme à ſon état : mais la premiere choſe qu'il fait, c'eſt *de demander de quoi boire & de quoi manger :* parce que ces ames ne peuvent rien faire qu'à force de ſoutien, & tout leur ſert de moyen pour conſerver leur vie. C'eſt *cette veuve* qui doit *apporter du pain en ſa main*, parce que c'eſt par les œuvres de miſéricorde que ce Prophête doit entretenir ſa vie.

v. 14. *Voici ce que dit le Seigneur : La farine qui eſt dans ce pot, ne manquera point, & l'huile qui eſt dans ce petit vaſe, ne diminuera point, juſqu'au jour auquel le Seigneur doit faire tomber la pluie ſur la terre.*

Cet état de vie eſt encore confirmé par des miracles. Ces ſortes de perſonnes en font d'ordinaire beaucoup ; & cela ſert à entretenir leur vie.

Comme ces perſonnes ſont fortes & vivantes en Dieu, auſſi leur vie eſt admirée, leur réputation eſt grande; on les craint & on les honore; & quoi qu'ils ayent des perſécutions, cela eſt ſuivi de tant de prodiges, que Dieu, qui ſe déclare en leur faveur, & qui prend leur cauſe en main, fait de viſibles punitions de leurs ennemis: enfin ce n'eſt que grandeurs intérieures & extérieures, & la perſécution ne ſert qu'à les élever davantage. Ils ne ſouffrent point de *famine*, comme (*a*) David; mais Dieu les nourrit par tout: & lorſque les autres meurent de faim, c'eſt alors qu'ils ſont plus ſoutenus & vivifiés.

v. 18. *Elle dit donc à Elie: qu'y a-t-il entre vous & moi, homme de Dieu? Etes-vous venu chez moi pour faire mourir mon fils?*

v. 22. *Et Dieu exauça la voix d'Elie, & l'ame de l'enfant revint en ſon corps.*

v. 24. *Et la femme dit à Elie: Je reconnois maintenant par ce que vous venez de faire, que vous êtes un homme de Dieu, & que la parole du Seigneur eſt véritablement en votre bouche.*

Tous les miracles qu'Elie fait ne ſont que pour conſerver la vie & pour la rendre: ce ſont des miracles éclatans. La vocation de ces ſortes d'Apôtres eſt pour conſerver les ames dans la vie de la grace, & empêcher qu'elles ne périſſent, & pour reſſuſciter ceux qui ſont morts par le péché: mais ils ne ſont pas appellés à conduire les ames dans la mort intérieure: auſſi n'en parlent-ils point. David, le grand paſteur des ames intérieures, appellé pour y conduire un ſi grand peuple, ne fait point de miracles, le plus grand des miracles étant l'anéantiſſement; & ſi

(*a*) 1. Rois 25. v. 8. 2. Rois 21. v. 1.

ces perſonnes faiſoient des miracles, cela les ſoutiendroit, & les empêcheroit de mourir. S'ils en faiſoient, ce ne ſeroit que, comme (*a*) Jéſus-Chriſt, ſur la fin de leur vie, dans l'état Apoſtolique & dans la vie divine; dans un tems où ayant perdu toute propriété, cela ne leur peut nuire: mais à moins que Dieu n'ait quelque deſſein pour le bien de ſon Egliſe, il ne permet pas qu'elles en faſſent, leur vie étant fort humiliante, inconnue, condamnée de tout le monde, & approuvée de très-peu de perſonnes. Tous les miracles de Jéſus-Chriſt, ne furent qu'en faveur de l'Egliſe, & ils ne ſervirent de rien à ſa gloire durant ſa vie: au contraire, ils lui procurerent la mort.

Les hommes comme Elie ſont plus propres à la converſion des pécheurs, leur voie étant toute dans la crainte; & ceux qui, comme David, ſont appellés pour conduire les ames intérieures, ſont toutes dans la mort. Il faut auſſi que comme ces perſonnes ne ſont appellées que pour les converſions extérieures, leurs paroles ſoient accompagnées de miracles, pour y donner crédit, & pour porter les ames par l'étonnement qu'on leur cauſe, à ſe convertir. Les Paſteurs des ames intérieures n'ont pas beſoin de ces choſes: leur parole touche le cœur à meſure qu'elle ſonne à l'oreille; & ſouvent le cœur eſt pris & pénétré avant que la parole ſoit ſortie de la bouche. Jéſus-Chriſt regarde Madeleine, & il la change en amante: il regarde (*b*) Pierre, & le convertit plus par ſes regards que par ſes paroles.

(*a*) Jean 2. v. 11. (*b*) Luc 22. v. 61.

CHAPITRE XVIII.

v. 17. *Achab dit à Elie : N'est-ce pas vous qui troublez tout Israël ?*

v. 18. *Elie lui répondit : Ce n'est pas moi ; mais c'est vous & la maison de votre pere, qui avez délaissé les commandemens de Dieu pour suivre Baal.*

LE zèle de ces grands hommes à reprendre les fautes des Rois avec une force & une autorité merveilleuse, est surprenant. Leur zèle est d'autant plus grand, que leur vie est plus éminente. Elie étoit la figure de S. Jean, comme David l'étoit de Jésus-Christ : mais avec les différences qu'il y a entre les figures & les originaux. Jésus-Christ ne compare-t-il pas Jean à Elie, lorsqu'il dit : (a) *Elie est déja venu ?* S. Jean (b) reprend Hérode avec force ; & Jésus-Christ (c) le souffre, & ne lui dit rien. Ces deux voies sont très-différentes, quoique très-saintes : & ordinairement les siecles de ces hommes si forts précédent les siecles des hommes intérieurs, comme S. Jean précéda Jésus-Christ.

v. 21. *Elie s'approchant de tout le peuple d'Israël, leur dit : Jusques à quand pencherez-vous des deux côtés ? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le. Et si c'est Baal qui est Dieu, suivez-le donc : & le peuple ne lui répondit pas un seul mot.*

La fermeté d'Elie *à parler au peuple* marque un grand cœur & un zele très-ardent. Ces personnes ainsi zelées font des choses admirables, & forcent souvent les pécheurs, malgré qu'ils en aient, à se déclarer pour le vrai Dieu. Cependant

(a) Matth. 17. v. 12. (b) Luc 3. v. 19. (c) Luc 23. v. 9.

ce *peuple* n'ose se déclarer, parce qu'il craint le Roi. O Elie ! vous n'avancerez rien si vous ne joignez la force à la parole, & si les miracles ne soutiennent votre doctrine.

v. 22. *Elie dit encore : Je suis demeuré tout seul d'entre les Prophêtes du Seigneur ; au lieu que les Prophêtes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante.*

Il y a bien *peu de* vrais *prophêtes de Dieu*, qui veuillent soutenir ses intérêts avec vigueur ; mais il y a *bien des prophêtes de Baal*, des émissaires du démon, qui portent ses intérêts avec chaleur, & qui (v. 19.) sont *nourris à la table* du mensonge & de la vanité, qui est la malheureuse *Jesabel.* Tous les Prophêtes du Seigneur sont si maltraités, qu'il *n'en reste* point ; ou s'il en reste, il faut qu'ils se cachent, & ils n'ont pas le courage de se déclarer en faveur de la vérité.

v. 24. *Invoquez le nom de vos dieux, & moi j'invoquerai le nom de mon Seigneur : & que celui-là soit reconnu pour Dieu qui exaucera par le feu. Tout le peuple répondit : La proposition est très-juste.*

C'est ce que l'on doit dire à ces Prophêtes de mensonge & de vanité, *qu'ils invoquent le nom de leurs Dieux*, & que les ames qui sont à Dieu *invoquent le Seigneur ;* & que *celui qui exaucera* son serviteur *par le feu* de la charité & de l'amour pur, *soit reconnu pour* le vrai *Dieu.* Il n'y a que la charité, l'amour de Dieu, le zele de sa gloire, l'amour du prochain & le desir de leur salut, qui puisse faire connoître le véritable prophête de Dieu & le prêtre de la vérité, d'avec celui du mensonge. Que si vous voyez ces marques de

charité en ceux qui vous annoncent le mensonge ; *suivez* ce qu'ils vous disent : mais si vous ne les trouvez qu'en ceux qui suivent la vérité de Dieu, n'écoutez que ceux-là. *Cette proposition* sera toujours goûtée des gens de bon sens, sans entêtement & sans prévention, qui ne péchent que par foiblesse ou par entraînement.

v. 26. *Et les prophêtes de Baal sacrifierent, & invoquerent le nom de Baal depuis le matin jusqu'à midi, en disant, Baal, exaucez-nous. Mais il n'y avoit point de voix.*

v. 27. *Elie se moquoit d'eux, en leur disant : Criez plus haut, — afin qu'il s'éveille.*

Quelque soin que se donnent les prophêtes du mensonge, ils ne peuvent avoir de réponse. Lorsqu'il s'agit de paroître devant le prophête de la vérité, il faut qu'ils se taisent & demeurent muets, & *il n'y a plus de voix* depuis qu'Elie a parlé, ni en sa présence. Ceci figure bien comme tous les oracles devoient cesser à la venue de Jésus-Christ, vérité éternelle : aussi cesserent-ils. Tout périt devant Dieu Verbe & Parole : il faut toujours que le mensonge céde à la vérité. La raillerie d'Elie est admirable : il se moque de ces partisans du mensonge, & il fait bien qu'ils n'ont rien pour se défendre contre lui. Il est bien assuré, parce qu'il y va de la gloire de Dieu, qui est obligé de soutenir lui-même son parti.

v. 30. *Elie appella tout le peuple : Venez à moi. Et le peuple s'étant approché de lui, il raccommoda l'autel.*

Cet *appel du peuple* marque la conversion prochaine. Dieu nous appelle, & dit : *Venez à moi. Le peuple suivit la voix d'Elie* ; c'est la conversion.

Dieu appelle, & l'ame suit. Mais cette ame n'est pas plutôt venue à son Dieu suivant sa voix, qu'il *raccommode l'autel* ; c'est-à-dire, qu'il remet l'ame dans sa grace, dont elle n'avoit été retirée que par sa faute : il *rétablit l'autel*, le cœur, où l'on offre les prieres & les sacrifices, comme sur un autel sacré.

v. 31. *Il prit douze pierres, selon le nombre des Tribus des enfans de Jacob.*

v. 32. *Il fit ensuite un conduit d'eau, comme deux rayons faits avec le soc d'une charrue.*

Ces *pierres* étoient la figure de l'Eglise, à laquelle les tribus devoient être réunies, ainsi qu'un membre mort & prêt à jetter au feu, qui se ranime. *Ces douze pierres* désignent les douze Apôtres, les douze articles de la foi, & aussi les fruits du S. Esprit, qui se réparent & se rétablissent par le soin du prophête dont Dieu se sert pour convertir. *Il prend* encore ces pierres *selon le nombre* de ceux qui ont péché, & selon le nombre des péchés qu'ils ont fait ; afin de les rendre fermes & stables dans leur conversion. Ce *conduit d'eau* est la pénitence Sacrement, & la pénitence vertu, qui en faisant des incisions à la chair par la *charrue* & le joug de la pénitence & de la douleur, font en même tems un conduit à la grace, qui comme une eau pure & claire se répand *autour de l'autel* & du sacrifice, afin de le rendre agréable à Dieu.

v. 33. *Il assembla du bois, divisa le bœuf par parties, & le mit sur le bois.*

Cette *division* qu'Elie fait de la victime, marque la division que l'ame convertie doit faire de tout ce qui l'a porté au péché, s'en séparant en-

tierement & ſans délai. Le *bois* ſur lequel ces *membres* diviſés ſont mis, eſt la croix, ſur laquelle il faut que ces perſonnes demeurent attachées. Cette croix eſt la pénitence véritable, tant celle qu'elles ſe procurent elles-mêmes par la mortification de leurs paſſions, que celle que Dieu leur envoie, recevant de ſa main tout ce qu'il leur fera ſouffrir, ou par lui-même ou par les créatures.

v. 34. *Il leur dit : Empliſſez d'eau quatre cruches, & répandez-les ſur l'holocauſte : faites-le par trois fois.*

v. 35. *Et les eaux couroient tout autour de l'autel, & la foſſe du conduit de l'eau en étoit toute pleine.*

Ces *quatre cruches* d'eau marquent les quatre vertus principales que nous devons pratiquer, qui ſont la mortification des ſens & des paſſions, le jeûne, l'aumône & l'oraiſon. Ceci ſe *fait trois fois*, pour marquer que cela ſe doit étendre dans toutes les puiſſances de l'ame.

Le jeûne de l'entendement ſe fait en le privant de ſon raiſonnement, le mortifiant de ſa curioſité, du deſir de voir & de connoître, &c. La mortification de la mémoire conſiſte à lui retrancher les ſouvenirs inutiles & les réflexions: la mortification de la volonté eſt de la priver de ſes goûts & des choſes où elle ſe délectoit, qu'elle goûtoit & aimoit; à quoi il faut joindre la mortification du ſens intérieur & extérieur, égale à celle des puiſſances.

L'aumône qu'on leur fait, c'eſt de tâcher de leur reſtituer les trois vertus théologales dont on s'étoit dépouillé & appauvri par le péché, la foi pour l'entendement, l'eſpérance pour la mémoire, & la charité pour la volonté. Voilà l'aumône

qu'il faut faire aux puiſſances: mais elles doivent en faire à leur tour: & cette aumône eſt proprement une reſtitution, l'entendement donne à Dieu toutes ſes lumieres, la mémoire tous ſes ſouvenirs, & la volonté toutes ſes ardeurs.

L'oraiſon de ces trois puiſſances ſe fait par une adoration conjointe & uniforme, qui fait que toutes s'uniſſent dans la priere du cœur, le cœur devant en être le ſiége, & la volonté le premier mobile, afin d'attirer les autres puiſſances avec elle. L'oraiſon de l'eſprit eſt, de le conſacrer à Dieu, étouffant ſes lumieres pour ſe laiſſer remplir de Dieu : l'oraiſon de la mémoire eſt le ſouvenir continuel de Dieu ; & l'oraiſon de la volonté eſt l'amour.

Dans le jeûne l'entendement entre le premier, & attire les autres puiſſances après lui : dans l'aumône la mémoire eſt la premiere qui marche, & enſuite les autres : mais dans l'oraiſon la volonté doit être la premiere, la maîtreſſe, & qui attire après elle & abſorbe en elle les deux autres puiſſances.

Voilà l'économie de ce ſacrifice : & cela n'eſt pas plutôt de la ſorte, que *les conduits d'eau ſe trouvent remplis*, tous les vides cauſés par le péché ſe trouvent pleins des eaux de la grace.

v. 36. *Et lorſque le tems d'offrir l'holocauſte fut venu, le prophète Elie s'approcha, & dit :*

v. 37. *Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi; afin que ce peuple connoiſſe que vous êtes le Seigneur.*

Lorſque *le tems eſt venu que l'holocauſte doit être offert* qui eſt le ſacrifice pur ſelon l'état de l'ame, qui conſiſte à conſumer en elle tous ſes crimes & toutes les ſouillures qu'elle avoit contractées ; alors le prêtre ou directeur prie Dieu, que pour

sa gloire, & pour *faire connoître au peuple qu'il est Dieu*, il *l'exauce* en faveur de ce même peuple.

v. 38. *Et le feu du Seigneur tomba sur l'holocauste & le consomma* (*) *avec le bois, les pierres, la poussiere même, & l'eau qui étoit dans les conduits.*

Le *feu* de l'amour pur *descend* du ciel, & *consomme l'holocauste* par son ardeur : ce feu est l'amour & la foi passive, qui sont infus à l'ame, qui consument en un instant toute cette victime & ses impuretés : ils consument aussi toutes les matieres du sacrifice, surmontant toute l'activité de la créature qui demeure par là détruite & consumée en ses opérations, & anéantie par ce feu sacré. Non seulement ce feu divin dévore la victime ; mais même *le bois*, comme croix active ; *les pierres*, qui sont les vertus pratiquées activement ; & même *la poussiere*.

Par cette poussiere l'on peut entendre les pratiques extérieures d'humilité, l'ame se trouvant impuissante de les faire par elle-même : mais ces vertus, ces graces & ces faveurs lui sont données par infusion ; & à mesure que ce feu sacré consume l'activité de la créature, il met les vertus en l'ame d'une maniere infuse : parce que la charité étant la Reine des vertus, toutes les autres vertus la suivent : & si elle est active, c'est-à-dire, donnée pour faire agir la créature, elle donne les vertus d'une maniere active ; mais lorsqu'elle est passive, c'est-à-dire, donnée de Dieu afin qu'il exerce lui-même en l'ame ces mêmes vertus, toutes les vertus sont en l'ame d'une maniere passive, reçues de Dieu pour être exercées par Dieu même en l'ame. Et elles sont alors beaucoup plus pures que celles que la créature exerce par elle-même, quoique soutenue & fortifiée par la charité. La priere se fait aussi ici passivement ; c'est pourquoi l'autel est aussi consumé avec le sacrifice, & *l'eau* qui étoit au conduit ; parce que Dieu consume cette grace qui coule & rampe sur la terre, pour la donner d'une maniere bien plus pure, la donnant immédiatement.

(*) Ou consuma. *de même dans la suite.*

v. 39. *Ce que tout le peuple ayant vû, il se prosterna le visage contre terre & il dit : c'est le Seigneur qui est le vrai Dieu, c'est le Seigneur qui est le vrai Dieu.*

La maniere *dont le peuple se prosterna contre terre*, marque que la grace fut si abondante, qu'elle le fit défaillir au péché, à l'incrédulité, à l'endurcissement, & à sa propre conduite pour céder à celle de la grace, donnant lieu au feu de l'amour. Ils s'écrierent tous : *C'est le Seigneur seul qui est le vrai Dieu :* ils se trouverent pénétrés dans cet instant d'une présence si intime, qu'ils ne purent douter que ce ne fut Dieu. Cela les ravit & les charma. L'on peut voir par ce qui a été dit, l'économie de la grace lorsqu'elle convertit une ame & la fait entrer dans l'état passif, & par où elle la fait passer ; ceci ayant été très-bien expliqué dans ce sacrifice.

v. 40. *Alors Elie leur dit : Prenez les prophêtes de Baal, & qu'il n'en échappe pas un seul. Le peuple s'étant saisi d'eux, Elie les mena au torrent de Cison, où il les tua.*

Ces prophêtes de mensonge, qui avoient détourné le peuple de la voie de la vérité pour l'entraîner dans le crime & dans l'idolatrie, sont *amenés à Elie.* Ceci représente fort bien comme toutes les choses par lesquelles le péché peut entrer

en l'ame, la curiofité, les réflexions, les penchans, les attaches, tout cela eft amené par ces ames, dès qu'elles font touchées, dans l'état paffif : elles ne retiennent rien, & confeffent jufques aux moindres fautes qu'elles ignoroient avant que d'avoir la lumiere. *Et Elie les tue là*, devant Dieu, *auprès du torrent* de la douleur & de la componction ; & c'eft auprès de ce torrent que tout ce qui eft criminel & fouillé, acheve de périr. Ces perfonnes approchent du torrent comme Elie, fans le paffer toutefois. Elie y repofa, & y féjourna ; parce que fon état de lumieres étoit beaucoup plus éminent : & ceux-ci ne font que l'approcher, afin que les prêtres des Idoles, c'eft-à-dire, ce qu'il y a encore en eux de terreftre & de charnel, foit *immolé*.

CHAPITRE XIX.

v. 2. *Jéfabel envoya un homme à Elie, pour lui dire : Que les Dieux me puniffent fi demain je ne vous traite comme vous avez traité les prophétes de Baal.*

Il faut bien qu'une vertu fi éclatante & fi forte foit auffi perfécutée de ceux qui ne la peuvent fouffrir. Cette méchante femme, qui étoit caufe de l'impiété de tout fon Royaume, n'avoit garde de le voir rétabli dans la grace de Dieu, fans entrer dans la rage contre le prédicateur de la vérité.

v. 3. *Elie eut donc peur, & il s'en alla où la volonté le portoit.*

La *crainte* eft une paffion qui ne fe perd qu'avec la vie ; & il faut néceffairement qu'une ame foit

foit morte intérieurement lorfqu'elle n'a plus ni crainte ni défir. *Elie*, qui étoit vivant, craignoit encore : quelque fublime que foit la grace vivante, elle ne peut point entierement ôter la crainte & le défir. Il eft dit, qu'il *alloit où la volonté le portoit* ; parce qu'ordinairement ces perfonnes fuivent les mouvemens de leur bonne volonté, mûe & animée de l'Efprit de Dieu : mais les ames mortes ne trouvent de volonté pour chofe au monde, quelle qu'elle foit : il faut qu'elles fe laiffent conduire par la providence.

v. 4. *Il s'en alla au défert le chemin d'un jour ; & étant venu fous un genièvre, il s'y affit, & fouhaita la mort.*

C'eft une chofe étonnante que des ames fi fortes, fi grandes & fi éminentes en vertus, en graces & en dons de faire des miracles, fe laiffent abattre à une perfécution. Elle fuit de devant Jéfabel ; voilà la perfécution de l'homme ; & il eft *une journée dans le défert*, où Dieu fe retirant un peu de lui par fa préfence perceptible, & le laiffant dans l'ennui, la féchereffe & la peine intérieure, tout eft perdu & en allarme. O Prophête ! s'il vous falloit donc aller errant & vagabond (*a*), comme un pauvre David fi longtems fuyant devant Saül par les déferts, que feriez-vous ? David ne demande point fa mort pour une fi longue fuite de maux, & vous la *demandez* dès la moindre épreuve ! Voilà la différence des ames deftinées pour la mort & conduites par la foi & l'abandon, d'avec les ames vivantes. Les perfécutions de celles-ci éclatent pour des momens ; & fi elles durent, il faut que Dieu les leur faffe paffer à force de foutien.

(*a*) 1 Rois 23. v. 14.

Le *genièvre sous lequel Elie s'assit*, marque l'ombre de la croix, piquante & douloureuse, mais de bonne odeur; & encore que ç'a été à l'ombre de Jésus-Christ, Chef des crucifiés, qui a été pour nous entouré d'épines comme un buisson, mais dont l'odeur a ravi le Pere céleste, que toute la nature humaine a été revivifiée.

v. 5. *Il se coucha & s'endormit à l'ombre du genièvre. En même tems l'Ange du Seigneur le toucha & lui dit : Levez-vous, & mangez.*

v. 7. *Car il vous reste un grand chemin à faire.*

Ce fut *à l'ombre de ce genièvre* qu'*Elie s'endormit* d'un repos d'extase & de ravissement : car ces ames sont souvent dans le ravissement & dans l'extase, leur voie étant toute dans l'extraordinaire. Et là *l'Ange du Seigneur le toucha* pour le réveiller. Dieu les fait tirer par ses ministres de ce repos extatique, & leur dit de *se lever & de manger*. Cette voie est pleine de soutiens, & l'ame ne peut avancer qu'à force de nourriture, soutenue de la grace de la Ste. Communion, & de l'eau claire & pure des lumieres, & illustrations célestes : il faut que le pain de la parole de Dieu soutienne l'ame, ainsi que la lecture, l'oraison, les visites du Ciel : toutes ces choses leur servent de nourriture. Les autres ne marchent que par le dénuement & la privation; & celles-ci par le soutien, l'appui & l'assurance. C'est pourquoi l'Ange ajoute, qu'*il reste à Elie un grand chemin à faire*; montrant par là deux choses; l'une, que cet état, qui est si grand en apparence, est encore bien éloigné de la fin; l'autre, que ces ames ne peuvent marcher qu'à force de soutien : au lieu que les autres ne marchent jamais mieux que lorsque tout leur manque.

v. 8. *S'étant levé, il marcha par la force de cette nourriture, quarante jours & quarante nuits, jusqu'à Horeb la montagne de Dieu.*

La *force* intérieure que donne cette viande fait *marcher* avec beaucoup de vigueur ce Prophête durant un *si long chemin*. Après avoir goûté de cette viande céleste, l'on se trouve dans une ferveur admirable. Ces ames ont alors un courage si grand, que rien ne leur coute; & tout leur chemin se fait dans la force, sans qu'il y ait un seul jour d'affoiblissement : & de cette sorte elles sont conduites *à la montagne de Dieu*; mais non pas à Dieu même. La montagne de Dieu sont ses communications les plus sublimes, & ses graces les plus réservées, qui se reçoivent toujours en la maniere de la créature & dans sa capacité propre, quoique réhaussée & ennoblie pour cet effet d'une maniere singuliere.

v. 9. *Et quand il fut venu là, il y demeura dans une caverne, & le Seigneur lui adressant sa parole, lui dit: Que faites-vous ici, Elie?*

Quand l'ame a fait un si long chemin dans cette force céleste, elle se retire *dans la caverne* : ce qui représente une profonde retraite, dans laquelle la personne demeure enfoncée & comme absorbée dans une contemplation obscure & profonde. Cet état est le plus grand où ces ames arrivent, & le plus simple. Cette caverne est encore un certain approfondissement ténébreux & lumineux tout ensemble, où l'ame est toute pleine de son néant : elle ne voit que sa profonde bassesse, & le poids immense de la grandeur de

Dieu, qui l'anéantit infiniment : & plus Dieu paroît dans sa grandeur, plus l'extrême bassesse de la créature lui est montrée. Et c'est là la maniere d'anéantir ces ames, qui ne sont anéanties qu'en lumieres & connoissances, & non en réalité. Cependant les personnes qui ont passé ceci, & qui entendent parler de l'état d'anéantissement, croyent l'avoir passé, & prennent en leur maniere tout ce qui se dit de l'état de mort & d'ensevelissement.

Cette caverne leur paroît comme un lieu de sépulcre, où ils se cachent & se reposent; mais ils y reposent vivans. *La parole de Dieu* se fait entendre à eux dans cette profonde caverne, & elle leur est comme une parole de vie, ces ames ayant toujours des paroles intérieures : cette parole, dis-je, qui se fait entendre dans la caverne leur est comme une parole de résurrection : tout ceci se passe en lumieres; & les mêmes états que David a portés en réalité, ce Prophête les a eus en lumieres : aussi toutes les ames conduites de cette sorte parlent très-bien de tous ces états, les ayant eu en lumieres, & les connoissant véritablement selon ce qui leur en a été montré.

Lorsque Dieu demande à Elie ce qu'il fait, c'est comme l'interrogeant de son état.

v. 10. *Elie répondit : J'ai été enflammé de zéle pour le Seigneur le Dieu des armées; parce que les enfans d'Israël ont abandonné son alliance, qu'ils ont détruit ses autels, qu'ils ont tué ses prophêtes par l'épée, & qu'étant demeuré seul ils recherchent encore à m'ôter la vie.*

v. 11. *Le Seigneur lui dit : Sortez, & tenez-vous sur la montagne devant le Seigneur.*

La facilité que ces ames ont de se méprendre,

est surprenante : elles oublient bientôt la cause de leur fuite, elles prennent tout en vie & d'une maniere glorieuse à Dieu, mais qui leur est utile néanmoins : elles se soutiennent en tout ce qui leur arrive. Une ame de foi croiroit avoir fui la persécution, & ne pourroit voir cela que comme une foiblesse : & au contraire, les ames de lumieres le voyent comme une chose qui leur est utile, & glorieuse à Dieu; elles sont éclairées sur tous les pas qu'elles font : C'est *par un zéle*, dit Elie, que *je me suis retiré*, ayant affecté de faire de la sorte à cause *du Seigneur des armées*, pour soutenir les intérêts de sa gloire. Quoi, Elie ! vous ne vous souvenez donc plus de ce qui s'est passé ? Avez-vous oublié votre crainte, votre douleur, & comme vous vouliez mourir ? Tout cela est oublié, & les graces que cette ame a reçues depuis l'ont tellement enyvrée, qu'elle a perdu l'idée de ses imperfections, & elle ne voit plus que comme vertu ce qui est un grand défaut. Il fait encore souvenir Dieu, comme il a pris son parti, & que c'est pour son Nom & pour sa seule gloire qu'on a voulu lui *ravir la vie*.

Dieu fait *sortir* Elie de sa caverne comme (*a*) le Lazare de son sépulcre, lui disant les mêmes paroles : c'est ce qui marque toujours plus une véritable résurrection : aussi est-elle véritable, l'ame mourant à ses propres opérations, à ses propres actes & à ses propres lumieres, qui se trouvent comme détruites, pour donner lieu à l'opération & à la lumiere de Dieu, reçue passivement, mais toujours dans la capacité de la créature : & voilà la différence de ces deux sortes de morts : celle-ci tire l'ame de ses opéra-

(*a*) Jean 11. v. 43.

tions propres & de ses propres lumieres, la fait défaillir & mourir à tout cela, pour la ressusciter par l'opération de Dieu, qui prend la place de la sienne; de sorte que perdant sa propre vie, elle reçoit la vie nouvelle que Dieu lui communique; vie, à la vérité, communiquée & émanée de Dieu; mais reçue dans la capacité de la créature bornée & limitée. Voilà la mort de ces ames; & elles n'en ont point d'autre, ni d'autre résurrection que cette vie de Dieu reçue en elles. La mort réelle & mystique des ames conduites en foi, est bien différente. Elles éprouvent toutes cette mort de leurs propres opérations, pour laisser place aux opérations de Dieu, & passent encore par une quantité de morts: mais ce qui est la véritable mort est, que non seulement l'ame est tirée de ses opérations propres pour donner lieu aux opérations de Dieu en elle; mais de plus, il faut qu'elle soit tirée de sa propre capacité de recevoir, quelque grande qu'elle puisse être; qu'elle soit entierement tirée d'elle-même; & de tout ce qu'il y a en elle de propre, de mémeté, de distinction, non de vue, mais d'état; & que perdant même la vie de Dieu, écoulée en elle, elle perde ce fonds propre, cette capacité propre de recevoir, afin qu'il ne reste plus que Dieu seul, qui s'écoule, non plus en cette créature qui est morte, disparue, & anéantie: mais en lui-même, se trouvant seul pour se communiquer & recevoir sans que la créature y ait nulle part, ni qu'il y ait rien en elle, ni pour elle, tout cela étant perdu, & elle n'ayant plus d'être & de vie propre, son être s'étant fondu, écoulé & perdu en celui de Dieu, qui subsiste seul en lui & pour lui. Ceci s'entend mystiquement, & non d'une maniere physique.

Ces deux morts ont une différence presque infinie, & toute ame de grande expérience m'entendra fort bien; car ceci n'est point imaginaire, mais plus réel que l'on ne peut dire. Et c'est alors que l'incarnation mystique se fait, que les trois divines personnes se produisent dans cette ame, comme il a été dit plus haut.

Dieu dit donc à Elie: *Sortez déhors, & tenez-vous sur la montagne devant le Seigneur.* Ceci confirme encore notre différence, comme nous l'avons dit: Sortez hors de vos opérations pour vous tenir sur la montagne dans la plus haute élévation de vos puissances; & là tenez-vous devant le Seigneur; qui se tient devant lui, n'est pas perdu en lui. L'Oraison de ces ames est une oraison de simple exposition devant Dieu, où elles se tiennent en passiveté d'attente: & c'est la disposition à recevoir les plus grandes graces, que Dieu ne manque pas de leur donner, lorsqu'elles sont ainsi exposées dans cette simple passiveté d'attente. Et c'est ce que ces ames appellent nudité.

v. 11. *Et alors le Seigneur passa avec un grand vent & fort impétueux, renversant les montagnes & brisant les pierres devant le Seigneur; & le Seigneur n'étoit pas dans ce vent. Après le vent il se fit un tremblement; & le Seigneur n'étoit pas en cette agitation.*

L'ame étant ainsi disposée dans l'état passif & d'attente, qu'elle prend pour un état fort nud, (aussi est-il nud à son égard,) Dieu la voyant alors dans le vide de toute propre opération, la trouve disposée pour la remplir de ses graces les plus grandes. Il *passe* par une touche qu'il fait dans les puissances, & sur-tout dans la volonté,

où l'ame sent cet attouchement divin & cette union, dont elle ne peut pas douter : alors ce toucher, ou cette approche, cause *un vent*, (c'est un zéle & une ardeur,) *qui renverse les montagnes* d'orgueil, (cet état apportant à l'ame de très-grands profits, (matiere naturelle d'orgueil, qu'il faut renverser,) : *il brise les pierres*, c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de dur & qui fait quelque résistance ; rien ne s'oppose à son passage. Dieu envoye le vent devant lui comme un Ambassadeur qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage : c'est (*a*) *la voix qui crie : applanissez les sentiers.*

Mais quoique cela fasse des effets si étonnans qu'ils réduisent l'ame dans l'admiration, *Dieu* cependant *n'est point dans le vent.* Dieu n'est point dans le tracas & le tumulte. Quoique rien ne paroisse si grand & si admirable que ce zéle & cette ardeur qui émeut toute l'ame, cependant après qu'elle a été renversée, elle se trouve toute tremblante. Ce sont des assauts impétueux, auxquels le corps ne peut résister : il faut qu'il soit renversé par terre : toute cette ame est émue d'amour & de crainte dans le sentiment de l'approche de Dieu. Tout cela, qui paroît si grand, qui fait l'admiration & l'étonnement des hommes non éclairés, n'est rien : & *Dieu n'est point en tout cela.* C'est un simple toucher, fort éloigné. L'Epouse dit, (*b*) *que ses entrailles ont été émues de ce toucher*; c'est la partie inférieure, qui se tremousse & se remue sitôt que la volonté est seulement touchée : mais lorsqu'il s'agit du baiser de la bouche, qui est l'union intime, elle ne tremble point. C'est que Dieu lui-même n'est point dans ces choses qui émeuvent; mais

(*a*) Matth. 3. v. 3. (*b*) Cant. 5. v. 4.

seulement quelque chose de lui, qui cause une grace plus impétueuse & abondante.

v. 12. *Après le tremblement il s'alluma un feu, & le Seigneur n'étoit pas dans le feu. Après le feu on entendit le souffle d'un petit zéphir.*

Après ce tremblement & cette émotion de la partie inférieure, *il s'allume un* si grand *feu* dans la volonté, qu'il semble que l'on ne puisse porter son incendie : les côtes s'enlevent de la véhémence de ce feu. Y a-t-il rien de plus grand que cela ? C'est ce qui passe en de certains esprits pour la perfection la plus consommée ; car c'est là le brasier de la charité, & l'amour le plus fort. Ces personnes sont comme une fournaise ardente : elles embrasent tout ce qui les touche : c'est assurément Dieu même. Ah non ! vous vous trompez : *Dieu n'est point en* tout *cela.* C'est bien quelque petite chose de lui, qui marque qu'il est proche ; mais ce n'est point lui.

O que la plupart des hommes sont trompés ! On prend pour la plus éminente sainteté ce qui est très-peu de chose, & l'on n'a que du rebut pour ce qu'il y a de plus éminent en Dieu ! Une vie abjecte, méprisée, condamnée, cachée, inconnue, simple & comme toute naturelle, est la vie de Dieu ; & cependant elle fait horreur à tout le monde ! La vie éclatante de miracles, de force, de ferveur, de choses extraordinaires, attire l'admiration & l'estime des hommes, & néanmoins tout cela n'est point Dieu. Mais *après le feu* vint *le souffle d'un petit vent.* Ce zéphir est une caresse délicate & subtile que Dieu fait à l'ame ; & c'est ce en quoi il y a plus de Dieu. C'est un air tranquille, serein, agréable & doux, qui succéde à ces états impétueux : & cet état

est bien plus parfait que tous les autres : c'est en celui-là que se trouve la vraie communication de Dieu, autant qu'elle peut être reçue par la créature élevée & ennoblie extrêmement. Elie est le modele de l'état le plus parfait & le plus élevé qui soit dans la créature en lumieres & amour perceptible. C'est pourquoi Ste. Thérése, vraie fille d'un si S. Pere, a été si admirable dans cette voie.

v. 13. *Ce qu'Elie ayant entendu, il se couvrit le visage de son manteau : & étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne; & en même tems il entendit une voix qui lui dit : Que faites-vous ici, Elie ?*

La maniere dont Elie en use dans ces communications, est une grande leçon pour les ames qui en sont favorisées. *Elie se couvre le visage de son manteau*; cela veut dire, qu'afin de ne se point élever pour des communications si sublimes, il couvre son esprit, le voilant pour ainsi dire, & se cachant à lui-même ces grandes choses pour n'y point prendre de part, ne les regardant pas, loin de les admirer, comme font la plupart de ceux qui en sont favorisés. Mais de quoi couvre-t-il son visage ? *De son manteau*, de sa propre misere & foiblesse, voyant ce qu'il est par lui-même, néant & péché : & se tenant ainsi dans son néant, il laisse faire à Dieu tout ce qu'il lui plaît, sans s'en mettre en peine, sans curiosité ni attache, & sans y rien prendre.

C'est la maniere pure & parfaite de recevoir ces dons & ces graces gratuites. Aussi dans cet état d'anéantissement, où l'ame se tient par rapport à ces mêmes graces, elle a l'avantage d'*entendre la voix* de Dieu, qui lui fait encore voir

un défaut qu'elle commettoit dans la maniere de recevoir ces graces, quoi qu'il lui semblât les recevoir si purement : c'est qu'elle s'arrêtoit & *se tenoit* debout pour les recevoir. Vous vous trompez grand Prophête ! ces graces ne vous sont pas données pour vous arrêter, mais pour vous faire courir avec plus de vitesse où Dieu veut que vous alliez. *Que faites-vous ici ?* dit Dieu : ce n'est point là le lieu du repos, quoique vous le croyiez, comme le croyent toutes les personnes qui sont arrivées à cet état : elles croyent être arrivées à la fin & au repos, lorsqu'elles sentent ce *zéphir* divin, & qu'elles entendent cette parole : mais ce n'est point là le lieu du repos. C'est pourquoi Dieu demande à Elie, ce qu'il fait là, & pourquoi il se repose dans cet état, qui ne lui est donné que pour marcher avec plus de courage & de vigueur.

v. 14. *Et il répondit : Je brûle de zele pour le Seigneur, le Dieu des armées*, &c. (comme v. 10.)

Elie répond encore à Dieu la même chose que l'autre fois. O Prophête ! cela n'est plus de saison : ce n'est point là tout ce que Dieu veut dire : il sait mieux ce qui se passe en vous que vous-même : mais il veut seulement vous faire comprendre qu'il ne se faut pas arrêter ici; & c'est de quoi il s'explique.

v. 15. *Et le Seigneur lui dit : Allez, & vous en retournez par votre même chemin, qui est celui du désert vers Damas.*

Alors Dieu dit : *Allez, & vous en retournez par votre même chemin* : car il n'y a point de prétexte de zèle qui nous doive faire éviter la souffrance. Il faut aussi passer par ce même *désert* dans lequel

vous avez eu tant de chagrins : & les graces que je vous fais aujourd'hui, ne sont que pour vous obliger d'y marcher, de retourner à la croix, & à la mort même si telle étoit ma volonté. Car, où est ce zèle & cet amour si véhément que vous marquez avoir pour moi, si vous ne saviez rien souffrir pour moi ?

v. 18. *Je me suis réservé dans Israël sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal ; & qui ne l'ont point adoré en portant la main à leur bouche pour la baiser.*

Dieu fait voir que dans les endroits où il y a le plus d'idolâtres & de méchantes gens, où l'on est plus persécuté pour servir aux idoles, aux vanités, à l'erreur & au mensonge, il se trouve encore quantité d'ames *qui ne fléchissent point le genou devant Baal*, & qui ne réverent ni de bouche ni de cœur ces idoles. O qu'il est bien vrai, mon Dieu, que dans toutes les extrêmités de la terre il y a des hommes cachés & inconnus, qui paroissent à l'extérieur comme les autres, mais qui vous connoissent & révérent ! Combien parmi les infideles de fideles que l'on ne connoit point ? Combien de Saints au milieu des villes les plus abominables ? C'est ce qui ravira de joie les Saints au jour de l'éternité, lorsqu'ils verront tant de personnes que l'on croit perdues, avoir un rang éminent dans le Ciel. La nécessité de leur condition les empêche de se faire connoître ; mais leur cœur leur rend témoignage de ce qu'ils font : & quoique leur bouche ne s'ouvre pas, parce qu'ils n'en ont pas d'occasions nécessaires pour confesser la vérité de Dieu, elle ne s'est jamais cependant ouverte pour confesser le mensonge, & *leur bouche n'a point baisé la main*

pour adorer les œuvres des mains des hommes : ils n'ont jamais cru que ces idoles fussent des Dieux. O Dieu, vous ne feriez pas Dieu si vous n'aviez en tous lieux des adorateurs. (*a*) Il se verra un jour, que c'est parmi les plus infideles qu'il y a eu les plus grands Saints : & c'est pour nous prouver cette vérité que Jésus-Christ & sa sainte Mere ont bien voulu habiter quelque tems en Egypte ; pour faire voir, que tous les lieux conservent la sainteté, & l'auteur de toute sainteté : & si une ame bien à Dieu se trouvoit dans les pays les plus barbares par la nécessité de son état & la conduite de la providence, elle y adoreroit aussi bien le vrai Dieu qu'au milieu de la Chrétienté. C'est en quoi les missionnaires font un grand bien, croyant ne rien faire quand ils ne feroient que baptiser des enfans, ils leur ouvrent par là le chemin du Ciel, Dieu ne laissant point l'application de son sang inutile. O que l'on découvrira de grandes choses dans l'éternité !

v. 19. *Elie étant donc parti de là, trouva Elisée, qui labouroit avec douze couples de bœufs. Elie s'étant approché d'Elisée, jetta son manteau sur lui.*

v. 20. *Et incontinent Elisée laissant les bœufs, courut après Elie, & le suivit.*

Elie trouve *Elisée labourant avec douze paires de bœufs.* C'est la figure des ames multipliées dans la méditation, labourant avec l'entendement & les puissances de leurs ames, ayant beaucoup de travail & avançant peu : mais Elie voyant cela, *lui jette son manteau*, lui communiquant de son esprit : alors il *quitte* promptement le labourage *pour suivre Elie* ; parce que la grace prend par le dedans, enleve & presse l'ame de la suivre, &

(*a*) Matth. 2. v. 13--15.

de quitter toute cette multiplicité, pour se laisser conduire à Dieu par la lumiere de son Esprit.

La promptitude & fidélité d'Elisée marque bien la promptitude & fidélité que doit avoir une ame à suivre l'attrait de la grace: il le faut faire avec promptitude, abandonner tout sans délai. Une ame qui veut suivre l'attrait de la grace doit abandonner son labourage & sa premiere façon de vivre, sans quoi elle ne pourroit jamais accomplir ce que Dieu veut d'elle. Si Elisée avoit voulu retenir la conduite de ses bœufs, il n'auroit jamais suivi Elie : aussi si nous voulons conduire nos passions, nos appétits, nos puissances, qui comme des bœufs sous le joug que nous leur imposons, ne laissent pas de ruer souvent, & de nous causer de la peine & de l'embarras, nous n'avancerons point. Abandonnons tout à la divine providence, qui nous en séparera en un moment, & fera que nous n'aurons plus à craindre ni à dompter ces animaux.

CHAPITRE XX.

v. 28. *Alors un homme de Dieu vint trouver le Roi d'Israël, & lui dit : Voici ce que dit le Seigneur : Parce que les Syriens ont dit : Le Seigneur est le Dieu des montagnes & non pas le Dieu des vallées, je vous livrerai cette grande multitude, & vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur.*

Il se trouve par tout des *Syriens* qui disent que *Dieu est le Dieu des montagnes*, c'est-à-dire, de ces ames qui touchent jusques au ciel par leur élévation & leur vertu éclatante, qui font l'admiration de tout le monde, dont les œuvres sont

toutes miraculeuses. O, l'on ne doute point que Dieu ne conduise ces ames: mais pour ces *vallées*, pour ces ames anéanties & méprisées, qui ne sont considérées que comme de la boue, qui n'ont rien de grand qui les distingue, ni qui les éleve au-dessus des autres, & qui au contraire sont au-dessous de toutes, étant le but & le blanc de la persécution, de l'opprobre & de l'ignominie; ces ames, dis-je, si petites à leurs yeux & à ceux des créatures, ne passent pas pour être conduites de Dieu. O aveuglement étrange! Dieu se plaît à *combler* (*a*) *ces vallées* de lui-même. Ne dit-il pas, qu'il est (*b*) *le lis des vallées*? & c'est, dit Dieu, afin de faire connoître que je suis le Dieu de ces ames anéanties par dessus toutes les autres, que je détruirai tous leurs adversaires, & que je *vous livrerai* à vous, *Roi d'Israël*, *cette multitude* d'ennemis. Ce n'est point à cause de vous que vous serez victorieux, mais c'est afin que vous n'ignoriez pas & que toute la terre sache *que je suis le Seigneur*, qui me plais dans ces ames petites & basses; & que c'est là que je prends mes délices. Il faut que vous, qui gouvernez mon troupeau, connoissiez ces choses.

v. 35. *Alors un des enfans des Prophètes dit de la part du Seigneur à un de ses compagnons : Frappez-moi. Et comme il ne voulut pas le frapper,*

v. 36. *Il lui dit : Parce que vous n'avez pas voulu me frapper, aussi-tôt que vous vous serez retiré de moi, un lion vous tuera; & quand il se fut un peu retiré, un lion le trouva, & le tua.*

Un prophête dit à son compagnon de le *frapper*. N'est-ce pas là une demande qui semble ridicule, de prier un autre de faire un péché? car

(*a*) Luc 3. v. 5. (*b*) Cant. 2. v. 1.

nul ne peut frapper son frere sans pécher : & encore, dire que c'est *Dieu* qui le veut, qui le pourroit croire, ô Dieu, que votre volonté soit de la sorte ? il faut où qu'il n'y ait point de péché en cela, ou que vous vouliez le péché. Votre loi est manifestement contraire à cela : pouvez-vous vouloir ce que vous défendez ? Il y a des choses que Dieu peut vouloir, quoiqu'elles paroissent contraires à sa loi ; parce que sa loi ne défend que les blessures ou les homicides volontaires. Dieu peut vouloir une chose qui autrement seroit d'elle-même mauvaise : & elle n'est mauvaise que parce qu'elle est faite par une volonté rebelle & contraire à Dieu ; mais étant faite dans la volonté de Dieu, elle n'a plus la qualité maligne du péché, qui est la rebellion, & l'éloignement de la volonté de l'homme de celle de Dieu ; & par conséquent elle n'est pas péché. Dieu donc peut vouloir l'apparence du péché, & non le péché : & en ce sens, cette apparence de péché devient une action de justice. L'homicide volontaire est défendu par toutes les loix : Dieu (*a*) commande cependant à Abraham de faire un parricide, & Abraham s'y soumettant fait un acte de justice, & un grand sacrifice. Saül ne veut pas (*b*) faire un homicide, & il en est puni d'une étrange maniere. Celui qui fait les loix en peut dispenser.

A cela on dira, qu'il peut bien y avoir de la tromperie, en suivant l'esprit propre plus que l'Esprit de Dieu. Ce n'est pas aussi une chose qui se puisse conseiller ; mais elle se peut excuser en cas que la chose ne regarde que la seule gloire de Dieu, & non l'intérêt de la créature ; que la chose ne soit point à l'avantage de celui

(*a*) Gen. 22. v. 2. (*b*) 1 Rois 15. v. 9.

qui

qui la fait, mais à sa perte, & que ce soit pour lui le plus dur & le plus étrange de tous les sacrifices. Abraham sacrifie ce qu'il avoit de plus cher ; & l'on ne pouvoit douter que ce sacrifice ne fut bien glorieux à Dieu, puisqu'en le faisant, il perdoit toutes ses espérances, le soutien de sa vieillesse, l'assurance de son salut ; car tout cela étoit renfermé en ce fils. Combien y a-t-il d'actions condamnées des hommes qui sont très-saintes devant Dieu ? Dieu commande d'honorer son pere & sa mere : & il veut qu'on les foule aux pieds, lorsqu'ils sont un obstacle à notre avancement. Ne faut-il pas élever ses enfans, & n'est-ce pas un crime de les abandonner ? Cependant (*a*) *les laisser pour Dieu*, mérite une récompense.

En voilà un exemple bien pressant dans ce passage. Un homme fait une action de justice *refusant de frapper* son frere, & de plus un Prophête : s'il l'avoit fait, il croiroit avoir fait un crime. Cependant, *parce que vous n'avez pas voulu entendre la voix du Seigneur*, dit le Prophête, que vous n'avez pas compris cette voix, qui fait ces innocens criminels lorsqu'il s'agit de faire la volonté de Dieu ; *vous serez vous-même tué par un lion*. En cela on doit voir deux choses ; premierement, la fidélité à suivre Dieu sans différer, sans résister, sans raisonner, sans regarder derriere soi, par la réflexion lorsqu'il nous appelle ; &, en second lieu, que, quand par des respects humains, ou par quelque considération on ne se laisse pas aller à ce que Dieu veut, on se le rend contraire ; & alors, pour n'avoir pas voulu frapper, nous sommes frappés nous-mêmes par la force du bras divin.

(*a*) Matth. 19. v. 29.

CHAPITRE XXI.

v. 15. *Jésabel ayant entendu que Naboth étoit lapidé, & qu'il étoit mort, elle parla à Achab, & lui dit: Levez-vous, & prenez possession de la vigne de Naboth; car Naboth n'est plus en vie, mais il est mort.*

IL ne se trouve que trop de ces Jésabels, qui *font tuer Naboth* l'innocent *pour posséder son héritage.* Combien de personnes voyant des ames dont l'intérieur est excellent, cet intérieur est *la vigne* que le pere de famille cultive avec soin, ne font-ils pas tout ce qu'ils peuvent pour le leur faire perdre? Ils se servent de leur autorité, & du pouvoir qu'ils ont auprès des grands: mais voyant que ces ames le conservent chérement, parce que c'est l'héritage de leur Pere céleste, qui leur en a laissé plutôt la garde que la propriété, alors on invente toute sorte de faussetés contre ces personnes, on les décrie, & enfin on leur ôte la vie civile de l'honneur: on voudroit posséder leur héritage, & on ne voudroit pas souffrir comme eux. Ils ne sont pas plutôt perdus de réputation, que leurs ennemis en triomphent: & s'élevant sur leur ruine, ils se trouvent d'autant plus en crédit, que ces personnes simples & spirituelles sont plus accablées sous la calomnie.

v. 28. *Alors le Seigneur dit à Elie:*

v. 29. *N'avez-vous pas vû Achab humilié devant moi? puis donc qu'il s'est humilié à cause de moi, je ne ferai point tomber sur lui pendant qu'il vivra les maux dont je l'ai menacé.*

Quelque crime que nous ayons commis, & quelque dessein que Dieu ait pris de nous en punir, il suffit de nous *humilier* pour en obtenir le pardon. Dieu ne sauroit rien refuser à une ame humiliée, puisque Achab, le plus méchant de tous les Rois, comme (*a*) l'Ecriture le témoigne, ne se voit pas plutôt d'un esprit & d'un extérieur humilié, que toute la colere de Dieu est appaisée. Il a pitié de lui, & differe la punition de son péché. O quelle bonté de Dieu à pardonner les plus effroyables crimes, sitôt que l'on en est humilié!

O que ne fait-on faire usage des fautes que l'on fait, au lieu de s'en chagriner, de se désesperer, & souvent même, par la plus mauvaise de toutes les tentations, de pécher encore parce qu'on a déja péché, l'amour-propre donnant alors une fausse humilité qui persuade que Dieu ne pardonnera pas, & qu'il n'y a plus qu'à pécher, puisqu'on est déja condamné! Ces deux extrêmités arrivent *d'ordinaire* par l'amour-propre après les chûtes: l'une, de s'en affliger extraordinairement, & se rendre par là incapable de reprendre le chemin de la vertu; l'autre, d'entrer dans le libertinage & de tout quitter, parce que l'on a péché. Ce sont deux maux également dangereux, que l'on qualifie d'humilité & de contrition, & qui ne sont rien moins que cela. La vraie humilité ne s'étonne point de ses chûtes; parce qu'elle croit n'être capable d'autre chose: elle demeure anéantie & abaissée dans la boue de son humiliation; mais non point affligée, non point découragée: plus elle se voit foible, plus elle s'abandonne à Dieu par une nouvelle confiance, reconnoissant l'extrême besoin qu'elle a de son

(*a*) *Ci-dessus v. 25.*

CHAPITRE XXI.

v. 15. *Jésabel ayant entendu que Naboth étoit lapidé, & qu'il étoit mort, elle parla à Achab, & lui dit : Levez-vous, & prenez possession de la vigne de Naboth; car Naboth n'est plus en vie, mais il est mort.*

IL ne se trouve que trop de ces Jésabels, qui *font tuer Naboth* l'innocent *pour posséder son héritage*. Combien de personnes voyant des ames dont l'intérieur est excellent, cet intérieur est *la vigne* que le pere de famille cultive avec soin, ne font-ils pas tout ce qu'ils peuvent pour le leur faire perdre ? Ils se servent de leur autorité, & du pouvoir qu'ils ont auprès des grands : mais voyant que ces ames le conservent chérement, parce que c'est l'héritage de leur Pere céleste, qui leur en a laissé plutôt la garde que la propriété, alors on invente toute sorte de faussetés contre ces personnes, on les décrie, & enfin on leur ôte la vie civile de l'honneur : on voudroit posséder leur héritage, & on ne voudroit pas souffrir comme eux. Ils ne sont pas plutôt perdus de réputation, que leurs ennemis en triomphent : & s'élevant sur leur ruine, ils se trouvent d'autant plus en crédit, que ces personnes simples & spirituelles sont plus accablées sous la calomnie.

v. 28. *Alors le Seigneur dit à Elie :*
v. 29. *N'avez-vous pas vû Achab humilié devant moi ? puis donc qu'il s'est humilié à cause de moi, je ne ferai point tomber sur lui pendant qu'il vivra les maux dont je l'ai menacé.*

Quelque crime que nous ayons commis, & quelque dessein que Dieu ait pris de nous en punir, il suffit de nous *humilier* pour en obtenir le pardon. Dieu ne sauroit rien refuser à une ame humiliée, puisque Achab, le plus méchant de tous les Rois, comme (*a*) l'Ecriture le témoigne, ne se voit pas plutôt d'un esprit & d'un extérieur humilié, que toute la colere de Dieu est appaisée. Il a pitié de lui, & differe la punition de son péché. O quelle bonté de Dieu à pardonner les plus effroyables crimes, sitôt que l'on en est humilié !

O que ne sait-on faire usage des fautes que l'on fait, au lieu de s'en chagriner, de se désesperer, & souvent même, par la plus mauvaise de toutes les tentations, de pécher encore parce qu'on a déjà péché, l'amour-propre donnant alors une fausse humilité qui persuade que Dieu ne pardonnera pas, & qu'il n'y a plus qu'à pécher, puisqu'on est déja condamné ! Ces deux extrêmités arrivent *d'ordinaire* par l'amour-propre après les chûtes : l'une, de s'en affliger extraordinairement, & se rendre par là incapable de reprendre le chemin de la vertu ; l'autre, d'entrer dans le libertinage & de tout quitter, parce que l'on a péché. Ce sont deux maux également dangereux, que l'on qualifie d'humilité & de contrition, & qui ne sont rien moins que cela. La vraie humilité ne s'étonne point de ses chûtes ; parce qu'elle croit n'être capable d'autre chose : elle demeure anéantie & abaissée dans la boue de son humiliation ; mais non point affligée, non point découragée : plus elle se voit foible, plus elle s'abandonne à Dieu par une nouvelle confiance, reconnoissant l'extrême besoin qu'elle a de son

(*a*) *Ci-dessus* v. 25.

fecours : & déſeſpérant toujours plus d'elle, elle eſpere davantage en Dieu : plus elle eſt miſérable & imparfaite, plus elle fait qu'il eſt bon & parfait ; & cela lui ſuffit.

CHAPITRE XXII.

v. 6. *Quatre-cents Prophètes dirent au Roi d'Iſraël : Allez, & le Seigneur livrera la ville entre les mains du Roi.*

v. 8. *Le Roi d'Iſraël dit : Il eſt demeuré un homme par qui nous pouvons conſulter le Seigneur : mais je hais cet homme-là, parce qu'il ne me prophétiſe rien de bon.*

v. 13. *Tous les Prophètes d'une commune voix prédiſent au Roi des choſes favorables ; que votre parole ſoit donc ſemblable à la leur.*

v. 14. *Michée répondit : Le Seigneur vit, tout ce que le Seigneur me dira, je le déclarerai.*

IL ne ſe trouve que trop de faux prophêtes partiſans du menſonge, qui entretiennent les Rois dans leurs égaremens : & dans tout un Royaume il ne ſe trouve *qu'un ſeul* Prophête de la vérité, encore eſt-il caché ; *mais je le hais*, dit le Roi, *parce qu'il ne me dit* que des choſes contraires à mon inclination. Ces vrais prophêtes ſont haïs, parce qu'ils ne peuvent trahir la vérité, dont ils ſont les hérauts ; & ils la ſoutiennent avec d'autant plus de fermeté, qu'ils voyent qu'elle eſt plus inconnue, plus délaiſſée & plus perſécutée.

Ces prophêtes ſont cachés ſous une vie mépriſée & décriée : ils ſont (a) *haïs* à cauſe du nom de Dieu : mais ce n'eſt pas tout, il ſe trouve des ames aſſez lâches pour aller au-devant de ces perſonnes les ſolliciter à dire des menſonges pour flatter le ſouverain : ils voudroient qu'ils *parlaſſent le langage de tous les autres* flatteurs ; mais ils ne le peuvent, & ils répondent comme *Michée*, qu'ils ne *parleront* jamais que conformément à la vérité, & à *ce que Dieu leur fera dire*. Mais, ô Prophête ! à quoi penſez-vous ? Ne faut-il pas avoir de la prudence & de la précaution ? Toutes les vérités ne ſont pas toujours bonnes à dire ; & ne ſeroit-ce pas à vous une témérité, étant ſeul comme vous êtes, d'aller dire une choſe oppoſée à tout ce que *quatre cents prophêtes* diſent ? Vous ne ſerez pas cru : vous ſerez mépriſé, & peut-être puni comme un faux prophête & un trompeur : il vaut mieux vous taire, ou laiſſer croire ce que vous ne pouvez empêcher. N'importe : je ſuis le prophête de la vérité ; & je la ſoutiendrai toujours au péril de ma vie.

(a) Matth. 10. v. 22.

v. 16. *Le Roi lui dit : Au nom du Seigneur, ne me dites rien ſinon ce qui eſt véritable.*

v. 16. *Michée répondit : J'ai vu tout Iſraël ſur les montagnes, comme des brebis errantes qui n'ont point de Paſteur.*

v. 18. *Le Roi dit à Joſaphat : Ne vous ai-je pas dit que cet homme ne me prophétiſe jamais rien de bon ; mais qu'il me prédit toujours du mal ?*

Il ſe trouve quantité de perſonnes qui, comme Achab, veulent qu'on leur *diſe la vérité*, en priant même avec inſtance : mais on ne la leur a pas plutôt dite, qu'ils s'en offenſent.

Michée aſſure le Roi de ſa deſtruction, & qu'*Iſraël* ſera *errant comme les brebis ſans paſteur*. O pauvre troupeau, ne vous affligez point ! Ce n'eſt pas un mal pour vous, mais un avantage,

de perdre un pasteur qui vous éloigne de Dieu; & qui usurpe sur son droit. Si vous aviez été fideles, Dieu vous auroit donné un pasteur qui vous auroit conduit dans de bons pâturages.

Le Roi s'offense donc d'une vérité qu'il a voulu savoir avec empressement, & il dit, qu'il savoit bien *que cet homme ne lui prédisoit jamais que du mal.* Nous en usons de la sorte : nous croyons nos ennemis, parce qu'ils nous flattent; & nous ne croyons pas nos véritables amis, parce qu'ils nous disent la vérité.

v. 20. *Et le Seigneur dit : Qui séduira Achab ?*

v. 21. *Un esprit s'avança, & se présentant devant le Seigneur, il lui dit : C'est moi qui séduirai Achab. Le Seigneur lui dit : Et comment ?*

v. 22. *Il répondit : J'irai, & je serai un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophètes. Le Seigneur lui dit : Vous le séduirez, & vous aurez l'avantage sur lui : Allez, & faites comme vous le dites.*

Le Seigneur demande : *qui séduira Achab*, lui qui a retiré le peuple d'Israël de son Dieu pour le conduire par son propre esprit? Dieu veut qu'il soit puni de la même maniere qu'il a séduit ce peuple simple, le retirant de la voie de Dieu & de la fidélité qu'il lui devoit, pour le rendre idolâtre des ouvrages des hommes. Combien y en a-t-il qui trompent & séduisent de la sorte les simples, faisant que tous ceux qu'ils consultent, leur disent la même chose, quand il s'agit de les *tromper* & de leur dire des *mensonges*? Dieu les fait séduire, (pour ainsi parler,) comme ils ont séduit les autres : il fait que tous leur parlent un langage flatteur. On les assure qu'ils sont dans la véritable voie, qu'ils n'ont qu'à suivre les mouvemens de la grace qui les portera toujours au combat. Il faut toujours suivre le conseil des personnes désintéressées, dont les avis n'ont rien de politique ni de flatteur. Le Roi Achab n'est péri que pour n'avoir pas voulu croire le conseil de ceux qui n'envisageoient que son salut.

v. 24. *En même tems Sedecias s'approcha de Michée, & lui donna un soufflet sur la joue, & lui dit : L'Esprit de Dieu m'a-t-il donc quitté pour parler à vous ?*

Les Prophètes de mensonge accusent ordinairement les vrais Prophètes d'orgueil & de vanité, disant, qu'ils se croyent plus saints que les autres; & que par une suffisance de Démon ils veulent assurer que *Dieu* leur a *parlé* plutôt qu'aux autres. Ils les accablent d'outrages & de calomnies. Mais ces hommes simples sont bien éloignés de se préférer aux autres, ni de le penser. Ils disent simplement & nuement la vérité : ils ne regardent que l'intérêt de celui à qui ils parlent, & la seule gloire de Dieu : car s'ils cherchoient leur propre intérêt, ils diroient des choses plaisantes & agréables, & non pas des choses fâcheuses; puisqu'en les disant ils s'exposent à toutes sortes de persécutions.

C'est en cela que les Grands devroient discerner les Prophètes de la vérité d'avec les autres; que ceux qui les flattent, & qui parlent selon leurs inclinations, sont des ennemis couverts de l'apparence de l'amitié, des *prophètes de mensonge* vêtus des habits de la vérité : mais ceux qui nous disent nos défauts, quoiqu'ils nous humilient & nous mortifient, sont nos véritables amis, bien qu'ils ayent l'amertume de l'ennemi : ce sont les hérauts de la vérité, quoique notre amour-pro-

de perdre un pasteur qui vous éloigne de Dieu; & qui usurpe sur son droit. Si vous aviez été fideles, Dieu vous auroit donné un pasteur qui vous auroit conduit dans de bons pâturages.

Le Roi s'offense donc d'une vérité qu'il a voulu savoir avec empressement, & il dit, qu'il savoit bien *que cet homme ne lui prédisoit jamais que du mal.* Nous en usons de la sorte : nous croyons nos ennemis, parce qu'ils nous flattent ; & nous ne croyons pas nos véritables amis, parce qu'ils nous disent la vérité.

v. 20. *Et le Seigneur dit : Qui séduira Achab ?*
v. 21. *Un esprit s'avança, & se présentant devant le Seigneur, il lui dit : C'est moi qui séduirai Achab. Le Seigneur lui dit : Et comment ?*
v. 22. *Il répondit : J'irai, & je serai un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophêtes. Le Seigneur lui dit : Vous le séduirez, & vous aurez l'avantage sur lui : Allez, & faites comme vous le dites.*

Le Seigneur demande : *qui séduira Achab*, lui qui a retiré le peuple d'Israël de son Dieu pour le conduire par son propre esprit ? Dieu veut qu'il soit puni de la même maniere qu'il a séduit ce peuple simple, le retirant de la voie de Dieu & de la fidélité qu'il lui devoit, pour le rendre idolâtre des ouvrages des hommes. Combien y en a-t-il qui trompent & séduisent de la sorte les simples, faisant que tous ceux qu'ils consultent, leur disent la même chose, quand il s'agit de les *tromper* & de leur dire des *mensonges* ? Dieu les fait séduire, (pour ainsi parler,) comme ils ont séduit les autres : il fait que tous leur parlent un langage flatteur. On les assure qu'ils sont dans la véritable voie, qu'ils n'ont qu'à suivre les mou-

vemens de la grace qui les portera toujours au combat. Il faut toujours suivre le conseil des personnes désintéressées, dont les avis n'ont rien de politique ni de flatteur. Le Roi Achab n'est péri que pour n'avoir pas voulu croire le conseil de ceux qui n'envisageoient que son salut.

v. 24. *En même tems Sedecias s'approcha de Michée, & lui donna un soufflet sur la joue, & lui dit : L'Esprit de Dieu m'a-t il donc quitté pour parler à vous ?*

Les Prophêtes de mensonge accusent ordinairement les vrais Prophêtes d'orgueil & de vanité, disant, qu'ils se croyent plus saints que les autres ; & que par une suffisance de Démon ils veulent assurer que *Dieu* leur a *parlé* plutôt qu'aux autres. Ils les accablent d'outrages & de calomnies. Mais ces hommes simples sont bien éloignés de se préférer aux autres, ni de le penser. Ils disent simplement & nuement la vérité : ils ne regardent que l'intérêt de celui à qui ils parlent, & la seule gloire de Dieu : car s'ils cherchoient leur propre intérêt, ils diroient des choses plaisantes & agréables, & non pas des choses fâcheuses ; puisqu'en les disant ils s'exposent à toutes sortes de persécutions.

C'est en cela que les Grands devroient discerner les Prophêtes de la vérité d'avec les autres ; que ceux qui les flattent, & qui parlent selon leurs inclinations, sont des ennemis couverts de l'apparence de l'amitié, des *prophêtes de mensonge* vêtus des habits de la vérité : mais ceux qui nous disent nos défauts, quoiqu'ils nous humilient & nous mortifient, sont nos véritables amis, bien qu'ils ayent l'amertume de l'ennemi : ce sont les hérauts de la vérité, quoique notre amour-pro-

pre & nos faux amis nous veuillent perſuader que ce qu'ils nous diſent eſt tromperie & menſonge.

v. 27. *Voici ce que le Roi ordonne : Mettez cet homme en priſon : & qu'on le nourriſſe de pain de douleur & d'eau d'affliction, juſqu'à ce que je revienne en paix.*

O *Roi* d'Iſraël, que votre mépriſe eſt grande ! vous vous rendez le perſécuteur de votre véritable ami, de celui qui expoſeroit ſon ſalut pour le vôtre, de l'homme de Dieu; pour ſoutenir le partiſan du menſonge, qui ne veut que vous tromper & vous précipiter dans la perte. Faut-il que vous ſoiez ſi abuſé & ſi trompé que de ne pas diſtinguer la vérité du menſonge ? Quel intérêt a Michée de vous parler de la ſorte ? Il ſait qu'il n'y aura pour lui que de la perſécution : cependant la gloire de Dieu, & l'intérêt de votre ſalut, le portent à vous parler ainſi, & vous ne le croyez pas ! & vous le maltraitez !

v. 30. *Le Roi d'Iſraël ſe déguiſa.*

O *Roi d'Iſraël*, il vous eſt inutile de *vous déguiſer.* Vous vous déguiſerez bien aux autres & à vous-même ; mais non pas à Dieu. Ces ſortes de perſonnes étouffent le témoignage de leur conſcience qui les aſſure qu'on leur dit la vérité : ils veulent ſe perſuader qu'ils ſe trompent, & que c'eſt une foibleſſe de leur conſcience qui les convainc des défauts dont on les avertit. Tous les autres flatteurs en diſent de même, & déguiſés de la ſorte ils continuent leur chemin. Ils ſe croyent plus fins que Dieu, & penſent le pouvoir tromper comme l'on trompe les hommes :

mais Dieu n'eſt pas un homme, (*a*) & l'on ne peut le ſurprendre.

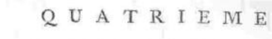
v. 34. *Mais un homme ayant tendu ſon arc, tira une flêche au hazard, & il frappa le Roi d'Iſraël.*

Mais quelque déguiſé & caché que vous ſoyez, ô Achab, Dieu ſaura bien vous trouver. *Un homme tire par hazard* vers celui qu'il ne connoiſſoit point, *il le bleſſe*, il le tue. O Dieu, ce n'eſt point par hazard ! Ce l'étoit bien pour celui qui bleſſe & pour celui qui eſt bleſſé ; mais point pour Dieu, qui ne le permit de la ſorte qu'afin de faire éclater ſon pouvoir & ſon équité, nous faiſant connoître (*b*) *que rien ne lui eſt caché*, que rien n'échappe à ſa connoiſſance, & que rien ne peut nous délivrer & nous ſauver de ſes mains. Dieu n'empêche point la perſécution que l'on fait à ſes ſerviteurs : il la diſſimule pour un tems : il la regarde ſans l'empêcher & ſans la punir : mais il viendra un tems, lorſque l'on y penſera le moins, qu'*une flêche* imprévue nous fera payer en un moment la peine de notre incrédulité. Ces flatteurs, ces faux amis, nous délivreront-ils alors des mains de Dieu ?

Vous pouvez voir par tout ceci, vous tous de qui le rang élevé n'eſt environné que de flatteurs, qu'il vaut mieux croire les perſonnes qui, en vous parlant contre vos inclinations, ne cherchent que votre avantage & le ſeul intérêt de Dieu ſeul ; que ceux, qui en vous flattant ne veulent qu'établir leur fortune auprès de vous, aux dépens même de votre ſalut.

(*a*) Job 13. v. 9. (*b*) Hebr. 4. v. 13.

FIN *du troiſieme livre* DES ROIS.



QUATRIEME

LIVRE DES ROIS,

Avec des Explications *&* Réflexions *qui regardent la vie intérieure.*

CHAPITRE PREMIER.

v. 10. *Elie répondit : si je suis homme de Dieu que le feu descende du ciel, & qu'il vous consume avec vos cinquante hommes. Aussitôt le feu descendit du ciel, & le consuma avec les cinquante hommes qui étoient avec lui.*

LA vie *d'Elie* est toute miraculeuse, comme on l'a pu remarquer par tout ce qui précéde. Mais si elle est miraculeuse dans ses prodiges, elle ne l'est pas moins dans ce zéle rigoureux. Ces ames si zélées ont ordinairement plus de rigueur que de douceur; & ce zéle les porte souvent à des excès. Ce qui paroît surprenant est, qu'un zéle qui semble immodéré, est néanmoins accompagné de miracles. Dieu le fait pour plusieurs raisons, comme pour maintenir l'autorité de ces hommes apostoliques, leur donner plus de crédit à eux-mêmes, & plus de foi à leur parole : il le fait aussi pour punir les coupables : & il le fait encore pour ne pas affliger ces personnes, & pour maintenir leur réputation de sainteté, ne voulant pas que ceux qui sont appellés à un état éminent, & qui ne doivent pas mourir, soient dans l'opprobre & dans l'ignominie.

v. 13. *Ochosias envoya un troisieme capitaine & ses cinquante hommes avec lui. Ce capitaine étant venu devant Elie, se mit à genoux, & lui fit cette priere : Homme de Dieu, ne méprisez pas ma vie, ni la vie de vos serviteurs qui sont avec moi.*

v. 14. *Le feu du ciel a déja dévoré les deux premiers capitaines.*

Dieu est si bon, qu'il n'accorde qu'avec peine ces sortes de miracles qui causent la destruction & la ruine des personnes.

Ce zèle est souvent mêlé de propre intérêt, causé par la crainte de quelques maux dont on se croit menacé. O qu'il y a bien peu de ces zèles qui soient purs & désintéressés? Celui de Jésus-Christ ne regardoit que la gloire de son Pere.

La priere humble de ce *troisieme capitaine* toucha plutôt le cœur de Dieu que celui d'Elie ; parce que Dieu aime infiniment plus les hommes, que les hommes ne s'aiment les uns les autres, & qu'ils ne s'aiment eux-mêmes. Pour avoir un véritable amour du prochain, il faut être perdu dans l'amour de Dieu, afin que nous n'ayons plus d'autre amour que celui de Dieu : alors nous aimons le prochain comme Dieu l'aime & par son amour; mais jusqu'à ce tems nous l'aimons d'un amour borné & fort rétréci.

v. 15. *L'Ange du Seigneur parla à Elie, & lui dit : Ne craignez point, descendez avec lui.*

Dieu qui connoit que la *crainte* d'Elie est la cause de la destruction de tant de personnes, lui envoye *un Ange* pour le rassurer. Il lui dit, de *ne craindre pas*; qu'il ne lui sera fait aucun mal; qu'il suive seulement cet homme, & lui accorde sa requête. Ceci fait voir que la priere humble

obtient tout : elle ne doit rien appréhender ; elle eſt plus puiſſante auprès de Dieu que le zèle le plus fort de l'homme le plus ſaint qui ſoit ſur terre. Demeurons dans notre anéantiſſement & dans notre état bas & humilié : n'envions jamais les grandes choſes, les miracles & les prodiges de ces ames élevées : reſtons dans le néant, c'eſt notre place : ce qu'il y a de grand & d'extraordinaire n'eſt point pour nous : Dieu ne veut de nous qu'une vie pauvre, inconnue, humiliée & ſouffrante.

CHAPITRE II.

v. 8. Elie prit ſon manteau ; & l'ayant plié, il en frappa les eaux, qui ſe diviſerent en deux parts ; & Elie & Eliſée paſſerent tous deux à ſec.

ELIE par la force de ſon eſprit *paſſe le Jourdain.* Elie n'a point paſſé le torrent ; parce qu'il n'étoit pas deſtiné à la mort : mais il paſſe le Jourdain, qui eſt le fleuve de la derniere purification, & il ne le paſſe pas comme les autres, pour reſter ſur terre ; mais pour être enlevé bientôt dans le ciel. C'eſt une choſe étrange, que des ames ſi miraculeuſes & ſi extraordinaires ne puiſſent point être reçues en Dieu dès cette vie : elles ne le ſont qu'après la mort ; & ces perſonnes ſouffrent en mourant d'étranges états qui leur ſervent de purgatoire, ne paſſant le Jourdain qu'en mourant ; quelques-uns même ne le paſſent qu'en l'autre vie, le purgatoire achevant d'ôter ce reſte de propriété, qui ne peut point être ôté par les plus grandes graces vivantes, mais par la ſeule grace de la mort : des ſaints miraculeux paſſant ainſi dans le purgatoire, durant

qu'une perſonne ſimple, pauvre, inconnue & mépriſée de tout le monde n'y paſſe pas.

v. 9. Et quand ils furent paſſés, Elie dit à Eliſée : Demandez ce que vous voulez, afin que je le faſſe. Eliſée lui répondit : Je vous prie que votre double eſprit repoſe ſur moi.

La demande d'Eliſée paroîtroit pleine d'orgueil & de témérité, ſi elle n'étoit pas toute myſtérieuſe. La plupart des perſonnes qui veulent demeurer dans un état de vie en eux-mêmes, craignant de ſe perdre par la voie de mort, croient que c'eſt une humilité en eux de ne point aſpirer d'aller plus avant, & que c'eſt un orgueil dans ceux qui y aſpirent. Mais ils ſe trompent bien fort.

Eliſée *paſſa* le Jourdain lorſqu'il étoit encore commençant, & avant que d'entrer par état dans la voie apoſtolique, quoi qu'il y fût par vocation ; & Elie ne le *paſſe* que lorſqu'il ſort de ce même état pour être enlevé au ciel. Ceci eſt la figure des ames conduites par la voie de mort, & de celles qui ſont deſtinées à reſter dans la vie.

Lors qu'Eliſée demande *le double eſprit* d'Elie, il demande cet état double de mort à tout, & de vie en Dieu ſeul.

v. 11. Et comme ils alloient & qu'ils parloient en marchant, un chariot de feu & des chevaux de feu les ſéparerent tout d'un coup l'un de l'autre : & Elie monta au ciel par le moyen d'un tourbillon.

Ce chariot de feu étoit la figure du zèle & de l'amour ardent d'Elie. Dieu montre qu'Elie avoit été ſanctifié par ce moyen, le faiſant conduire au ciel par le même moyen dont il s'étoit ſervi pour le conduire ſur la terre : une grande partie des miracles d'Elie ſe ſont faits

par le *feu :* il le fit deſcendre ſur le ſacrifice : il continue par le feu qu'il fait deſcendre ſur les cinquanteniers : enfin il *eſt enlevé par le feu ;* telle vie, telle fin. C'étoit donc là le moyen de ſanctification dont Dieu s'étoit ſervi pour Elie, & ce même moyen le conduit au ciel d'une maniere viſible. Il ne perdit point ce moyen ; parce qu'il ne devoit point perdre la vie : & comme toute ſa vie avoit été éclatante & forte, il falloit auſſi qu'il fut enlevé au ciel d'une maniere éclatante. Toutes les perſonnes dont la vie a été ſi éclatante, ſans interrompre ſon éclat, meurent dans des applaudiſſemens merveilleux : & ce ſont ceux-là qui ſont canoniſés avant que de l'être. Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont dans la voie de mort : on ne voit rien d'extraordinaire à leur mort, comme l'on n'a rien vu d'extraordinaire durant leur vie, & leur mort demeure obſcure & rabaiſſée comme leur vie. Il y en a que Dieu veut manifeſter après leur mort pour ſa gloire : & tout cela eſt ſelon ſes deſſeins & ſes volontés. Il y en a d'autres dont la vie eſt mêlée de vie & de mort, d'élévations & d'abaiſſemens : leur mort eſt comme leur vie.

L'Ecriture dit, que ce feu *ſépara Elie d'Eliſée :* cela marque la différence de leur eſprit, Dieu accompagnant l'eſprit d'Eliſée d'une douceur plus grande & de moins de zèle apparent. Le *tourbillon* qui enleve Elie, marque encore le caractere de ſon eſprit impétueux. Ce même tourbillon ſe trouva encore dans (*a*) la caverne : ce qui confirme toujours, que lorſque Dieu ſe ſert de moyens pour ſauver les ames, il ſe ſert des mêmes dont il s'eſt ſervi pour les convertir & les conduire à lui.

(*a*) 3 Rois 19. v. 11.

V. 12. *Or Eliſée le voyoit monter, & crioit : Mon pere, Mon pere, le chariot d'Iſraël & ſon conducteur. Enſuite il ne le vit plus.*

Ces paroles qu'Eliſée dit, marquent qu'Elie étoit lui-même ce *chariot* de feu *en Iſraël*, & qu'il en étoit *le conducteur*, pour le conduire à Dieu par le feu de ſon zèle & de ſa charité. Mais l'Ecriture ajoûte que lorſqu'Eliſée eut dit cela, *il ne vit plus* rien ; parce que tout cela étoit paſſé pour Iſraël, & qu'au ſiècle de feu & de rigueur devoit ſuccéder celui de paix & de douceur. Plus les ſiècles ont été pervers, & plus ceux qui ſuivent ſont ſaints : plus un eſprit de rigueur a été exercé en un ſiècle, plus celui qui ſuit apporte la paix : & comme l'intérieur eſt beaucoup combattu dans ce ſiècle, il faut eſpérer & croire que celui qui viendra ſera un ſiècle tout intérieur.

V. 13. *Eliſée leva de terre le manteau d'Elie, qui lui étoit échu : & s'en revenant, il s'arrêta ſur le bord du Jourdain.*

V. 14. *Il frappa les eaux avec ce manteau qu'Elie avoit laiſſé tomber pour lui ; mais les eaux ne furent point diviſées. Alors Eliſée dit : Où eſt maintenant le Dieu d'Elie ? Puis il frappa encore les eaux, & elles furent diviſées d'un côté & d'autre ; & Eliſée paſſa au travers.*

Eliſée veut ſe ſervir *du manteau* & du zèle *d'Elie* pour *ſéparer* encore *le Jourdain : mais* il ne le peut ; parce que cet eſprit de feu & de zèle n'étoit pas pour lui : ce qui avoit conduit Elie dans le ciel, le précipiteroit dans les Enfers ; puiſque ce n'eſt pas là ce que Dieu veut de lui. Les choſes ne ſont ſaintes qu'autant qu'elles ſont conformes à la volonté de Dieu & à ſes deſſeins ſur nous. Il

faut que chaque ame marche par la voie que Dieu lui a choisie, sans vouloir faire comme certaines personnes, qui font aller tout le monde par la voie dans laquelle ils marchent. Il faut que chacun aille par la voie que Dieu lui a choisie : ce qui est saint pour une personne, ne l'est pas souvent pour l'autre.

Elisée dit, *Qu'est donc maintenant devenu le Dieu* d'Elie, ce Dieu qui faisoit tant de miracles en sa faveur? O Elisée! ne cherchez point le Dieu d'Elie : c'est votre Dieu : nous le devons tous invoquer comme notre Dieu, & non pas comme le Dieu d'un autre; c'est-à-dire, le servant comme il veut être servi de nous, & non comme les autres le servent.

Ensuite *il frappe* lui-même *ces eaux*, *& elles se diviserent*. C'étoit une autre maniere de les passer & de les diviser que Dieu vouloit, & c'étoit comme le signe de la purification d'un état plus avancé dans lequel Dieu vouloit faire passer Elisée, purification, qui n'étoit pas connue ni éprouvée d'Elie : c'est pourquoi son manteau, figure de son esprit, n'avoit point de pouvoir pour diviser ces eaux.

v. 19. *Ceux qui demeuroient dans la ville dirent à Elisée : Le séjour de cette terre est très-bon ; mais les eaux y sont très-mauvaises, & la terre stérile.*

Elisée n'est pas plutôt revêtu du vrai Esprit de Dieu, que l'on vient à lui, lui faire des plaintes d'une nature à lui donner lieu d'exercer conformément à son état & à sa grace, ce que Dieu avoit mis en lui. On l'assure, que *le séjour de ce pays est très-bon*, qu'il y a des ames qui tâchent vraiment de se donner à Dieu, qui conviennent même que

que c'est le meilleur parti; mais que ce qui les rebute & les dégoûte d'abord, c'est que *les eaux* de la grace ne sont pour elles que des eaux d'amertume, & que leur *terre* est toute seche & toute *stérile*. C'est ordinairement la plainte que l'on fait : on dit que l'on voudroit bien être à Dieu, & suivre le chemin de l'oraison; mais qu'au lieu des douceurs que les autres y trouvent, on ne goûte que de l'amertume, & que la terre est toute seche & stérile.

v. 20. *Elisée leur répondit : Apportez-moi un vaisseau neuf, & mettez du sel dedans.*

Le vaisseau neuf qu'Elisée demande est, que l'ame soit comme renouvellée par le vide qu'elle fait de tout ce qui est en elle du vieil Adam; & qu'étant devenue neuve par l'esprit du nouvel Adam, elle soit remplie de sagesse. *Le sel* représente la sagesse, & la sagesse est le Verbe, qui vient dans ce vaisseau neuf pour le remplir de lui-même.

v. 21. *Et Elisée alla à la source des eaux, & y ayant jetté le sel, il dit : Voici ce que dit le Seigneur : J'ai rendu ces eaux saines.*

Elisée conduit cette ame à la fontaine & *à la source des eaux*, qui est Dieu même; y *jette le sel* : jetter le sel n'est autre chose que de laisser recouler la sagesse de Dieu en Dieu; & c'est alors que tout Jésus-Christ, distinct de son Pere, se trouve réuni en lui en unité d'essence, & que l'ame demeure (a) *cachée avec Jésus-Christ en Dieu*. O c'est alors que toutes les eaux de la tribulation sont *rendues saines*, l'ame ne trouvant plus d'amertume dans les choses les plus ameres, & n'y goû-

(a) Coll. 3. v. 3.

tant plus que de la douceur! Les croix en Jésus-Christ sont des béatitudes: & dès qu'une ame est arrivée à ce point d'union avec lui, que de se trouver perdue en Dieu, il n'y a plus rien à souffrir pour elle, tout lui étant égal.

CHAPITRE IV.

V. 3. *Elisée dit à la veuve: Allez, empruntez de vos voisins un grand nombre de vaisseaux vides.*

Le prophête connoissoit trop bien que pour recevoir la véritable onction de la grace, il faut que l'ame soit toute *vide*: c'est pourquoi il ne fait pas emplir des cruches d'eau pour la changer en huile, cela ne se pouvant jamais faire: Jésus-Christ peut seul (*a*) changer l'eau de la foiblesse humaine en la force du vin. Mais afin que l'huile de l'onction puisse s'écouler dans une ame, il faut qu'elle soit entierement *vide* de péché, & ensuite de propriété. Si l'on savoit quel est le vide que Dieu demande de nous, & combien il est utile, on ne travailleroit qu'à se vider de tout ce que la créature peut ôter, & ensuite on laisseroit à Dieu le soin de tout le reste, sans lui résister.

V. 4. *Entrez au-dedans de votre maison: fermez-en la porte sur vous; & vous tenant au-dedans vous & vos fils, versez de l'huile en tous ces vaisseaux: & quand ils seront pleins, vous les ôterez.*

Il faut encore *entrer au-dedans* de soi par le recueillement, *fermer la porte* de ses sens, & s'enfoncer dans le centre de l'ame. Toutes nos puis-

(*a*) Jean 2. v. 7, 9.

sances & nos activités étant ainsi recueillies, & tous ces vaisseaux, qui sont l'entendement, la mémoire & la volonté, étant vides, alors il faut par ce même vide & par cette cessation d'opérer, donner lieu à la grace de s'écouler & de se répandre en eux: mais lorsque tout cela est *plein*, il faut ensuite *les ôter* de là; parce que quand cette plénitude s'est faite dans le recueillement, il faut alors que le même mouvement que l'on a eu pour entrer en soi, on l'ait pour sortir de soi; & que ces mêmes vaisseaux, qui ont été vides de péché & remplis des douceurs de la grace, soient encore une fois vidés de cette huile de grace, afin que Dieu vienne lui-même dans cette ame ainsi vide. Les dons de Dieu vident l'ame de tous péchés, en s'écoulant dans l'ame; puis Dieu vide cette même ame des dons de sa grace pour s'y écouler lui-même, comme ces vaisseaux ne furent remplis que pour être vidés.

V. 27. *La femme Sunamite étant venue trouver l'homme de Dieu sur la montagne, elle embrassa ses pieds; & Giezi s'approcha d'elle pour la retirer: mais l'homme de Dieu lui dit: Laissez-là, car son ame est dans une extrême amertume, & le Seigneur m'en a caché la cause.*

Cette *Sunamite* qui *vint chercher Elisée*, représente bien une pauvre ame affligée, qui ayant reçu des dons de Dieu qu'elle n'avoit point demandés, & s'en voyant privée ensuite, s'afflige démésurément. Elle vient à *l'homme de Dieu*. O la grande qualité que d'être homme de Dieu, de n'avoir rien qui ne soit à Dieu, & que tout ce qu'il y a d'humain en la créature soit changé en ce qui est de Dieu!

C'est à cet homme qu'une ame désolée s'a-

dresse, elle *embrasse ses pieds* par une extrême confiance : mais le serviteur *Giezi*, veut l'en *retirer*. Il y a assez de ces sortes de serviteurs qui veulent *empêcher* une confiance qu'ils trouvent trop libre & trop hardie : mais ils ne voyent pas la douleur dont cette pauvre ame est oppressée : C'est pourquoi l'homme de Dieu, qui connoît l'état de cette femme, quoiqu'il en ignore la cause, *dit : Laissez-la* faire ? Il prend son parti, il la défend ; parce qu'il connoit que cette liberté ne vient que de l'excès de sa douleur & de la force de son amour. L'amour a causé la douleur, comme en Madeleine (*a*) lorsqu'elle fut aux pieds de Jésus-Christ. Cette Sunamite en est la figure : elle pleure la mort de son fils, & Madeleine pleure la mort de son ame causée par le péché, qui rend mortes toutes les œuvres qui sont comme les enfans de l'ame. C'est l'amour de Jésus-Christ qui causa la douleur de Madeleine ; c'est l'amour de ce fils qui cause la douleur de la Sunamite. Madeleine embrasse les pieds de l'Homme-Dieu ; & la Sunamite ceux de l'homme de Dieu. On veut ôter Madeleine des pieds de Jésus-Christ, le Pharisien se scandalise ; l'on veut ôter la Sunamite des pieds d'Elisée. Jésus-Christ défend Madeleine ; Elisée défend la Sunamite.

v. 28. *Elle lui dit : Vous ai-je demandé un fils, mon Seigneur ?*

La douleur de cette femme est si grande, qu'elle ne peut presque s'exprimer : *Ai-je demandé*, dit-elle, *ce fils ?* Avois-je désiré ces graces & ces faveurs ? Ne me les a-t-on pas accordées sans que je pensasse à les obtenir ? Je m'en trouvois

(*a*) Luc 7. v. 38.

si indigne, que je ne désirois pas même de les avoir ; & cependant, après les avoir reçues, il faut que j'en sois privée. Il me semble qu'il m'auroit été plus doux de ne les point avoir, que de les avoir pour les perdre. Lorsque je ne les avois pas, je n'y pensois pas : j'étois contente de mon état ; puisque c'étoit la volonté de Dieu que je fusse de la sorte : & aujourd'hui vous ne m'avez donné ces mêmes graces, que je ne désirois pas, que pour me causer la douleur de leur perte. Voilà à-peu-près la maniere dont ces pauvres ames s'expriment dans l'excès de leur douleur.

v. 29. *Elisée dit à Giezi : Ceignez vos reins, prenez mon bâton en votre main, & allez-vous-en. Si vous rencontrez quelque homme, ne le saluez point ; & si quelqu'un vous salue, ne lui répondez point, & mettez mon bâton sur le visage de l'enfant.*

Ce *bâton*, qu'Elisée commande à son serviteur de prendre, est la figure de la croix, mais de la croix d'une pénitence laborieuse. Tout ceci est fort instructif : *Ceindre ses reins*, n'est autre chose que la mortification des passions, & la privation de tous plaisirs sensuels : *ne point saluer ceux que l'on rencontre*, c'est ne s'arrêter à aucune créature, & faire divorce avec tout ce qui nous pourroit retarder d'arriver à Dieu ; le silence, *ne point répondre à ceux qui parlent*, de peur d'interrompre la retraite. Voilà tous les états de recueillement & de mortification où il faut nécessairement passer : puis, *poser* & imprimer *la croix sur le visage de l'enfant*, c'est-à-dire, sur tout ce qu'il y a d'extérieur ; enfin, une mortification générale & entiere, afin que tout l'homme extérieur

soit crucifié : tout cela est grand, & saint, & nécessaire absolument.

v. 30. *Mais la mere de l'enfant dit à Elisée : Je vous jure que je ne vous laisserai point.*

L'ame qui a perdu les dons de grace, connoît bien que toutes ces choses ne lui peuvent rendre la vie; que son mal est au-dedans; & que sa mort est très-profonde. C'est pourquoi elle ne se contente pas de ces secours extérieurs, qu'elle a éprouvé d'autres fois : elle fait que la présence de celui qui lui avoit fait ce bien, peut seule lui rendre la vie. C'est pourquoi elle dit à son Dieu, en la personne du Prophète : Non, *je ne vous laisserai* jamais aller que vous ne m'ayez rendu la vie. Vous me l'aviez donnée cette vie de grace & d'amour; votre absence me l'a ravie; il faut que votre présence me la restitue.

v. 31. *Cependant Giezi étoit allé devant eux, & il avoit mis le bâton sur le visage de l'enfant : Mais ni la parole ni le sentiment ne lui étoient point revenus. Il retourna donc au-devant de son maître, & lui vint dire : L'enfant n'est point ressuscité.*

Les serviteurs zélés prennent les devans, & veulent toujours que l'on essaye si ces pratiques extérieures ne rétabliront point l'ame dans sa premiere vie : mais il n'en est plus tems : la mort est intérieure & profonde, & toutes ces choses extérieures ne peuvent point revivifier : *Il n'y a point de voix*, toutes *paroles* sont interdites; Dieu ne se manifeste plus à cette ame, il ne lui fait plus entendre sa douce voix : il n'y a *plus* aussi *de sentiment* de sa présence; enfin après quantité d'essais & de tentatives inutiles, on connoît que *l'enfant n'est pas ressuscité.*

v. 32. *Et Elisée étant entré dans la maison, trouva l'enfant mort couché sur son lit.*

Il faut, ô Dieu, que vous veniez vous-même pour rendre la vie à celui à qui votre bonté l'avoit donnée, & que votre absence lui avoit ravie. C'est Dieu qui donne la vie de la grace à cette ame par la douceur de sa présence : mais afin de lui faire perdre toute vie en elle-même, il s'absente; puis il revient pour la lui rendre.

Cet *enfant mort est couché sur son lit*, (sur le lit de l'homme de Dieu, v. 21.) l'ame est couchée ou plutôt reposée dans son anéantissement, qui est le lit & le lieu où Dieu même vient reposer.

v. 33. *Aussitôt il ferma la porte sur lui & sur l'enfant.*

Lorsque Dieu *revient* en cette ame par sa présence perceptible, il *ferme la porte* afin que la propriété n'y rentre point. Il ferme la porte *sur lui & sur l'enfant* : il ne reste plus que l'état d'enfance & d'innocence & Dieu seul dans cette ame : toutes les portes & les avenues de l'amour propre, de la propriété, & du péché, étant fermées. Nul ne les peut ouvrir; car il est *celui* [a] *qui ouvre & nul ne ferme, qui ferme & nul n'ouvre.*

v. 34. *Après quoi il monta sur le lit, & se coucha sur l'enfant : il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, & ses mains sur ses mains, & il se coucha sur lui, & la chair de l'enfant fut réchauffée.*

Voilà la véritable figure de la résurrection. Dieu *monte*, c'est-à-dire, se répand entierement en cette ame, s'empare de toute elle-même :

[a] Apoc. 3. v. 7.

comme l'ame s'étend dans toutes les parties du corps, aussi Dieu s'étend dans toutes les parties de l'ame : c'est là l'union véritable de Dieu en l'ame, de tout Dieu avec toute l'ame, ensorte qu'il n'y a nul endroit qui ne soit *réchauffé* & *revivifié*. *Il mit sa bouche sur la bouche de l'enfant* : ceci s'entend de l'union la plus étroite & la plus intime, où le centre de l'ame se trouve uni & collé à Dieu. *Ses mains* qui sont *sur les mains de l'enfant* marquent que cette union, qui vient du centre, s'étend sur toutes les puissances & sur tous les sens; & que cette vie nouvelle que l'on reçoit, passe jusques dans les actions du déhors; & enfin c'est de cette maniere que l'ame est ranimée, n'ayant plus d'autre chaleur que la chaleur vivifiante de l'Esprit Saint.

v. 35. *Se promenant ensuite il fit le tour de la chambre d'un côté & d'autre; puis il remonta sur le lit, & se coucha sur l'enfant. Alors l'enfant ouvrit les yeux, & bailla sept fois.*

Après que cela est fait, Dieu *se promene*, pour ainsi dire, dans cette maison, où il ne trouve plus d'obstacle à ses volontés. Il ne laisse pas un endroit, comme il a été dit, qu'il ne remplisse de sa présence. Mais comme l'ame ressuscite avant que de pouvoir vivre en ressuscitée, ni faire les fonctions de ressuscitée, aussi faut-il une nouvelle application de Dieu pour lui rendre l'usage de cette vie, comme il en a fallu une pour lui donner la vie.

De plus, l'ame est ressuscitée longtems avant que les yeux lui soient ouverts pour voir & découvrir son état de résurrection. Cela se fait donc de la sorte. Dieu par une plus grande & abondante communication de cette vie, *ouvre les yeux*

de l'entendement & de l'esprit, pour faire connoitre à l'ame même sa résurrection : & ces sept *baillemens* ou respirations marquent que la vie est rendue à l'ame dans toutes les choses où elle sembloit l'avoir perdue par rapport aux sept péchés : au lieu de cet orgueil apparent, l'humilité réelle, qui est l'anéantissement, lui est donnée; au lieu de cette avarice, le dénuement parfait; au lieu de cette impureté apparente, la pureté la plus sublime, & ainsi du reste : toutes ces vies lui sont communiquées sans réserve, mais peu à peu : ce ne sont au commencement que de simples respirs, & des essais de vie plutôt que des vies.

v. 36. *Puis Elisée appella Giezi, & lui dit : Faites venir cette Sunamite. Elle vint aussi tôt & elle entra dans la chambre : Elisée lui dit : prenez votre fils.*

Après que cette résurrection est achevée, comme il est marqué jusqu'à présent à l'égard de la Sunamite, il faut encore que Dieu lui donne la grace de marcher en esprit ressuscité; & c'est alors que cet enfant est rendu à sa mere, Elisée imitant en cela, par avance, Jésus-Christ, (*a*) qui rendit à la veuve de Naïm son fils.

Il faut dire ici, avant que de passer outre, qu'Elie n'a rien fait de ce que Jésus-Christ a fait; mais qu'Elisée lui a été fort conforme. Et sur cela, il est bon de savoir, que tous les Saints de l'ancienne loi qui ont été intérieurs, ont imité véritablement & par avance Jésus-Christ; parce que leur état le plus particulier étoit d'être dans le vrai esprit de Jésus-Christ : mais il y en avoit

(*a*) Luc 7. v. 15.

d'autres qui étoient la figure de S. Jean Baptiste, & en même tems la figure des états qui précédent celui de Jésus-Christ. Toutes les ames destinées à être représentatives de Jésus-Christ par état, ont exprimé véritablement Jésus-Christ, aussi bien dans le nouveau Testament, où il y a des Saints dont le particulier caractere est de porter Jésus-Christ exprimé au-déhors & au-dedans, & qui y ont des rapports admirables, comme dans l'ancien. Et plus ces Saints sont parfaits en toutes choses, plus ils ont de rapport avec Jésus-Christ. Les autres au contraire qui n'ont rien de ce qui est exprimé en Jésus-Christ, quoi qu'ils soient sanctifiés en Jésus-Christ & par Jésus-Christ, tiennent en cela plus de l'imitation des Saints qui figuroient les états précédents. Et la vie de ceux-ci est bien plus prodigieuse & plus miraculeuse, suivant ce que dit J. Christ à ses disciples, qu'ils (a) feront plus de prodiges que lui. Tous ces Saints, soit de l'ancien, soit du nouveau Testament, ont un double rapport à Elie & à S. Jean par leur austérité & par leur vie miraculeuse; & les autres ont un double rapport à David & à Jésus-Christ dans l'anéantissement de leur état.

v. 40. *Les serviteurs d'Elisée servirent du potage aux fils des Prophétes, qui en ayant goûté, s'écrierent : Homme de Dieu, la mort est dans ce pot; & ils n'en purent manger.*

Ces *fils des Prophètes* étoient accoutumés à une nourriture toute vivante; c'est pourquoi ils *ne peuvent manger* au pot d'Elisée, parce que sa nourriture est une nourriture *de mort :* il ne peut leur donner que ce qui lui sert de nourriture à lui-même : leur goût, qui n'étoit pas accoutumé à

(a) Jean 14. v. 12.

cette sorte de viande, la rejette : ils n'en veulent point, parce qu'ils craignent la mort.

v. 41. *Elisée leur dit : Apportez-moi de la farine. Et lorsqu'ils l'eurent apportée, il la jetta dans le pot, & leur dit : Servez-en maintenant à la multitude, afin que tous en mangent : & il n'y eut plus ensuite aucune amertume dans le pot.*

Il faut qu'Elisée les traite comme des enfans, qu'il leur ôte ce potage de mort, qui ne les nourriroit pas parce qu'ils n'en veulent point manger, & qu'il leur donne de *la farine*, qui est la viande des enfans, qu'il *jette dans ce pot pour en ôter l'amertume :* alors ils en mangent. Dieu n'en use-t-il pas de la même sorte? Il prépare la voie de mort pour certaines ames; mais voyant qu'elles n'en veulent pas goûter, parce qu'elles craignent l'amertume, il leur donne la viande des enfans, pour les empêcher de périr & de tout quitter : & ces ames croyant avoir reçu une grande faveur, s'en nourrissent & s'en rassasient même.

v. 42. *Et il vint un homme de Baalsalisa, qui portoit à l'homme de Dieu des pains des prémices, vingt pains d'orge. Elisée dit : donnez-les au peuple, afin qu'il mange.*

La distribution *des pains* qu'Elisée fait faire à cette multitude, représente très-bien celles que J. Christ devoit faire un jour dans le désert aux peuples qui viendroient entendre sa parole. Cela signifie aussi le véritable état apostolique, où à mesure que l'ame est instruite par cette parole, elle est rassasiée & sustentée de cette même parole. C'est la différence qui se trouve entre les personnes apostoliques & les autres : les autres

frappent l'oreille & la flattent, mais ils ne nourrissent pas le cœur : l'on s'en revient l'esprit chatouillé, mais le cœur vide; au lieu que les ames apostoliques frappent plus le cœur que l'oreille, & non-seulement le frappent, mais le nourrissent & le soutiennent, sans quoi la parole n'auroit qu'un effet momentané.

ỳ 43. *Son serviteur lui répondit : Qu'est-ce que cela pour servir à cent personnes ?*

Mais les serviteurs, ou les ames qui sont attachées à ces personnes apostoliques, ne peuvent souffrir la simplicité & la petitesse de cette parole apostolique : *Qu'est-ce que cela*, disent-ils, *pour tant de personnes ?* Des personnes doctes & éminentes peuvent-elles se contenter d'un discours si simple? Elisée est encore en cela la figure de Jésus-Christ : car c'est une chose admirable, que tous les Saints de l'ancienne loi, dans le général & dans le particulier, n'ont été en eux tous que la figure de ce que Jésus-Christ devoit être, comme tous les Saints de la nouvelle loi ne sont en eux tous que les expressions du même Jésus-Christ, & le seront jusqu'à la fin des siecles, sans pouvoir jamais l'exprimer entierement, comme les anciens Saints ne l'ont jamais pu figurer entierement, quoique tous ses états ayent été figurés & exprimés soit dans le particulier, soit dans le général des deux Testamens. Car quoique l'on ait figuré & exprimé tout ce qui étoit en Jésus-Christ, l'on n'a pas épuisé pour cela & achevé de figurer & d'exprimer tout Jésus-Christ. Quoique l'ancien Testament l'ait figuré presque infiniment, & que le nouveau l'ait exprimé presque infiniment, cependant il en reste encore infiniment à exprimer.

La raison en est, parce que Jésus-Christ étant infini en son état d'Homme-Dieu, quoique borné en son état d'homme, il a bien été entierement figuré & exprimé en ce qui regarde l'Homme-Dieu borné : mais il en reste encore infiniment qui ne peut être exprimé ni figuré; puisqu'en qualité d'homme-Dieu il est infini & inexplicable comme Dieu. Et c'est en ce sens qu'il est dit, que *si* (a) *ce que Jésus-Christ a fait & dit étoit écrit, tout le monde ne seroit pas capable de contenir les volumes qui en seroient faits.* Ce qu'il y a d'explicable en Jésus-Christ seroit exprimé en peu; mais ce qu'il y a d'inexplicable ne peut être expliqué que dans Dieu même, qui est le seul livre capable de contenir le Fils-Verbe, qui ne peut être contenu ni compris : de sorte que lorsque Jésus-Christ sera exprimé entierement en tout ce qui est exprimable, le monde finira; parce que le monde ne subsiste que pour achever d'exprimer dans le général & dans le particulier ce qui est exprimable en Jésus-Christ, comme l'ancien testament a fini, lorsque tout ce qui étoit figurable en Jésus-Christ a été figuré.

Et c'est en ce sens que S. Paul dit, qu'il (b) *acheve ce qui manque à la passion de Jésus-Christ.* Non qu'il y ait jamais manqué quelque chose : ce seroit une erreur de le croire, Jésus-Christ ayant dit lui-même, que (c) *tout étoit consommé :* mais S. Paul vouloit dire, qu'il achevoit d'exprimer & comme particulier, & comme membre de l'Eglise qui fait le général, (ainsi que le reste du Verset l'exprime,) ce qui devoit être exprimé de Jésus-Christ dans la suite de tous les siecles.

Il faut que nous achevions cette expression, ou plutôt, il faut qu'elle s'acheve en nous, l'image

(a) Jean 21. v. 25. (b) Coloss. 1. v. 24. (c) Jean 19. v. 30.

de la divinité ne pouvant être entierement réparée en nous que cette expression ne soit entierement faite en nous, chacun selon le degré de ce qu'il en a à exprimer suivant le dessein de Dieu.

Mais afin que cette image soit entierement réparée, il faut que Jésus-Christ soit entierement exprimé : & c'est là, comme il a été dit (a) ci-dessus, tout le dessein de la création, que de faire l'homme à l'image de Dieu; tout le dessein de la rédemption, que de réparer cette image; & tout le dessein de la conduite de Dieu dans les ames & l'économie de sa providence, que d'exprimer en nous Jésus-Christ. Et comme toute l'occupation de tout Dieu dans toute l'éternité est de s'exprimer tout entier en son Verbe, le Verbe étant l'expression du Pere, mais expression toute entiere, & aussi infinie que le Pere; de même tout le dessein qu'il peut & doit avoir en tout ce qu'il fait au-dehors dans ses créatures raisonnables, c'est d'exprimer en elles ce même Verbe, qui est son image: & plus ce Verbe est exprimé d'une maniere étendue, plus cette ame est-elle sainte d'une maniere éminente.

C'est ce qui fait que toute sainteté qui n'est pas la sainteté de Jésus-Christ, est une sainteté superficielle & apparente, mais non la véritable sainteté. Je sais que l'on me dira, que tous les Saints ne sont Saints que de la sainteté de Jésus-Christ qu'il leur a méritée: mais je dis que ce n'est pas assez. Il faut que la seule sainteté de Jésus-Christ reste, & que la nôtre soit ôtée: & c'est ce qui fait tous les étranges états intérieurs par où il faut passer.

Car il faut savoir, qu'Adam ayant été (b) *créé à l'image de Dieu*, non seulement le péché gâta

(a) *Voyez ci-dessus, sur* 3 Rois 3. v. 6. (b) Gen. 1. v. 27.

& effaça en lui cette image; mais que de plus il y traça l'image du Démon. Or pour retracer en nous cette image de Dieu, ce n'est pas assez de prendre le pinceau; il faut auparavant ôter tout ce qu'il y a du démon : & cette figure du démon est la propriété. Le péché est le démon même; mais sa figure est la propriété. Il faut donc que Dieu sans pitié ôte & arrache tout ce qui est de la figure du démon : car l'image du Verbe ne peut point se faire tant qu'il restera quelque chose de cette figure abominable. Il faut qu'elle soit radicalement détruite : or cela ne se peut faire que ou par le feu terrible de la purification en cette vie, ou par le feu du purgatoire : à cause que cette figure du démon étoit imprimée fort profondément : mais après que cela est fait, & que la planche est nette & pure, le Verbe vient retracer l'image de son Pere, laquelle est lui-même.

Et c'est pour cela qu'il est venu dans la plénitude des tems, & dans le milieu des siecles, marquant ainsi qu'il falloit beaucoup de tems pour effacer cette image du démon & pour exprimer la sienne.

Cela, que Jésus-Christ est venu détruire l'image du Démon & rétablir celle de son Pere, est si vrai; que sitôt que Jésus-Christ fut né, tous les démons qui rendoient des oracles furent muets; marquant par là, que leur parole & leur expression étoit finie quant au général de l'Eglise, quoique non encore dans le particulier de chaque ame; & que Jésus-Christ commençoit en naissant à s'exprimer, & à rétablir l'image de son Pere par l'entiere destruction du Prince du monde : c'est pourquoi il dit, que (a) *le prince de ce monde est détruit.*

(a) Jean 12. v. 31.

Il faut favoir, que l'Eglife fut commencée en Adam ; & que Dieu en commençant le monde, commença l'Eglife. Mais cette Eglife commencée en Adam fe trouva d'abord détruite & comme renverfée par fon péché. L'Eglife, qui eft la vérité, & c'eft ce qui fait qu'elle eft infaillible, entierement oppofée au menfonge, fe trouva alors couverte du menfonge & de l'erreur : le démon la renverfa, & édifia la fienne en la place. Cette Eglife, qui ne devoit plus parler qu'en Dieu, parloit en Démon : cela pour le général du paganifme. Or tout le foin de Dieu dans l'incarnation de Jéfus-Chrift fut (a) de détruire, dès-lors, cet empire du démon & ce temple qu'il s'étoit bâti pour rendre fes oracles, jufqu'à-ce que le démon fut renverfé & fon temple détruit pour toujours. Marie lui écrafant la tête & le renverfant fous fes pieds, il fut terraffé, détruit & écrafé par la divine Eve, comme la premiere avoit donné lieu à l'empire du démon. Jéfus-Chrift naît de Marie venant exprimer lui-même fon image après l'entier débris de l'autre ; & c'eft alors que l'empire du démon céda à celui de Jéfus-Chrift, & que cette pierre angulaire rejettée par le péché dès la création du monde, fut établie la premiere pierre de l'édifice de ce temple rebâti, mais rebâti & reparé par Jéfus-Chrift, pour ne devoir jamais plus être détruit quant au général : car l'Eglife fubfiftera éternellement par Jéfus-Chrift.

Cette Eglife n'eft autre que cette image reparée : c'eft pourquoi l'Arche, qui en étoit la figure, ne contenoit que la manne, figure de Jéfus-Chrift, & les tables de la loi qui étoient comme

(a) 1 Jean 3. v. 8.

la figure de fa parole & de fa volonté déclarée & exprimée. Auffi Jéfus-Chrift a voulu laiffer pour mémorial de cette Eglife, qu'il avoit reparée, & qui devoit fubfifter, & être toujours l'image de Dieu, rétablie par le fang d'un Dieu, & ne devant plus finir, il a voulu, dis-je, laiffer fon Corps dans le S. Sacrement comme un mémorial de la vérité du rétabliffement réel & durable de l'Eglife, & de l'expreffion de tout lui-même dans cette même Eglife pour le général & le particulier : & comme la manne avoit fervi de nourriture dans l'ancienne loi, ce Corps fert à la nourriture de l'ame ; nourriture qui eft renfermée dans cette Eglife pour toujours ; parce que Jéfus-Chrift doit toujours être exprimé dans cette Eglife. Il veut encore, qu'on le parle toujours par les paroles facramentales qui le produifent, comme il eft parlé de toute éternité par fon Pere, qui le produit toujours fans qu'il ceffe d'être ; la production eft toujours nouvelle, quoique non interrompue : car il n'y a pas un moment que Dieu ne parle fon Verbe comme il l'a parlé de toute éternité ; il n'y a pas auffi un moment que l'Eglife par les Prêtres ne parle Jéfus-Chrift & ne le reproduife, quoiqu'il ait été produit & le foit fans interruption dès le commencement de l'Eglife.

Ce qui fe fait pour le général de l'Eglife, fe fait pour chaque ame en particulier. Dès que l'empire du Démon en eft ôté, & que Jéfus-Chrift l'a entiérement détruit, il commence d'y rétablir fa véritable image ; & dès ce moment le Pere parle, & le Verbe eft produit dans cette ame. Il y eft produit inceffamment & fans interruption, cette Parole éternelle ne défiftant pas un moment de fa production qui eft perpétuelle.

Mais lorfque cette ame eft dans le parler du Verbe, toute autre parole y ceffe, pour fublime qu'elle puiffe être. Les paroles des Prophêtes cefferent fitôt que la parole increée s'incarna : auffi dès que l'incarnation fe fait en une ame, il faut que tous les Prophêtes (a) fe taifent, & que toute parole intérieure finiffe. S. Jean Baptifte, qui étoit le plus grand des prophêtes & le dernier de tous, qui étoit la fin de l'ancienne loi & le commencement de la nouvelle, que dit-il de lui? Il dit, qu'il eft la voix qui annonce la parole; la voix (b) qui crie dans le défert, & qui publie la naiffance de cette parole : Et c'eft en ce fens que David dit, que (c) le jour annonce la parole au jour, & la nuit à la nuit qui lui fuccéde. Le jour des prophêtes & des ombres, qui eft S. Jean, annonce la parole au jour de la vérité, & de celui qui eft parlé par les Prophêtes : le jour naiffant de la nouvelle loi, annonce la parole à cette même loi; & la nuit à la nuit qui lui fuccéde; parce que S. Jean étant comme la fin de l'ancienne loi, en étoit comme la nuit; & à cette nuit finiffante a fuccédé la nuit de la foi, plus lumineufe que le plus beau jour : nuit, à l'égard de l'affurance & du jour extérieur de lumiere où marchoient les Prophêtes ; mais jour, eu égard à la vérité, qui faifoit que les lumieres anciennes étoient comme des nuits obfcures, où on laiffoit quelque lueur groffiere; au lieu que cette nuit de la foi eft la nuit & nuée qui renferma Dieu même dans fon jour éternel : & c'eft pour cela que Jéfus-Chrift a voulu naître à minuit, afin de terminer le jour & la nuit des Prophètes, & de commencer par la nuit

(a) *Voy.* l'Imitation de J. C. Liv. 3. Chap. 2. (b) Jean I. v. 23. (c) Pf. 18. v. 3.

de la foi le jour éternel & durable : c'eft pour cela que S. Jean dit, que cette (a) *lumiere luit dans les ténèbres, que les ténebres ne l'ont point comprife;* & que S. Jean Baptifte étoit venu pour rendre témoignage à la lumiere, mais qu'il n'étoit pas la lumiere. Toute autre lumiere étant ténèbres hors Jéfus-Chrift, auffi toute lumiere qui n'eft pas Jéfus-Chrift, n'eft qu'un faux brillant.

v. 43. *Donnez-leur ce pain à manger : car voici ce que dit le Seigneur : ils mangeront, & il en reftera encore.*

Ce paffage eft la continuation de la conformité qui fe trouve entre Elifée & (b) Jéfus-Chrift, & la confirmation de ce qui a été dit, que quoique tous mangent de ce pain, qui eft Jéfus-Chrift, & que tous expriment en eux cette parole, il s'en trouve encore infiniment qui ne peut être exprimée : & plus il en fera exprimé, plus il y en *aura de refte.*

v. 44. *Il les fervit donc devant eux; ils en mangerent, & il y en eut de refte, felon la parole du Seigneur.*

Ce qui refte à exprimer de Jéfus-Chrift, quoique tout foit exprimé, n'eft que *felon la parole du Seigneur*, c'eft-à-dire, n'eft que comme Verbe de Dieu, puifqu'il n'y a qu'en cette qualité qu'il eft inexprimable, & non comme homme. Tout ceci confirme ce qui a été avancé; c'eft auffi la figure de Jéfus-Chrift au S. Sacrement : tous en mangent & font raffafiés fans diminution, & fans que les uns en ayent plus ni moins que les autres; & il refte toujours tout entier.

(a) Jean I. v. 5. (b) Matth. 15. v. 33. &c.

CHAPITRE V.

v. 1. *Naaman, Général de l'armée étoit fort honoré; mais il étoit lépreux.*

NAAMAN étoit *honoré*, comme le font les Grands de la terre; mais il étoit *lépreux*, étant dans le péché ou la propriété.

v. 2. *Or quelques coureurs étant fortis de Syrie, avoient emmené captive une petite fille du pays d'Israël, qui fut mise au service de la femme de Naaman.*

C'est une chofe admirable que la conduite de la providence, & comme elle fe fert de moyens tout naturels & inconnus pour faire fes volontés. *Naaman* (*) étoit grand & riche des richeffes de Dieu, des dons de grace; car l'Ecriture dit (v. 1.) que Dieu en fa faveur avoit fauvé la Syrie, qu'il étoit grand & fort autant que riche, aimé & confidéré de fon Roi. Voilà toutes les qualités que poffédent les grandes ames dans la voie de lumiere; rien n'eft fi floriffant : mais il eft lépreux, c'eft-à-dire, propriétaire : & Dieu par un miracle admirable de fa providence permet qu'en apparence par malheur, ou par hazard, *une fille d'Israël*, qui eft la figure d'une jeune fille intérieure, foit *enlevée*. O Dieu, rien ne fe fait par malheur, & ce qui paroît les plus grandes difgraces, eft en effet de très-grands biens. Cette jeune fille *fut* encore, par un coup de la même providence, *mise au service de la femme de Naaman*. Si ces gens qui s'affligent & s'étonnent fi fort pour certaines providences fâcheufes & étranges

(*) *C. à. d.* un fujet fpirituel figuré par Naaman & par les avantages qu'il avoit obtenus pour la Syrie &c.

qui leur arrivent, avoient les yeux ouverts, ils verroient que tout fert en la main de Dieu d'une maniere miraculeufe & admirable à faire réuffir fes deffeins, & à accomplir fes volontés.

v. 3. *Cette fille dit à fa Maîtreffe : Plût à Dieu que mon Seigneur eut été trouver le Prophête qui eft à Samarie. Il l'auroit fans doute guéri de fa lépre.*

Dieu fe fert de cette petite fille pour enfeigner fes voies à cet homme fi riche en graces & en dons. C'étoit une fille fimple & innocente; & elle eft plus habile dans les voies de Dieu que ce grand homme riche ! Elle lui fait entendre, qu'il y a un homme qui peut le guérir de fa propriété, lui enfeignant les remedes qu'il doit obferver, & qu'elle fouhaiteroit fort qu'il s'en fervît.

v. 4. *Sur cela Naaman vint trouver fon maître, & lui dit : Une fille d'Ifraël m'a parlé de la forte.*

La docilité de Naaman eft admirable, de croire une perfonne fi fimple : & fa promptitude à obéir à la grace, ne l'eft pas moins. Il va d'abord demander la permiffion d'exécuter fes deffeins.

v. 5. *Le Roi de Syrie lui dit : Allez, j'écrirai pour vous au Roi d'Ifraël.*

Le Roi de Syrie croyoit que le Pafteur d'Ifraël étoit le Prophête : il fe trompoit beaucoup. Il le devoit bien être s'il eût été légitime pafteur, comme le Prophête-Roi l'étoit; car tous ceux qui font appellés à conduire le troupeau, ont le don de prophétie, qui eft, de leur interpréter les volontés de Dieu. Mais depuis que l'autorité

pastorale a été usurpée, ce ne sont plus les pasteurs qui sont les prophêtes : il n'y a que ceux qui sont choisis pour cela : & ce ne sont pas toujours les grands, comme l'on s'imagine ; mais les plus petits & anéantis. O que Dieu ne juge pas des choses comme *les hommes*, (*a*) qui *jugent selon l'apparence ; & Dieu juge selon la vérité !*

v. 6. *Il porta des lettres au Roi d'Israël qui contenoient ces paroles : Lorsque vous aurez reçu cette lettre, vous saurez que je vous ai envoyé Naaman mon serviteur, afin que vous le guérissiez de sa lépre.*

Les lettres s'adressent *au Roi d'Israël* pour *guérir la lépre* de la propriété. Comment auroit-il pu guérir d'un mal dont il étoit infiniment plus attaqué que celui qui cherche d'en guérir ? Et sa lépre est d'autant plus dangereuse, qu'elle lui est moins connue.

v. 7. *Le Roi d'Israël ayant reçu cette lettre déchira ses vêtemens, & dit : Suis-je Dieu, pour pouvoir faire mourir & revivre ? pourquoi m'envoyer ainsi un homme pour le guérir de sa lépre ? Vous voyez que ce Prince ne cherche qu'une occasion pour rompre avec moi.*

C'est une chose admirable, que les Pasteurs ayent presque toujours certains éclairs de lumiere de vérité, quoiqu'ils les prennent mal. Ils s'imaginent, que ces états sont impossibles : cependant celui-ci savoit bien que c'est à Dieu d'y introduire, & que nulle créature ne le peut faire ; & c'est là une grande vérité : c'est pourquoi il demande : *Suis-je un Dieu pour* faire cela ? Non, vous n'êtes pas Dieu, & il faut que ce soit lui qui le fasse : mais l'homme peut enseigner les

(*a*) 1. Rois 16. v. 7.

moyens, afin d'ôter tous les obstacles qui empêchent Dieu d'y introduire. Enfin, un homme peut bien servir ; mais il faut un homme qui ait non-seulement la lumiere de ces états, mais aussi l'expérience de ces mêmes états, & qui les ait passés. Les paroles de l'Ecriture sont admirables : l'on parle de guérir de la lépre, & le Roi d'Israël demande s'il *peut faire mourir & revivre* ; parce qu'il sait bien que la propriété ne peut se guérir que par la mort mystique que Dieu opére, comme aussi il revivifie, ainsi que S. Paul (*a*) l'assure : c'est là la mort & la vie qui peuvent guérir la lépre de la propriété. Mais le Roi d'Israël dit, comme la plupart des directeurs & des pasteurs lorsque l'on s'adresse à eux en simplicité de cœur, que l'on veut *les surprendre* ; & ils se défient plus de la simplicité d'une ame juste, que de tout l'artifice des hommes.

v. 8. *Elisée, homme de Dieu, ayant appris que le Roi d'Israël avoit ainsi déchiré ses vêtemens, lui envoya dire : Pourquoi avez-vous déchiré vos vêtemens ? Que cet homme vienne à moi, & qu'il sache qu'il y a un Prophête dans Israël.*

J'admire la sincérité du Prophête, qui ne fait point de difficulté de dire *qu'on lui amène Naaman, afin que l'on connoisse qu'il y a en Israël un Prophête*, un homme qui enseigne la vérité : il ne dit pas, un homme qui fait des miracles, mais *un Prophête*, pour annoncer la parole de la vérité.

Si la sincérité du Prophête est admirable, l'humilité du Roi n'est pas moindre à vouloir bien renvoyer à ce Prophête celui qui s'étoit adressé à lui. Il seroit bien nécessaire que l'on en usât de la sorte lorsque l'on ne peut pas aider les person-

(*a*) 1. Cor. 15. v. 13.

nes qui font dans une voie dont on ne connoît pas les routes : il faudroit les envoyer à d'autres plus expérimentés, afin de les y conduire : mais au lieu de cela, on les tient arrêtés, fans vouloir ni les aider, ni fouffrir que les autres les aident.

v. 9. *Et ainfi Naaman vint avec beaucoup de chevaux & de chariots ; & fe tint à la porte de la maifon d'Elifée.*

Naaman vint tout plein de richeffes & de magnificence trouver le Prophète ; ce qui étoit une figure des dons dont il étoit propriétaire : il vint néanmoins avec humilité ; *il fe tint à la porte de la maifon.* Cette humilité eft une humilité-vertu, qui fait que l'on fe croit fort humble lorfque l'on pratique certaines actions d'humilité extérieures : mais la fuite fera bien voir que cette humilité n'eft point humilité fonciere, laquelle le feul anéantiffement peut donner : puifque plus ces perfonnes ont de cette humilité apparente, plus elles font fortifiées en elles-mêmes & dans leur bonne eftime ; & moins elles ont d'anéantiffement : car l'humilité-vertu eft leur plus forte richeffe.

v. 10. *Elifée lui envoya un meffager pour lui dire : Allez-vous laver fept fois dans le Jourdain, & votre chair recevra la fanté, & vous ferez nettoyé.*

Les meffagers qu'Elifée envoie à Naaman, lui annoncerent qu'il ne pourroit être guéri s'il ne paffoit par les fept purgatoires ou purifications rapportantes aux fept péchés mortels, comme il a été dit ailleurs ; car ces *fept* péchés, ou fource de péchés, font reftés (*) quant à la

(*) Voyez le P. *Jean de la Croix*, *Nuit obfcure.* Liv. 1. Chap. III. & fuivans.

propriété, rouille & faleté, quoiqu'ils foient guéris quant aux actes : car cette ame eft hors de tous péchés actuels confidérables ; mais il refte encore une difpofition fonciere & radicale au péché, un fonds de propriété & de rouille, qui gâte & falit tout ce qui en approche ; & c'eft cela qu'il faut guérir foncierement : & comme ce mal ne paroît pas toujours aux yeux de celui qui en eft atteint, à moins qu'on ne le lui découvre, auffi la plûpart de ceux qui l'ont, ne cherchent point de remedes ; parce qu'ils croyent mal ce qui eft bien, & bien ce qui eft mal.

v. 11. *Naaman fe retiroit fort en colere, difant : Je croyois qu'il fortiroit vers moi, & qu'en s'arrêtant il invoqueroit le nom du Seigneur fon Dieu, qu'il toucheroit de fa main ma lépre, & qu'ainfi il me guériroit.*

Cet homme fi humble en apparence, s'offenfe de ce que le Prophête ne defcend pas au-devant de lui : il *s'en fâche* & s'en indigne. C'eft de cette forte qu'en ufent les humbles extérieurs ; ils veulent bien s'humilier, même dans l'excès ; mais ils ne peuvent fouffrir l'humiliation extérieure, ni les mépris & les confufions. Il faut, difent-ils, fe juftifier, *fe retirer* de cela ; parce qu'il y va de la gloire de Dieu : On ne pourroit pas fervir au prochain, fi l'on étoit rabaiffé & dans l'opprobre.

Naaman fait encore une faute que font toutes les perfonnes riches en lumieres : ils prennent tout dans l'extraordinaire ; ils veulent voir des miracles & des chofes palpables. *Je croyois*, difent-ils, *qu'il me guériroit* lui-même, faifant quelque miracle en ma faveur ; qu'il me tireroit de la lépre où je fuis, ou du mal qu'elle me cau-

se. Toutes ces personnes croyent que dès qu'on a parlé à une personne intérieure, & qui a grace pour aider les autres, on les doit guérir tout d'abord : mais ils ne comprennent pas que ce n'est pas l'ouvrage de l'homme, mais de Dieu. L'homme éclairé de Dieu peut bien dire la maniere dont on se doit comporter dans la purification, & qu'il faut pour être quitte de la propriété, passer ces *sept* purgatoires ; mais il ne peut ni les faire passer, ni guérir cette propriété. On *se fâche* même contre ces personnes, lorsqu'elles assurent, qu'il faut passer toutes ces purgations ; on s'en offense, on s'en scandalise, & l'on dit même souvent comme Naaman,

v. 12. *Abana & Pharphar fleuves de Damas ne sont-ils pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël? — & il s'en alloit tout indigné.*

v. 13. *Ses serviteurs s'approcherent de lui, & lui dirent : Pere, quand le Prophête vous auroit ordonné quelque chose de bien difficile, vous auriez dû néanmoins le faire : combien donc lui devez-vous plutôt obéir, lorsqu'il vous dit : allez-vous laver, & vous deviendrez net?*

Les eaux & les *fleuves*, dit cet homme propriétaire, les graces, les dons & les lumieres que j'ai passées, *ne sont-elles pas meilleures que les eaux d'Israël*, où il n'y a que misére & pauvreté? Non, non, il n'y a que *les eaux d'Israël*, & encore en Israël les eaux *du Jourdain*, qui puissent faire cet effet de purification. Les eaux d'Israël ce sont les eaux de l'intérieur, c'est l'esprit de foi, ce sont des fleuves de paix: mais entre tous ces fleuves il n'y a que le Jourdain, qui est l'abandon parfait, qui puisse purifier; encore faut-il y être éprouvé *sept fois*, & purifié sept fois, par rapport

aux sept propriétés plus foncieres & capitales dont on est rempli. Quant à ce que dit Naaman, que ces eaux de lumieres & de dons sont plus propres à purifier que les eaux de l'abandon, qui sont des eaux de confusion, d'humiliation, d'affoiblissement, d'anéantissement, de croix, d'opprobres, d'ignominies, & de pertes apparentes qui paroissent réelles, enfin tout ce qui se peut concevoir de plus pauvre & de plus rabaissé; il se trompe bien : parce que les dons & les graces gratuites rendent presque toujours l'ame plus propriétaire, plus amoureuse d'elle-même, plus pleine d'appuis en elle-même, en sa force & en sa justice : si bien que ces choses loin d'arracher la propriété, la fortifient plutôt extrêmement ; au lieu que la misére & l'humiliation donnent à l'ame une horreur d'elle-même qui la tire entierement d'elle & de toute propriété.

Naaman *s'en alloit tout indigné* & choqué d'un semblable remede : mais le sage avis de ses gens va le ramener. Ce mot de *Pere*, dont *ses serviteurs* se servent, marque & la bonté de Naaman, qui traitoit ses serviteurs comme ses enfans, & la confiance que ces mêmes serviteurs avoient en lui. Ils lui conseillerent de faire ce que le Prophête avoit dit : & quoiqu'ils n'en comprissent pas le mystere, ils le firent agréer à leur maître.

v. 14. *Il s'en alla donc, & se lava sept fois dans le Jourdain selon la parole de l'homme de Dieu; & sa chair fut rétablie comme la chair d'un petit enfant.*

Cette purification ne fut pas plutôt faite, *selon la parole de l'homme de Dieu*, dans toute l'étendue & les circonstances que Dieu voulut, que *la chair de Naaman fut rétablie comme celle d'un enfant.*

Il eſt certain que lorſque ces états de purification ſont paſſés, l'ame entre dans un état d'innocence & d'enfance ſpirituelle, qui la rend comme un enfant, & même comme un *petit enfant* en ſimplicité, candeur & innocence : & plus la purification eſt forte, plus l'état d'enfance eſt grand. Ce renouvellement ſe fait non ſeulement quant au fonds, mais même quant à la *chair* : on ne ſent plus du tout ſes atteintes ni ſes aiguillons.

v. 15. *Alors retournant à l'homme de Dieu, il vint ſe préſenter devant lui, & lui dit : Je ſais véritablement qu'il n'y a point d'autre Dieu dans toute la terre que celui qui eſt dans Iſraël.*

C'eſt dans cet état que l'ame commence à être miſe dans la *vérité* du tout de Dieu, & du néant de tout le reſte. Elle *connoît alors véritablement* la grandeur de DIEU, & que tout le reſte n'eſt qu'amuſement & vanité. C'eſt alors qu'elle comprend, que tous les dons de Dieu ne ſont point Dieu, & qu'il faut tout perdre pour l'avoir. Elle dit, que l'on ne peut jamais poſſéder Dieu luimême que par cette voie ; & c'eſt ce qu'elle conçoit lorſqu'elle dit, *qu'il n'y a point de Dieu en toute la terre ſinon en Iſraël* ; parce que l'on ne peut jamais poſſéder réellement Dieu que par cette voie, qui ne ſe trouve *qu'en Iſraël*, dans le peuple intérieur & abandonné.

v. 17. *Et Naaman dit : — Votre ſerviteur ne fera plus d'holocauſtes ni de ſacrifices aux Dieux étrangers, ſinon au Seigneur.*

Naaman fait une confeſſion qui marque que tout ſon mal ne lui étoit venu, que parce qu'il avoit attribué aux dons de Dieu ce qui n'appartenoit qu'à Dieu : c'eſt ce qu'il appelle *faire ſacrifice aux Dieux étrangers*. Il proteſte en même tems, qu'après avoir été inſtruit par ſa propre expérience, il ne fera jamais de pareille faute, mais qu'il rendra dorénavant à Dieu tout ce qui lui eſt dû, par un holocauſte parfait, ne s'attribuant ni ne s'appropriant plus rien de Dieu ; mais lui laiſſant toutes choſes. C'eſt ce qui s'appelle *ne plus ſacrifier qu'au vrai Dieu.*

v. 18. *Priez ſeulement le Seigneur pour votre ſerviteur, que lorſque je ſerai obligé d'aller avec le Roi au temple de Remmon, & qu'il y entrera pour adorer s'appuyant ſur ma main, que le Seigneur me pardonne ſi je l'adore en ce même lieu, & lui offre mes prieres.*

v. 19. *Eliſée lui répondit : Allez en paix.*

Il nous inſtruit encore d'une grande vérité, que l'on peut ſervir le vrai Dieu en quelque lieu & en quelque pays que l'on ſoit, lorſque la néceſſité de notre condition nous y engage ; qu'il n'y a point d'état ni de lieu où l'on ne puiſſe faire ce ſacrifice intérieur. Dieu ne nous appelle jamais dans un état, qu'il ne nous donne les moyens de nous y ſanctifier ; & il n'y a aucune condition que l'on doive quitter pour être plus ſaint : il n'y a non plus aucun lieu, quel qu'il ſoit, qui nous puiſſe ſervir d'obſtacle à la perfection : il n'y faut que la droiture du cœur, la pureté de l'intention, & la ſimplicité de l'action ; & cela étant de la ſorte, tous les états où nous ſommes engagés ou par néceſſité, ou par providence, ne ſauroient nous nuire : & une telle ame ſeroit auſſi intérieure au milieu du paganiſme qu'au milieu de la Chrétienté, ſi la néceſſité de ſon état, ou la providence, l'y avoit engagée.

v. 20. *Et Giezi, ſerviteur de l'homme de Dieu, dit: Mon maître a épargné ce Naaman de Syrie. — Je courrai après lui, & j'en recevrai quelque choſe.*

On ne ſauroit s'empêcher de convoiter les richeſſes, les dons, les graces & les faveurs. Chacun en veut avoir. Le *ſerviteur* d'Eliſée voyant que ſon maître négligeoit ces choſes, & qu'il n'en vouloit point, voulut les retenir: *Je courrai*, dit-il, *& je prendrai quelque choſe.* Si ces richeſſes pouvoient être ſans la propriété, il feroit aſſez doux d'en avoir: mais on ne peut avoir l'un ſans l'autre; & prenant les richeſſes de Naaman, il faut devenir héritier de ſa propriété.

v. 26. *Eliſée lui répondit: Mon cœur n'étoit-il point préſent, lorſque cet homme eſt deſcendu de ſon chariot pour aller au-devant de vous? Maintenant donc que vous avez pris de l'argent & des habits pour en acheter des oliviers, des brebis, —*

v. 27. *La lépre de Naaman s'attachera à vous & à votre poſtérité pour toujours. Et il ſortit d'avec ſon maître chargé & blanc de lépre comme de la neige.*

Eliſée avoit trop l'Eſprit de Dieu pour ne pas connoître & le larcin de *Giezi* & ſon menſonge: *Mon cœur*, dit-il, *n'étoit-il point préſent?* Le cœur eſt véritablement préſent pour voir ce qui ſe paſſe dans les autres cœurs, lorſque dans ce cœur il n'y a plus que Dieu ſeul, qui ſonde & pénetre par ſon Eſprit tout ce qui ſe paſſe dans le cœur des autres hommes. N'ai-je pas vu par les yeux de Dieu, dit Eliſée, lorſque vous avez uſurpé ces *dons* & ces *richeſſes*, ces graces & ces lumieres, que vous vous les êtes appropriés, & que vous les avez *cachés*?

Car ceux qui s'approprient ces dons, les cachent, & ne les communiquent point par une fauſſe humilité, & une dangereuſe propriété! Il vaut mieux, diſent-ils, cacher ces choſes, pour éviter la vanité: & c'eſt tout le contraire; car ils ont infiniment plus de vanité dans la garde qu'ils en font, les eſtimant extraordinairement, & ne croyant perſonne capable de les entendre. S'ils les diſoient, on leur feroit voir qu'ils ſont moins que rien, & qu'ils n'en doivent faire nul cas, étant tous pleins de propriété. C'eſt pourquoi Eliſée dit, *vous avez pris cela*, & vous vous l'appropriez, croyant que je ne le ſaurois pas; & qu'avec cela vous auriez la paix & le repos, qui ſont les *oliviers;* le don d'être paſteur, ou l'état Apoſtolique (marqué par *l'acquiſition des brebis*): mais vous n'aurez aucune de ces choſes: ſeulement *la lépre* de la propriété vous couvrira, celle-là même *de Naaman*, puiſque vous vous êtes enrichi de ſes propres richeſſes.

Il devint alors *chargé & blanc de lépre comme neige*, dit l'Ecriture. Pourquoi *comme neige?* C'eſt que cette propriété eſt aux yeux des ames non éclairées une pureté apparente: on prend pour une grande vertu & une haute perfection ce qui eſt une très-grande imperfection & un mal très-profond & très-enraciné. C'eſt ce qui oblige Eliſée de lui dire encore, qu'il ſera lépreux lui & *ſa poſtérité:* pour faire voir, que cette propriété, qui paroît une vertu apparente, gâte tout ce qu'il y a de plus profond & de plus intime, paſſant dans la ſubſtance de l'ame, & corrompant la ſource de tout le bien. Il eſt certain que lorſque le fonds eſt gâté & infecté par la propriété, toutes les actions les plus ſaintes, qui paroiſſent pures comme de la neige au-dehors, ſont auſſi gâtées,

corrompues & infectées par la même lépre de la propriété.

CHAPITRE VI.

v. 1. Les enfans des Prophètes dirent à Elisée : Le lieu où nous demeurons auprès de vous, est fort étroit pour nous.

v. 2. Permettez-nous d'aller jusques au Jourdain —. Elisée leur répondit : Allez.

PAR *les enfans des Prophètes*, l'Ecriture nous désigne les personnes déja avancées dans la voie intérieure, qui arrivent bien jusques à une certaine pureté qui précéde la purification du fonds. Alors ils connoissent, que la propriété qui est en eux les empêche d'avancer & d'être propres pour Dieu même. Cette propriété n'est autre chose qu'une qualité bornée & rétrécie, dure & résistante, qui empêche que l'ame ne puisse être élargie, dilatée & étendue pour contenir Dieu lui-même; ce qui ne se peut faire que par la perte de la propriété & mêmeté, qui cause cette dureté, & qui rend l'ame incapable de pouvoir contenir Dieu même; parce qu'il ne peut point pénétrer par sa pureté cette qualité dure, épaisse, sale, & ténébreuse, jusqu'à-ce qu'elle soit étendue, diaphane, transparente, & sans corps qui borne & arrête; de même que la lumiere ne sauroit s'étendre qu'en l'air qui ne lui résiste point, ne pouvant *pénétrer* les corps s'ils ne sont transparens : & encore, lorsqu'elle pénétre les corps transparens, c'est d'une maniere grossiere & impure, qui fait distinguer le rayon, à cause qu'il est terminé, & resserré par mille atomes & impuretés qui s'y mêlent : mais dans l'air, il n'en est pas de la sorte : elle pénetre tout sans résistance, sans impureté; ce n'est plus un rayon sale, mais c'est la même lumiere, dont l'air est si pénétré, que l'on ne sauroit savoir si la lumiere est air, ou si l'air est lumiere, tant cela est confondu & mêlé ensemble. Il en est de même dans une ame qui n'a plus de propriété. On ne peut distinguer si Dieu est en cette ame, ou si cette ame est en Dieu; si Dieu est cette même ame, ou si cette ame est Dieu. C'est à cette largeur que ces prophêtes aspiroient, lorsqu'ils disoient à Elisée, qu'ils connoissoient bien qu'ils étoient *trop étroitement* logés; que leur fonds n'étoit pas assez étendu & dilaté; que c'étoit pour cela qu'ils ne pouvoient avoir Dieu même : c'est pourquoi ils le prient, que par son moyen, par le secours de ses avis & de sa conduite, ils puissent être étendus *jusques* à la purification du *Jourdain*, & qu'ils soient purifiés dans le Jourdain. Il leur permit d'y aller : c'étoit tout ce qu'ils souhaitoient.

v. 3. L'un d'eux lui dit : Venez donc aussi avec nous. Il lui répondit : J'irai.

Mais un de ces jeunes hommes connoissant qu'ils ne pourroient guere avancer dans cette purification s'ils n'avoient un guide, à cause qu'elle est d'une nature que souvent en croyant & voulant avancer on recule, il pria Elisée de les accompagner & de les conduire dans une si grande entreprise : ce qu'il leur accorde d'autant plus volontiers, qu'il avoit plus de charité pour leur perfection.

v. 4. Il s'en alla avec eux. Lorsqu'ils furent venus jusqu'au Jourdain, ils couperent du bois.

Couper du bois auprès du Jourdain, eſt proprement ſe préparer & s'abandonner à la croix, pour ſouffrir tout ce qu'il plaira à Dieu de permettre dans cet état. Mais comme cet abandon formé & diſtinct eſt encore une reſtriction & un acte propre, il le faut perdre comme le reſte, pour reſter dans le pur & ſimple délaiſſement.

v. 5. *Il arriva que comme l'un d'eux coupoit du bois, le fer de ſa coignée tomba dans l'eau. Auſſi-tôt il s'écria: Hélas, hélas, mon Seigneur, encore l'avois-je emprunté !*

Ce *fer* qui *tombe dans l'eau*, eſt la propriété que l'on avoit en ce même abandon. Il faut qu'il tombe de ſoi-même dans ces eaux de purification, dans le Jourdain. C'eſt un *fer*; parce que toute propriété eſt dure, opaque & peſante; & c'eſt pourquoi cela *tombe* dans le Jourdain. Mais il faut remarquer, qu'il n'y a que le fer, & non la coignée; pour nous faire voir, que c'eſt ce qu'il y a de matériel en cet abandon qui doit périr, & non l'abandon même, l'ame demeurant abandonnée par état dans un délaiſſement parfait, quoiqu'elle ne le voie plus, ne le diſtingue plus, ne le connoiſſe plus. Alors elle *s'écrie* trois fois, *hélas!* par rapport aux trois ſoutiens qu'elle recevoit de cet abandon apperçu: parce qu'il lui faut perdre premiérement le ſoutien qu'avoit l'entendement par la foi, laquelle elle connoiſſoit, & qu'elle appercevoit & diſtinguoit encore: car tant que l'abandon s'apperçoit, la foi ſe diſtingue; auſſi voit-on qu'un grand abandon ne peut venir que d'une grande foi. Le ſecond ſoutien eſt l'eſpérance, qui ſoutient la mémoire dans cet abandon; parce qu'un grand abandon marque une grande confiance & une eſpérance par-

faite dans le ſecours de Dieu, eſpérant en ſa bonté au milieu de toutes les miſeres: ceci eſt encore un grand ſoutien. Mais la plus terrible perte de toutes, c'eſt un certain ſoutien de la volonté par l'amour pur que produit l'abandon; car plus il y a d'abandon, plus il y a de pureté d'amour; & tant que l'ame peut diſtinguer, pour peu que ce ſoit ſon abandon, plus il eſt grand & étendu, plus découvre-t-elle un amour grand, étendu & pur. Ces trois pertes ſont les plus étranges de toutes: mais il faut que tout cela ſe perde dans les eaux du Jourdain, quant à la matiere, quoique la ſubſtance en reſte toujours. Ce mot: *Je l'avois emprunté*, marque qu'il ne croyoit plus avoir de propriété en ces choſes, & qu'il ne croyoit avoir que ce qui étoit purement de Dieu.

v. 6. *Et l'homme de Dieu lui dit: Où eſt-il tombé? Il lui montra l'endroit. Eliſée coupa donc un morceau de bois, & le jetta au même endroit, & le fer nagea ſur l'eau.*

v. 7. *Eliſée lui dit: Prenez-le. Il étendit ſa main, & le prit.*

C'eſt en cet état où le directeur peut beaucoup ſervir une ame. Il s'informe *du lieu* & du tems que cet abandon *eſt tombé* pour être non pas perdu quant à la ſubſtance, mais quant à ſa forme peſante & groſſiere. Et pourquoi, grand Prophête? N'eſt-ce point pour chercher quantité de moyens, ou en faire chercher à cet homme, afin qu'il retrouve cet abandon matériel & formel? Non: *il jette* même *le bois coupé*, il jette encore tous les appuis que cette ame pouvoit prendre dans la croix active, & même paſſive. O que ceci paroît rude à l'ame! Elle ne peut s'y rendre. N'eſt-ce pas aſſez, diroit-elle volontiers, d'avoir perdu

l'abandon, la foi, l'efpérance & la charité, en maniere apperçue, fans perdre encore la croix, qui eft le dernier moyen qui nous les puiffe faire retrouver? Oui, c'eft cela qu'il faut perdre; & il ne fera pas plutôt jetté dans le Jourdain, que tout ce qui fera de matériel dans l'abandon & dans tout ce qui appuyoit les trois vertus théologales & les trois puiffances de l'ame, fera purifié. Cela n'eft pas plutôt fait, que *le fer*, qui va toujours au fond à caufe de fa pefanteur, de fa faleté & de fa rouille, purifié ainfi dans le Jourdain, flotte & *nage fur l'eau*, comme la chofe du monde la plus légere; parce qu'il n'a plus rien de pefant & de groffier; mais l'état fubftantiel en demeure: & c'eft alors que celui qui l'a perdu n'a qu'à *étendre la main pour le recevoir* & en faire ufage en nudité parfaite, où l'abandon eft fubfiftant par état permanent, fans qu'il foit néceffaire d'en réitérer les actes, & fans l'appercevoir même.

Alors l'efpérance, la foi & la pure charité font rendues aux trois puiffances de l'ame, non en foutien, mais en perte qui les abime dans le tout de Dieu: alors la foi & l'efpérance perdues dans la charité d'une maniere indiftincte, y fubfiftent réellement comme dans le ciel, où ces trois vertus feront réunies en la feule unité de la charité, & les trois puiffances feront abforbées dans la volonté & dans l'amour pur, qui eft la fin de tout.

C'eft pourquoi les ames qui s'accoutument à faire oraifon dans le cœur & par la volonté, ont un grand avantage, parce qu'elles arrivent bien plus promptement à leur fin, & qu'elles deviennent bientôt contemplatives, les autres puiffances s'abforbant aifément dans celle-là: mais lorfque l'on ne fait pas l'oraifon de la forte, les trois

puiffances font comme divifées, & fe donnent bien de la peine, l'imagination ne faifant que voltiger & interrompre l'oraifon: ce qui n'arrive plus lorfque l'oraifon eft avancée dans la volonté; parce que toutes les autres puiffances demeurent abforbées, & par conféquent fixées dans cette même volonté, comme le S. Efprit eft le terme des communications divines, qui termine & épuife toutes les communications de la Trinité, enforte qu'elle n'en peut point avoir qui ne foient épuifées & terminées en lui. C'eft ce qui s'opére dans l'ame où tout eft terminé & épuifé dans la volonté & dans la pure charité.

v. 15. *Le ferviteur de l'homme de Dieu fe levant de grand matin, vit l'armée autour de la ville: il en vint avertir fon maître, & lui dit: Hélas! hélas! hélas! que ferons-nous, mon Seigneur?*

Le ferviteur de l'homme de Dieu fe trouvant à fon réveil *affiégé* de nouveau par une grande multitude d'ennemis lorfqu'il croyoit être délivré de tous, *vint s'en plaindre* à fon cher maître, & lui fait voir le danger où il eft. Les trois fortes d'exclamations & de foupirs exprimés par *l'hélas* répété trois fois, marquent trois différens états ou ennemis qu'il faut paffer, ou pour mieux dire, trois facrifices qu'il faut faire par rapport aux trois puiffances de l'ame, lorfqu'elle a perdu l'abandon formé & diftinct, pour ne le pofféder que par état. En quelques-uns, & prefque en tous ces trois facrifices fe paffent avant la perte de l'abandon: mais en quelques ames plus choifies, & que Dieu veut pouffer davantage, les trois facrifices fe paffent, comme à Elifée, après la

perte de l'abandon. (*) Le premier eſt un ſacrifice de la mémoire qui ſouffre par mille penſées impures & extravagantes; c'eſt l'impureté que les ennemis y mettent qui fait craindre le ſerviteur du Prophête, parce qu'il n'avoit pas l'expérience de cela : ceci eſt la purification ou le ſacrifice de la mémoire. Le ſecond eſt un état de folie, qui eſt la purification de l'entendement & de l'eſprit. Le troiſieme eſt un état d'impiété & de blaſphême, qui ſert à ſacrifier & à purifier la volonté : & cet état d'impiété eſt le pire de tous; parce qu'il attache la partie la plus noble. *L'armée* n'eſt pas toujours rangée de cette ſorte. Lorſque Dieu veut purifier foncierement, il ſe fait comme un mélange où tous les trois ſacrifices ſont réunis, & attaquent en même tems les trois puiſſances toutes enſemble; puis ces trois ſacrifices attaquent les trois puiſſances les unes après les autres, & enfin ils ſe terminent à la volonté, qui reſte ſeule attaquée, & ſemble ſeule prête à être enveloppée, ſurmontée & vaincue.

Voilà la peine étrange des ames qui ignorent cette conduite de Dieu, elles s'en affligent déſordonnément & s'en plaignent ſans ceſſe.

v. 16. *Eliſée lui répondit : Ne craignez point; car il y en a bien plus avec nous qu'avec eux.*

Mais l'homme de Dieu, qui connoît la conduite de Dieu & le deſſein de ſa providence dans ces choſes, dit : *Ne craignez point* : parce que ce qui peut faire pécher l'ame en cet état, c'eſt la crainte; d'autant que la crainte la porte à ſe retirer de l'abandon à la conduite de Dieu, ſe

(*) *Voyez la même énumération dans le B. P.* Jean de la Croix, *au Ch.* 14. *du I. Livr. de ſon* Obſcure nuit de l'ame.

croyant mieux gardée par ſes efforts & par ſes précautions, que par le délaiſſement aveugle à la volonté de Dieu, qui permet ces états pour achever de conſommer l'ame. Cette crainte porte à ſe reprendre, à réfléchir, à regarder ce qui ſe paſſe; & en le regardant & s'y appliquant, on ſe retire de ſa perte ſalutaire; & la volonté ſe ſépare de la force qu'elle a lorſqu'elle reſte abîmée dans celle de Dieu : elle s'affoiblit donc par là; enſuite de quoi il lui devient très-facile & de tomber & d'être même vaincue : ce qui n'arrive point lorſque l'on n'a ni réflexion, ni crainte, ni doute.

Il faut remarquer, que comme la volonté a le pouvoir d'attirer les autres puiſſances dans ſon abſorbement en Dieu; auſſi les autres puiſſances ont un grand pouvoir, par le moyen de la réflexion, de retirer la volonté de Dieu, & de la tirer à elles lorſqu'elle s'amuſe à la réflexion.

Cette réflexion n'étant cauſée que par la crainte, il eſt clair, que la premiere choſe que l'on doit éviter c'eſt *la crainte*, comme le dit Eliſée. Et quelle raiſon donne-t-il pour empêcher cette ame de craindre ? C'eſt, dit-il, *qu'il y en a plus avec nous qu'avec eux*. Il y a plus de volonté de Dieu avec nous lorſque nous reſtons dans notre abandon, & plus de gloire de Dieu, que dans toutes ces attaques-là, leſquelles Dieu ne permet ou ne veut, que pour nous enfoncer dans ſa même volonté, & nous y perdre de plus en plus; de ſorte que quoiqu'il y ait de la volonté de Dieu dans ces trois épreuves, ſi fortes & ſi fâcheuſes, il y a encore plus de cette volonté dans l'abandon & dans la perte de notre volonté en celle de Dieu; puiſque la volonté de Dieu n'eſt en ces choſes que pour nous abîmer plus fortement en ſoi, & que l'ame fidele à ſoutenir ces attaques

sans craindre ni réfléchir, s'enfonce & se perd si fort par ces mêmes choses dans la volonté de Dieu, qu'elle devient elle-même volonté de Dieu.

v. 17. *Elisée faisant sa priere, dit au Seigneur : Ouvrez-lui les yeux, afin qu'il voye. Le Seigneur ouvrit les yeux à ce serviteur, & il vit que la montagne étoit pleine de chariots de feu autour d'Elisée.*

Ce bon directeur prie Dieu *d'ouvrir les yeux* de son serviteur, afin de lui faire connoître la vérité de ce qu'il lui dit. Alors *il vit la montagne*, c'est-à-dire la pointe de l'esprit, la partie supérieure, environnée de l'amour pur comme d'une infinité *de chariots de feu* pour défendre la volonté. Ce feu de l'amour pur est bien comparé au chariot qui court, & ne s'arrête point qu'il n'ait pressé la volonté pour la faire devenir feu comme lui, la changer & transformer en lui. C'est là l'occupation de l'amour lorsque la volonté est la plus affiégée par les ennemis, & c'est de cette sorte qu'il la préserve de tous dangers.

v. 21. *Le Roi dit à Elisée : Mon pere les frapperai-je ?*
v. 22. *Elisée lui répondit : Non, vous ne les frapperez point : Car vous ne les avez point pris avec l'épée ni avec l'arc pour avoir droit de les frapper. Mais faites-leur servir du pain & de l'eau, afin qu'ils boivent & mangent, & qu'ils s'en retournent à leur Seigneur.*

Lorsque les ennemis sont découverts, & que l'ame connoît son élévation en Dieu & la force de Dieu dont elle est environnée, qu'elle ne connoissoit pas auparavant, elle demande à son *Pere*

ou directeur, si elle ne doit pas détruire & *frapper* ces ennemis. Mais il lui donne une belle instruction : que comme ce n'a pas été la défense & la résistance qui l'en a rendu la maîtresse, mais le seul pouvoir divin auquel elle s'est abandonnée ; aussi ne doit-elle pas maintenant prétendre de les frapper, à présent qu'elle se voit avoir le dessus par un état d'immobilité où elle est mise. Sont-ce, dit le Prophête, les efforts que vous avez fait pour les surmonter, ou votre *arc*, ou votre *épée*, qui vous ont mis en cet état ? Non : donnez-vous donc bien de garde de les frapper : au contraire, *donnez-leur du pain & de l'eau, afin qu'ils mangent & boivent.* Boire & manger, donner du pain & de l'eau, n'est autre chose que par le délaissement total leur laisser le pouvoir d'exercer sur soi-même ce que Dieu a voulu qu'ils y exerçassent, selon toute l'étendue de ses volontés, attaquant la partie inférieure & par déhors & par dedans, selon les desseins & les volontés de Dieu en ce qu'il permet ces choses, leur donnant tout pouvoir par un délaissement entier, sans les craindre & sans désirer d'en être délivré, quelque peine que l'on souffre en cet état. Lorsque ces ennemis ont fait ce que Dieu a voulu, qu'ils se sont rassasiés, pour ainsi dire, sur cette ame abandonnée ; lorsqu'elle se délaisse & qu'elle ne leur résiste par aucun moyen, se contentant de demeurer abandonnée à Dieu, & sa volonté unie à la sienne, acceptant tout ce qu'il permet, quelque rigoureux qu'il soit ; alors ces épreuves *s'en retournent à leur Seigneur*, & laissent cette ame entierement libre & purifiée.

Ce qui augmente & allonge ces états, c'est la résistance effroyable que l'on y fait, & qui ne sert qu'à remplir l'imagination & à augmenter le

mal. Mais il faut rester ferme & fidele jusqu'à la fin dans son délaissement, sans se reprendre : car il y a bien des ames qui s'abandonnent avec courage ; mais elles ne peuvent se délaisser : & lorsque les épreuves sont longues & fortes, elles se reprennent. Cela vient de ce qu'elles ne peuvent distinguer qu'elles ont en elles deux volontés, une volonté supérieure & une volonté inférieure : une volonté raisonnable & souveraine, & une volonté animale, assujettie & comme vendue au péché, une volonté qui est (*a*) *née de la chair, & de la volonté de l'homme, & non de la volonté de Dieu.*

Or il faut savoir qu'il semble souvent à ces ames qu'elles veulent tout ce qui se passe en elles ; & c'est leur grande peine : à la vérité elles le veulent de cette volonté de bête & animale, comme les animaux qui sont sans raison ; mais elles ne le peuvent jamais vouloir de cette volonté supérieure tant qu'elle demeure unie à celle de Dieu, & que ces ames ne sortent point de leur délaissement à l'aveugle entre les mains de Dieu : parce que tant qu'elles ne se reprennent pas, & qu'elles ne retirent pas leur volonté de sa perte en Dieu, la volonté demeure nécessairement unie à Dieu : or la volonté ne peut demeurer unie à Dieu & vouloir le péché ; parce que Dieu ne peut vouloir le péché : si donc elle vouloit & consentoit au péché, par là même il faudroit nécessairement qu'elle fut rejettée de Dieu & séparée de lui, & l'ame par conséquent sortiroit de Dieu, de sa paix, de son abandon, de l'union à la volonté de Dieu : mais tant que l'ame reste abandonnée & soumise à cette divine volonté, qui permet ces choses, il n'y a rien à craindre

(*a*) Jean 1. v. 13.

pour elle en aucune maniere ; & tout le mal qui arrive, n'arrive que parce qu'on se tire de l'abandon.

v. 23. *Et l'on mit devant eux un grand appareil de viandes : ainsi ils mangerent & burent & s'en retournerent vers leur Seigneur. Depuis ce tems là il ne vint plus de troupes de Syrie pour piller la terre d'Israël.*

L'abandon semble *mettre devant les ennemis un grand appareil de viandes*, qui paroît les fortifier pour commencer un nouveau combat : mais c'est tout le contraire. Il est vrai que l'ame abandonnée & délaissée à Dieu semble pour quelque tems être la proie de ses ennemis : mais après qu'ils se sont un peu rassasiés selon l'étendue des desseins de Dieu, *ils s'en retournent à leur Seigneur*, & *ne viennent plus* jamais attaquer l'ame. Celle qui a passé ces états, ne souffre plus de ces fortes de peines, ni de ces attaques en nulle maniere, & aucun ennemi *ne paroît plus* devant elle. Lorsqu'on les a combattus, & ce semble défaits, ils rallient leurs troupes toutes en désordre, & reviennent avec plus de violence faire de nouvelles attaques dont ils sont souvent victorieux : mais par l'abandon, ils s'en retournent confus, & sans envie de jamais attaquer l'ame.

v. 25. *Il y eut une grande famine en Samarie.*

L'état de *famine* est un état terrible à porter, ainsi qu'il a été décrit (*a*) plus haut : c'est pourquoi je ne répete ici ni sa nature, ni ce que c'est que sa longueur & ses circonstances.

(*a*) Ci-dessus, 2. Rois 21. v. 1.

CHAPITRE VII.

v. 1. *Elisée dit : Voici ce que dit le Seigneur : Demain à cette même heure la mesure de pure farine se donnera pour un sicle --.*

v. 2. *Un des grands sur la main duquel le Roi s'appuyoit, répondit à l'homme de Dieu : quand le Seigneur feroit pleuvoir des vivres du ciel, ce que vous dites pourroit-il être ? Elisée répondit, vous le verrez de vos yeux ; mais vous n'en mangerez pas.*

v. 6. 7. *Les Syriens* (qui assiegeoient Samarie) *s'enfuirent d'eux-mêmes.*

v. 15. *On alla après les Syriens -- & on trouva que tous les chemins étoient pleins de vaisseaux & de vêtemens ---.*

v. 16. *--- Et la mesure de pure farine fut vendue un sicle ; & on donna pour un sicle deux mesures d'orge.*

v. 17. *Or le Roi avoit mis à la porte de la ville cet Officier sur lequel il avoit coutume de s'appuyer : & il fut foulé aux pieds, & mourut à l'entrée de la porte, comme l'homme de Dieu l'avoit dit.*

CE que je dirai seulement, c'est que cette famine fut la marque la plus grande de l'abondance future. Plus la famine est extrême, plus l'abondance qui suit est grande. Mais comme Dieu seul opère la famine, il faut aussi que lui seul en délivre.

Ceux qui tiennent ainsi l'ame *assiegée* pour la faire mourir de faim, se combattent eux-mêmes, & *s'enfuyent* dans leur aveuglement.

Mais lorsque le Prophète assure les ames de cette vérité, de la grande abondance qui va suivre, quelques-uns ne le peuvent croire : & non seulement ne le peuvent croire, mais ils déclarent même leur infidélité aux autres. C'est ce qui fait qu'ils sont punis, (comme un autre (a) Moïse) : *Vous le verrez ; mais vous n'en goûterez point.* Ces ames incrédules *voyent* avec admiration les autres tirées de leur famine, & mises dans l'abondance ; mais elles n'en goûtent point, comme il arriva à cet officier, qui, selon la prédiction qui lui en avoit été faite, ayant été *foulé aux pieds, mourut* dans le lieu de la famine sans en sortir, durant que les autres jouissoient avec plaisir de leur abondance. Bien des ames ne passent pas cet état faute de foi, & meurent avec la lumiere de l'état qui doit suivre celui-ci, mais jamais elles n'en goûtent & n'en ont la jouissance.

CHAPITRE X.

v. 10. *Considérez donc qu'il n'est tombé en terre aucune des paroles du Seigneur.*

IL n'y a pas *une des paroles du Seigneur* qui ne soit accomplie, & il ne se prédit rien qui ne s'effectue : mais il est impossible de le croire & de le connoître que quand la chose est arrivée.

v. 15. *Votre cœur n'est-il pas droit à mon égard comme le mien l'est à l'égard du vôtre ?*

v. 16. *Venez avec moi, & voyez mon zele pour le Seigneur.*

Cette expression est si belle, pour voir si l'on peut se découvrir à une personne, & faire quelque avance avec elle : *Votre cœur n'est-il pas simple & droit envers moi, comme le mien l'est envers le vôtre*, afin que je puisse vous faire confidence de ce que j'éprouve & de mes dispositions, que

(a) Nomb. 20. v. 12. & Deut. 34. v. 4.

je puisse répandre mon cœur dans le vôtre, & que le vôtre reçoive avec la même droiture & simplicité ce que je lui dis?

Il veut que cet ami qui marche simplement, soit témoin de ce qu'il fait pour son Dieu; c'est pourquoi il le prie de *venir avec lui* & d'être le *témoin* & le confident *de son zele*.

v. 19. *Qu'on me fasse venir maintenant tous les prophêtes de Baal.*

v. 25. *Et quand l'holocauste fut achevé, Jéhu dit à ses soldats & à ses officiers: Tuez-les tous.*

v. 26, 27. *Ils brûlerent la statue de Baal, & détruisirent son temple.*

Il fit donc *tuer tous* les faux *prophêtes*, c'est-à-dire, tous ceux qui soutenoient les intérêts humains & ceux de la nature contre les intérêts de Dieu; afin que Dieu régnât seul. Il est impossible d'être à Dieu qu'on n'ait exterminé tous ces *prophêtes de Baal*, tout ce qui est humain & naturel: de plus, il faut *brûler le temple de Baal*, le séjour de l'amour-propre & du propre intérêt; & anéantir aussi autant qu'on le peut *les idoles* de la propriété, tout ce en quoi elle regne & subsiste.

CHAPITRE XIII.

v. 14. *Or Elisée étoit malade de la maladie dont il mourut, & Joas Roi d'Israël le vint voir; & il pleuroit devant lui en disant: Mon pere; vous êtes le char d'Israël & celui qui le conduit.*

LE *Roi* & le pasteur *d'Israël* voyoit bien la perte que l'Eglise, aussi bien que son Royaume, faisoit en perdant Elisée. Lorsqu'on perd un homme

de ce caractere, un véritable conducteur des peuples qui veulent marcher dans les voies de Dieu, c'est une perte inconcevable: c'est pourquoi le Roi d'Israël *pleure* sur Israël plutôt que sur l'homme de Dieu. Il ne le plaint point; parce qu'il sait bien qu'il va jouir de la gloire: mais il s'afflige & pour soi & pour son peuple.

Cette maniere de s'exprimer marque sa douleur: *Mon pere*, dit-il, celui que je regardois comme tel, & sur lequel je pouvois & devois me reposer de la conduite de mon peuple & de la mienne. *Vous êtes*, dit-il, *le char* qui portez dans votre sein & dans votre cœur les hommes à leur Dieu; vous en êtes aussi *le conducteur*; puisque c'est vous qui les y poussez pour les faire marcher avec plus de courage, & pour empêcher qu'ils ne s'arrêtent.

v. 18. *Elisée lui dit: Prenez des flêches. Le Roi en ayant pris, Elisée lui dit. Frappez la terre avec vos flêches. Il la frappa trois fois & il s'arrêta.*

v. 19. *Et l'homme de Dieu se mit en colere contre lui, & lui dit: Si vous eussiez frappé cinq, ou six ou sept fois, vous eussiez battu la Syrie jusques à son entiere destruction.*

Elisée instruit le Roi, & lui dit de *prendre des flêches & de frapper la terre.* La mesure des coups de flêches est la mesure des coups de la destruction. La plupart des ames sont comme ce Roi; lorsqu'elles ont *frappé trois coups*, elles *s'arrêtent*, & ne passent point outre, se contentant de frapper ou laisser frapper les trois puissances, selon ce qu'elles ont de propre & de particulier. *L'homme de Dieu* persuadé que la mesure de ces coups est la mesure de la *totale destruction*, *se fâche* voyant le peu de courage de ce Roi; il l'instruit de la

vérité, que la mesure des coups de flèches est la mesure de la défaite de nos ennemis, & de leur *entiere destruction. Si vous aviez* seulement *frappé cinq, six ou sept coups*, lui dit-il, tout auroit été entierement détruit, marquant par les *cinq* coups les choses qui rapportent aux sens extérieurs & intérieurs, par les *six* tout ce qui a rapport aux puissances supérieures & inférieures, aux vertus théologales &c., & par les *sept* ce qui a rapport aux sept dons du S. Esprit & aux sept péchés mortels pris en maniere intérieure & extérieure. Si les flèches avoient frappé tout cela, la *consommation* auroit été *entiere*.

v. 21. *Et quelques-uns enterrant un homme — le jetterent au sepulcre d'Elisée. Le corps ayant touché les os d'Elisée, cet homme ressuscita, & se leva sur ses pieds.*

Elisée mort ressuscite un autre mort. La mort mystique a tant d'efficace & de force, que les personnes qui sont assez heureuses que de l'avoir passée, ressuscitent les ames qui en approchent, lorsqu'elles sont mortes dans le péché.

Ceci se peut encore entendre ainsi; que les ames qui ont eu durant leur vie un grand état de mort & de résurrection produisent ce même effet après leur mort naturelle sur ceux qui les approchent; & qu'étant ainsi unies à eux, elles leur procurent la vie.

C'est encore une figure de Jésus-Christ, qui ressuscite les morts en mourant; lorsqu'il mourut (a) *les tombeaux s'ouvrirent*.

(a) Matth. 27. v. 52.

CHA-

CHAPITRE XIV.

v. 9. *Joas le Roi d'Israël envoya dire à Amasias Roi de Juda: Le chardon du Liban envoya vers le cédre qui est au Liban, & lui fit dire: Donnez votre fille pour femme à mon fils. Mais les bêtes de la forêt du Liban passerent & foulerent aux pieds le chardon.*

Le Roi d'Israël fait connoître au Roi de Juda son aveuglement. Sitôt que Dieu nous fait quelques faveurs, nous en sommes si glorieux & si superbes, que nous aspirons toujours à quelque chose de plus grand. C'est Dieu qui parle & qui dit, que le petit *chardon envoye vers le cédre* pour se mesurer avec lui, voulant comme se comparer à lui; mais il ne voit pas qu'il va être en un moment *foulé aux pieds par les bêtes du Liban*, qui sont le diable, le monde & la chair; & les autres ennemis que l'ame craint, qui viennent, la terrassent, *& la foulent aux pieds*. Lorsque l'ame, ce petit chardon, bas, & néanmoins orgueilleux, tout plein des pointes de son orgueil, veut faire avec Dieu une *alliance*, qu'elle désire ses dons pour se les approprier: c'est alors que Dieu permet qu'elle soit foulée aux pieds.

v. 10. *Vous avez été victorieux d'Edom dans le combat, & votre cœur en a été élevé. Soyez content de votre gloire, & demeurez assis en votre maison. Pourquoi cherchez-vous votre malheur pour vous faire tomber, & Juda avec vous?*

C'est parce, continue-t-il, que *vous êtes enflé d'une* petite *victoire* que vous avez remportée sur un ennemi, que vous êtes rempli d'orgueil: au

lieu de regarder que cette victoire n'étoit que de Dieu, vous l'avez attribuée à vos forces, & *votre cœur s'en est enflé. Soyez content de cette gloire* que Dieu vous a donnée, sans vouloir aspirer à une plus grande; & *demeurez assis dans votre maison*; c'est-à-dire, demeurez en repos chez vous, & n'aspirez point aux choses hautes & relevées, aux lumieres & aux dons extraordinaires : car en vous voulant procurer toutes ces choses, vous attirez sur vous la colere de Dieu; ce qui vous *fera tomber avec* tout ce qui vous appartient, enveloppant tout dans votre chûte, entraînant même votre volonté supérieure dans le péché mortel. C'est le juste châtiment de votre orgueil.

CHAPITRE XVII.

v. 41. *Ces peuples ont craint le Seigneur; mais ils ont servi en même tems les idoles. Car leurs fils & leurs petits fils font encore aujourd'hui ce qu'ont fait leurs peres.*

IL ne se trouve encore que trop de ces gens qui veulent accorder le service & *le culte de Dieu avec l'idolâtrie.* On veut accorder Dieu & le monde, la spiritualité & la propriété. On ne peut point se laisser à Dieu, & l'on veut tout conserver avec lui : cela est impossible, cela l'irrite & l'offense. Il faut que Dieu soit tout seul & sans compagnon. O qu'il y a bien peu d'ames qui adorent Dieu seul, sans mélange d'autres Dieux!

CHAPITRE XVIII.

v. 3. *Ezéchias fit ce qui étoit bon & agréable au Seigneur, selon tout ce qu'avoit fait David son pere.*

LORSQUE la malice s'est élevée à son comble, Dieu envoye ensuite quelques personnes saintes pour la détruire. Il n'y eut point de plus méchant Roi qu'Achas, cependant son fils & son successeur est un *saint.* Lorsque le crime est monté jusqu'à un certain point, il faut qu'il finisse. *Ezéchias* fut un Roi véritablement intérieur, selon l'Ecriture : il marcha *comme David son pere*, suivit les voies de l'esprit, & non les voies de la chair.

v. 5. *Il mit son espérance au Seigneur le Dieu d'Israël : c'est pourquoi il n'y en eût point après lui entre tous les Rois de Juda, qui lui fut semblable, comme il n'y en avoit point eu avant lui.*

Mais en quoi a-t-il fait paroître une si grande sainteté? C'étoit qu'*il espera en Dieu*; & la mesure de son espérance & de sa confiance en Dieu fut la mesure de sa sainteté. Les autres se sont perdus, parce qu'ils se sont appuyé sur leurs propres forces; & celui-ci se sauve, & tout son peuple avec lui, parce qu'il a *espéré au Seigneur* : & cette espérance a été si grande, que l'Ecriture dit, *qu'il n'y en a point eu de tel ni devant ni après lui* parmi *les Rois de Juda*, à cause de la force de sa confiance en Dieu, qui fait l'abandon entier entre ses mains. O que c'est un grand bien pour un Royaume que d'avoir un saint Roi! car des mœurs du Roi & de son exemple dépendent celles de ses

sujets : c'est pourquoi un Roi criminel est coupable de tous les crimes qui se commettent à son occasion.

v. 6. *Et il s'unit au Seigneur, & ne se retira point de ses voies.*

S'unir au Seigneur est la source, le moyen, le terme & la fin de toute sainteté. Une ame qui peut demeurer unie à Dieu, peut être sainte ; puisqu'il n'y a qu'à être uni à l'auteur de la sainteté pour devenir saint. Sans se mettre en peine d'autre chose, il n'y a qu'à chercher la voie qui nous unit à Dieu, qui est la confiance, l'espérance en Dieu, & l'abandon : & quand on est une fois uni ; rester dans cette union sans s'en détourner sous quelque prétexte que ce puisse être.

Il y a des personnes qui sont assez simples pour *se retirer* de l'adhérence à Dieu, & même de son union, sous prétexte que dans ce repos en Dieu ils ne se combattent point eux-mêmes : c'est un abus effroyable. Nos ames n'ont de force qu'autant qu'elles sont soutenues de Dieu : *se retirer de* Dieu pour se combattre, c'est se retirer de la force pour entrer dans la foiblesse, & combattre pour être vaincu. Lorsque l'on se tient uni à Dieu, les ennemis n'osent nous attaquer dans cette union ; & s'ils le font, c'est parce que Dieu le leur commande, afin d'éprouver l'abandon & la foi, & de connoître si la crainte des ennemis ne portera point cette ame à se retirer de Dieu pour se défendre. Non ; tant qu'elle restera unie à Dieu, ils ne pourront l'attaquer que par des atteintes extérieures & superficielles : car Dieu (a) la garde toute dans le secret de sa face,

(a) Pseaum. 30. v. 21.

& met sa volonté à couvert dans son tabernacle, ensorte que tout l'enfer ne pourroit lui faire de mal. Mais si elle est assez mal avisée que de se retirer de l'union à son Dieu pour voir ce qui se passe, & pour combattre ses ennemis, elle est plutôt vaincue qu'elle n'est attaquée : elle est comme ce chardon (a) qui en un moment est foulé aux pieds. C'est pourquoi l'Ecriture ajoûte, qu'Ezéchias s'unit à Dieu, & *qu'il ne s'en retira point* après cette union. C'est peu que d'avoir été uni si l'on ne demeure toujours uni.

v. 17. *Le Roi des Assiriens envoya ensuite Tharthan, Rabsaris & Rabsacès avec un grand nombre de gens de guerre qui vinrent à Jérusalem vers Ezéchias.*

Il est impossible d'être à Dieu, que l'on ne soit exercé par la croix & la contradiction. Si Ezéchias en avoit été exempt, il n'auroit pas été à Dieu. Il faut soutenir tous les traits qu'il plait à Dieu de nous décocher, sans sortir de l'abandon, de la foi & de l'espérance. Plus l'affliction est extrême, plus il faut redoubler l'abandon & la confiance : car Dieu ne réduit les choses à l'extrêmité que pour faire éclater davantage sa miséricorde, son pouvoir, & le soin qu'il a d'assister ceux qui se confient en lui ; & aussi afin de porter par-là les ames à s'abandonner d'autant plus, que plus elles se sentent pressées d'afflictions.

v. 19. *Et ils demanderent à parler au Roi.*

v. 20. *Ils dirent : Voici ce que dit le grand Roi, le Roi des Assiriens : Quelle est cette confiance sur laquelle vous vous appuyez ?*

(a) Ci-dessus Ch. 14. v. 9.

L'orgueil du Roi des Affiriens eft extrême. Il s'éleve par une audace étrange au-deffus de Dieu : il fe dit plus fort & plus grand que lui ; & non content de cela, il infulte encore à la foi & à la *confiance* d'Ezéchias. O mon Dieu ! c'eft bien là votre affaire, & il eft bien jufte que vous foutenniez la caufe de ce bon Roi ainfi humilié pour l'amour qu'il vous porte, & parce qu'il préfere votre loi & votre volonté à tout le refte.

Toutes les perfonnes humaines font de la forte, & s'en prennent à Dieu, croyant ne s'en prendre qu'à la créature. De quoi fervent, difent-ils, cette *confiance* & cet abandon que l'on a en Dieu ? Ne vaudroit-il pas bien mieux qu'ils fe rendiffent ou fe foumiffent fous notre obéiffance ? Cette voie eft dangereufe ; & fous prétexte de confiance en Dieu, l'on fe met au hazard de périr, faute de forces. Nous verrons, difent-ils, fi Dieu vous délivrera des périls.

v. 21. *Avez-vous efpérance au rofeau brifé d'Egypte, fur lequel fi un homme s'appuye, il fe caffera, & lui entrera dans la main, & la percera ?*

C'eft *s'appuyer fur un rofeau brifé* que de s'appuyer fur la créature : mais c'eft s'appuyer fur le Tout-puiffant que de s'abandonner à lui ; & il ne rend jamais confus ceux qui efperent en lui. Cependant les hommes charnels reprochent aux perfonnes fimples & abandonnées à Dieu, qu'elles s'appuyent fur un rofeau brifé, fur une vaine imagination d'un fecours d'enhaut qui ne leur fera jamais donné.

On demande encore, fi l'on efpere dans l'obéiffance que l'on rend à la conduite extérieure d'un directeur ? On dit de lui tout le mal poffible ;

on affure que c'eft un homme plein de foibleffes & de miferes ; que tous ceux qui ont fuivi fa direction font péris : enfin, l'on n'épargne rien pour faire connoître que l'on doit quitter la voie de l'abandon ; qu'on y périra affurément, & que l'on tombera dans un état où il ne reftera que la confufion & la douleur de la chûte ; car l'orgueil de ces perfonnes les porte à croire qu'il n'y a qu'eux qui puiffent aider aux autres, s'appuyant fur leurs forces qu'ils croient être plus affurées que la force à laquelle les perfonnes intérieures s'abandonnent.

v. 22. *Que fi vous dites : Nous avons confiance au Seigneur notre Dieu ; n'eft-ce pas ce Dieu dont Ezéchias a détruit les autels & les hauts lieux, ayant fait ce commandement à Juda : vous n'adorerez qu'à Jérufalem & devant ce feul autel ?*

Que *fi*, pourfuivent-ils, *vous dites que vous avez confiance en Dieu*, n'eft-ce pas de Dieu que vous avez détruit *les hauts lieux*, retranchant la multitude des moyens & des pratiques particulieres, pour réduire en une certaine fimplicité & unité les perfonnes qui font fous votre conduite ? Voilà les reproches que l'on fait ordinairement aux ames intérieures ; ne pouvant pas condamner leurs mœurs, on condamne leur conduite, on leur impofe de faire comme d'eux, mille chofes qu'ils ne font point ni ne peuvent faire d'eux-mêmes ; mais que Dieu leur fait faire par fa bonté.

v. 25. *Suis-je venu en ce lieu pour le détruire fans la volonté du Seigneur ? Le Seigneur m'a dit : Entrez dans cette terre-là, & la ravagez.*

Ils portent leur vanité & leur pourfuite plus loin : ils affurent que *c'eft Dieu* lui-même & fon Efprit qui les porte à *détruire* cette voie, pour en tirer ceux qui y marchent ; que c'eft une voie erronée, pleine d'illufions, & qu'affurément la volonté de Dieu eft qu'ils la quittent pour fe foumettre à leur obéiffance : que s'ils ne le font pas, ils en feront punis, & qu'eux-mêmes fe déclareront leurs adverfaires, parce que *Dieu leur a commandé* de s'oppofer de toutes leurs forces à cette forte de voie ; jufques-là qu'ils croient rendre fervice à Dieu de perfécuter & de décrier partout les perfonnes qui y marchent. Ils leur font des perfécutions plus fortes que celles que les plus grands ennemis fe font les uns aux autres : enfin on ne pourroit croire jufqu'où ils portent leur fureur, qu'ils qualifient de zèle.

v. 28. *Et ils dirent au peuple :*

v. 29. *Voici ce que dit le Roi : Qu'Ezéchias ne vous féduife point ; car il ne pourra point vous délivrer de ma main.*

Puis s'adreffant aux ames qu'ils croient les plus foibles, (au *peuple*) ils les conjurent au nom des perfonnes d'autorité & de fcience de ne point fe laiffer féduire par ce faux directeur & ce pafteur indifcret qui ne fait que les abufer ; qu'il les conduira affurément dans le précipice ; qu'ils aient pitié d'eux-mêmes ; que s'ils ne font pas ce qu'ils leur difent avec bonté, qu'ils fe déclareront leurs adverfaires, & que ce directeur *ne pourra* jamais *les défendre de leurs* attaques ; parce qu'ils font (à ce qu'ils difent) fondés fur la fcience & la bonne doctrine.

v. 30. *Qu'Ezéchias ne vous donne pas une vaine confiance dans le Seigneur, difant : Le Seigneur nous délivrera.*

Ils vont jufqu'à ce point d'aveuglement, que de condamner *la confiance en Dieu* que le directeur infpire ; car l'humilité du vrai directeur eft telle, qu'il ne les foutient point par nulle chofe qui foit en lui ; mais il leur dit feulement, qu'ils efperent en Dieu, & que Dieu n'a jamais permis que (*a*) *ceux qui fe font confiés en lui aient été confus :* que s'ils s'étoient appuyés fur la créature, ils auroient raifon de craindre ; mais ne s'étant appuyés que fur Dieu feul, ils ne doivent ni fe défier de fa bonté, ni douter de fon pouvoir.

v. 31. *Prenez un confeil utile & traitez avec moi : Venez vous rendre à moi, & chacun de vous mangera de fa vigne & de fon figuier, & vous boirez des eaux de vos citernes.*

Mais plutôt, pourfuit l'ennemi de la voie intérieure, faites ce que je vous *confeille :* vous verrez que notre Seigneur vous fera mille graces ; que vous goûterez d'autres douceurs, & une toute autre affurance : enfin, vous vous trouverez dans un monde nouveau : je vous appuyerai de ma protection, vous ferez eftimés d'un chacun ; au lieu que par la voie que vous tenez, vous n'aurez rien que des mépris & des confufions, & que vous ferez condamnés de tous.

v. 32. *Jufqu'à ce que je vienne vous transférer en une terre qui eft femblable à la vôtre, une terre fertile, abondante en vin & en pain, une terre pleine d'huile & de miel : & vous vivrez & ne mourrez point.*

(*a*) Pf. 30. v. 2.

N'écoutez donc point Ezéchias qui vous trompe, en disant : Le Seigneur nous délivrera.

Comme ces gens-là se persuadent que ces ames sont dans une voie de gêne, ils croient les gagner en leur promettant plus de liberté, les assurant qu'ils les feront servir Dieu sans tant de souffrances; que l'on peut bien accorder Dieu avec les divertissemens innocens : & comme peu à peu l'ame est tirée par l'oraison de foi hors de tous les plaisirs des sens; aussi lorsqu'elle quitte l'oraison de foi pour suivre la voie active & multipliée, elle entre peu à peu dans les plaisirs des sens. C'est là l'*autre terre* qu'on leur propose, toute opposée à la terre de Juda, qui est une terre de repos en Dieu, & non une terre de repos dans les sens & en soi-même. Il leur a tant fallu souffrir avant que de la posséder; & cependant on la leur veut faire perdre! Dans cette terre, disent-ils encore, *vous vivrez* toujours, *& ne mourrez point*. Ils ont bien raison en cette rencontre; car l'on y vit toujours à soi-même & à ses volontés; l'on n'y meurt jamais: au lieu que dans l'autre voie, l'ame mourant heureusement à tout le créé & à elle-même, elle se trouve vivante en Dieu. Enfin, concluent-ils, ne croyez pas que *Dieu vous délivre* des périls, comme votre directeur vous le persuade, si vous ne travaillez à vous en délivrer vous-mêmes, suivant les maximes que nous vous donnons.

Ces personnes simples & abandonnées à Dieu, sont aussi attaquées des démons de la même sorte. Ils se joignent avec les hommes pour intimider & décourager ces pauvres ames, & pour les porter à tout abandonner; & c'est ce qu'ils souhaitent le plus. Ils savent bien que si elles quittent cette voie, ils seront aisément victorieux; mais que si elles sont fidelles à s'abandonner, ils ne peuvent rien sur elles; parce que Dieu les protége.

Les attaques que ces pauvres ames ont à soutenir de toutes parts sont surprenantes: la raison, l'imagination se mettent de la partie, pour leur persuader qu'elles sont perdues : & plus toutes ces attaques leur sont données, plus elles se trouvent réduites aux abois par la révolte de la nature, des passions, & par de violentes tentations; car on n'épargne rien pour les faire retourner en arriere. Ah! c'est alors qu'il faut une grande foi & un grand courage pour ne point rebrousser chemin, parce que les attaques intérieures sont presque toujours jointes aux extérieures. Il semble même que Dieu nous soit contraire, que le ciel soit fermé, qu'il nous ait abandonné & livré en proie à nos ennemis: on ne voit de tous côtés que désespoir de sortir d'un état si étrange.

Mais si nous avons vu les attaques faites à ces ames; il ne sera pas moins utile de voir par leur exemple la maniere dont nous devons nous comporter en de semblables occasions.

v. 36. *Cependant le peuple demeura dans le silence, & ne répondit pas un seul mot; car ils avoient reçu ordre du Roi de ne lui répondre rien.*

C'est la maniere dont nous devons en user : *silence* entier & en toutes choses : silence envers les personnes qui nous attaquent, ne raisonnant point avec elles ni pour s'excuser, ni pour se défendre; mais les laissant dire tout ce qu'elles veulent dire, sans s'en mettre en peine,

sans s'en étonner, sans vouloir même les désabuser : *silence* envers les attaques des démons, demeurant ferme & fixe, les laissant faire tout ce que Dieu leur permettra, sans se tourmenter, inquiéter, affliger, ou les combattre : *silence* dans les raisonnemens, ne réfléchissant point sur tout ce qui se passe : *silence* dans la révolte des passions & de la nature corrompue, se tenant ferme & immobile, sans les regarder ni considérer sous prétexte de se défendre ; mais demeurant ferme & immobile dans un état de mort & d'adhérence à la volonté de Dieu, sans se tirer de là sous prétexte de regarder le mal qui se fait pour l'empêcher : toute ame qui raisonne est à demi perdue : *silence* du côté de Dieu, pour ne lui pas même demander de secours pour être délivré, ni lui faire des plaintes ; car en faisant l'une ou l'autre nous nous occupons de la chose. Il faut que notre abandon nous porte à rester de la sorte tant que Dieu voudra, à n'être jamais délivrés si telle est sa volonté ; & qu'en même tems notre confiance & notre foi nous soutiennent dans l'assurance que (a) Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces, ni que nous l'offensions tant que nous ne sortirons point de notre abandon : que s'il est arrivé à quelqu'un de tomber, c'est qu'il est entré, comme (b) S. Pierre en défiance ; & c'est pourquoi il est enfoncé dans les eaux.

CHAPITRE XIX.

v. 1. *Ce que le Roi Ezéchias ayant entendu, il déchira ses vêtemens, & entra dans la maison du Seigneur.*

(a) 1 Cor. 10. v. 13. (b) Matth. 14. v. 30, 31.

C'EST en quelque sorte *déchirer ses vêtemens* que de se dépouiller du peu d'espoir que l'on pouvoit avoir en ses propres forces ou en quelque chose de créé, perdant entierement tout appui, pour *entrer* par un abandon & une confiance nouvelle *dans la maison*, c'est-à-dire, dans la volonté *du Seigneur*. Cette conduite est extrêmement nécessaire pour n'être point ébranlé dans les assauts terribles qu'il faut soutenir, & pour ne point perdre courage dans l'extrêmité des afflictions. Ce bon Roi nous enseigne par son exemple ce que nous devons faire.

v. 2. *Il envoya vers le Prophête Isaïe*,

v. 3. *Pour lui dire : Voici ce que dit Ezéchias : Ce jour est un jour d'affliction, de repréhension & de blasphêmes. Les enfans sont venus jusqu'au point de l'enfantement, mais celle qui doit enfanter n'a point de force.*

Ce qu'Ezéchias *envoye dire à Isaïe*, le véritable Prophête de Dieu, exprime très-bien l'affliction d'une ame qui se voit environnée de tous côtés de ses ennemis. Elle s'en explique en cette sorte ; *C'est un jour d'affliction* ; car de quelque côté que je me tourne, je ne vois qu'afflictions : c'est *un jour de repréhension* ; puisqu'il semble que Dieu ait employé la force de son bras pour me châtier & pour me corriger, mais pour me corriger dans sa fureur. Le S. Roi David demandoit à Dieu (a) de n'être pas corrigé *dans sa fureur*, parce qu'il savoit par expérience le poids de la colere d'un Dieu irrité. *C'est* aussi *un jour de blasphêmes*. Je n'entends de toutes parts, dit ce bon Roi, que des insultes que l'on fait à mon Dieu, attaquant son

(a) Pseaum. 6. v. 2.

pouvoir : *les enfans font venus jufqu'au point de l'enfantement* : il femble que nous foions proches de notre délivrance ; mais hélas : *la force nous manque* , & nous fommes prêts de périr, de quitter l'abandon & la confiance en Dieu : & comme c'eft cet abandon qui nous peut tirer de là, je le trouve fans force, & je crains de périr. C'eft la plus grande peine des ames, lorfqu'elles fentent périr l'abandon & la confiance qui les avoit foutenues jufqu'alors ; & c'eft auffi le tems où elles font le plus en danger, & où elles vont chercher du fecours avec plus d'empreffement.

v. 4. *Le Seigneur votre Dieu aura peut-être entendu toutes les paroles de Rabfacès, qui a été envoyé par le Roi des Affiriens fon maître pour blafphêmer le Dieu vivant, & pour lui infulter par des paroles que le Seigneur votre Dieu a ouïes : Vous donc, faites votre priere au Seigneur pour ce refte qui fe trouve encore.*

Ces paroles qui paroiffent fi obfcures & fi embrouillées, expliquent ce qui a été dit plus haut, que cette foibleffe vient de ce que la tentation & l'affoibliffement va jufqu'à *douter fi Dieu entend* toutes *les* paroles d'*infultes* que l'on fait contre lui, & les *blafphêmes* effroyables qui font & contre Dieu, & contre ceux à qui l'on s'adreffe. Car lorfque l'on infulte les ames qui s'abandonnent & fe confient en Dieu, on fait infulte à Dieu même ; & blâmer ceux qui s'appuyent & fe confient en lui, c'eft dire, qu'il ne peut les fauver ; car jamais on ne blâme une perfonne de s'être confiée à une autre, que l'on ne faffe plus d'injure à celle en qui l'on s'eft confié, qu'à celle qui s'y eft confiée. C'eft infulter Dieu, & lui dire, que s'il ne peut retirer de l'oppref-

fion ceux qui fe confient en lui, il ne doit pas fouffrir qu'ils s'y confient.

Après qu'Ezéchias a comme mis en doute fi Dieu entendoit ces blafphêmes, il affure enfuite, que *Dieu a entendu* ces paroles : cette contradiction eft l'effet de l'accablement où réduit la douleur : puis s'adreffant au Prophête il lui dit : vous qui avez tout pouvoir auprès de Dieu, *priez-le*, je vous conjure *pour ceux qui reftent* dans la foibleffe, & qui demeurent encore dans la défiance, afin qu'ils ne quittent point la voie. C'eft une chofe admirable que la foi d'Ezéchias. Il ne demande point que Dieu le délivre lui ni fon peuple ; mais il prie feulement le Prophête qu'il demande à Dieu que la foi de fes peuples ne foit point affoiblie ; qu'il prie pour ceux qu'il a trouvés héfitans dans la penfée que Dieu ne s'intéreffe point dans leur parti & qu'il n'écoute pas les infultes qui lui font faites ; de peur que par cette tentation fi dangereufe, ils ne perdent la confiance.

v. 6. *Ifaïe répondit : Voici ce que dit le Seigneur : Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues, par lefquelles les ferviteurs du Roi des Affyriens m'ont blafphêmé.*

v. 7. *Voici, je lui envoierai un certain efprit ; & il apprendra une nouvelle ; après laquelle il retournera en fon pays ; & je l'y ferai périr par l'épée.*

Si jamais Dieu a fait des miracles néceffaires pour faire éclater fon pouvoir, c'étoit dans cette occafion qu'il le devoit faire. O Dieu ! fi vous ne foudroyez pas ces blafphêmateurs par des miracles vifibles, on doutera de votre pouvoir, ou de la vérité de votre voie, & peut-être de l'un & de l'autre ; car après avoir tant fait de prodiges

pour perdre ceux qui ne vous attaquoient pas de cette sorte, & pour défendre votre peuple dans un tems où l'on ne leur avoit pas fait insulte sur leur Dieu, désisteriez-vous d'en faire lorsque vous les voyez si cruellement affligés sur ce sujet? car rien n'afflige tant une ame que lorsque (a) ses ennemis lui disent, *où est ton Dieu?* Il faudroit que la terre s'ouvrît & qu'elle engloutît ces blasphêmateurs.

Cependant Dieu ne fait rien de tout cela. *Il mande à Ezéchias, qu'il ne craigne point; & qu'il les fera retourner en leur terre;* parce qu'il leur *envoiera un messager* qui leur marquera le besoin qu'ils ont de *s'en aller*. O mon Dieu! pourquoi en usez-vous de la sorte? Ces hommes orgueilleux ne croiront pas que ce soit vous qui ayez défendu ces affligés: ils croiront que c'est par hazard & tout naturellement que ces choses sont arrivées: même vos peuples ne voyant plus de ces miracles étonnans ne seront point confirmés dans leur foi, & douteront si c'est vous qui les avez délivrés: ils croiront que c'est une aventure, & non pas un soin de votre Providence. O, c'est le secret de l'amour de Dieu sur les ames abandonnées. Il les délivre d'une maniere toute naturelle, & sans rien d'extraordinaire; afin que leur délivrance augmente leur abandon & leur foi, & en même tems pour leur ôter l'appui sur ces sortes de moyens: ce qui les auroit empêché de se perdre en Dieu.

Tout ce qui arrive aux ames abandonnées, arrive comme par une conduite toute naturelle de la Providence, sans rien d'extraordinaire; afin de les porter à ne s'arrêter à rien, à ne s'appuyer sur rien que sur le moment divin, quel qu'il soit, ce moment divin étant toute leur régle, & leur con-

(a) Pf. 41. v. 11.

conduite sans conduite; n'en ayant point d'autre que d'être comme on les fait être de moment en moment, sans attendre leur délivrance que de la volonté de Dieu déclarée par le moment de sa providence, dans lequel il les délivrera. Les autres ames, qui sont conduites par les lumieres, attendent des lumieres & des miracles pour leur conduite; mais celles-ci n'en ont point d'autre que ce qui leur arrive de moment à autre. Il sembloit qu'Isaïe devoit venir & frapper la terre pour engloutir ces personnes, ou faire descendre le feu du ciel. Tout cela n'est point pour une personne aussi abandonnée qu'Ezéchias: il faut que tout soit dans le pur naturel. Quoi de plus naturel, que lorsqu'on veut attaquer un pays, & que l'on apprend qu'un ennemi puissant vient nous attaquer d'un autre côté, s'en retourner pour aller se défendre?

Cette conduite naturelle de Dieu sur les ames abandonnées a été en Jésus-Christ de la même sorte: tout se fait comme naturellement: s'il veut être pauvre, il choisit des parens tels: s'il veut naître dans une étable, il fait que ses parens à cause de leur pauvreté ne puissent trouver à loger ailleurs: enfin toute sa vie est de cette sorte.

v. 9. — *Le Roi des Assiriens envoya des messagers à Ezéchias avec cet ordre.*

v. 10. *Vous direz à Ezéchias Roi de Juda: Prenez garde de vous laisser séduire par votre Dieu, en qui vous mettez votre confiance.*

v. 14. *Ezéchias ayant reçu de la main des messagers cette lettre, la lut, vint dans le Temple, & l'exposa ouverte devant le Seigneur.*

L'orgueil de ces personnes qui veulent détourner les ames de la conduite de Dieu pour sui-

vre leur propre conduite, les porte à leur *écrire* encore pour les insulter sur la *confiance* qu'ils ont *en Dieu*. Sous prétexte de leur donner des avis charitables, ils les exhortent à ne plus suivre cette voie d'abandon & de confiance; comme si Dieu étoit un *séducteur*. Mais Ezéchias sans s'étonner, s'enferme dans son cœur, qui est *la maison & le temple de Dieu*, & là *ouvre ses lettres*; comme répandant la douleur de son cœur devant Dieu même.

v. 15. *Et il fit sa priere devant le Seigneur en ces termes: O Seigneur Dieu d'Israël, qui êtes assis sur les Chérubins! c'est vous seul qui êtes le Dieu de tous les Rois de la terre: c'est vous qui avez fait le ciel & la terre.*

v. 17. *Véritablement, Seigneur, les Rois des Assiriens ont dissipé les gens de leur terre;*

v. 18. *Et ils ont mis leurs Dieux au feu; parce que ce n'étoient point des Dieux; mais des œuvres de la main des hommes.*

v. 19. *Sauvez-nous donc maintenant, Seigneur notre Dieu, de leurs mains; afin que tous les Royaumes de la terre sachent que vous seul êtes le Seigneur & le vrai Dieu.*

La *priere* d'Ezéchias est vraiement admirable. *Seigneur*, dit-il, *qui êtes assis au-dessus des Chérubins*, c'est-à-dire, qui êtes élevé au-dessus de toute connoissance, & pour l'amour duquel j'ai bien voulu me dépouiller de mes lumieres, me conduisant, non par mes connoissances, mais par la foi en vous seul; *c'est vous qui êtes le seul Dieu de tous les Rois*, contre qui le pouvoir des Rois n'est que foiblesse, puis qu'ils n'en ont point d'autre que celui que vous leur donnez. *C'est vous qui avez fait toutes choses* de néant, &

qui pouvez encore faire tout en ce néant, qui n'est plus rien devant vous: *il est bien vrai que les ennemis* puissans, les démons, la chair, les passions & le monde, *ont détruit & dissipé* les ames *terrestres* & animales, se les étant toutes assujetties: ils *ont mis au feu leurs Dieux*, qui sont l'appui qu'ils ont en eux-mêmes, & leur confiance en leurs actions: toutes ces choses dont ils avoient fait *leurs Dieux*, ont péri, ont été *jettées au feu*; leurs idoles ont été détruites, leur force affoiblie, leur pouvoir renversé. Mais tout cela ne me surprend point; parce que *ce n'étoit point là des Dieux. C'est vous seul*, ô mon Dieu! *qui êtes le véritable Dieu*, & ceux qui s'appuyeront en vous seul, ne seront pas détruits de la sorte. Ceux-là avoient choisi pour *Dieux* & pour appui *les œuvres de leurs mains*, c'est-à-dire, toutes leurs pratiques & les actions qui paroissent vertueuses, se tenant plus assurés en cela qu'en tout votre pouvoir suprême: Mais moi, ô mon Dieu! je ne me suis appuyé qu'en vous seul; j'ai même été ravi de me voir dépouillé de toutes forces, de toutes œuvres, de tous biens, afin de ne m'appuyer que sur vous seul: j'ai porté tous les peuples que vous m'avez confiés, à la même chose: c'est aujourd'hui le sujet de ma confiance, que ne m'étant appuyé sur aucune chose qui soit en moi, mais sur vous seul, mon espoir ne peut périr. C'est pourquoi, ô Dieu! je vous demande le salut & la délivrance; non point à cause de moi, qui suis aussi content d'être la victime de votre justice que l'objet de votre miséricorde; mais c'est *afin que tous les Royaumes de la terre*, toutes les ames qui sont à vous, tant celles qui marchent par cette voie-là que celles qui vous servent d'une autre maniere, *sachent que vous seul*

êtes le sauveur qui pouvez nous sauver & nous tirer du péril, & que c'est bien en vain que l'on s'appuye sur autre chose que sur vous seul.

v. 20. *Et Esaïe envoya dire à Ezéchias: Voici ce que dit le Seigneur le Dieu d'Israël; j'ai entendu votre priere touchant le Roi des Assiriens.*

v. 21. *Voici ce que le Seigneur a dit de lui: O Vierge, fille de Sion! il vous a méprisée, il s'est moqué de vous, il a secoué la tête derriere vous, fille de Jérusalem!*

Isaïe envoye à Ezéchias lui dire que Dieu *avoit ouï sa priere: que quant à ce* qui regarde l'insulte que l'on avoit faite à Dieu, *Dieu dit ceci: O Vierge, fille de Sion!* Cette vierge est la confiance pure en Dieu seul, qui est toujours *vierge*, & ne peut jamais être corrompue par quoi que ce soit: elle est *fille de Sion*, de l'amour pur; car il n'y a que l'amour pur & la pure foi qui puissent produire la confiance & l'abandon parfait. C'est cette vierge si pure & si incorruptible qui a été méprisée. *Le Roi des Assiriens s'est moqué* de vous, disant que c'est une foiblesse & un défaut de courage de marcher par cette voie: *il a secoué la tête* contre vous en signe de dérision, & d'assurance que vous seriez détruite, *ô fille de Jérusalem*, fille de l'abandon parfait & du sacrifice pur, qui n'ayant plus rien en vous, êtes toute pure en Dieu.

v. 22. *A qui avez-vous insulté, & qui est celui que vous avez blasphémé? contre qui avez-vous haussé votre voix, & élevé vos yeux insolens? Contre le Saint d'Israël.*

Vous croyez n'offenser qu'une créature, & vous avez offensé le Créateur. *Contre qui avez-vous blasphémé*? Croyez-vous que ce soit contre cette confiance si pure, si sainte & si innocente, contre cette créature toute simple qui y marche? Non: c'est Dieu que vous avez attaqué. *Vous avez élevé vos yeux* par une connoissance orgueilleuse & téméraire, croyant en savoir plus que Dieu: mais c'est la science & la *sainteté* du Dieu *d'Israël* que vous avez attaquée; car ces ames ne sont saintes que de la sainteté de Dieu même.

v. 23. *Vous avez insulté le Seigneur par vos serviteurs; & vous avez dit: Je suis monté sur le haut des montagnes du Liban avec la multitude de mes chariots; j'ai abbatu ses hauts cédres & les sapins choisis; & j'ai pénétré jusqu'à ses extrêmités.*

Ne croyez pas que ce soit un autre que le Seigneur que vous ayez insulté par vos blasphêmes. Vous avez dit dans votre élevation téméraire; *Je suis monté* par ma connoissance & par mes lumieres *sur le haut des montagnes*, dans les choses les plus élevées: j'ai cherché le plus sublime du sublime pour l'éplucher & le développer par mes connoissances & par les subtilités de mon esprit: j'ai été *au sommet du Liban*, pénétrant ce qu'il y a de plus caché & de plus élevé en Dieu par la multitude de mes raisonnemens: *j'ai coupé* & terrassé *les hauts cédres*, les personnes éminentes dans la foi & dans l'abandon à Dieu, les faisant quitter leur voie par les apréhensions que je leur ai données: j'ai aussi terrassé les personnes doctes & savantes, ma science étant au-dessus de la leur: j'en ai fait de même parmi les ames *choisies* & les plus saintes, fouillant dans leur conscience & *entrant dans* leur intérieur, les obligeant par mes raisons de se déclarer à moi, & les faisant sortir de leur état pour prendre ma condui-

te. Et ce ſont ces choſes, que vous avez dites dans l'excès de votre orgueil, qui ont offenſé le Seigneur, & non pas ces créatures-là, qui ne font rien, & moins que rien.

v. 27. *J'ai prévu & votre demeure, & votre entrée, & votre ſortie, & vos démarches, & votre fureur contre moi.*

Dieu dit, qu'il a *prévu* & connu la malice & l'artifice de ce cœur orgueilleux, & tout ce qu'il feroit pour détourner ſon peuple : mais comme il a prévu & connu *ſon entrée*, il en eſt de même du tems de *ſa ſortie* ; enſorte qu'il ne pourra nuire ſelon ſes deſſeins à ces pauvres ames abandonnées. Dieu traite avec raiſon cette conduite de *fureur contre lui*, car ces gens ſont comme tout furieux.

v. 28. *Vous avez été comme un furieux contre moi ; & votre orgueil eſt monté juſqu'à mes oreilles : C'eſt pour cela que je mettrai un cercle à votre nez & un frein à vos levres ; & je vous ramenerai par la même voye que vous avez priſe pour venir.*

Rien ne déplait tant à Dieu que cet *orgueil* effroyable ; c'eſt bien être fol & *furieux* en la préſence de Dieu que d'en uſer de la ſorte : mais ces paroles que l'on croit n'être entendues que de ces pauvres ames que l'on menace & intimide, *montent juſqu'aux oreilles de Dieu.*

Ce *cercle* que Dieu dit qu'il *mettra au nez* de ces perſonnes, marque qu'il abattra leur orgueil par le péché d'héréſie : car ce qui fait les hérétiques, eſt la vanité. Il *mettra un frein à leurs levres*, leur ôtant toute la facilité qu'ils avoient à parler, les rendant ou brutes, ou erronés dans leurs paro-

les. Et *je les amenerai* (dit Dieu) *par la voie par où ils ſont venus*, les faiſant retourner dans leur premiere ignorance.

v. 29. *Mais pour vous, ô Ezéchias, voici le ſigne que je vous donnerai : Mangez cette année ce que vous trouverez ; la ſeconde année ce qui naitra ſans labourer ; mais pour la troiſieme année, ſemez & recueillez, plantez des vignes & mangez-en le fruit.*

Mais *pour vous, ô Ezéchias*, qui n'avez point abandonné la foi ni la confiance pour toutes les menaces & les perſécutions des hommes & des démons, *ceci vous ſera pour ſigne* de la bonté & de la vérité de cet état. Dans *la premiere année*, qui eſt L'ÉTAT DE LA VIE SPIRITUELLE, *mangez ce que vous trouverez*, vous contentant de ce que vous avez quel qu'il ſoit : ſi vous trouvez quelque goût, quelque conſolation, recevez-la ; ſinon, demeurez content, ſans vous fatiguer & vous inquiéter. Et *à la ſeconde année, mangez ce qui croit ſans labourer.* La ſeconde année eſt le ſecond état : il eſt fort paſſif ; l'ame y eſt dans un repos continuel, Dieu faiſant & opérant tout en elle ſans aucun travail, toutes pratiques étant alors ceſſées. Dans l'état de la vie ſpirituelle, qui eſt le premier, on mange ce que l'on trouve dans les pratiques de piété, d'oraiſon, & de bonnes œuvres, recevant, comme il a été dit, ce qui eſt donné, ſans s'arrêter à rien : mais L'ÉTAT MYSTIQUE eſt un état ſubſtantiel, où l'ame reçoit & mange toujours ſans labeur d'aucune pratique, l'état étant continuel, quoique non pas connu de ceux qui le poſſédent, qui croient ne rien avoir, parce que ce qu'ils ont eſt ſi ſimple, ſi nud, ſi pur,

qu'il ne peut tomber ſous le ſens ni ſous la connoiſſance.

Mais *au troiſieme an*, qui eſt, L'ÉTAT DIVIN, *ſemez & moiſſonnez.* Semer & moiſſonner n'eſt autre que l'état Apoſtolique, qui eſt communiqué dans l'état divin, où l'on ſeme dans les uns & l'on fait la recolte dans les autres; mais, comme dit Jéſus-Chriſt (*a*) *la moiſſon eſt grande, & il y a peu d'ouvriers. Planter les vignes* eſt auſſi la même choſe; c'eſt planter des ames dans la vigne de Jéſus-Chriſt: & l'on *mange de ce fruit*; parce que cette ame eſt ſi perdue en Dieu, que toute *ſa* (*b*) *nourriture eſt de faire la volonté de ſon Pere céleſte*, ne ſongeant plus ni au repos ni au travail.

v. 30. *Et tout ce qui reſtera de la maiſon de Juda, produira des racines en bas, & pouſſera ſon fruit en haut.*

Ce qui eſt dit ici de la *maiſon de Juda*, ſignifie que l'ame anéantie eſt la maiſon où le Verbe eſt produit continuellement, comme dans le ſein de ſon Pere. Tout ce qui *ſera demeuré* dans cette maiſon, comme appartenant à Dieu même, *produira* par Jéſus-Chriſt, & en Jéſus-Chriſt, (*c*) *des racines* d'immortalité, jettant toujours plus bas la profondeur & l'étendue de ſon anéantiſſement, ainſi que Marie, qui dans la profondeur de ſon néant a jetté de fortes racines: mais à meſure que ces racines s'aprofondiſſoient, auſſi *le fruit pouſſoit en haut*. Ce fruit eſt Jéſus-Chriſt qui ſe produit avec d'autant plus d'étendue & de force, que l'anéantiſſement eſt plus parfait. Il ſe produit non ſeulement dans cette même ame; mais auſſi dans les autres par celle qu'il a choiſie pour ſa demeure: & ce fruit ſera infiniment au

(*a*) Matth. 9. v. 37. (*b*) Jean 4. v. 34. (*c*) Eccl. 24. v. 13. 16.

deſſus d'elle, quoique produit en elle, comme Jéſus-Chriſt étoit infiniment plus grand que Marie qui le renfermoit.

v. 31. *Car il ſortira de Jéruſalem la montagne de Sion un reſte de peuples qui ſeront ſauvés. Le zèle du Seigneur des armées ſera ceci.*

De Jéruſalem, de la cité ſainte, de la ville des vrais ſerviteurs du Seigneur, *ſortiront* ceux qui demeuroient *reſtés.* Dieu ne ſe contente pas ſeulement de produire de grandes converſions par ceux dont je viens de parler; il fait encore avancer ceux qui reſtent arrêtés par la crainte, ou par quelque autre raiſon, & faute de courage: il les fait *ſortir* d'eux-mêmes, leur faiſant franchir les barrieres qui les retenoient & qui les empêchoient d'en ſortir pour ſe perdre en Dieu: ce qu'il fait encore bien plus à l'égard de *ceux qui doivent être ſauvés de la montagne de Sion.* Ceux qui ſont déja arrivés dans le haut de la *montagne* de Sion, en Dieu même, où ſe trouve l'aſſurance *du Salut*, ne laiſſent pas d'avancer encore en Dieu par l'union de ces perſonnes Apoſtoliques. Cependant afin que l'on ne puiſſe rien attribuer à la créature, l'Ecriture ajoute: *Le zèle du Dieu des armées fait tout ceci:* c'eſt Dieu ſeul en ces ames qui fait ces choſes par le ſeul zèle de ſa gloire.

CHAPITRE XX.

v. 1. *En ces tems-là Ezéchias fut malade à la mort, & le Prophète Iſaïe fils d'Amos le vint trouver, & lui dit: Voici ce que dit le Seigneur: Mettez ordre à votre maiſon; car vous mourrez & ne vivrez plus.*

QUELQUE agréable & innocente que foit une vie, elle eft fujette à la mort. Il en eft de la vie intérieure comme de la vie naturelle. C'eft ce qu'il y a de plus étrange dans la voie intérieure que cette *mort*.

Il y en a de bien des fortes; mais il y en a une dont l'amertume eft inconcevable. On paffe aifément toutes les autres : mais lorfque l'on nous avertit qu'il faut franchir celle-là, c'eft ce que l'on ne fauroit prefque fe réfoudre de faire; cependant, Dieu veut & permet toujours que cette mort nous foit annoncée, afin que nous y donnions notre confentement; & Dieu eft fi bon, qu'il veut bien ne faire en cela que la volonté de fa créature, fans vouloir ni la gêner ni la contraindre. *L'ordre* qu'il faut *mettre à fa maifon*, felon le confeil du Prophête, eft de s'abandonner pour cette mort, felon toute l'étendue des deffeins de Dieu.

v. 2. *Alors Ezéchias tournant fon vifage vers la muraille, pria le Seigneur, difant :*

v. 3. *Seigneur, fouvenez-vous, je vous prie, de quelle maniere j'ai marché devant vous dans la vérité & avec un cœur parfait; & que j'ai fait ce qui vous étoit agréable.*

Il y a bien des ames qui, comme Ezéchias, fe défendent de cette mort de toutes leurs forces, & ne s'y veulent point abandonner. L'Ecriture parlant de cette propofition de la mort qui fut faite à Jéfus-Chrift, pour lui, & en fa perfonne à toutes les ames abandonnées, ainfi que de l'acceptation qu'il en fit, dit que la croix & *la joie lui ayant été propofées*, (*a*) *il préfera de foutenir le poids de la croix* & la mort à toutes les joies qu'il pouvoit

(*a*) Heb. 12. v. 2.

goûter. Mais ceux qui la refufent, caufent à leur ame un extrême dommage, & font perdre à Dieu une gloire infinie. Ils croient cependant que c'eft pour la feule gloire de Dieu qu'ils fe défendent ainfi de mourir, quoique ce foit leur intérêt qu'ils recherchent. Ils veulent à leur avis continuer une vie toute innocente & droite. Les raifons qu'ils alléguent pour ne pas mourir, font celles-ci : qu'ils *ont marché* dans la pureté & *la droiture de cœur* & dans l'innocence : ils font enchantés de l'amour de cette droiture & de cette juftice : *J'ai* toujours *fait*, fe difent-ils, *ce qui a été agréable à Dieu*; ô Dieu, ne permettez pas que j'éprouve une mort que je crains autant que l'enfer. Il faut un peu pefer & examiner toutes les paroles de l'Ecriture.

Premierement (*) *Ezéchias fe tourna*; il fe détourna de ce qui lui étoit propofé, ne voulant pas s'y abandonner, & fit un détour de l'abandon, fe tournant *vers la muraille*, c'eft-à-dire, d'un côté fort borné, & limitant là la gloire que Dieu pouvoit recevoir de lui & de fon avancement ? Enfuite, *il prie Dieu de fe fouvenir* qu'il n'a jamais perdu fon innocence, fa propre juftice, fa droiture, & fon équité; qu'il n'a jamais rien fait qui lui pût déplaire : & qu'il ne veut point vivre dans l'abfence de tous ces biens, ni mourir à ce qu'il y a en cela qui lui eft propre, afin de ne laiffer que ce qui eft à Dieu.

v. 5. *Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu de David votre pere. J'ai entendu votre priere & j'ai vu vos larmes; & vous allez être guéri : dans trois jours vous monterez au Temple du Seigneur.*

(*) Ezéchias s'entend de l'ame de cet état, dont Ezéchias eft la figure.

Lorsque ces personnes se trouvent exaucées de la sorte pour ne point passer cet état de mort, elles croyent avoir obtenu la plus grande grace que l'on puisse obtenir : & elles ne voient pas que Dieu ne la leur accorde qu'à cause de leur foiblesse. Dieu les guérit, & les laisse seulement passer quelques épreuves superficielles & une purification des puissances, signifiée par ces *trois jours* ; après quoi ils entrent dans un état de consistance, & *remontent à Dieu* qui est leur *temple* selon leur état, & en la maniere de leur dégré.

v. 6. *Et j'ajouterai encore quinze années aux jours de votre vie. De plus je vous délivrerai vous & cette ville de la main du Roi des Assiriens ; & je la protégerai à cause de moi-même & à cause de David mon serviteur.*

La maniere dont l'Ecriture s'explique fait assez voir la faute que ce bon Roi fit de mettre des bornes à son abandon. Premierement, parce qu'il ne voulut pas goûter cette derniere & étrange mort qui lui étoit proposée, il n'eut pas une vie pleine, entiere, durable, abondante & permanente : il n'a pas la vie de Dieu, quoiqu'il vive pour Dieu. On lui *ajoute quinze ans* de vie : le terme est long, mais qu'est-ce que tout cela ? Quelque étendue que puisse avoir cette vie-là elle est bornée & limitée : ce n'est pas une vie permanente & durable, parfaite & étendue ; puisqu'elle se peut perdre, qu'elle est terminée & bornée : ce n'est point une résurrection : ce n'est qu'un *alongement* de vie. O si l'on savoit ce que l'on perd pour ne se pas abandonner jusqu'à l'infini, jusqu'à la mort & la mort honteuse de la croix, l'on en seroit surpris ! Mais si Dieu n'y perdoit point de gloire, il n'importeroit gueres de notre perte.

De plus, Dieu *délivre* encore cette ame *de la main de ses ennemis*, qui ne la viennent plus tourmenter, & qui n'ont plus de pouvoir sur elle. Il la *gardera* toute entiere *cette ville*, & en défendra les dehors des attaques des ennemis.

Mais pourquoi faites-vous de la sorte, ô mon Dieu, envers cette ame qui vous est ainsi infidele : *Je le fais*, dit Dieu, *à cause de ma gloire* : c'est pour ma propre gloire que je ne veux pas que ces ennemis fiers & hautains aient aucun pouvoir sur elles ; parce qu'elle est à moi, & que je l'ai prise sous ma protection. Et afin que l'on ne crut pas que l'innocence de la vie d'Ezéchias, & sa droiture dont il a parlé, lui eut attiré cette grace, Dieu ajoute, qu'il la lui fait aussi *en faveur de David*, qui n'ayant jamais mis de bornes à son abandon & à son sacrifice, a mérité mille graces pour ses descendans. Et Dieu a bien voulu dire cela en cet endroit, pour faire connoître dans la suite de tous les âges que l'abandon parfait & le sacrifice pur lui sont infiniment plus agréables que toute la justice & la droiture propriétaire dont Ezéchias a parlé ; puisqu'il fait plus en faveur de David, le plus abandonné de tous les hommes, hors Jésus-Christ, que pour toutes les vertus & la justice dont Ezéchias est revêtu ; quoique l'Ecriture assure (*a*) qu'il n'y en eut pas un pareil à lui ni devant ni après.

v. 7. *Et Isaïe dit : Apportez une masse de figues : & quand ils l'eurent apportée, & qu'ils l'eurent mise sur l'apostume du Roi, il fut guéri.*

Le mal d'Ezéchias étoit la figure du mal qui procure la mort intérieure à toutes les ames qui sont assez heureuses pour s'y laisser aller par un

(*a*) Ci-dessus Ch. 18. v. 5.

abandon généreux & total. C'eſt que *l'apoſtume* qui eſt au-dedans, cachée dans le plus profond de nous-mêmes, & que nous ne voyons pas à cauſe de ſa profondeur, paroît au-dehors; & ſon horreur nous cauſe la mort, nous tirant de l'amour de nous-mêmes, & de l'appui que nous avions en notre ſanté. Car nous ne nous croions ſains que parce que nous ne voyons pas notre maladie, qui eſt cachée & profonde. Cette maladie eſt la propriété & le repos en ſoi-même, qui en nous tenant en nous, nous empêchent de paſſer en Dieu; & c'eſt ce paſſage qui s'appelle mort & ſortie de nous-mêmes. Or pour mourir & ſortir de nous, il faut que l'apoſtume paroiſſe au-dehors, & qu'elle ſorte du fond en la ſuperficie: & c'eſt alors qu'on la trouve ſi laide, ſi ſale & ſi puante qu'on ne la peut ſouffrir. Il faut qu'en ſe vuidant, elle nous cauſe une heureuſe mort. Mais nous ne pouvons nous laiſſer mourir: c'eſt pour cela que l'apoſtume ne ſe vuide point; & l'on y met ſeulement une *maſſe de figues*, qui n'eſt qu'un appareil extérieur, qui cependant fait l'effet d'*une maſſe*, enfonce l'apoſtume, & la remet en ſon lieu.

v. 8. *Ezéchias avoit dit à Iſaïe: Quel ſera le ſigne par lequel je connoîtrai que le Seigneur me guérira, & que je monterai dans trois jours au temple du Seigneur.*

On ne ſort pas plutôt de l'abandon, que l'on ſort de la ſimplicité, & que l'on veut entrer dans la voie des témoignages & des aſſurances. Cette ame a ſi peur de mourir & de ne pas guérir, & ce qu'elle a vu & entendu de la mort l'a tellement effrayée, que ſans ſe contenter de ſa guériſon, qui eſt un aſſez grand témoignage, elle en

demande un autre, afin d'être aſſurée qu'elle *montera au Temple*, c'eſt-à-dire, en Dieu, où elle ne ſera plus attaquée de ſes ennemis.

v. 9. *Voici le ſigne que le Seigneur vous donnera: Voulez-vous que l'ombre monte dix lignes, ou qu'elle retourne en arriere autant de degrés?*

v. 10. *Que l'ombre, dit Ezéchias, retourne en arriere de dix lignes; car il eſt facile qu'elle monte.*

Ezéchias ne ſe contente pas d'un ſigne médiocre; il en veut un des plus extraordinaires: mais quoiqu'il ſoit ſi fort, il eſt plus conforme à ſa diſpoſition; car au lieu d'avancer dans les *dix degrés* de mort & d'abandon, qui ſont la déſappropriation touchant les dix commandemens de la loi, qu'il falloit paſſer, & purifier de tout ce qu'il y a eu de propriété appartenant à chacun, il *a retrogradé l'ombre de ces dix degrés*, reſtant dans cette propriété. Et pour fuir l'ombre de l'avancement & l'ombre qui *monte*, l'on eſt entré dans celle qui *retourne*. L'ombre qui monte eſt une ombre apparente, qui fuit & diminue à meſure que l'on avance vers le midi: mais l'ombre qui retrograde eſt une lumiere apparente, qui enfonce de plus en plus dans de véritables ténébres, tournant dans l'ombre de la nuit dont on ne peut ſe tirer qu'en faiſant monter l'ombre vers le midi. Ce midi eſt Jéſus-Chriſt, qui eſt le plein jour de l'éternité.

L'ame qui meurt à elle-même, quitte les ombres de la nuit pour entrer dans le midi de la gloire, qui eſt l'état divin, mérité par Jéſus-Chriſt, lequel en eſt le jour & le Soleil: cette ame ſortie d'elle-même, demeure cachée avec Jéſus-Chriſt en Dieu ſeul, dans un midi véritable, ſans ombre ni nuages.

A l'heure de midi il n'y a plus d'ombre ; parce que l'on est hors de toutes les ombres & figures, étant dans la vérité sans ombre ni figure : & l'on ne peut sortir de cette lumiere sans sortir du midi ; de sorte que les ames arrivées au midi éternel, plein jour de la gloire qui est Dieu seul, n'en sortent plus.

Il faut savoir qu'il y a deux sortes de midi ; le midi du tems, & celui de l'éternité.

Le midi DU TEMS, c'est un midi passager, qui vient peu à peu, & qui se perd de même. Voilà l'état des ames qui ne sont dans ce jour que par disposition : tantôt lumieres, tantôt ténèbres, & toujours plus de ténèbres que de lumieres ; ou bien c'est une lumiere mêlangée d'ombres, & il y a très-peu, & comme un instant, de midi sans ombre ni nuages : c'est un état d'alternatives. Mais lorsque l'ame est en Dieu par (*) état permanent d'une maniere fort avancée, alors elle est toujours dans le midi de l'ÉTERNITÉ, dans un midi permanent, qui n'est plus sujet ni à la nuit, ni au mêlange d'ombres & de figures, tout étant réduit dans l'unité de ce plein midi.

Mais avant que ce midi soit venu dans sa plénitude, le jour de la résurrection s'éleve du minuit de la mort, & croît peu à peu jusqu'au jour parfait : & à mesure que le jour croît, les ombres s'évanouissent & se dissipent peu à peu d'elles-mêmes, sans qu'il soit nécessaire d'autres choses pour dissiper ces ombres, sinon que le jour croisse peu à peu & que la lumiere surmonte les ténèbres. Ceci décrit trop bien l'état de mort pour n'en pas parler.

(*) Lorsque je parle *d'état permanent*, (ainsi que je l'ai dit en bien des endroits,) je n'entends point parler d'un état dont on ne puisse déchoir ; mais je le nomme ainsi parce qu'il n'est plus sujet aux vicissitudes des états qui l'ont précédé. Il est permanent, comparé aux autres qui ont dévancé celui-ci. *Note de l'auteur.*

L'état de mort n'est autre que des ombres, qui croissent peu-à-peu, & qui à mesure qu'elles croissent, font diminuer la lumiere. Il y a la mort passagere, comme il y a le jour passager. Ce sont des états de mort, ou des alternatives de mort, où peu-à-peu la lumiere céde aux ténèbres, & les ténèbres prennent le dessus de la lumiere : & cela est si naivement représenté de cette maniere, que véritablement l'état intérieur se passe de la sorte. A mesure que la lumiere diminue, l'ombre croît ; jusqu'à ce qu'enfin la lumiere diminue tant, & l'ombre croît si fort, que les ténèbres absorbent toute lumiere. Ensuite, quand les ténèbres & la mort sont venues dans leur période, les ténèbres diminuent insensiblement, & la lumiere croît peu-à-peu, jusqu'à ce qu'à leur tour les ténèbres cédent à la lumiere & que la lumiere surmonte les ténèbres. Et ceci se fait alternativement, jusqu'à ce que la mort durable & permanente vienne.

Cette mort durable est une privation de vie & de lumiere, qui survient (comme la mort naturelle) successivement à la vie : elle est plus profonde & plus étendue, plus intime & plus désespérée ; car il n'y a plus d'apparence ni d'espérance de jour, & la nuit paroît devoir être éternelle. Dans les autres morts les ténèbres donnoient des espérances que le jour devroit bientôt revenir, & le jour étoit mêlé de la crainte que les ténèbres ne revinssent ; mais ici il n'y a plus d'espérance que le jour vienne : plus les ténèbres avancent & se fortifient, plus on perd l'espérance de voir jamais la lumiere ; jusqu'à ce qu'enfin lorsque le minuit approche, l'on perd en même tems & l'espérance & la vie. Et ce mi-

nuit dure long-tems, l'ame restant en cet état de mort jusqu'à ce que la lumiere de l'éternité, qui est Jésus-Christ, se leve de cette nuit.

Ici ce n'est plus une lumiere alternative : c'est une lumiere permanente. Elle se lève peu-à-peu ; & à mesure qu'elle croit, elle sort de l'ombre de cette mort où elle étoit sans espérance de vie : elle se leve sans craindre jamais la mort : elle croit, elle ressuscite peu-à-peu cette divine lumiere, (Jésus-Christ, lumiere éternelle, sagesse divine,) jusqu'à ce qu'elle nous conduise dans ce midi éternel où tout se perd dans l'unité divine, Jésus-Christ demeurant avec l'ame, ou plutôt l'ame avec Jésus-Christ (*a*) *cachée en Dieu.*

Voilà l'état du midi & du jour permanent, qui ne vient que peu-à-peu, & qui en croissant chasse toutes les ombres. C'est pour cela que Jésus-Christ a voulu naître à minuit, pour nous tirer avec lui de cette nuit de mort & nous conduire dans le midi de l'éternité & de l'unité divine, jusqu'à ce qu'il nous ait abimés en Dieu : & c'est en cela aussi, comme dans tout le reste, qu'il est (*b*) *notre voie, notre vérité & notre vie.* Il est la VOIE, qui nous conduit d'une maniere cachée & inconnue jusqu'à la mort, qui est le terme de la vie. Après la mort l'ame est mise dans LA VÉRITÉ, ne pouvant plus douter de la vérité du tout de Dieu & de son néant; & c'est Jésus-Christ qui est cette même vérité. Comme un mort est mis véritablement dans la vérité de son bonheur ou de son malheur sitôt qu'il est mort, cette ame aussi y est mise de la sorte. Mais après la mort Jésus-Christ est VIE, étant lui-même le principe vivifiant de cette ame, qui la ranime,

(*a*) Col. 3. v. 3. (*b*) Jean 14. v. 6.

la fait croître; & est sa même vie, ainsi que S. Paul l'éprouvoit lorsqu'il disoit : (*a*) *Je vis, non moi, mais Jésus-Christ vit en moi.* Après cela Jésus-Christ étant devenu notre vie, il faut qu'enfin il nous conduise, il nous perde & nous cache avec lui dans le sein de son Pere, qui est son principe & sa fin, notre principe & notre fin. Ceci est si clair, que l'on s'étonne comment tous les yeux ne sont pas éclairés pour le voir.

Quelques personnes entendant parler de la sorte de Jésus-Christ, croiront peut-être que l'on parle de Jésus-Christ en tant que considéré, pensé, imaginé, connu; non, ce n'est rien moins que tout cela. L'ame ne connoit rien de Jésus-Christ tout le tems de la VOIE d'une connoissance distincte, quoi qu'elle ait pour lui un amour très-intime : elle est conduite néanmoins par Jésus-Christ; mais d'une maniere cachée, sans qu'elle pense particulierement à Jésus-Christ & qu'elle s'apperçoive de cette conduite. Lorsqu'elle est mise dans la VÉRITÉ, elle est en Jésus-Christ par état, & elle ne le connoit pas : la vérité ne peut être donnée que par Jésus-Christ, qui est la même vérité; mais cette ame ne connoit pas encore & ne distingue pas Jésus-Christ. Lorsque Jésus-Christ devient sa VIE, & qu'elle n'est pas seulement cachée en Jésus-Christ comme vérité, mais que Jésus-Christ est vivant en elle par état, elle n'est pas, non plus, encore éclairée de Jésus-Christ. Si ce n'est peu-à-peu : elle le porte par état, & elle est dans tous ses états, jusqu'à ce qu'il l'ait abimée avec lui dans son Pere. Et alors elle a la LUMIERE ÉTERNELLE; & par cette lumiere elle connoît que tout étoit en Jésus-Christ, que tout s'est fait par

(*a*) Gal. 2. v. 20.

Jésus-Christ, & qu'enfin elle est une en lui dans son Pere en unité parfaite, où la Trinité est réduite dans l'Unité.

O c'est alors que la lumiere de Jésus-Christ éclaire : car il n'y a que la lumiere-Jésus-Christ réduite en Unité divine qui puisse donner la connoissance des profondeurs du Verbe, ainsi qu'elles furent données à S. Jean, lorsque réduit en cette unité divine avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ & en Jésus-Christ, il connut la génération éternelle du Verbe, & fit cet admirable (*a*) *in principio*, parlant du principe dans le principe même, réduit qu'il étoit dans la parfaite unité de sa fin.

v. 12. *En ce tems là le Roi de Babylone envoya des présens & des lettres à Ezéchias ; car il avoit ouï dire qu'Ezéchias avoit été malade.*

v. 13. *Ezéchias eut une grande joie de les voir, & il leur montra la maison des aromates, l'or & l'argent, diverses sortes de parfums, toutes les choses qu'il pouvoit avoir en ses trésors. Il n'y eut rien dans tout son palais, ni de tout ce qui étoit en sa puissance qu'il ne leur montrât.*

La *joie qu'Ezéchias eut* de se voir dans une nouvelle santé avec assurance de ne pas mourir, le rendit encore plus propriétaire. Il est si ravi de posséder tout ce qu'il posséde, qu'il ne peut s'empêcher avec une vaine joie d'en faire part à ceux qui en sont les moins capables, & qui ne peuvent que les lui ravir. *Montrer tous ses trésors aux Babyloniens*, n'est autre chose que de se rendre admirateur de ce que l'on posséde, & de le faire admirer aux autres. Il faut remarquer que

(*a*) Jean 1. v. 1.

l'Ecriture dit, que *de toutes les choses qui étoient en sa puissance* il n'en laissa aucune sans les découvrir. Par ces choses qui étoient en son pouvoir, & les *trésors de sa maison*, l'Ecriture nous donne l'idée des dons, graces, faveurs, & vertus dont on étoit enrichi & qu'on tenoit sous sa puissance, se les étant assujetti par sa propriété. *Il n'en laissa aucun qu'il ne découvrit*; pour nous faire voir jusqu'où va la foiblesse de ces personnes. Et ce qu'il découvrit n'étoit pas *les trésors* du Seigneur, mais les *siens* propres. Lorsqu'une ame est arrivée à la simplicité & nudité totale par la mort de toute propriété, les trésors ne sont plus à elle, mais à Dieu; de sorte qu'elle peut montrer les trésors du Seigneur, sans nulle propriété & sans se rien attribuer, les laissant à celui à qui ils appartiennent, & ne les faisant connoitre aux autres que pour les leur communiquer selon le dessein de Dieu, qui veut ou les avancer ou les consoler par cet exemple; & cette facilité est une marque de dénuement qui ne retient rien pour soi. Mais il faut remarquer, que ces personnes ne se découvrent qu'à des ames de leur sorte, à des ames à qui les mêmes trésors appartiennent comme appartenans à Dieu auquel elles sont unies; & non pas à des étrangers qui en abusent, & qui ne voyent l'ostentation que l'on en fait, qu'en intention de les ravir un jour s'ils le peuvent.

v. 16. *Et Isaïe dit à Ezéchias :*

v. 17. *Le tems viendra que ces trésors qui sont en votre maison, & ceux que vos peres ont amassés jusqu'à ce jour, seront transportés à Babilone.*

v. 18. *Vos enfans même que vous avez engendrés seront pris alors pour être eunuques du Roi de Babylone.*

C'eſt la punition que Dieu fait ordinairement, que de donner *les tréſors* dont on a fait oſtentation & de les *transférer* aux autres : & à meſure que Dieu transfere leurs richeſſes, il transfere auſſi leurs bonnes œuvres : de ſorte que de telles ames éprouveront que leurs bonnes œuvres & leurs vertus [qui ſont comme *leurs enfans*] feront rendues *ſujettes & eſclaves*, au lieu qu'elles devoient être ſouveraines.

v. 19. *Ezéchias répondit à Iſaïe : La parole que vous avez dite eſt bonne : mais que la paix & la vérité regnent pendant les jours de ma vie.*

Si l'on n'avoit pas vu juſqu'à préſent combien le refus qu'Ezéchias a fait de mourir l'a rendu propriétaire, on pourroit le voir par ces paroles qu'il vient de dire à Iſaïe. Où eſt le déſintéreſſement de David, qui vouloit être frappé pour ſon peuple, & qui diſoit : (*a*) *C'eſt moi, Seigneur, qui ai péché : frappez le coupable, & épargnez ce peuple qui eſt innocent*, & qui n'a point fait de mal? Des paroles ſi déſintéreſſées mériterent la fin du châtiment de ce peuple, & appaiſerent la colere de Dieu. Si Ezéchias avoit fait de la ſorte, ſon peuple n'auroit pas été aſſujetti à la captivité. Mais le moyen qu'une perſonne qui par propre intérêt n'avoit pas voulu ſubir la mort, eut le déſintéreſſement de celui qui n'ayant point mis de bornes ni à ſon ſacrifice, ni à ſon abandon, n'en avoit point mis à ſa déſappropriation? Comme ces deux états étoient bien différens, auſſi la conduite de ces deux Rois eſt entierement oppoſée. L'un dit : frappez ſur moi, & épargnez le peuple ; & l'autre dit : Les *paroles que vous m'avez dites* contre le peuple

[*a*] Ci-deſſus 2 Rois 24. v. 17.

ſont très-bonnes ; qu'il ſoit détruit, qu'il ſoit emmené captif, qu'il ſoit aſſujetti, il n'importe, pourvu que je me ſauve, que je conſerve & ma *paix* & la vérité de mon état le reſte de *mes jours*. L'un veut, comme (*a*) S. Paul, *être anathême pour ſes freres*, qui ſont ſes enfans ; & l'autre veut que ſes enfans portent ſon anathême. Voilà la différence qu'il y a entre la charité don de Dieu, & la charité-Dieu : entre la charité pure, qui n'a que Dieu pour objet & pour fin ; & la charité mêlangée de propre intérêt, qui a ſon ſalut pour objet, quoiqu'il lui ſemble que Dieu ſoit ſa fin.

CHAPITRE XXI.

v. 7. *Manaſſé mit l'Idole du grand bois qu'il avoit planté, au Temple du Seigneur, duquel le Seigneur avoit dit à David & à Salomon ſon fils : C'eſt dans ce Temple & dans Jéruſalem, que j'ai choiſie d'entre toutes les Tribus d'Iſraël, que j'établirai mon Nom pour jamais.*

O EZÉCHIAS, qu'avez-vous fait? Pour conſerver votre paix, vous avez livré votre fils à la captivité du péché : & au lieu que le ſalut avoit été fait aux enfans de David en David leur pere, le péché de vos enfans a été fait, auſſi bien que leur ruine, en vous! Vous avez fait comme l'ancien Adam qui a fait porter ſon iniquité à ſes enfans ; & David a fait comme Jéſus-Chriſt, qui a porté lui-même l'iniquité de ſes enfans. Voilà votre fils devenu le plus méchant de tous les hommes.

En quoi eſt-ce que Manaſſé pécha plus que

[*a*] Rom. 9. v. 3.

les idolâtres ? C'eſt que les autres idolâtres ſe contentoient de mettre leurs idoles dans le temple qui leur étoit conſacré, & où elles étoient ſeules : mais *Manaſſé met l'idole dans le Temple* qui étoit conſacré à *Dieu* ſeul, & qu'il s'étoit ſanctifié lui-même.

Cela fait voir que les ames qui après avoir été beaucoup avancées en Dieu, & dont l'intérieur lui a été conſacré, à lui tout ſeul & ſans reſerve, lorſqu'elles deviennent propriétaires, & qu'elles préferent un intérêt quel qu'il ſoit, à Dieu, faiſant loger cette idole dans ſon temple, font le plus grand outrage que l'on puiſſe faire à ſa divine Majeſté. Et cette ſorte de péché, fait par cette ame, offenſe plus Dieu, que tous les péchés des autres idolâtres, qui n'ayant pas connu Dieu, ne ſavent pas le tort qu'ils font à ſa bonté : mais quand ces ames qui l'ont connu & goûté, viennent à le mépriſer, & à lui préférer leur idole, la mettant dans ſon Temple ſaint, ô c'eſt là le dernier outrage ; & on a bien raiſon de dire, qu'une injure faite par un ami eſt infiniment plus ſenſible que tous les outrages des ennemis. C'étoit, dit Dieu, une *Jéruſalem que je m'étois choiſie d'entre toutes les tribus d'Iſraël* : cette ame que j'ai préférée à tant d'autres, c'eſt elle qui m'offenſe.

v. 11. *Et parce que Manaſſé Roi de Juda, a commis ces abominations, qui ſont plus déteſtables que tout ce que les Amorrhéens ont fait ; & qu'il a fait pécher Juda par ſes infamies ;*

v. 12. *Je ferai venir de tels maux ſur Jéruſalem & Juda, que les oreilles en ſeront étourdies à quiconque les entendra.*

La propriété a été la premiere cauſe de ces *abominations* étranges, plus injurieuſes à Dieu

que tous les crimes des idolâtres : & ce qui eſt de plus terrible, c'eſt que *Juda*, qui eſt la partie ſupérieure, le centre de l'ame, la volonté ſuprême, a auſſi été entraîné à ces abominations. Et c'eſt à cauſe de cela que Dieu *fait venir de grands maux ſur Jéruſalem*, ſur le fond ou centre, & ſur toute l'ame, ſur le dehors & le dedans ; de ſorte que *ceux qui les entendront en ſeront* ſurpris & effrayés. Ils diront : Quoi ! ce ſont là ces perſonnes que Dieu protégeoit avec tant de bonté : & d'où vient donc qu'elles ſont tombées dans des malheurs ſi effroyables ? C'eſt à cauſe de leur péché, de leur propriété, de *l'abomination* qu'ils ont faite, logeant leur idole dans le temple de Dieu.

v. 13. *J'effacerai Jéruſalem comme on efface ce qui eſt écrit ſur des tablettes, en l'effaçant je la retournerai, & paſſerai ſouvent le ſtile ſur ſa face.*

v. 14. *Et j'abandonnerai les reſtes de mon héritage, & les livrerai entre les mains de tous leurs ennemis : ils en ſeront détruits & pillés.*

Voilà les épreuves les plus étranges, & les punitions les plus horribles que Dieu puiſſe faire à ceux qui ſe retirent de lui : *il les efface* de ſa mémoire pour ne plus ſe ſouvenir de leurs maux, il ſemble qu'il n'ait plus d'oreilles pour les entendre : auſſi ſa préſence s'efface-t-elle peu à peu de ces perſonnes : il n'y a plus rien de ce qui y étoit. Mais comment cela s'efface-t-il ? Cela s'efface *comme ce qui eſt écrit ſur des tablettes*, que l'on efface pour y retracer d'autres caracteres oppoſés à tout ce qui y étoit tracé. Dieu nous efface pour en mettre d'autres à notre place ; & Dieu eſt effacé de nos ames criminelles & propriétaires, afin de retracer en ſa place nos caracteres, notre pro-

priété, notre péché. Plus nous sommes effacés de chez nous, plus Dieu est imprimé en nous; plus nous effaçons Dieu, plus nous nous retraçons en sa place.

Mais en *effaçant Jérusalem* de cette sorte, dit Dieu, *je la retournerai*, la mettant dans un état tout autre, & opposé à celui où elle étoit: & cela ne sera point connu au dehors, parce que je *passerai souvent le style sur sa face*, lui donnant un extérieur qui paroîtra beau aux yeux des hommes, & qui n'est que sur la face, tout le reste étant plein de propriété & de péché. Ce qui paroit même ainsi aux yeux de ces propriétaires, ensorte qu'ils se croient bien mieux, que lorsqu'ils étoient dans l'état d'abandon à Dieu. Je ne me contenterai pas de cela; *j'abandonnerai de plus les restes de mon héritage:* ne pouvant compatir avec une si étrange propriété, il faut que je me retire; & par cette retraite ils tomberont nécessairement *entre les mains de leurs ennemis*, sans que je fasse autre chose que de les laisser; par ce délaissement je les *livre à leurs ennemis:* comme en demeurant dans cet héritage ma présence seule les délivre de leurs ennemis; aussi mon absence seule les livre entre les mains de leurs ennemis, qui les *détruisent* entierement.

CHAPITRE XXIII.

v. 4. *Le Roi Josias ordonna à Helcias, grand-prêtre, de jetter hors du temple du Seigneur tous les vaisseaux qui avoient été consacrés à Baal & au bocage.*

v. 6. *Et il fit porter hors de Jérusalem & de la maison du Seigneur, en la vallée de Cedron, l'idole de ce bois sacrilege, & la fit brûler là.*

Il est bien vrai que le salut des peuples dépend des Rois & des Pasteurs. Un Roi vient de profaner le temple de Dieu, non seulement son temple matériel, y faisant la derniere des abominations, qui est d'y mettre des idoles; mais aussi le temple vivant, ce temple spirituel, qui est l'ame des justes. Ce méchant Roi, ce pasteur mercenaire, ce loup ravissant avoit ôté l'héritage de Dieu, acquis par Jésus-Christ; & ce bon Roi-ci le rétablit & le répare. Il commence par *ôter tous les vaisseaux consacrés aux idoles*, que l'on avoit mis dans *la maison du Seigneur*. Tous ces vaisseaux sont les sens intérieurs & extérieurs, qui avoient été consacrés au péché: il faut que tout cela soit séparé pour un tems du temple de Dieu, que ces vaisseaux soient *portés* dans *la vallée de Cedron*, dans un anéantissement profond; & là qu'ils soient consumés par le *feu*, en tant qu'appartenant à ces idoles. Il faut qu'il ne reste rien de cette idole qui ne soit détruit & consumé, & que *l'idole* soit entierement *consumée* elle-même *par le feu* & l'anéantissement? Comme le bon Roi Ezéchias pour ne pas vouloir mourir, donna entrée à la propriété, & causa en quelque maniere tous les maux de Manassé, quoiqu'il ne fut pas pour cela pécheur & criminel, sinon comme Adam, qui a péché en nous tous, quoiqu'il ne laisse pas d'être sauvé & très-saint: de même Josias chassa la propriété par la même chose, dont Ezéchias s'étoit servi pour la faire entrer, à savoir, par la perte, par la mort, par l'anéantissement & par le feu; & c'étoit tout cela qu'Ezéchias n'avoit point voulu, & dont il s'étoit fort défendu.

Ce bon Roi (*a*) *régna dès l'âge de huit ans.* Dès

(*a*) 4 Rois 22, v. 1.

qu'il eût la raiſon, il fut régner ; & ſon regne fut, qu'il s'abandonna à la mort, & qu'il ôta par cette mort l'idole que l'on avoit miſe dans le temple de Dieu, le vidant de tout ce qui lui étoit contraire & oppoſé.

v. 20. — *Après cela il retourna à Jéruſalem.*

v. 21. *Et il dit à tout le peuple : Célébrez la Pâque au Seigneur votre Dieu, ſelon ce qui eſt écrit.*

Cette *Pâque* eſt auſſi une fidelle peinture de la réſurrection, ou du paſſage de la mort à la vie ; & de la créature propriétaire en Dieu : c'eſt pourquoi Joſias, après avoir tout détruit & anéanti en tant qu'il étoit en ſon pouvoir, comme paſteur, il fait auſſi faire cette Pâque, ce paſſage, ou ſi l'on veut, cette réſurrection, autant qu'il pouvoit y contribuer en qualité de Paſteur.

v. 23. *Il n'avoit point encore été fait de Pâque pareille à celle-là, qui ſe fit au Seigneur en Jéruſalem.*

Il n'avoit point été *fait de Pâque pareille* ; parce qu'il n'y avoit point eu de mort ſi profonde. Il avoit tout laiſſé conſumer par le feu, qui eſt le dernier anéantiſſement : & la meſure de l'anéantiſſement eſt la meſure de la *pâque* : plus il eſt profond, plus la pâque eſt grande.

v. 25. *Il n'y a point eu avant lui de Roi qui lui fut ſemblable, & qui ſe ſoit retourné comme lui au Seigneur de tout ſon cœur, de toute ſon ame & de toute ſa force, ſelon toute la loi de Moïſe ; & il n'y en a point eu non plus après lui.*

L'Ecriture dit : *qu'il n'y eut devant ce Roi aucun Roi ſemblable à lui* ; parce qu'ils ont toujours eu quelque différence. C'eſt une choſe admirable

que la différence des conduites de Dieu. Ce qui fait voir qu'il eſt Dieu, c'eſt que ces diverſités de conduites intérieures aboutiſſent cependant toutes à la même fin : & ce qui eſt le plus admirable, c'eſt que les perſonnes les plus oppoſées, & dont la voie eſt la plus différente, lorſqu'elles ſont dans la fin ſe trouvent toutes ſemblables.

Quelle fut la ſainteté de ce Roi ? C'eſt qu'il *ſe tourna à Dieu de tout ſon cœur, de toute ſon ame, & de toute ſa force* ou *vertu*. Se tourner à Dieu de cette ſorte, c'eſt accomplir *toute la loi de Moïſe* : car c'eſt juſqu'où peut aller toute la perfection active ; après quoi, il faut que Dieu, ſelon la force de ce retour, nous conduiſe lui-même.

Dès que nous ſommes *retournés à Dieu de tout notre* CŒUR, c'eſt l'amour actif le plus parfait dont nous ſoyons capables. Dieu prend alors poſſeſſion de tout notre cœur pour le conduire lui-même, pour le remplir de lui-même, & le poſſéder autant qu'il en eſt poſſédé.

Lorſque nous *retournons à Dieu de toute notre* AME ; cela s'entend de toute l'étendue de l'ame, enſorte que les (I) PUISSANCES, & (II) le FONDS, ſe trouvent ſi fort tournées pour être unies à lui, qu'elles ne peuvent avoir de mouvement que pour lui.

§. I. L'ENTENDEMENT eſt alors dépouillé & vidé de toutes ſes lumieres naturelles ; par lequel vide il eſt néceſſairement *tourné vers Dieu*, afin d'être rempli de lui : & Dieu ne manque pas de ſon côté de le remplir : ce qui eſt l'union de l'entendement, à laquelle on ſe diſpoſe par ce retour, mais laquelle Dieu ſeul peut opérer. Effacer de ſa MÉMOIRE par un oubli éternel tout le créé, eſt *ſe tourner* de toute ſa mémoire

à Dieu, & donner lieu à l'union ou à l'abforbement de la mémoire en Dieu ; car dès que le fouvenir créé eft effacé, il ne refte plus que le fouvenir fans fouvenir actif de l'incréé. *Se tourner à Dieu* de toute fa VOLONTÉ, fe fait par la défappropriation de toute volonté propre ; enforte que l'ame fe trouvant fans volonté, elle fe trouve néceffairement & infailliblement dans la volonté de Dieu, où elle eft unie felon fon degré, qui au commencement eft de conformité, après cela, d'uniformité, enfuite de (*) transformation ou perte totale de la volonté de la créature en celle de Dieu, enforte que l'on ne trouve plus de volonté, mais la feule volonté de Dieu.

Le retour de toute l'ame s'entend encore de tout ce qui appartient à l'ame, comme les fens intérieurs, & les PASSIONS, qui font enfermées dans les puiffances, & dont la difcuffion feroit un peu longue à faire. [On en va dire néanmoins quelque chofe].

(1) Ce *retour à Dieu*, fait que tout L'AMOUR fe trouve pour Dieu, & que tous les défirs font pour lui, & lorfqu'ils font pour Dieu à force d'être tournés vers lui, ils fe trouvent enfin changés en lui. Cette ame n'aime plus que Dieu ; & puis elle ne trouve plus en elle d'amour dont elle puiffe aimer Dieu ; il faut que cet amour fe perde en Dieu, & qu'elle n'aime plus Dieu que de l'amour de Dieu même.

(2) LE DÉSIR s'étant tourné tout pour Dieu, l'ame ne défire plus que les chofes de Dieu ; enfuite elle ne défire plus que Dieu même ; puis elle perd tout défir ; n'en trouvant plus en elle aucun, quel qu'il foit, & n'ayant plus

(*) *Qu'on appelle auffi* Déiformité.

que le défir de Dieu fans défir, comme de foi ; & comme auffi n'ayant plus de volonté que celle de Dieu, & étant devenue volonté de Dieu, pour ainfi dire, elle eft par cela même, devenue défir de Dieu. Car il faut favoir, que toutes les paffions dans le *concupifcible*, auquel on range celles-ci, appartiennent à la volonté, quoique diverfement, & felon ce qu'elles font : à favoir ou à la volonté fupérieure lorfque les paffions font fpirituelles, ou à la volonté inférieure & animale, lorfque les paffions font animales.

(3) LE PLAISIR de l'ame eft tout *tourné vers Dieu*, lorfqu'elle ne peut trouver de plaifir hors de lui, & qu'elle n'en trouve qu'en lui, & enfin lorfque Dieu devient lui-même fon plaifir en lui-même & pour lui-même : ce qui n'empêche pas que la volonté animale, & féparée de la fpirituelle, n'ait fon plaifir & fa douleur à quoi l'ame fupérieure n'a point de part.

(4) Par la HAINE, nous haïffons tout ce que Dieu haït comme il le haït : & comme on ne peut aimer un bien qu'en l'envifageant comme bien, s'y portant par le défir, & en jouiffant par le plaifir ; auffi l'on ne peut haïr un mal qu'en l'envifageant comme mal. Ce mal que nous envifageons comme tel, eft nous-mêmes & notre propriété. Nous le voyons, comme mal, & nous nous en détournons de toutes nos forces, en nous haïffant nous-mêmes, c'eft-à-dire, en haïffant ce qu'il y a en nous de nous ; en nous haïffant, dis-je, premierement pour l'amour de Dieu : enfuite, nous nous haïffons de la haine de Dieu-même : Et comme Dieu haït en nous néceffairement ce qui lui eft oppofé, nous auffi, après avoir haï cela même volontaire-

ment, nous le haïssons comme néceſſairement; de ſorte que c'eſt une haine & volontaire & néceſſaire, par oppoſition à l'amour, où il en va de même. Nous avons aimé Dieu volontairement, puiſque nous l'aimons néceſſairement, & l'un & l'autre enſemble : l'aimant de la ſorte, nous haiſſons auſſi de la même ſorte tout ce qui lui eſt oppoſé.

(5) Il en eſt de même comme du déſir, auſſi de L'AVERSION ou de la FUITE, oppoſée au déſir. Dès que nous n'avons plus d'autre déſir que celui de Dieu, nous fuyons néceſſairement tout ce qui eſt oppoſé à Dieu : & par le même mouvement qui nous porte à déſirer Dieu, nous ſommes portés à fuïr ce qui eſt contraire à Dieu & ce qui peut empêcher ſa jouiſſance. Il n'y a rien en nous de contraire à Dieu que nous-mêmes en tant que nous appartenans par propriété : de ſorte que plus notre déſir eſt Dieu, plus notre fuite de nous eſt celle de Dieu, juſqu'à-ce que l'amour ſoit devenu ſi fort, & la haine ſi grande, qu'elle nous faſſe ſortir & fuïr de nous entierement, pour nous perdre en Dieu. Plus on avance vers un terme, plus s'éloigne-t-on néceſſairement de ſon contraire.

(6) Enfin, plus nous prenons de plaiſir en Dieu, plus avons-nous de DOULEUR en nous-mêmes; deſorte que lorſque notre plaiſir eſt tout Dieu, toute notre douleur eſt tout nous-mêmes : & cela devient ſi fort, ſelon la meſure de la jouiſſance de Dieu, que l'ame enfin ſe quitte entierement elle-même : après quoi ſi elle vouloit retourner en elle, ce qui eſt très-difficile, elle ſouffriroit la peine des damnés, & ce lui ſeroit une douleur inconcevable : de même lorſqu'elle

lorſque l'ame eſt bien perdue en Dieu, qui eſt le comble de tous les plaiſirs, la moindre réflexion ſur elle-même & le moindre regard lui ſeroit une douleur & ſouffrance intolérable; parce que cette ame feroit alors la poſſeſſion de ſoi-même, ou du moins qu'elle feroit dans un retour vers ſoi-même, contraire au plaiſir de la jouiſſance.

Ces ſix (†) paſſions ont un extrême rapport l'une à l'autre. L'amour en eſt le principe, & le plaiſir en eſt la fin. On ne deſire que ce que l'on aime; & l'on ne peut jouir & trouver du plaiſir que dans ce que l'on aime; & l'on n'aime & ne deſire que pour poſſéder l'objet de ſon amour : de ſorte que l'amour & l'union ſont la fin & le principe de toutes les paſſions. On ne hait que ce qui eſt oppoſé à l'amour, & à la jouiſſance de l'amour : on ne fuit que cela; & l'on n'a de douleur que de ce qui empêche la jouiſſance de ce plaiſir : Si je fuis les douleurs, c'eſt parce que je m'aime moi-même : ſi je les ſens, c'eſt parce qu'elles ſont oppoſées au plaiſir que je trouve à ne rien ſouffrir, & ainſi du reſte.

Pour L'IRASCIBLE, & ſes paſſions (*) elles appartiennent plus à l'entendement, quoique cependant tout appartienne toujours à la volonté & ſupérieure & inférieure, (comme il a été dit) & que même elles appartiennent auſſi à la mémoire; [rélation ſi viſible, qu'on peut la remarquer facilement en ce qu'on en va dire.]

(†) *Aſſavoir*, 1. l'amour. 2. le déſir. 3. la joie, la jouiſſance ou le plaiſir *& leurs oppoſées*, 4. la haine. 5. l'averſion, ou la fuite. 6. la douleur ou la triſteſſe : *qui toutes appartiennent à la partie concupiſcible.*

(*) *Aſſavoir*, 1. l'eſpérance. 2. le déſeſpoir. 3. la crainte. 4. la hardieſſe. 5. la colere : *qu'on rapporte toutes à la partie iraſcible.*

(1) J'aime, je desire : mais je ne jouis pas encore, & j'espere la jouissance de cet objet. Tout ce qui peut me le procurer, tombe sous mon ESPÉRANCE : plus je vois la chose facile, plus mon espérance est flattée : mais lorsque je suis dans la jouissance, je n'espere plus, mais je possede.

(2) Tout ce qui au contraire s'oppose à la jouissance de cet objet, me cause du DÉSESPOIR : plus la difficulté est grande, plus mon désespoir s'augmente ; ensorte que si la chose étoit ou paroissoit impossible, mon désespoir seroit absolu. Dans ce qui regarde la possession de Dieu, lorsqu'on le possede, comme il n'y a plus d'espérance, il n'y a plus de désespoir.

Il faut, sur ceci, remarquer, que toutes les passions ne se perdent en Dieu que par l'exercice de leur contraire. Afin que mon espérance devienne absolue & inviolable, il faut que mon désespoir ait été absolu & comme invariable : mon espérance n'est invariable & immuable que par sa perte : la perte d'une chose l'éternise : la mémoire d'un homme ne s'éternise que par sa mort ; de même notre espérance ne devient immobile & immuable que par sa perte, après quoi elle se trouve en Dieu, sans la retrouver cependant autrement que par la possession de la chose que l'on espéroit, où l'espérance est alors immuable, & ne peut plus être altérée par le moindre désespoir ; à cause que l'on tient & possede tout ce que l'on craignoit de ne posséder pas.

(3, 4.) Les deux autres passions, la CRAINTE & la HARDIESSE, viennent aussi de celles-ci. Le désespoir a rapport à la *crainte*, comme la *hardiesse* est soutenue par l'espérance. Lorsque nous esperons pouvoir jouir d'un bien, nous nous

portons avec hardiesse à sa poursuite ; & plus l'espérance est forte, plus la hardiesse & le courage est grand : plus au contraire on désespere d'une chose, plus on craint de la poursuivre : de sorte que la crainte est opposée à la hardiesse, & cependant la hardiesse ne se fortifie que par la crainte : plus il y a de doute, de crainte, & d'incertitude ; plus faut-il de courage & de hardiesse pour tout franchir. Mais dans la possession de l'objet, il n'y a plus de crainte ; parce que l'on est assuré de la possession. Lorsque l'ame est perdue en Dieu, & que sa jouissance devient la jouissance de Dieu en Dieu, on ne peut plus craindre de la perdre, l'ame n'étant plus & ne subsistant & ne possedant plus pour soi. La hardiesse est aussi perdue : il n'y a plus rien qui anime notre courage, puisqu'il n'y a plus rien à faire pour cette ame, tout étant réuni dans la fin, qui est le repos de Dieu en lui-même.

(5) Pour la COLERE, elle ne vient que du défaut de la possession. Elle est seule, & n'a point, comme les autres, de passion opposée que son extinction ; parce que toutes les autres passions l'allument, ou l'éteignent. Tout ce qui contrarie le bien dont l'amour prétend jouir, l'allume : tout ce qui flatte cette jouissance, l'éteint : de sorte que plus l'ame approche de la possession de son bien souverain, plus peu à peu cette passion se perd, jusqu'à-ce que l'ame étant arrivée en Dieu, n'a plus ni colere ni émulation ; parce qu'elle n'a plus de mouvement, ni de tendance, ni de pente, tout étant englouti & perdu dans la jouissance de l'objet.

Il paroît de-là, que de *retourner à Dieu de toute son ame*, est la source de toute perfection & la perte de tout défaut.

Il y a encore des passions composées, dont on peut raisonner de même que des simples.

§. II. Pour *se retourner à Dieu* DU FONDS & CENTRE, aussi bien que cela s'est vû des puissances, ce retour se fait par une entiere sortie de soi-même, l'ame se quittant absolument pour se perdre en Dieu. (Ce qui se doit toujours entendre d'une maniere mystique.) Or ce sont tous les autres retours à Dieu, ou toutes les conversions des puissances & de tout ce qui appartient à l'ame, qui commencent & qui produisent peu-à-peu cette *conversion du fonds*; laquelle se fait au commencement par maniere de concentration, ou d'*entrée* au-dedans de soi : mais lorsque la conversion de toutes les puissances & de tout ce qui appartient à l'ame est faite, alors la conversion du fonds se fait par la *sortie* de soi; & l'ame s'écoule & se perd avec tout ce qui lui appartient, en Dieu seul, pour ne se retrouver jamais.

Et c'est alors que la jouissance est durable & permanente, & qu'elle ne peut être altérée, l'ame n'étant plus & ne subsistant plus en rien de propre, mais étant toute *retournée* & recoulée *en Dieu*, dans lequel encore elle se trouve anéantie, afin que *Dieu seul* jouisse en lui-même de lui-même.

Et c'est là la CONSOMMATION DE L'UNITÉ PARFAITE.

§. III. On se *retourne à Dieu de toute* sa *force* ou VERTU, comme il est dit encore de Josias, lorsque l'ame perd toute vertu, force, justice & sainteté comme à elles appartenantes, ou possédées par elle; afin que la seule sainteté de Dieu subsiste en Dieu & pour lui : Et ceci s'opére, comme le reste, en perte; & cette perte ne s'opére

que par son contraire, comme nous l'avons vû des passions. L'expérience de notre injustice apparente, fait peu-à-peu évanouir notre propre justice, afin que la seule justice de Dieu subsiste : & à mesure que la nôtre se perd comme appartenante à l'ame, celle de Dieu gagne le dessus, absorbe la nôtre, & la fait disparoître, enfin la perd, l'abîme & l'anéantit en la sienne; & ainsi du reste.

De sorte qu'une ame qui *retourne à Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toute sa force* ou *vertu*, comme il est dit de ce bon Roi, accomplit par-là toute la loi, étant dans la fin de la loi.

Au reste, lorsque l'on dit *de toute sa vertu*, il n'y en a point d'exceptée : car il faut raisonner de toutes les autres, de la foi, de l'espérance, de la charité, de l'humilité, comme de la propre justice : toutes ces vertus ne s'établissent que par leur perte apparente, & elles ne se perdent que par leur contraire : mais en même tems que leur contraire les fait perdre, il se perd aussi avec elles, comme nous avons vû dans les passions : par exemple, la foi se perd par l'apparence d'infidélité; les tentations contre la foi, augmentent la foi; & à force de l'exercer, la font perdre véritablement, dans la possession de l'objet, où elle ne croit plus, parce qu'elle jouït : (*) Mais en même tems que la défiance a fait perdre la foi dans la possession de son objet, la défiance aussi se perd elle-même pour toujours avec la foi dans la possession de l'objet, de sorte

(*) Ceci n'empêche pas que la foi des dogmes déclarés & rélevés ne subsiste toujours, & ne soit plus vive que jamais. Ce dont on parle ici, est cette foi qui produit l'intérieur, & qui lui fait faire sa course, tantôt passive, tantôt lumineuse, tantôt nue, jusqu'à-ce qu'elle l'ait conduit en Dieu. *Note de l'Auteur.*

qu'en perdant toute vertu, l'on perd auſſi néceſſairement tout vice. Et comme les vertus ne ſe perdent que par l'apparence des vices, auſſi les vices ne ſe perdent que par leur expérience. Ceci me paroît fort clair.

Par cette perte de toute vertu & de tout vice, il faut néceſſairement être dans l'accompliſſement de la loi; puiſque toutes ces pertes ſe terminent à la perfection de la charité, qui elle-même eſt la perte & la demeure en Dieu. (*a*) Celui qui demeure en charité, demeure en Dieu; & celui qui demeure en Dieu & en la charité ne peut point en aucune maniere n'accomplir pas toute la loi; parce que (*b*) qui manque à un point de la loi, manque en tous; & ainſi celui qui manqueroit en un point de la loi, manqueroit à toute la loi & à ſa perfection, qui eſt la charité. Ainſi donc, les ames unies à Dieu par la charité parfaite, demeurant dans cette Charité, accompliſſent néceſſairement toute la loi.

CHAPITRE XXIV.

v. 10. *En ce tems-là les ſerviteurs du Roi Nabuchodonoſor vinrent aſſiéger Jéruſalem.*

v. 13. *Et le Roi de Babilone emporta tous les tréſors de la maiſon du Seigneur & les tréſors de la maiſon du Roi.*

v. 14. *Et il tranſporta tout Jéruſalem, & emmena tous les Princes, & tous les forts en captivité, & tout ouvrier : il n'y demeura rien ſinon les pauvres du peuple de la terre.*

L*Es ſerviteurs du Roi de Babilone*, qui ſont les démons & les péchés, comme le Diable eſt le Roi

(*a*) 1 Jean 4. v. 16. (*b*) Jacques 2. v. 10.

de Babilone, *viennent aſſiéger* la pauvre, mais heureuſe *Jéruſalem*, qui eſt le fonds & le centre de l'ame : mais ils ne viennent que par l'ordre de Dieu, qui veut punir l'orgueil de Juda. *Ils emportent tous les tréſors de la maiſon du Seigneur*, qui ſont tous les dons, toutes les graces, toutes les faveurs, toutes les vertus, tout ce qui appartient à Dieu, ſans en laiſſer quoique ce ſoit : ils emportent auſſi tous les tréſors appartenants à l'ame, qui ſont les dons naturels & les vertus morales; tous *les princes*, c'eſt-à-dire, tout ce qu'il y a de grand & de bon, tout ce qui a pouvoir d'agir, de commander aux paſſions; *tout ouvrier*, tout ce qui peut encore faire quelque choſe, quel qu'il ſoit, & agir en quelque choſe, de quelque nature que ce ſoit : tout cela eſt réduit *en captivité* & *emmené* par ces miniſtres de la juſtice de Dieu. Il ne *reſte rien que les pauvres de la terre*, les dernieres pauvretés, baſſeſſes, humiliations, un état qui paroît tout pauvre, tout naturel, tout humain. Voilà pour le particulier de chaque ame.

Pour le général, Dieu fait ôter & ſortir de ſa Jéruſalem, qui eſt en lui-même; car il eſt le ciel du ciel au ciel, & le Paradis de la terre en terre, il fait, dis-je, ſortir de la Jéruſalem toutes les ames riches, puiſſantes, fortes, tous ceux qui peuvent agir : il les laiſſe dans la captivité du Roi de Babilone, ſujets à mille miſeres & tentations, & ſur-tout *eſclaves* de leur amour-propre & de leur propriété; & il ne peut laiſſer dans ſa chere Jéruſalem que les ames petites, *pauvres* & anéanties.

CHAPITRE XXV.

v. 6. *Quand ils eurent pris le Roi, ils le menerent au Roi de Babilone.*

v. 7. *Lequel tua les fils de Sédécias aux yeux de leur pere : il lui creva les yeux, le chargea de chaînes, & l'emmena en Babilone.*

LE Roi de Jérusalem c'est la Reine des vertus, qui est la charité ; c'est encore la principale puissance de l'ame qui est la volonté. Lorsque le démon ou ses serviteurs ont pû attaquer celle-là, tout est perdu, & Jérusalem est détruite. Mais comment l'ont-ils attaquée ? C'est que cette Reine se révolta contre son Dieu : dès qu'elle fut rebelle, elle fut assiégée & vaincue, & de Reine elle devint esclave. Dieu avoit fait ôter toutes les grandeurs dans Jérusalem, tous les princes, tout ce qu'il y avoit de richesses ; & l'avoit laissée & constituée Reine sur (*a*) *les pauvres* de la terre. Cette Reine au lieu de demeurer contente de régner dans sa pauvreté, & de rester unie à son Dieu, s'en retire, quitte son abandon à Dieu, & veut se tirer du domaine de Dieu : que lui arrive-t-il ? C'est que cette Reine, que les démons & le péché avoient laissée avec les pauvres sans les endommager, parce qu'ils étoient tous soumis & unis à Dieu, sitôt qu'elle sort de cette union, & qu'elle (*b*) *se rebelle*, ils la viennent assiéger, & un peu après ils détruisent ses murailles, & l'emmenent captive, l'assujettissant à leur Roi, qui est le prince du monde & du pé-

(*a*) Ci-dessus ch. 24. v. 14. (*b*) 4 Rois 24. v. 20. & chap. 25. v. 1.

ché, qui *tue* d'abord tous *ses fils*, qui sont tous les biens & œuvres méritoires qu'elle avoit fait jusques alors : tout cela meurt sous le couteau de ce Roi. *Il crêve aussi d'abord les yeux* à cette Reine, afin qu'elle ne voye point son horrible chûte & l'extrême danger où elle est : enfin *il la charge de chaînes*, pour lui ôter la liberté de se retourner à Dieu, & de se convertir ; & la *conduit* peu à peu *dans la Babilone*, qui est l'enfer. Voilà où nous conduit notre folie, lorsque nous voulons sortir de l'abandon & de l'assujettissement à la volonté de Dieu, pour nous conduire à notre fantaisie.

v. 9. *Il brûla la maison du Seigneur, celle du Roi, & toutes les maisons de Jérusalem.*

Voilà ce qui arrive lorsque le Démon s'est emparé de cette volonté : *il brûle* & détruit *la maison du Seigneur*, ce temple qui lui étoit consacré, ce divin Sanctuaire : & il détruit, ôte & brûle tout par le feu du péché ; il semble même qu'il ôte aussi toute la bonté naturelle que l'on avoit : enfin, il ne laisse rien qu'il ne brûle par le feu de la cupidité.

FIN *du Quatrieme Livre* DES ROIS.

TABLE DES MATIERES PRINCIPALES

DU TOME V.

A.

G.

H.

I.

L.

M.

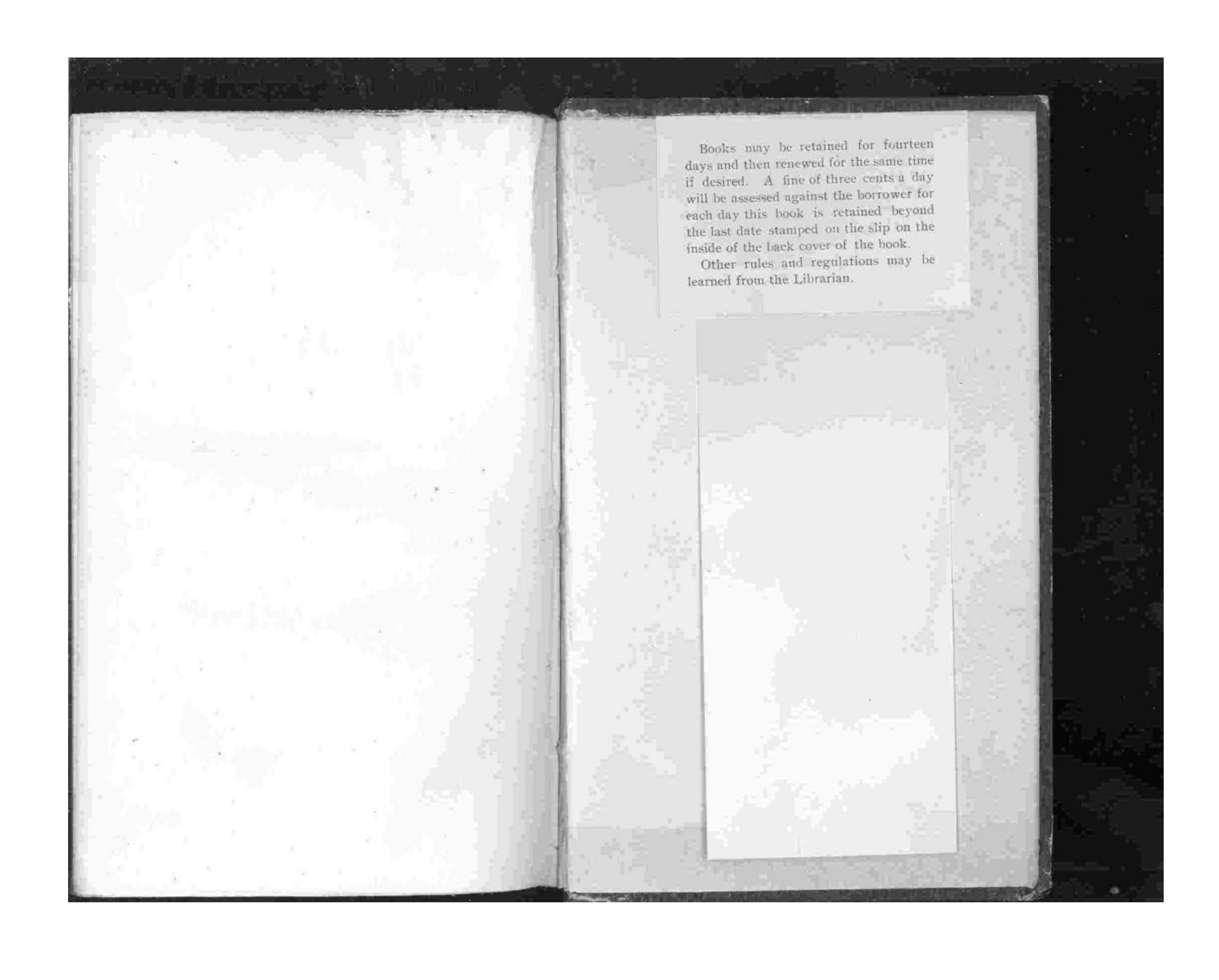
N.

T.

V.

Z.

F I N.


Books may be retained for fourteen days and then renewed for the same time if desired. A fine of three cents a day will be assessed against the borrower for each day this book is retained beyond the last date stamped on the slip on the inside of the back cover of the book.
Other rules and regulations may be learned from the Librarian.



Archives
BS 1225
.G8
v.4-5



Archives
BS 1225
.G8
v.6-7

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.



LA SAINTE BIBLE

AVEC DES

EXPLICATIONS & REFLEXIONS

QUI REGARDENT

LA VIE INTERIEURE,

PAR MADAME J. M. B. DE LA

MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION, EXACTEMENT CORRIGÉE.

TOME VI.

CONTENANT

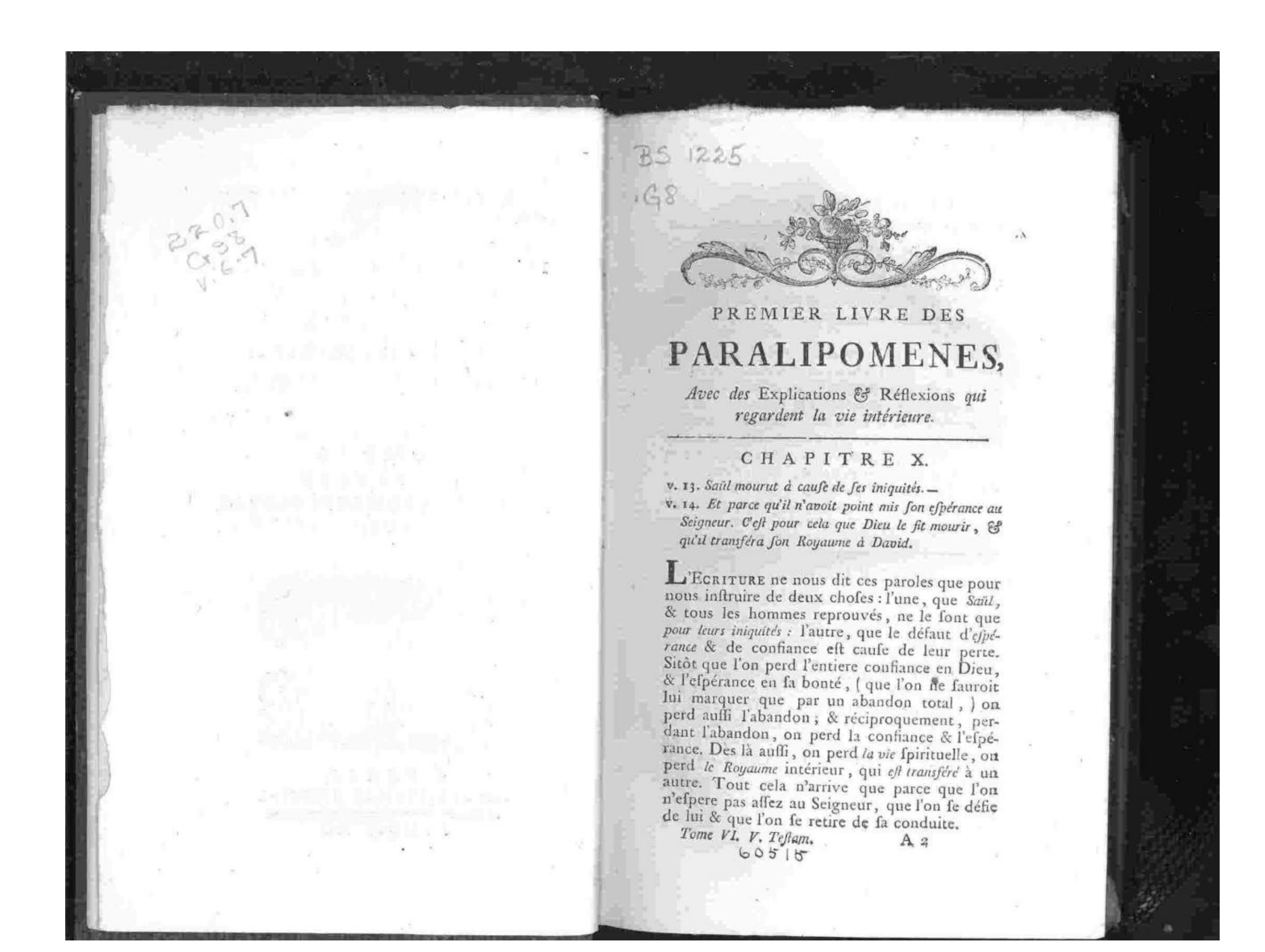
LES PARALYPOMENES, ESDRAS, NÉHÉMIE, TOBIE, JUDITH ET ESTHER.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.



PREMIER LIVRE DES

PARALIPOMENES,

Avec des Explications & Réflexions qui regardent la vie intérieure.

CHAPITRE X.

v. 13. *Saül mourut à cause de ses iniquités.* —

v. 14. *Et parce qu'il n'avoit point mis son espérance au Seigneur. C'est pour cela que Dieu le fit mourir, & qu'il transféra son Royaume à David.*

L'Ecriture ne nous dit ces paroles que pour nous instruire de deux choses : l'une, que *Saül*, & tous les hommes reprouvés, ne le sont que *pour leurs iniquités* : l'autre, que le défaut d'*espérance* & de confiance est cause de leur perte. Sitôt que l'on perd l'entiere confiance en Dieu, & l'espérance en sa bonté, (que l'on ne sauroit lui marquer que par un abandon total,) on perd aussi l'abandon ; & réciproquement, perdant l'abandon, on perd la confiance & l'espérance. Dès là aussi, on perd *la vie* spirituelle, on perd *le Royaume* intérieur, qui *est transféré* à un autre. Tout cela n'arrive que parce que l'on n'espere pas assez au Seigneur, que l'on se défie de lui & que l'on se retire de sa conduite.

CHAPITRE XI.

v. 9. David faisoit tous les jours de nouveaux progrès, s'avançant & s'affermissant de plus en plus; & le Seigneur des armées étoit avec lui.

ON *fait tous les jours de nouveaux progrès* sitôt que l'on est uni à Dieu; on *s'avance & on s'affermit* sans faire autre chose que d'être uni à lui. Tout cela arrive parce que le Dieu fort, *le Dieu des armées, est avec* cette ame pour la soutenir & pour la défendre de tous ses ennemis: & plus elle est unie à Dieu, plus elle *avance* dans cette union, & croît en profitant & profite en croissant. Jésus-Christ (*a*) croissoit de même avançant toujours dans l'immensité de Dieu, auquel il étoit uni hypostatiquement.

CHAPITRE XII.

v. 22. Et tous les jours il venoit à David des gens pour l'aider, jusqu'à ce que leur nombre devint comme l'armée de Dieu.

L'AME n'est pas plutôt arrivée à l'état de résurrection, qu'il lui *vient chaque jour* augmentation de forces & de toutes vertus en Dieu; jusqu'à ce que tout cela se perde dans la vertu de Dieu: alors ce n'est plus la force de David, ou l'armée de David: mais *l'armée* & la force *de Dieu*.

(*a*) Luc 11. v. 52.

CHAPITRE XVI.

v. 7. Ce fut en ce jour-là que David établit Asaph premier chantre, & ceux de sa maison sous lui, pour chanter les louanges du Seigneur en disant:

v. 8. Confessez le Seigneur, & invoquez son Nom: Faites connoître ses œuvres aux peuples.

CONfesser le Seigneur n'est autre chose que de confesser le tout de Dieu & le néant de toutes choses. On confesse le Seigneur *au Seigneur*, lorsque l'on demeure dans son néant devant Dieu, rendant hommage à son être par le non-être où l'on est réduit pour son amour. Confesser le Seigneur *devant les peuples*, c'est leur faire connoître le tout de Dieu & leur néant, & en même tems renvoyer à Dieu la gloire de tout ce qui se fait, le voyant comme le seul bien, & l'auteur de tout bien; nous comme le seul mal, & auteurs de tout mal. Si l'on raconte *les biens* du Seigneur & ses graces, on les raconte comme appartenantes à lui, & l'on n'y prend rien. *Donner à connoître aux peuples les œuvres merveilleuses* de Dieu, c'est leur donner la connoissance de ses œuvres miraculeuses & de la conduite de sa Providence sur chaque créature.

v. 10. Que le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur se réjouisse.

v. 11. Cherchez le Seigneur & sa vertu: cherchez toujours sa présence.

Il est impossible de *chercher Dieu* sans sentir quelquefois de la douleur de son absence: cependant David veut que l'on *se réjouisse* dans son

abſence même, en le cherchant : cette joie ne peut venir que de la conformité à la volonté de Dieu, par laquelle l'ame trouve ſa ſeule joie dans l'accompliſſement de cette divine volonté, contente de trouver Dieu, ou d'en être privée ſelon cette même volonté : & cet acquieſcement à tout ce que Dieu fait, eſt ce qui fait toute la *joie* de l'ame.

Chercher la vertu du Seigneur, eſt ne point chercher d'avoir aucun bien ni vertu propre; mais que la ſeule vertu de Dieu ſubſiſte en nous; & c'eſt cette ſeule vertu que nous devons chercher. C'eſt ce qui contribue à notre joie lorſque nous cherchons Dieu; parce que nous nous contentons de toutes miſeres, de toutes privations, & de tous défauts, afin que la ſeule vertu de Dieu ſubſiſte. Il faut *toujours chercher la préſence de Dieu*, juſqu'à ce qu'on l'ait trouvée, la chercher par la foi, la confiance & l'amour : la chercher dans le lieu où on la peut trouver, qui eſt le cœur : c'eſt là où il faut chercher Dieu, & c'eſt là où on le trouve.

v. 13. *La ſemence*, ou *la race d'Iſraël ſont ſes ſerviteurs : les enfans de Jacob ſont ſes élus.*

Cela veut dire, que les ames qui n'ont l'intérieur qu'en *germe* ſont *les ſerviteurs* de Dieu : mais lorſque cette race ou *ſemence* germée en Iſraël eſt *enfantée en Jacob*, qui eſt l'abandon parfait, ô, ce ſont ces *enfans* là qui ſont *les élus de Dieu* & ſes enfans choiſis.

v. 14. *Il eſt le Seigneur notre Dieu : il exerce ſes jugemens dans toute la terre.*

Quel bonheur que Dieu veuille bien être *notre Dieu & Seigneur !* Il l'eſt en nous, puiſqu'il y

domine, & qu'il nous rend un même eſprit avec lui; c'eſt pour cela que l'Ecriture dit, que ces ames ſont Dieu. (*a*) *J'ai dit : vous êtes des Dieux.* Mais pour les autres ames qui ne ſont pas dans cet abandon, c'eſt ſur elles que les *jugemens* de Dieu *s'exercent*; car Dieu juge *toute la terre* : il *juge* même (*b*) la *juſtice* de ces perſonnes; parce que c'eſt une juſtice propriétaire.

v. 15. *Souvenez-vous éternellement de ſon alliance & de la parole de ſon commandement en mille générations.*

v. 19. *Et comment lorſqu'ils étoient peu en nombre, petits & étrangers,*

v. 20. *Ils paſſerent d'un peuple à l'autre, & d'un royaume à un autre.*

Le *ſouvenir éternel de l'alliance de Dieu* ne peut être que par ſon union durable & permanente : la *parole* de ſon *commandement* eſt ſon Verbe, qui d'égal qu'il étoit à lui, s'eſt rendu ſujet & ſoumis à ſes ordres : & c'eſt cette *parole commandée* à laquelle nous devons auſſi être unis comme à notre principe, comme il a dit : (*c*) *Je ſuis le principe qui parle même à vous.* Cette parole a été commandée *en mille générations*, puiſque durant tous les ſiecles il ſera vrai de dire qu'un Dieu obéit à un Dieu.

Il veut auſſi que nous nous ſouvenions que lorſque nous avons été *peu en nombre*, les plus ſeuls & dénués de tout, *petits*, dans la derniere baſſeſſe & le dernier anéantiſſement, c'eſt alors que nous *avons paſſé* d'un état à l'autre, de l'humain au divin, de nous-mêmes en Dieu, *du royaume* de Satan, qu'il s'étoit acquis par le péché d'Adam, *au royaume* de Dieu, gagné & con-

(*a*) Pſ. 81. v. 6. (*b*) Pſ. 74. v. 3. (*c*) Jean 8. v. 25.

quis par Jésus-Christ; *d'un peuple* de mort *à un peuple* de vie.

v. 21. *Il ne permit point qu'on les calomniât; mais il châtia & reprit des Rois à cause d'eux.*

v. 22. En leur disant: *Gardez-vous bien de toucher à mes oints, & ne faites point de mal à mes prophètes.*

Comment l'Ecriture dit-elle, que Dieu *ne permet point* que l'on *calomnie* ces ames, puisqu'elles sont les plus calomniées de toutes? C'est qu'il ne le permet point sans *châtiment*, & il ne le permet qu'afin de les soutenir davantage: il *reprend* même *des rois pour* ces ames, *châtiant* les personnes élevées en dignité à cause des persécutions qu'ils font ou qu'ils laissent faire à ces ames choisies qui lui sont *ointes & sacrées*: ce sont ses ames chéries, étant devenues Jésus-Christ, & ne vivant plus que de la vie de Jésus-Christ: elles sont aussi *ses Prophètes*, puisque ce sont elles qui annoncent ses vérités.

v. 27. *La gloire & la magnificence sont devant lui; la force & la joie se trouvent en son lieu.*

v. 28. *Venez offrir au Seigneur, vous familles des peuples, venez offrir au Seigneur la gloire & l'empire.*

v. 29. *Donnez au Seigneur la gloire due à son Nom. Elevez le sacrifice, & venez en sa présence: adorez le Seigneur d'un saint honneur.*

La gloire & la magnificence devant Dieu, sont, comme il a été dit, de le confesser ce qu'il est, & de lui rendre la gloire qui lui est due. *La force & la joie se trouvent en son lieu* lorsque toute notre force & notre joie est en Dieu seul: alors la force & la joie sont où elles doivent être.

Les *familles des peuples*, sont tout ce qui appartient à l'extérieur: ces familles doivent aussi *venir* au Seigneur, & lui *offrir la gloire & l'empire*, le glorifiant en toutes leurs actions, & se soumettant à son pouvoir; & c'est en cela qu'on lui donne empire, faisant passer tout son royaume de l'intérieur à l'extérieur.

Il faut encore *donner au Seigneur la gloire due à son Nom*, lui rendant la gloire de tout ce qu'il fait & opére. *Elever le sacrifice*, est entrer dans le sacrifice pur par la force de l'abandon: & après que le sacrifice pur est achevé, c'est alors que l'on *vient en la présence de Dieu*, étant reçu en lui; c'est alors que l'on *adore* Dieu *d'un honneur saint*, lui rendant l'adoration & l'honneur qui lui sont dûs, adorant Dieu en Dieu, & l'honorant de son honneur même, qui est tout *saint* & tout pur.

v. 30. *Que toute la terre soit émue devant sa face: car il a fondé le monde immobile.*

v. 31. *Que les cieux se réjouissent: que la terre tressaille de joie; & que l'on publie aux nations: Le Seigneur régne.*

Toute la terre qui désigne la partie inférieure, est souvent *émue en la présence du Seigneur*: & il faut qu'elle soit émue, à cause que Dieu *a fondé le monde immobile*, son immobilité dépendant de sa mobilité: & plus elle a été émue & attaquée, plus son immobilité est-elle achevée.

Mais après que l'ame est affermie en Dieu, alors la partie supérieure qui est *le ciel*, est *dans la joie* & le rassasiement, & elle fait part de sa joie à l'inférieure, qui se trouve, aussi bien que la supérieure, dans la paix & la tranquillité. C'est alors qu'elles disent d'une commune voix *que le*